3 1761 05506361 4

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

7274

L'Inquiétude Religieuse

(DEUXIÈME SÉRIE)

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Inquiétude religieuse (1re série).— *Aubes et lendemains de conversion* (ouvrage couronné par l'Académie française). 4e édit., 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Ames religieuses. — Un saint anglican : John Keble. — La vie religieuse d'un bourgeois au XVIIe siècle. — La vocation de l'abbé de Broglie. — Un éducateur anglais : Édouard Thring. — Les acteurs d'Oberammergau. — Que ferait le Christ ? 2e édit., 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Librairie LECOFFRE

Le Bienheureux Thomas More. — 3e édit. 1 vol. in-16. (Collection : *Les Saints*) . . . . . 2 fr. »

Librairie BLOUD

Newman. — Essai de biographie psychologique (Ouvrage couronné par l'Académie française). 3e édit., 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Librairie RETAUX

L'Enfant et la Vie. — Devant des portraits d'enfants. — L'éducation par les contes. — La mère et la formation littéraire de l'enfant. — Le prêtre et la formation littéraire de l'enfant. — L'éducation du sens religieux. — Un prédicateur de collège, etc. 1 vol. in-16 . 3 fr. »

Librairie SANSOT

Le Charme d'Athènes. 1 vol. in-32 . . . . . 1 fr. »

Librairie PLON

La Provence mystique au XVIIe siècle. — *Antoine Yvan et Madeleine Martin*, avec deux gravures, un plan et une carte. 1 vol. in-8° écu . . . . . 5 fr. »

Dans la collection : **La Pensée chrétienne** (**BLOUD**)

Newman. — Le développement du dogme chrétien. — Psychologie de la Foi. — La vie chrétienne. 3 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Gerbet. — 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Eccl.
B.

HENRI BREMOND

L'Inquiétude Religieuse

DEUXIÈME SÉRIE

LA CONVERSION DE PASCAL — LE SILENCE DE DIEU
LE SCRUPULE DE SAINT JÉROME
L'ÉVOLUTION DU CLERGÉ ANGLICAN
MYSTICISME ET CONTROVERSE — LA LÉGENDE D'ARGENT

119651
21/11/11

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1909
Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Il a été tiré 6 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

V

A MONSIEUR

PAUL THUREAU-DANGIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

L'INQUIÉTUDE RELIGIEUSE

AVANT-PROPOS

« Jamais je n'ai assisté à une de ces cérémonies saintes, destinées à écarter les fléaux du ciel ou à solliciter des faveurs, sans me demander à moi-même avec une véritable terreur : *Au milieu de ces chants pompeux et de ces rites augustes, parmi cette foule d'hommes rassemblés, combien y en a-t-il qui, par leur foi et par leurs œuvres, aient le droit de prier, et l'espérance fondée de prier avec efficacité. Combien y en a-t-il qui prient réellement?* »

Si l'on était maître de sa vie, j'aurais voulu que toute la mienne fût absorbée dans la poursuite d'une réponse à cette question de Joseph de Maistre, récompensée par une définition de la prière qui me permit d'étendre sans mesure le nombre de ceux « qui prient réellement ». En relisant divers essais parus dans *le*

Correspondant, les *Études*, *Demain*, *la Quinzaine*, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue du clergé français*, je m'aperçois qu'une même préoccupation hante ces diverses pages et qu'elles vont toutes par des chemins plus ou moins capricieux au même but. Voici donc une seconde série de *l'Inquiétude religieuse*, moins jeune de dix ans et par suite plus hésitante que la première, mais, j'espère, dans le fond, aussi confiante.

Au *comte* que je viens de citer et qui, dans les *Soirées*, représente Joseph de Maistre lui-même, le *chevalier* répondait allégrement : « Pour moi, je suis déjà sûr que, dans ces solennelles et pieuses réunions, il y avait certainement un homme qui ne priait pas... c'était vous, M. le Comte, qui vous occupiez de ces réflexions philosophiques au lieu de prier ». J'en suis moins sûr que le chevalier. Si Bossuet continue son oraison, quand il se lève « pendant la nuit avec David » pour contempler les étoiles, c'est prier encore que de rechercher ardemment dans l'inspiration, le cœur et l'esprit des hommes quelque trace de la présence et de l'action de Dieu.

Après un travail sur la conversion et la prière de Pascal, on trouvera quelques études que j'ai groupées deux à deux à la façon des *vies parallèles* de Plutarque.

Quand cela est nécessaire, de courts préludes

sont placés en tête de chaque série et en dégagent le sens. Les titres un peu grandioses des chapitres aideront du moins les lecteurs à briser eux-mêmes le cadre forcément trop étroit de ces études particulières. Enfin le livre s'achève sur une sorte de méditation où je voudrais qu'on retrouvât la candeur, sinon la grâce du printemps florentin qui l'a inspirée.

Neuilly-sur-Seine, mai 1909.

INTRODUCTION

LA CONVERSION DE PASCAL

LA CONVERSION DE PASCAL[1]

I

La simple liste des livres, des brochures et des articles dont s'est enrichie ou augmentée, dans ces derniers temps, la *littérature* pascalienne, couvrirait plusieurs pages de ce livre, et, quant au dépouil-

1. *Pensées* de Pascal, *Fac-simile du manuscrit* 9202 (Fonds français) de la Bibliothèque nationale (Phototypie de Bertrand, frères). Texte imprimé en regard et notes, par Léon Brunschwicg ; 1 vol. in-fol., contenant 258 planches en phototypie, avec 258 pages de texte. Paris, Hachette, 1905.

Œuvres de Blaise Pascal (Les grands écrivains de la France) ; *Œuvres* jusqu'au *mémorial* de 1654, *publiées suivant l'ordre chronologique avec documents complémentaires, introduction et notes*, par Léon Brunschwicg et Pierre Boutroux ; 3 vol. in-8° Paris, Hachette, 1908. *Pensées, nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une introduction et des notes*, par Léon Brunschwicg, 3 vol. in-8°. Paris Hachette, 1904.

E. Jovy, *Pascal inédit*, tirage à part des Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François. Vitry-le-François, Tavernier.

Fortunat Strowski, *Pascal et son temps* : 1° de Montaigne à Pascal ; 2° L'Histoire de Pascal ; 3° Les Provinciales et les Pensées, 3 vol. in-16. Paris, Plon, 1907-1908.

lement critique de tous ces écrits, dix chapitres n'y suffiraient pas. Je voudrais du moins indiquer ici les principales de ces publications, et ce faisant, m'absorber dans ce qui me paraît être l'essentiel de Pascal, taquinant les uns, célébrant les autres, selon qu'ils auront ou négligé ou mis en lumière le point de vue auquel, selon moi, tout se ramène. Le lecteur est donc averti. Je me propose d'être sévère, exclusif, avec allégresse. Il y a vingt Pascal, dont chacun mériterait notre étude. Je n'en veux connaître qu'un, l'homme de la sublime *Amulette* et du *mystère de Jésus,* et je chercherai querelle à qui tenterait de me distraire de cet unique Pascal. On dira qu'une pareille préoccupation est aux antipodes de l'esprit critique. Est-ce bien sûr ? Tous, tant que nous sommes, aux yeux de celui qui sonde les reins et le cœur, n'avons-nous pas qu'un seul nom ? La sentence qui nous attend ressemblera-t-elle à un *lundi* de Sainte-Beuve ? Le plus ondoyant des hommes — et Pascal, si complexe qu'on le suppose, n'est pas ondoyant, — le plus ondoyant n'a-t-il pas son unité profonde et qui, si nous la tenons enfin, nous dispense d'examiner les développements accessoires ? Le travail de la critique la mieux nuancée ne confirme-t-il pas, presque toujours les hardies simplifications de la légende et de l'histoire ? Quoi qu'il en soit, la faute, si faute il y a, tous ceux qui ont, jusqu'ici, parlé de Pascal, l'ont plus ou moins commise, ou à leur insu, ou, ce qui vaut mieux, de gaieté de cœur. Cet homme extraordinaire a le don de passionner quiconque l'approche. Allez au fond de cette passion, vous la trouverez presque toujours religieuse. Tout récemment un rédacteur de la *Revue de*

Paris déchaînait une véritable émeute autour de Pascal. Il s'agissait de je ne sais plus quelle bagatelle scientifique. M. Mathieu avait cru surprendre Pascal en flagrant délit de plagiat et de faux. Il se trompait. M. Brunschwicg et M. Strowski l'en ont convaincu sans réplique. Néanmoins, dans les premiers jours de cette vive alarme, les pascalisants faisaient peine à voir. J'en rencontrai un des plus fervents qui cheminait, sur les quais, la tête basse. Un deuil de famille ne l'eût pas accablé davantage. Or, croit-on de bonne foi qu'une accusation de ce genre, portée contre Huyghens ou Torricelli, aurait causé des transes pareilles ? Non, Pascal n'est ni un savant, ni un écrivain comme les autres. En marge du *Discours sur les passions de l'amour*, — que, d'ailleurs, nous admirerions beaucoup moins si nous ne le croyions pas de lui, — bon gré, mal gré, nous lisons toujours le *Mémorial de* 1654, et sous le coffre de la *machine arithmétique*, nous croyons entrevoir le cilice de Pascal. Chef-d'œuvre littéraire et philosophique, les *Pensées* appartiennent à un autre ordre que le *Discours de la méthode* ou que les *Maximes*. Acte de foi et de quelle foi ! Oh ! je sais trop que si, dans un ordre tout profane, Pascal n'avait pas été aussi grand que les plus grands, la seule intensité de sa vie religieuse ne suffirait pas à nous intéresser à ses œuvres. Qu'importe ! S'il n'a fallu rien moins que les plus beaux dons, pour faire de lui une sorte de missionnaire éternel *in partibus infidelium*, il n'en reste pas moins que Pascal a converti bien des incrédules et que le nombre de ceux qu'il a troublés dans leur quiétude est infini. Bref, de toute façon, je n'égare pas le lecteur en lui montrant exclusivement

l'unique Pascal que je viens de dire, d'abord parce que j'avoue ce parti pris sans ambages, ensuite et surtout, parce que, en cela, je me rencontre avec tous ceux qui ont parlé des *Pensées*. Éditeurs, interprètes ou biographes, demandons aux récents travaux des pascalisants quelques lumières nouvelles sur la piété de Pascal.

II

C'est là peut-être une curiosité par trop indiscrète, mais on voudrait savoir quelles furent les émotions de M. Léon Brunschwicg, le jour, le fameux jour où la maison Hachette lui proposa de publier les œuvres de Blaise Pascal dans la *Collection des grands écrivains*. A la vérité, il y a du pathétique dans le moindre contrat du moindre auteur avec le moindre libraire. Une fois sortie des presses, cette œuvre qui porte notre nom rendra témoignage de nous devant les hommes et devant Dieu. Bienfaisante ou funeste, tout moyen nous est enlevé de modifier ses destinées. *Sine me, liber ibis*... Mais nous, chétifs, alors même qu'un caprice indulgent du public nous aurait donné le droit d'entretenir quelques scrupules sur l'action possible de nos livres, nous sommes du moins assurés que ceux-ci ne survivront guère à nos courtes vies. Le papier démocratique sur lequel nous sommes imprimés nous condamne à une dissolution prochaine. Un mois de pluie sur les quais, et les ruines de notre gloire auront péri. Les collaborateurs de l'édition des grands écrivains ne peuvent se flatter d'une telle espérance. Caresse pour les yeux, plus

douce encore pour la main, le papier de cette collection fut pétri pour l'éternité. Le bon papier ! Je ne l'avais jamais tant aimé qu'en maniant les trois premiers volumes du Pascal où s'étalent, — soit dit en passant, — tant de pages blanches. Mais alors, quel ne dut pas être l'émoi de M. Brunschwicg lorsque ce philosophe eut à décider s'il consentirait à se faire, pour tant de siècles, le compagnon inséparable de Pascal. Honneur plus lourd que les faveurs de l'Académie, responsabilité redoutable ! Après les travaux de Faugère, de Molinier et de Michaut, fixer le texte des *Pensées* n'était plus qu'un jeu, jeu passionnant, comme nous dirons tout à l'heure. Il suffisait pour cela d'avoir de bons yeux, une sûre méthode critique, un plan acceptable et des trésors de patience. La patience n'est pas la vertu maîtresse de M. Brunschwicg. Un métaphysicien comme lui ne fera jamais qu'un médiocre correcteur d'épreuves. J'ai cru relever des fautes jusque dans ses tables de concordance qui devraient être infaillibles comme un indicateur de chemin de fer. Plusieurs négligences donnent aux six volumes parus un je ne sais quel air d'œuvre hâtive et mal finie. Les yeux de M. Brunschwicg sont bons, sa méthode prudente plus que géniale. Il lui manque, semble-t-il, cette intuition qui devine un texte avant de le lire. Le plan qu'il a choisi, cette idée de ranger tant de papiers divers d'après l'ordre chronologique, est discutable. Que dirait-on d'un éditeur de Corneille qui placerait la *traduction de l'Imitation*, à sa date, entre deux tragédies ? Certes, nous ne le remercierons jamais trop d'avoir mis à notre portée tous les documents qui, de près ou de loin, touchent à Pascal, mais enfin on ne passe pas,

sans un certain malaise, d'une œuvre scientifique de Blaise à un sonnet de Jacqueline, d'une méditation pieuse à un acte notarié. Mais il serait impertinent de s'arrêter à ces chicanes. Tout autre plan aurait présenté des inconvénients. Quatre ou cinq pages d'*errata* effaceront les fautes d'impression, et quant à la lecture du manuscrit, si, comme j'en suis persuadé, l'avenir nous réserve encore bien des surprises, le texte établi par le nouvel éditeur n'en reste pas moins, dans l'ensemble, excellent. L'angoisse que je voudrais que M. Brunschwicg eût éprouvée ne pouvait venir de ces minuties ; le cas de conscience que j'espère qu'il s'est posé soulève des difficultés d'une tout autre importance.

A-t-il bien senti le caractère sacré du dépôt dont il allait assumer la charge ? Les *Pensées,* — la partie la plus considérable de ce dépôt, — ne sont pas de simples chefs-d'œuvre, comme les tragédies de Racine ou les fables de La Fontaine, mais encore, et avant tout, une des plus chères richesses du catholicisme français, un des monuments de notre vie intérieure. Je les comparerais volontiers à une chapelle, à un lieu de pèlerinage.

C'était une humble église au cintre surbaissé
L'église où nous entrâmes,
Où depuis *deux cents ans* avaient déjà passé
Et prié bien des âmes.

Comme l'*Imitation,* comme nos autres livres de prières, de telles œuvres appartiennent non pas à ceux qui se les procurent argent comptant chez le libraire, mais à ceux qui adhèrent de toute leur âme à la communion des saints. Quand il a rédigé les

Pensées, l'ancien secrétaire de Port-Royal n'a fait que prêter son cœur, son génie et sa plume à la tradition pieuse de l'Église. S'il n'est rien au monde de plus beau que le *Mystère de Jésus*, il n'est rien non plus de moins original. Je vous défie de trouver là une seule ligne qui n'ait été écrite cent et mille fois avant Pascal. Ce n'est pas tout. De tels livres, une fois parus, ne commencent pas à vivre d'une vie indépendante et séparée. La branche tient encore au tronc qui l'a portée et dont, chaque année, les jeunes sèves la renouvellent. Chaque fidèle qui lit les *Pensées* dans les dispositions où il faut les lire devient le collaborateur de Pascal, ainsi que chaque prière qui s'exhale sous les voûtes d'une église ajoute à la beauté spirituelle de l'édifice. N'avez-vous jamais observé ce contraste : Deux touristes, leur *Baedeker* à la main, entrent dans une cathédrale. Pendant qu'ils échangent, à voix plus ou moins haute, leurs vues esthétiques, une servante se coule sans bruit jusqu'à la chapelle du Saint-Sacrement. Ils sont là comme dans un musée, je veux dire, en étrangers. Elle est chez elle. Les trésors d'art dont elle ignore la date et le caractère, elle en connaît, elle en garde, elle en continue l'inspiration ; cette prière, cristallisée dans les roses des vitraux et les chapiteaux des colonnes, elle la ressuscite, elle la prolonge par sa propre prière et nos deux amateurs ne comprendront rien à la cathédrale, s'ils n'essaient pas de se mettre en harmonie avec cette servante agenouillée. Ainsi de Pascal. Ni la Sorbonne, ni l'école des Chartes, ni Spinosa ne donneront au plus érudit professeur la clef des *Pensées*. La plus ignorante des chrétiennes en saura toujours plus long que lui sur le *Mystère de Jésus*.

De tout ceci, je n'entends pas conclure que M. Brunschwicg, étranger dans la patrie intérieure de Pascal, aurait dû laisser à un catholique pratiquant l'honneur d'éditer les *Pensées*. Mais on aurait voulu voir chez lui, ces hésitations, ces timidités que doit éprouver, j'imagine, un galant homme, chargé par notre république athénienne, du séquestre d'un couvent.

Or, bien qu'il m'en coûte de désobliger un éditeur à qui nous devons par ailleurs tant de gratitude, force m'est bien de m'élever contre la désinvolture inconsciente dont M. Brunschwicg a fait preuve dès la première page du livre, contre la dédicace invraisemblable qui offre les *Pensées* à l'auteur de la *Belle Hélène* et des *Petites Cardinal*. Comment ne pas sentir ce qui nous sépare de l'homme de lettres capable d'une aussi tranquille inconvenance. Voltaire aurait fait pis, mais il aurait su qu'il faisait mal. « La délicatesse est un don de nature et non pas une acquisition de l'art. » Le travail de M. Brunschwicg aurait dû nous aider d'une autre façon à vérifier ce mot de Pascal.

A de si claires enseignes, qui douterait que le nouvel éditeur ne regarde Pascal comme sa chose, et qui s'étonnerait qu'il le traite en conséquence. La maison est à lui, c'est à nous d'en sortir. Il ne permet pas à des philosophes catholiques et pascaliens comme M. Ollé-Laprune et d'autres non moins recommandables, de se réclamer de Pascal. Pourquoi, d'ailleurs, nous parler de M. Ollé, pourquoi cette introduction de 142 pages ? Bonnes ou mauvaises — la question n'est pas là — ces pages sont de trop. M. Brunschwicg a certes le droit d'écrire un livre sur

Pascal, mais il ne convient pas qu'il glisse ce livre dans l'édition définitive et nationale des *Pensées*. Jusqu'à lui, les autres éditeurs de cette magnifique et impersonnelle série se montraient moins familiers. Le texte avec ses variantes et tous les documents historiques propres à l'éclaircir, d'abondantes notices biographiques, des lexiques, des albums, on s'en tenait là. Ne brouillons pas nos plaisirs. S'il nous plaît de rendre visite à M. Brunschwicg, la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* nous donnera son adresse. Mais quand nous pénétrons dans cet auguste sanctuaire des *grands écrivains* — déjà six volumes du *Pascal* et les éditeurs en sont encore à la moitié de leur tâche — c'est Pascal lui-même que nous voulons entendre, lui et son cortège naturel, ceux qui se trouvent indissolublement associés à sa gloire, les mystiques, ses frères dans l'ordre de la charité, Montaigne, sa droite balle, Méré, ce mentor outrecuidant qui lui a rendu tant de services, tout Port-Royal et toute l'Auvergne, ses amis, les libertins et les savants de l'époque, peut-être aussi les rares modernes qui ont droit de figurer dans la maison de ce grand homme, Sainte-Beuve et Vinet.

Que toute voix se taise, même celle de l'admiration la plus respectueuse. M. Brunschwicg vénère trop Pascal pour imiter jamais, soit dans l'Introduction, soit dans les notes, les airs protecteurs, le sans-façon d'Ernest Havet et de Voltaire. Mais j'aurais voulu, qu'au lieu de nous confier ses appréciations personnelles, il nous eût montré les sources mystiques des *Pensées*. Avec la Bible et Jansénius, Pascal n'a-t-il donc lu, ne s'est-il rappelé, n'a-t-il copié dans ses notes que des auteurs profanes ? On le croirait à voir

le commentaire de M. Brunschwicg. Étranges procédés de critique ! On recherche avidement tous les emprunts faits par Pascal à l'*Apologie de Raymond de Sebaud* et, quand on en vient au *Mystère de Jésus* on se contente de nous renvoyer au texte des deux Testaments. Quand M. Mâle s'est proposé d'étudier à fond l'art pieux du moyen âge, il est allé droit aux livres pieux dont cet art s'est constamment inspiré, et, tout de même, M. Brunschwicg aurait dû nous dire dans quels auteurs spirituels l'auteur des *Pensées* préparait ses méditations [1]. Je ne parle pas ici piété, mais science, mais critique rigoureuse. Pascal n'a fait que traduire, à sa façon immortelle, la dévotion de ses contemporains et de ses ancêtres. Qui n'a jamais suivi de « retraite spirituelle » n'est pas en mesure d'étudier Pascal.

III

Hâtons-nous d'ajouter que M. Brunschwicg a magnifiquement racheté tant de fautes d'action et d'omission envers le texte de son auteur. Compagnon de Pascal, aussi longtemps, du moins, que le papier des *grands écrivains* résistera aux outrages des siècles, la postérité, négligeant certaines pages malheureuses de l'Introduction et du commentaire, n'aura que des louanges pour le bon travailleur qui a édifié aux œuvres de Pascal un temple si vaste et si beau. Mais quoi qu'il ait fait déjà par cette édition, et quoi qu'il

1. Pascal semble avoir lu *la Vie de M. de Renty*, par le P. Saint-Jure. Du moins, Jacqueline lui en parle-t-elle comme d'un livre qui leur était connu à tous deux.

prépare encore, rien n'égale et n'égalera jamais le rare service qu'il vient de rendre aux lettres françaises. Grâce à lui, grâce à la noble maison qui a revendiqué l'honneur d'éditer ce magnifique travail, nous pourrons désormais, loin des pupitres maussades de la Bibliothèque nationale, à notre aise, à nos heures, et chez nous, tenir, contempler, palper, j'ose dire, enfin, vénérer les plus saintes reliques de notre littérature, le manuscrit autographe des *Pensées*. Ces brouillons griffonnés par une main mourante, ces notes intimes d'un chrétien qui, certes, ne croyait pas confier ses secrets à d'autres qu'à Dieu, c'était déjà un miracle qu'un tel trésor fût parvenu jusqu'à nous. Après tant et de si étranges vicissitudes, un second miracle met ce trésor à notre portée, sauve ces papiers de la destruction et les éternise. L'inestimable édition de Port-Royal, il s'en fallut de si peu qu'elle ne parût jamais ; l'édition Faugère, précédée par les fanfares de Victor Cousin ; enfin, comme dernière étape, la gloire de l'édition phototypique ; en vérité, n'est-ce pas là une histoire unique, et les fidèles de Pascal n'ont-ils pas le droit de conclure qu'une providence particulière veille sur la fortune des *Pensées !*

L'exécution de cette édition est parfaite. Pour nous guider dans la lecture de ces photographies souvent indéchiffrables, M. Brunschwicg a placé en regard, sur un papier plus humble, le texte imprimé. On peut donc, selon son goût, ou bien relire bonnement l'imprimé en se donnant l'illusion de vérifier sur le manuscrit les pages que l'on sait par cœur ; ou bien s'en prendre désespérément à l'autographe jusqu'à ce que, de guerre lasse, il faille recourir à

l'imprimé. Dans les deux cas, ce va-et-vient est plein d'attraits de tout genre. On ne connaît, on n'aime pleinement Pascal qu'à ce prix.

Ce haut plaisir n'a rien d'ailleurs qui ne soit abordable au commun des honnêtes gens, ni même aux grands élèves de nos collèges. Rien de plus simple que d'appliquer à ces pages notre sensibilité, notre intelligence, toutes nos puissances de vénération. Dans une fort belle page, M. Victor Giraud nous a appris à regarder l'autographe comme une illustration des *Pensées*[1]. Mais, quoi qu'il en soit de cette graphologie pittoresque et passionnée, l'édition phototypique attend, appelle des lecteurs plus tenaces, plus décidés à retrouver, coûte que coûte, la rédaction authentique. Car ne croyez pas que tant de chartistes, passant et repassant avec une patience et un zèle héroïques, sur ces lambeaux d'écriture, soient arrivés sur tous les points à une lecture certaine. Un simple coup d'œil sur le manuscrit vous imposera une conclusion toute contraire. A coup sûr il y a là nombre de mots qu'on devine, mais qu'on ne lit pas. Et on ne les lit pas pour la bonne raison qu'ils sont illisibles. Je sais bien qu'en langue chartiste, « illisible » n'est pas français. La merveilleuse reconstruction du texte en donnerait au besoin la preuve. Mais enfin, pour résoudre les innombrables difficultés de cette lecture, il a bien fallu recourir à mille secours que le simple examen du texte n'aurait

1. VICTOR GIRAUD, *Livres et questions d'aujourd'hui*, p. 22-24. Puisque je cite cet insigne pascalisant, qu'on me permette de recommander la 3e édition de son précieux manuel, *Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence* (Fontemoing, 1905) comme indispensable à qui veut se renseigner sur ce grand sujet.

pas fournis. Connaître à fond les intentions de Pascal, le but de son livre, la langue, les habitudes religieuses, intellectuelles et morales de son temps ; avoir présentes toutes les lectures dont Pascal s'était nourri, que sais-je encore ? Sur tous ces points, personne ne pourrait prétendre que nous ayons dit le dernier mot. Et quand cela serait, il resterait encore des lumières que les savants d'aujourd'hui soupçonnent à peine et qui guideront les recherches de l'avenir. Dans son admirable livre : *Du nouveau sur Joubert*, M. Pailhès nous a proposé une façon toute mécanique de fixer, en cas de doute, le texte exact de Joubert. D'ici vingt ans, nous aurons une thèse analogue sur la prose pascalienne et bien des leçons aujourd'hui communément reçues devront être abandonnées comme contraires au rythme de Pascal. Ce que j'en dis n'est certes pas pour diminuer le mérite des Faugère et des Brunschwicg, mais pour inviter de nouveaux chercheurs à de nouvelles découvertes. Si l'on a un peu pratiqué Pascal et si l'on est arrivé à se dégager de l'obsession du texte imprimé, on n'a pas pu ne pas rencontrer en certains endroits des mots, des tours, des idées qui semblaient étranges. Vite, vite, que l'on se reporte au manuscrit et souvent l'on se convaincra de ses propres yeux que la leçon adoptée par les éditeurs ne s'impose point. Alors quel délice de se torturer l'esprit à forger une conjecture plus satisfaisante. Consultez plutôt feu M. Ravaisson qui passa tant d'années de sa vie à demander à la Vénus de Milo ce qu'elle pouvait bien faire de ses bras quand elle en avait encore. Un beau délire le prenait. La grise prison où grelotte d'ennui la déesse mutilée faisait place au chantier étincelant

d'où jaillit un jour ce pur miracle. Il ne voyait plus le triste gardien ni les anglaises pâmées, mais le sculpteur lui-même au radieux moment du dernier coup de ciseau. Ainsi de nous, penchés sur la feuille où frémit encore la main de Pascal, nous croyons voir « éclater » à notre esprit, la pensée de cet homme incomparable, et pour quelques minutes, hélas! trop décevantes, défiant l'armée ennemie des éditeurs et des scoliastes, nous savourons l'orgueil de comprendre et d'aimer Pascal comme personne avant nous ne l'a compris et ne l'a aimé.

IV

Après la photographie du manuscrit des *Pensées*, qui nous donnera le portrait de Pascal? Plusieurs y ont travaillé, dans les derniers temps, avec plus de conscience que de bonheur. A mon humble sens, ni Vinet, ni Sainte-Beuve, infaillibles tous deux en la matière, le premier quand il oublie Genève et le second quand il se rappelle Juilly, n'auraient approuvé tel ouvrage contemporain que la faveur du public a, pour un temps, consacré. Mais comment prouver, sans mille détails fastidieux, qu'un portrait n'est pas ressemblant? Le lecteur aimera mieux que je lui présente le jeune écrivain à qui nous devons trois beaux volumes sur *Pascal et son temps*, et avec qui je me trouve tellement d'accord que je ne sais plus du tout si c'est ma pensée ou la sienne que je vais expliquer dans les pages suivantes.

Avec un air de jeunesse et d'abandon qui force la sympathie des plus moroses, M. Fortunat Strowski

est de ceux, toujours très rares, qui ne laissent pas un sujet exactement au point où ils l'ont pris. On gagne toujours à le lire, ses erreurs même sont lumineuses et ses défauts tout aimables. Car il est rempli de défauts. Et, par exemple, on n'est pas moins docteur ès lettres que M. Strowski, bien que sa thèse sur saint François de Sales soit une des plus renouvelantes et des plus stimulantes que je connaisse. Mais il ne prend jamais l'air de l'homme qui va dire le dernier mot sur une question. Dans l'espèce, il a trop voulu mériter l'éloge que Sainte-Beuve faisait de Pascal, « admirable écrivain quand il achève..., peut-être encore supérieur là où il fut interrompu ». M. Strowski se défend, en effet, de rien achever. Paresse, non pas, au contraire, fièvre de travail, curiosité toujours en quête d'une piste neuve. Il court, il court, semant à pleines mains les vues originales et les découvertes érudites, laissant au lecteur patient le soin d'utiliser et d'organiser ces richesses. Racine disait : ma tragédie est faite, il ne me reste plus qu'à l'écrire, et M. Strowski : mon livre est fait, à quoi bon l'écrire ? Non pas qu'il n'écrive fort bien, lui qui toujours cause et jamais ne pontifie. On s'attendait à trouver un professeur, on trouve un homme, et tellement pressé, qu'impuissant à le suivre, on se prend à regretter le professeur. Il ne s'arrête pas, après chaque idée, pour l'admirer à loisir et nous laisser le temps de la comprendre. Il n'insiste pas, il ne nous tire pas par la manche : voici, messieurs, le point critique... nous avions vu... nous allons voir... prenez des notes..., ce que je vais dire n'est pas dans le livre de M. Boutroux. Il est ainsi fait, aventureux, rapide et bril-

lant ; avec un brin de vanité et un peu plus de patience, il toucherait à la perfection.

Suppléant donc à ce professeur en rupture de chaire, je voudrais dégager de ces livres drus et vivants, une construction, un système extrêmement simple, géométrique, scolastique même, système que M. Strowski ne formule point, que peut-être il n'acceptera pas, mais qui, je crois, anime et soutient tout son livre et qui, dans tous les cas, me paraît de nature à préparer la solution du problème de Pascal.

Car il y a un problème de Pascal, pour nous, du moins, catholiques. Au moment où notre attrait nous pousse à parler de lui, comme nous ferions de saint Augustin, de saint François de Sales, de Joseph de Maistre, nous ne pouvons oublier qu'il a défendu de tout son génie une erreur condamnée par l'Église. De là, chez nous, un malaise, une souffrance. Nous nous trouvons, vis-à-vis de lui, dans une situation fausse. Quand nous conversons avec lui, nous convenons, par une entente réciproque, d'éviter certains sujets, de taire certains noms. Il nous appartient, puisque sa prière est catholique et nous nous agenouillons dans sa cellule pour réciter avec lui le *Mystère de Jésus*, mais d'un autre côté, sa théologie n'est pas la nôtre, nous croyons, contre lui, avec Richard Simon, que le jansénisme touche au calvinisme, avec Malebranche que le grand Arnaud se trompe sur la matière de la grâce, avec Fénelon que la distinction du droit et du fait, si on l'acceptait jamais, compromettrait l'autorité de l'Église. Voilà, dans sa netteté brutale, la position du problème et voilà, du même coup, si je ne me trompe, la distinction qui nous permettra de le résoudre.

Il y a deux hommes chez Pascal : un théologien janséniste qui, pris en lui-même et au style près, ne nous intéresserait pas plus que les autres argumentateurs du parti [1] ; un chrétien fervent dont la vie mystique s'entretient non pas dans la subtilité des controverses, — et comment le ferait-elle ? — mais dans un commerce intime avec les réalités de la foi. Or, à l'exception de quelques papiers que nul lien logique ne rattache nécessairement au reste du livre, les *Pensées* sont avant tout le journal de cette vie mystique. Il reste donc qu'elles appartiennent sans conteste à l'humble foule chrétienne qui ne s'embarrasse pas des disputes sur la grâce, et qui nourrit sa dévotion aux mêmes sources que Pascal. « Lisez Platon, a dit Joseph de Maistre, vous ferez à chaque pas une distinction bien frappante. Toutes les fois qu'il est grec, il ennuie et souvent il impatiente. Il n'est grand, sublime, pénétrant que lorsqu'il est théologien, c'est-à-dire lorsqu'il énonce

1. Entendons-nous bien sur ce mot de « janséniste ». Pour la plupart des commentateurs modernes, jansénisme et christianisme ne font qu'un. N'ayant apparemment jamais ouvert le catéchisme romain, ils découvrent un beau matin dans les livres de Jansénius ou d'Arnaud, la plupart de nos dogmes essentiels, le péché originel, la rédemption, la grâce, et ils s'imaginent ingénument qu'ils se trouvent en présence du système janséniste. C'est ainsi que M. Brunschwicg flaire une hérésie dans cette pensée de Pascal : « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme », Pascal ne dit pas assez. Qui en doute ne sait pas le premier mot du christianisme. Écoutez pourtant la phrase solennelle de M. Brunschwicg sur cette pensée. « Cette opposition, écrit-il, entre l'humanité et la grâce est la doctrine fondamentale du jansénisme. » Comme il lui plaira, mais qu'il veuille bien nous apporter un seul moliniste qui soutienne le contraire.

des dogmes positifs et éternels, séparés de toute chicane et qui portent si clairement le cachet oriental que pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie. » Changez quelques mots et vous aurez là, vivement exprimée, la distinction que je voudrais appliquer à Pascal. Celui-ci n'est grand, sublime, pénétrant que lorsqu'il n'est pas théologien janséniste, que lorsqu'il énonce des dogmes positifs et éternels, séparés de toute chicane. Les *Pensées* portent si clairement le cachet de la dévotion traditionnelle que, pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu le mysticisme chrétien.

Cette distinction, qui pourrait paraître imaginée pour les besoins d'une thèse, il se trouve, par bonheur, que l'histoire même de Pascal nous l'impose. Tout le monde sait, en effet, que ce grand homme s'est converti deux fois, à Rouen d'abord, en 1646, puis à Paris, en 1654. Or, rien n'éclaire mieux le développement intellectuel, religieux, littéraire même de Pascal, que le contraste que présentent ces deux événements de sa vie. Car il y a un abîme entre les deux, et, n'était la pauvreté de notre dictionnaire spirituel, nous ne devrions pas les appeler du même nom. La conversion de Rouen l'a métamorphosé en théologien janséniste, celle de Paris a fait de lui un chrétien. Dans la première, ce jeune savant s'initie aux subtilités de la controverse dogmatique, dans la seconde aux douceurs de la piété. Il ne fait ici que changer de géométrie ; là, au contraire, nous le voyons s'engager enfin dans la voie royale des enfants de Dieu, vers le Christ entrevu qui l'appelle.

J'exagère un peu, mais si peu ! A la vérité, le théologien janséniste en soi est un être de raison qui fort

heureusement n'exista jamais. Dès Rouen, Pascal a tâché de vivre sa théologie. La métamorphose n'a pas été exclusivement intellectuelle et elle a sûrement modifié les habitudes religieuses du converti. Je n'oublie pas non plus la date des *Provinciales*. Après comme avant le *Mémorial*, Pascal est resté un raisonneur. Pieux et pénitent, il a néanmoins gardé ses habitudes d'esprit, comme Huysmans ses manies littéraires. On ne met pas en question de telles évidences. On soutient simplement que la première conversion fut, avant tout, intellectuelle et batailleuse, la seconde toute mystique. On soutient encore que la seconde seule nous révèle le meilleur, le vrai Pascal.

Tout ceci paraîtrait le plus banal des lieux communs si la méthode n'était pas encore chez nous toute fraîche d'étudier les écrivains religieux du point de vue de la religion. Rappelez-vous le beau mépris de quatre générations de savants pour la petite page de Pascal, *l'Amulette*, le *Mémorial* que tous, aujourd'hui, croyants ou non, abordent avec une émotion respectueuse. Ces gens-là étaient de force à négliger les *Confessions* dans l'étude de saint Augustin et on les aurait fortement scandalisés si on leur avait dit que pour comprendre les *Pensées*, il faut avoir médité l'Évangile et la Vie des saints. On commence à revenir d'une méthode aussi appauvrissante que décevante. Si le chapitre que M. Strowski a consacré à la *première conversion* a tant de mérite, c'est tout simplement que l'auteur a demandé, non plus aux psychiâtres, mais aux auteurs spirituels de le renseigner sur la psychologie de la conversion. Tous lui ont dit d'une même voix que dans ce drame

mystérieux la raison raisonnante n'était ni le seul ni le principal acteur. Assurément, il n'est pas de vraie conversion sans une illumination de l'esprit, mais soit qu'il s'agisse de venir ou de revenir à Dieu, comprendre et raisonner ne suffisent pas. Or il paraît bien que dans cette première étape de son odyssée religieuse, l'intelligence de Pascal ait plus agi que son cœur. Les deux pieux médecins qui tout en soignant la jambe d'Étienne Pascal, prêchaient à toute la maison la « céleste doctrine de la grâce », avaient, du moins en ce qui concerne Blaise, devancé l'heure de Dieu. On proposa au jeune homme un corps de doctrine, saint Augustin jansénisé, et, dans le premier émerveillement d'une révélation qui charmait tout ensemble en lui le géomètre et l'artiste, Pascal se réveilla théologien. *Ed'anchio*. « La conversion de Pascal, écrit excellemment M. Strowski, c'est l'adhésion de l'esprit à une conception de l'homme, conception prise, croit-il, à la fois au bon sens et à saint Augustin, c'est-à-dire à Jansénius et qui vient à Pascal peut-être des sciences » ; ami des jésuites, Molina ne l'eût pas moins transporté, comme Isaïe La Fontaine, si celui-ci n'était pas tombé sur Baruch. En tout cas, l'aventure n'a rien de rare. J'ai connu un savant incrédule que la *Somme théologique* avait pareillement ébloui. Il est sûr — quoi qu'en ait dit, par distraction, le mathématicien qui a remplacé Sully-Prudhomme à l'Académie — il est sûr que Pascal ne fut jamais « torturé par le doute ». La métaphysique janséniste se présentait à lui, du moins à cet instant, comme solidement liée à la foi chrétienne et, d'ailleurs, on ne songe pas à nier qu'une certaine ferveur religieuse ait accompagné

cette conversion intellectuelle à une théologie particulière. Il voulut, il crut peut-être se convertir au vrai sens du mot. Désir de désir, effort manqué, velléités languissantes ; après sa rencontre avec la théologie de l'*Augustinus*, il se trouva bientôt plus impuissant et plus lâche que jamais. Quand il s'aperçut, dit encore M. Strowski, « que Port-Royal ne demandait pas seulement de belles pensées et de chaleureuses homélies, qu'il exigeait des sacrifices effectifs », il tâcha d'oublier dans « la vanité et les amusements du monde », ce besoin de Dieu qu'un noviciat théologique de quelques mois avait sans doute remué chez lui, mais sans lui donner le moyen de l'assouvir.

Pour se convaincre de la justesse de ces analyses, il suffit de relire la lettre de Pascal sur la mort de son père, lettre ou plutôt discours cruel, thème d'imitation, sec, didactique et glacé, rédigé sur les bons modèles par un élève janséniste de première année. C'est bien là le Pascal de la première conversion, ce n'est point le nôtre. L'aventure de Pascal avec le frère Saint-Ange est encore de cette période intellectualiste, et celle-ci non plus n'a rien d'attrayant. On sait l'histoire. Un ancien capucin, le frère Saint-Ange, de son vrai nom, Jacques Forton, faisait alors en Normandie des sortes de conférences apologétiques, se proposant de réconcilier la raison et la foi. On n'a pas démontré, loin de là, que ce bizarre et profond esprit fut un novateur bien dangereux, mais les amis de Pascal, et Pascal lui-même, le tenaient pour tel et trouvaient insupportable que Saint-Ange fût nommé à une cure postulée et déjà presque obtenue par lui. Ils le dénon-

çaient sans trêve à l'archevêque de Rouen comme coupable d'avoir enseigné des monstres d'erreurs. Pour mieux asseoir leur réquisitoire, l'idée leur vint d'aller interroger à domicile ce théologien suspect. En vérité, de quoi se mêlaient-ils, et que dirait aujourd'hui un prédicateur de Notre-Dame si trois journalistes venaient l'examiner sur l'intégrité de sa foi ? Saint-Ange, à mon sens, n'eut qu'un tort. Il aurait dû fermer sa porte aux trois enquêteurs et les renvoyer à leurs affaires. Mais c'était un homme d'esprit ou peut-être un naïf. L'aventure, je crois, l'amusa. « Des nouveautés, moi, mais bien entendu. Encore votre police ne vous a-t-elle rapporté que du fretin. Voici du plus nouveau et qui vous fera blêmir. » Je force un peu, mais qui ne sait le malin plaisir qu'on éprouve en pareil cas à étonner le calomniateur en se donnant pour pire qu'on n'est. Tout me fait croire, en effet, que Saint-Ange ne prit pas au sérieux le jeune tribunal. Peut-être aussi voulut-il les instruire et donna-t-il naïvement dans le panneau, comme fera bientôt le casuiste des *Provinciales*. Quoi qu'il en soit, nos jeunes gens le décrétèrent d'hérésie. L'archevêque, effrayé par leurs sommations tapageuses, souscrivit à la sentence de ces laïques, et le pacifique Saint-Ange anathématisa une longue liste d'erreurs qu'il n'avait sans doute jamais soutenues.

Voilà donc bien sur le front de Pascal le stigmate des conversions purement intellectuelles. Ce n'est assurément pas la grâce qui a métamorphosé cet apprenti théologien en inquisiteur. Au lendemain de sa seconde conversion, il donnera son bien aux pauvres, renoncera aux plaisirs et pèlerinera d'église

en église. Au lendemain de la première il s'acharne à tourmenter et à confondre ceux qui ne pensent pas comme lui. Retournant le beau mot de l'*Imitation*, il se contente de définir la dévotion et il se passe presque de la sentir.

Si je ne craignais de m'égarer de mon sujet, j'aimerais ici à suivre la carrière théologique de Pascal. Le livre très précieux de M. Jovy nous fournit sur ce point et sur tant d'autres des documents de premier ordre. M. Jovy a pleinement réfuté le paradoxe fantaisiste de Sainte-Beuve qui se plaisait à saluer dans les jansénistes les premiers ennemis de la scolastique. Cela est vrai peut-être de Jansénius lui-même, théologien positif plus que philosophe, mais le grand Arnaud est un scolastique pur et simple, et tous les travaux de Blaise Pascal, son élève, édités par M. Jovy, n'ont rien sauf, bien entendu, le style, qui le distingue des *sorboniques* du temps. Il suffit d'ailleurs de parcourir ces divers mémoires pour se convaincre que nous n'avons pas forcé la note en faisant de Pascal un simple apprenti en ces matières. On a beau se récrier contre l'orgueil doctoral du P. Thomassin frappé, dans une rencontre célèbre, par l'ignorance théologique de l'auteur des *Provinciales*. La théologie est une science et qui ne s'improvise pas. *Fiunt theologi*. Qu'avons-nous besoin d'autre preuve? D'une des *petites lettres* à l'autre, Pascal manifestement se contredit. Le *secrétaire de Port-Royal* s'accommode, comme il le peut, aux variations des maîtres. C'est donc que loin d'être un maître lui-même, il jure encore sur la parole d'autrui. Or notez que rien n'est moins pascalien que ce travers. Dans les matières qu'il connaît à fond et de première

main, il se montre infiniment plus exigeant et plus timide. Comme il se hâte peu de conclure, comme il sait attendre l'expérience décisive ! Singulièrement plus ouvert, plus indépendant et plus droit qu'Arnaud s'il avait eu le temps de poursuivre son enquête sur Jansénius, qui peut nous dire où Pascal se fût arrêté ? La préface du *Traité du vide* ne me paraît pas d'un homme qui sacrifiera éternellement l'autorité présente et vivante de l'Église — « c'est nous qui sommes les anciens » — à l'autorité d'un évêque flamand et d'un docteur entêté. Malade, impuissant, voici déjà qu'il critique et juge son maître. M. Jovy nous a donné les procès-verbaux de cette crise dont la mort de Pascal a empêché le dénouement. Je ne voudrais pas trop presser des indices encore bien vagues, mais je crois deviner avec M. Jovy que Pascal à mesure qu'il se détache d'Arnaud, monte à des vues plus sereines et plus hautes, écoute plus attentivement ses adversaires, entrevoit qu'on l'a peut-être mal renseigné sur le fond même du débat. Rappelez-vous la très peureuse mais très scientifique évolution de Nicole, ses efforts subtils pour revenir à l'orthodoxie. Ah ! que Pascal n'a-t-il vécu, étudié, disputé vingt ans de plus ! Conduite à un plein épanouissement, sa première conversion aurait fait peut-être de lui le moderne théologien de la grâce. Que n'a-t-il eu le temps de dégager et d'organiser la métaphysique latente qui anime ses *Pensées !*

V

Mais de telles conjectures nous maintiennent dans l'ordre de la science ; hâtons-nous de revenir à

l'ordre de la charité, de la dévotion. Dévotion, piété, il nous faut répéter à satiété ces mots que la plupart des pascalisants ignorent et qui disent néanmoins le tout de Pascal. C'est tellement simple. Au moment où nous l'avons laissé, que lui manque-t-il donc pour se convertir ? Il croit fermement à la vérité du christianisme. Il a entrevu, il a désiré la sainteté. Il est mûr pour elle, et, cependant, il tarde encore. Saint Augustin, en une pareille circonstance, nous savons ce qui l'arrête. *Retinebant nugæ nugarum.* Il écoute, il aime encore les fantômes délicieux qui l'appellent, qui le grondent : pourquoi veux-tu nous quitter ? Pascal, au contraire. Rien de créé ne vaut plus pour lui « une heure de peine ». De quelque façon qu'il faille entendre ces « horribles attaches » dont il confesse avoir été l'esclave, maintenant, du moins, « les folies et les amusements du monde » ne provoquent chez lui qu'une « aversion extrême ». Mais Dieu n'a pas encore pris dans ce cœur la place que la créature a laissée vide. Il est désorienté comme un voyageur récemment débarqué dans une contrée où tout lui paraît hostile. La terre lui est étrangère et le ciel lui reste fermé. C'est la même détresse qui a retardé la conversion définitive de plusieurs, après comme avant Pascal ; ruiné la conversion de tant d'autres qui, plus impatients, plus vite découragés, sont revenus en arrière. Citons encore Jacqueline. « Vers la fin de septembre dernier (1654), il vint me voir, et, à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché

il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, qu'il se trouvait détaché de toutes choses ; mais que, d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là ; qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais qu'il sentait bien que c'était plus sa *raison* et son *esprit* qui l'excitait à ce qu'il *connaissait* le meilleur, que non pas le mouvement de l'esprit de Dieu. »

Mesurons le chemin parcouru depuis Rouen. L'intelligence de Pascal triomphait tantôt, et de quel ton! Elle tenait la clef du mystère de la grâce et prétendait réduire tout contradicteur à l'acceptation du système de Jansénius. Aujourd'hui, elle s'agite bien encore, mais les objets qui l'occupent n'ont plus de quoi nourrir l'orgueil de l'esprit. Il n'est pas besoin d'être théologien pour saisir la facile vérité que l'enfant trouve à la première page du catéchisme : Dieu m'a créé pour le servir et l'aimer. On savait cela longtemps avant la publication de l'*Augustinus*. Encore n'est-ce pas assez. Cette faculté, jadis impérieuse et si contente d'elle-même, aujourd'hui elle s'humilie. Elle sent que « connaître le meilleur », c'est être encore à une distance infinie de ce véritable amour qui seul importe et que la seule application de l'esprit ne procure jamais à personne. Le théologien, le controversiste, à cette heure, que ne donnerait-il pas pour obtenir, en échange, un « mouvement » de charité. Il l'a dit, en propres termes, à Jacqueline. Il voudrait sentir Dieu et il ne le peut pas. Pour que rien ne manque à sa présente angoisse, il se souvient que cette dévotion sensible ne lui fut pas toujours refusée. La lecture de Saint-Cyran lui en avait peut-être fait connaître une sorte d'avant-

goût. Mais la joie de la découverte scientifique et l'orgueil des disputes d'école avaient étouffé cette grâce d'union paisible et douce avec celui dont la philosophie est à la portée des plus ignorants. Dieu frappait à la porte de son cœur, l'invitant au sacrifice. Seul avait répondu le vain fracas des facultés raisonnantes, et Dieu s'était retiré. Ah ! dit Pascal à Jacqueline, si j'avais « les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois » !

Les visites du frère à la sœur, « si fréquentes et si longues », nous dit celle-ci, pour nous qui les sentons tous deux si proches de nous, n'est-ce pas quelque chose d'aussi touchant que le fameux entretien d'Augustin et de Monique à la fenêtre d'Ostie ? Jacqueline savait à quoi s'en tenir sur la première conversion de son frère. Elle s'était bercée de si peu d'illusions à cet égard que l'annonce de la seconde, de l'unique conversion ne lui causa pas moins de surprise que de joie. « Je conçus, nous dit-elle, des espérances que je n'avais jamais eues. » Sérieuse, calme, discrète et presque silencieuse, habituée qu'elle est au maniement des âmes, elle se contente de « suivre » celle-ci, de l'encourager aux aveux sauveurs, mais « sans user d'aucune sorte de persuasion ». Ce n'est pas elle qui le convertira. Il est venu à elle, dans la désolation et les ténèbres d'un crépuscule d'hiver. Elle attend, elle devine, elle voit déjà les feux de l'aurore. « Je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus. » Croître, qu'est-ce à dire, en science, en théologie, en jansénisme ? Oh ! que non, mais « particulièrement en l'humilité, en la soumission, en la défiance et au mépris de soi-même, et au désir d'être anéanti dans

l'estime et la mémoire des hommes. » A cette lettre, dont la sérénité confiante me touche plus que les plus ardentes pages des *Confessions*, il ne manque vraiment qu'un seul mot. Lui a-t-il dit à elle, ce qui s'était passé dans la nuit triomphante du 23 novembre? Je serais porté à croire que non. Le dix-septième siècle n'aimait pas à divulguer, même aux plus intimes, de tels secrets. Jacqueline aura vu, et avec quelle joie tranquille, un reflet de la divine visite sur le front, dans les yeux, dans la voix rassérénée de son frère. Elle n'aura pas lu, sans doute, le *memorial* de cette visite, le « petit parchemin » que, « peu de jours après la mort de M. Pascal », on trouva cousu « dans la doublure du pourpoint de cet illustre défunt », la page brûlante qui n'a paru que folie à la sottise du dix-huitième siècle, et que tous aujourd'hui, chrétiens ou non, s'accordent à regarder, avec un respect infini, comme la préface même des *Pensées*.

VI

Le parchemin est perdu, mais il n'était que la copie d'un brouillon que nous avons encore et que tous voudront relire en tête de l'édition phototypique. Pascal avait d'abord mis ces quelques mots, au-dessous d'une croix rayonnante :

L'an de grâce 1654
lundi, 23 *novembre, jour de saint Clément, pape*
et martyr et autres au martyrologe,
veille de saint Chrysogone, martyr et autres
depuis environ dix heures et demie du soir jusques
environ minuit et demi,
feu.

Que le même homme qui a écrit les *Provinciales* et la préface du *Traité du vide*, ait aussi écrit ces quelques lignes et celles qui suivent, c'est le miracle de notre littérature française, comme Jeanne d'Arc le miracle de notre histoire. Dieu a passé là. Qu'il daigne nous mettre lui-même dans les sentiments de crainte et de tendresse pieuse sans lesquels il n'est pas permis de franchir le seuil du mystère.

« Feu » que s'est-il passé au juste, quelle grâce extraordinaire a-t-elle accompagné la grâce fondamentale de la conversion ? Pascal a-t-il vu, de ses yeux de chair, un globe enflammé, un buisson ardent, nous n'en savons rien. Sainte-Beuve estime qu'il n'y a pas eu vision proprement dite. « Pascal, écrit-il, n'a jamais parlé de cette vision, ce qui la rend deux fois douteuse. » Mauvaise raison et deux fois mauvaise. M. Singlin était homme à garder le secret de son pénitent ; Pascal, homme à ne parler à son confesseur que de ses propres misères. Mais, en somme, il importe peu. Sachons au moins ce qu'un simple chrétien peut et doit savoir de ce « feu ».

Encore une fois, rien ne serait plus simple si philosophes et savants ne s'étaient mêlés de nous expliquer cette page où il est dit pourtant avec assez de netteté que le Dieu de Pascal n'est pas celui des « philosophes et des savants ». Le seul feu qu'ils connaissent est la sèche flamme qui jaillit du choc de deux prémisses ou des soudaines intuitions de l'intelligence. Si rare et splendide qu'on la suppose, ce n'est assurément pas une illumination de ce genre que Pascal aurait regardée comme la date la plus auguste de sa vie. Non, il n'a rien appris de nouveau dans cette nuit fameuse. Apprendre, il s'agissait

bien de cela! Sauf le mot de « certitude », je vous défie bien de trouver dans le parchemin une seule expression qui sente son géomètre, ni même son théologien. Tout ce qui est écrit là, un enfant aurait pu l'écrire, un de ces « petits » auxquels est promise la révélation du royaume de Dieu. On raisonne toujours comme si Pascal, hésitant sur la vérité de la religion, avait écrit les *Pensées* en vue de se convaincre lui-même. On reconnaît bien en principe que la légende du Pascal sceptique est absurde et néanmoins, dès qu'on vient au détail, on construit, on analyse comme si l'extase du 21 novembre avait mis fin aux angoisses d'un Scherer ou d'un Jouffroy. Hier encore M. Boutroux faisait intervenir *le pari* au nombre des antécédents logiques de cette extase. Quand donc se décidera-t-on à ne plus moderniser Pascal et à voir en lui le frère de Jacqueline? Si l'on tient à la comparaison que je rappelais tout à l'heure, Scherer, Jouffroy et les autres, que du moins on en renverse les termes, et qu'on découvre, au fond du prétendu scepticisme contemporain, la seule angoisse dont Pascal ait vraiment souffert, le besoin de sentir Dieu.

Dieu, le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », le vieillard encadré dans un triangle, tel qu'il l'a vu sur les vignettes de sa Bible, Pascal ne doute pas, ne cherche pas à se démontrer qu'il existe, mais il se désole de ne pouvoir le posséder. « C'est une chose si visible qu'il faut aimer un seul Dieu, qu'il ne faut pas de miracles pour le prouver », Pascal l'a dit, mais il a dit aussi « qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer »! On voit la différence, l'abîme entre ces deux étapes de la conversion. Pas-

cal a compris, et de très bonne heure, non seulement qu'il faut aimer un seul Dieu, mais encore que lui, Pascal, n'aura de bonheur qu'à ce prix. Son noviciat théologique en fixant son esprit sur les choses de la foi lui a certainement rendu cet amour plus désirable mais ne lui a pas donné le moyen de changer d'ordre, de *trouver* Dieu. Alors, il s'est diverti du mieux qu'il a pu, mais sans arriver à s'étourdir. Malheureux au point d'avouer cette souffrance, il multiplie ses visites à Jacqueline, il s'attarde, avide et navré, dans la société de ceux qui tiennent ce qu'il cherche encore. Période obscure dans laquelle il va péniblement de connaître Dieu à l'aimer. Il saura plus tard que le premier pas dans cette recherche est déjà un acte d'amour. Il ne le sait pas encore, car il y a loin aussi d'aimer Dieu, à sentir qu'on l'aime et cette grâce sensible, le pain des enfants, il faut que les géomètres superbes apprennent par une longue détresse qu'aucun raisonnement ne l'achète. « Détaché de toutes choses[1] », j'en reviens toujours à cette page de Jacqueline qui renverse en quelques mots les laborieux échafaudages de tant de pascalisants, Pascal « était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu qu'IL NE SENTAIT AUCUN ATTRAIT de ce côté-là ». S'il avait les mêmes SENTIMENTS DE DIEU qu'autrefois »: maintenant qu'il connaît le prix d'une pareille grâce et qu il ne risquerait plus de lui faire un mauvais accueil, Pascal se croirait « en état de

1. J'aurais pu me réclamer aussi de l'écrit « sur la conversion du pécheur » et notamment de cette phrase : « Mais elle (l'âme) trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. » Mais cet écrit n'est pas d'une authenticité absolue et, d'ailleurs, nous n'avons pas besoin d'un surcroît de preuves.

tout entreprendre », de devenir saint. Vienne cet attrait, s'allume ce feu et la crise sera finie.

Dans la nuit du 21 novembre, pendant deux heures ineffables, ce feu, si longtemps attendu, a pénétré le cœur et les os du nouveau converti. « Certitude ! certitude ! » non pas que Dieu est, mais que je l'aime. « Sentiment. Joie. Paix. Joie. Joie. Pleurs de joie... *Deum meum et Deum vestrum.* » La surprise, la découverte, la joie, le feu, tout cela vient de ce petit mot, de ce *vestrum*. A partir de cette minute, Dieu n'est plus pour lui le Dieu des démonstrations philosophiques, abstrait, lointain, inaccessible, le Dieu conclusion, le Dieu insensible au cœur. Le cœur et l'âme de Pascal exultent dans la possession du Dieu vivant.

Et ne craignez pas qu'en ramenant tout ici aux joies de la dévotion enfin trouvée, j'enlève à cette pieuse expérience sa richesse dogmatique. Si nous avons interdit aux facultés raisonnantes l'accès de la cellule de Pascal, nous l'avons laissé grande ouverte à la pensée. C'est bien un roseau pensant que nous avons vu frémir au souffle de la grâce. Oserai-je dire que ce feu, cette joie, ces pleurs sont chargés de dogme. Pascal vient de réaliser avec toute son âme le dogme de l'Incarnation. A la lumière des raisons du cœur, il a saisi la vérité fondamentale du christianisme, Dieu et le monde, Dieu et lui, Pascal, se rapprochant, se réconciliant dans le Christ. L'Incarnation, n'est-ce pas en effet le moyen miraculeux par lequel il a plu à Dieu de se rendre « sensible au cœur », de devenir nôtre, *Deum vestrum*, d'une façon plus intime encore et plus pleine qu'il n'avait été le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Si vous prenez ce terme au sens pascalien, le *Mémorial* n'est pas autre chose que le récit des deux heures lumineuses où « Jésus-Christ, Jésus-Christ » a « éclaté » aux yeux, au cœur et à l'esprit de Pascal.

Cette conversion de Pascal, conversion à la vie dévote et non pas à la foi chrétienne, cette révélation soudaine et sensible du Verbe incarné, ce repos trouvé en Dieu après la fatigue et le dégoût laissés par toutes les autres tentatives. nous les retrouvons à chaque page de la *Vie des Saints*. Pour nous, qui ne sommes ni philosophes ni savants, le *Mémorial* ne présente rien de plus imprévu que le récit de cette autre nuit, où sainte Gertrude vit soudain tomber « la haie » à travers laquelle il lui semblait impossible d'atteindre le Christ. Je pourrais rappeler cent autres exemples exactement semblables, mais il vaut mieux montrer comment cette conversion, telle que nous l'avons vue se développer, s'accorde merveilleusement au rythme prescrit par un des livres classiques de la dévotion chrétienne. Pascal vivant eût médiocrement goûté le rapprochement que je vais faire : croit-on qu'il eût goûté davantage les commentaires des incroyants sur le *Mystère de Jésus?*

Je veux parler du petit livre de saint Ignace de Loyola. Si, comme je le crois, la meilleure façon d'éditer les *Pensées* serait d'en faire un manuel de méditations pieuses, rien ne serait plus aisé que de rapporter les divers fragments de ce livre au plan des *Exercices spirituels*. Avant de nous livrer le *Mystère du Christ*, Ignace nous impose une série de méditations purifiantes et mortifiantes sur la mort, le péché, les fins dernières, la misère de l'homme.

le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Pascal a suivi cette « première semaine », auprès de Jacqueline, dans le parloir de Port-Royal. Alors est venue l'illumination de la nuit fameuse « Jésus-Christ ! Jésus-Christ » ! C'est exactement la *Contemplation du règne* qui ouvre la « seconde semaine » et qui est, de l'aveu de tous, le point central, le cœur même des *Exercices*. Jésus-Christ, roi *speciosus et amabilis*, dit saint Ignace. « Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir », Dieu « éclatant dans son règne de sainteté », écrira bientôt Pascal. Le *Mystère de Jésus* remplirait la « troisième semaine ». Bref, on n'imagine pas à quel point, ensemble et détail, les *Pensées* ressemblent à un ardent commentaire des *Exercices*. Mais, en vérité, qui pourrait s'en étonner, les deux livres n'étant autre chose qu'une paraphrase et une synthèse de l'Évangile.

Je serais infini si je voulais montrer un à un les anneaux de l'invincible chaîne qui relie Pascal au mysticisme latin. Pour nous, catholiques, ni les *Pensées*, ni la vie intérieure de leur auteur n'ont rien qui ne s'adapte sans effort aux habitudes essentielles de notre prière. Mais tout cela est trop évident et le lecteur le plus novice en ces matières voit maintenant ce qu'il faut penser de l'extraordinaire fantaisie qui termine un des chapitres de M. Brunschwicg. Passe encore de sémitiser notre Pascal, de faire de lui, comme a voulu ce docte professeur, le dernier prophète d'Israël. Le Nouveau Testament se liant à l'Ancien, comme la fleur à la tige, s'il ne faut pour être sémite, qu'avoir beaucoup médité les prophètes, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on annexe, en

la personne de Pascal et de Bossuet, l'Auvergne et la Bourgogne aux douze tribus. Mais nos concessions n'iront pas plus loin et nous n'admettrons jamais que Pascal ait été le sublime isolé qu'a rêvé M. Brunschwicg.

« Pour avoir porté trop haut l'exigence de Dieu, — écrit celui-ci, mais, de grâce, en quoi plus haut que saint Augustin et que l'Évangile ? — Pascal demeure sans postérité philosophique, sans postérité religieuse. L'hommage que nous lui devons n'est pas de transformer en émule ou en disciple quiconque n'a pas été indifférent ou étranger à l'ascendant de son génie, c'est d'oser le suivre sur le rocher solitaire qui est un des sommets spirituels de l'humanité. »

Le rocher de Pascal est vaste comme la moitié du monde. Vous y trouverez, à côté de lui, l'innombrable multitude qui défile dans la céleste vision de l'*Apocalypse*, tous ceux que les biens créés n'ont pu satisfaire, qui ont cherché Dieu et qui l'ont trouvé dans le Christ. Pascal est à nous par sa foi, par sa prière et par ses misères, car nul ne fut plus simplement homme que ce chrétien. Raisonneurs, disputeurs, impatients du mystère, aux heures mauvaises où l'on abandonne, comme Pascal, la source d'eau vive, qui de nous n'a pas, comme lui, négligé le devoir d'une « renonciation totale et douce », préféré aux « raisons du cœur » la géométrie, oublié que Dieu « ne se trouve » et « ne se conserve » que « par les voies enseignées dans l'Évangile ». Avec Pascal, nous avons fait souvent le triste chemin qui laisse Jérusalem pour aller à Emmaüs, cherchant en vain à renouer la chaîne rompue de nos mesquines con-

jectures, vides de l'homme et plus vides de Dieu, demandant, non plus à la grâce, mais à notre « propre esprit », de mettre un terme à ce cruel « abandonnement ». Le Christ était là, pourtant, marchant près de nous, et nous discutions encore ; merveilleuse histoire qui a été celle de Pascal, qui est la nôtre, crise de notre vie intérieure, épreuve décisive dans laquelle tant de nous furent illuminés par le souvenir de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé.»

Voilà pourquoi nous courons en foule à ce rocher solitaire où nous nous retrouvons, avec Pascal, dans la communion des saints. Né douze siècles plus tôt, le frère de Jacqueline serait aujourd'hui ou un docteur de l'Église ou un Père du désert. Sans le livre de Jansénius, nous le verrions peut-être aujourd'hui, sur les autels, entre saint François de Sales et saint Vincent de Paul. Il s'est trompé sur le dogme et sur la morale. Il a manqué de charité dans une circonstance mémorable où il a mis, au service d'un parti, tous les trésors de son éloquence, toutes les ironies de l'orgueil humain. Il a contristé l'Église et réjoui les incrédules, et je crois l'entendre lui-même qui me presse de faire, aussi large que possible, la part de ses erreurs et de ses misères. Nous l'aimons, pourtant, nous le vénérons, parce qu'il a écrit, parce qu'il a vécu le *Mystère de Jésus*. J'allais dire que nous le prions aussi. Libre à chacun de se choisir un héros spirituel de prédilection dans la pléiade de ces demi-saints que notre culte canonise : Fénelon, Bossuet, Malebranche, Newman ; nous sommes nombreux, en France, à cette heure, qui mettons au-dessus de tous ces noms le nom de Pascal.

PREMIÈRE PARTIE

LE SILENCE DE DIEU

I

LE SILENCE DE DIEU

On n'aborde jamais la discussion du problème religieux comme celle d'une question de géométrie, ou si l'on aime mieux, l'étude purement scientifique de ce problème n'a rien de proprement religieux. Dans une aventure de ce genre, toute l'âme est engagée. Je voudrais toucher ici à un des aspects les moins connus de ce lieu commun, rechercher quel peut être le rôle du sentiment religieux dans les crises qui aboutissent à la perte de la foi. J'ai cru voir à ce propos que les déceptions religieuses de Lamennais expliquent en partie sa révolte. Après avoir attendu avec une impatience douloureuse le « feu », la « joie », les « pleurs de joie », il n'a pas eu sa nuit de Pascal. Préparé par une éducation imprudente à lier à une grâce de ferveur sensible la vérité même de la foi, il a souffert plus que personne du silence de Dieu. Des mennaisiens de marque se sont ralliés, je crois, à mon hypothèse. Encore une fois, elle n'explique pas tout, mais elle ne semble pas négligeable et j'ai tâché de la mettre en lumière.

La crise que nous présente l'histoire intime de G. Eliot est infiniment moins pathétique. L'auteur d'*Adam Bede*

m'a paru s'accommoder plus aisément du silence de Dieu. Le lecteur opposera de lui-même ces deux âmes si différentes et trouvera, sans doute, plus troublante la sérénité de l'une que la détresse de l'autre.

LA DÉTRESSE DE LAMENNAIS[1]

Tout n'a pas été dit sur Lamennais, — ni sur personne, — et on ne vient pas trop tard pour parler de lui. Il semble même, par moments, que tout reste encore à dire sur un sujet que nos pères croyaient avoir épuisé. Depuis 1892, date du livre du R. P. Roussel : *Lamennais d'après des documents inédits*, la littérature mennaisienne est entrée dans une phase de renouveau, ou, pour mieux dire, de transformation. Les documents les plus imprévus sortent des archives ; les études particulières et les travaux d'approche se multiplient. L'heure des tâ-

1. Abbé Charles Boutard, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. T. Ier, *la Renaissance de l'ultramontanisme* (1782-1828). T. II, *le Catholicisme libéral* (1828-1834) (Perrin).

Anatole Feugère, *Lamennais avant l' « Essai sur l'indifférence », d'après des documents inédits* (Bloud).

Christian Maréchal, *la Clef de volupté* (*Lamennais et Sainte-Beuve*) (Savaète); *Lamennais et Victor Hugo* (Savaète); *Essai d'un système de philosophie catholique, par F. de la Mennais, ouvrage inédit, recueilli et publié d'après les manuscrits* (Bloud); *Lamennais et Lamartine* (Bloud) ; *Un correspondant inconnu de Lamennais* (Colin). *Lamennais et Lamartine* (Bloud).

tonnements, des contre-sens, des injustices inévitables est passée. L'homme et l'œuvre paraissent désormais assez loin de nous pour que l'on puisse peindre l'un et juger l'autre avec une parfaite liberté d'esprit et en pleine connaissance de cause. On demande, on attend, on guette le biographe définitif de Lamennais.

Je voudrais faire assister le lecteur à la préparation, peut-être même à l'éclosion de cette œuvre, et, pour cela, lui demander de me suivre dans les divers ateliers où s'ébauche le portrait de Lamennais. Parmi les peintres les plus récents et les plus dignes d'attention, j'en choisirai trois : M. l'abbé Boutard, auteur de deux volumes d'ensemble sur *Lamennais, sa vie et ses doctrines ;* M. Anatole Feugère, à qui nous devons une volumineuse histoire de *Lamennais avant l'* « *Essai sur l'indifférence* » ; M. Christian Maréchal, qui, plus timide et tout ensemble plus ambitieux, creuse sans bruit les fondations d'une vaste synthèse sur *Lamennais et le Christianisme social.* Trois écrivains aux prises sur un même sujet, et trois méthodes rivales : M. Boutard représente assez exactement ce qu'on pourrait appeler l'histoire académique ; M. Feugère, l'érudition menue dont la jeune université fait aujourd'hui ses délices ; M. Maréchal, une *via media* où les statistiques, l'art proprement dit et la philosophie marchent de concert.

I

L'histoire académique, en grande dame qu'elle est, ne se permet pas une curiosité trop acharnée.

Elle n'aime pas à fureter dans les tiroirs. Non qu'elle méprise tout à fait les inédits, mais soit formation classique, soit goût naturel, elle voit grand ; elle craint que trop d'attention donnée aux détails ne voile ou ne fausse la vue de l'ensemble. Il lui plaît de résumer en une ou deux pages, en une ligne parfois, les révélations que toute une correspondance lui a fournies. Comme nos anciens qui n'entendaient peut-être pas si mal le métier d'écrire, elle met une certaine coquetterie à dissimuler les matériaux premiers de son travail. Une période, dense et nombreuse, lui donne plus de plaisir que cinq ou six étages de notes ; un portrait bien venu, un solide exposé de doctrine, a, pour elle, plus de prix qu'une bibliographie méthodique. Elle ne tient ni l'histoire ni la littérature pour une science exacte, et elle regarde avec compassion les jeunes martyrs de l'érudition contemporaine qui n'osent plus décrire une psychologie vivante ni savourer paisiblement une œuvre d'art. J'ai défini, chemin faisant, la manière de M. Boutard : manière excellente, mais qui ne convient pas également à toutes les parties de l'histoire de Lamennais. M. Boutard n'est pas loin de la perfection lorsque, à la fin de son second volume, il raconte et met au point, dans quatre chapitres de grande allure, tout ce qui se rapporte à *l'encyclique Mirari vos*, à *l'année critique*, au *conflit avec Rome*, à *la rupture*. En de tels moments, la curiosité abdique presque ses droits. Trêve aux minuties des collectionneurs de fiches, place aux vastes horizons de la fresque, à la sobriété éloquente du récit classique, à la douleur contenue d'une oraison funèbre, au jugement solennel et décisif de la grande histoire.

En 1834, si l'écrivain a bien fait sa besogne, Lamennais doit nous être connu presque tout entier ; nous n'avons plus qu'à le voir agir. La crise intérieure et extérieure dans laquelle il va succomber, nous la connaissons déjà, ou, du moins, nous devrions la connaître. Ses idées, ses amis, ses adversaires, tout ce qui le touche, doit nous être familier. Nous sommes au dénouement de la tragédie et nous attendons la catastrophe.

Il en va tout autrement pour les premiers chapitres d'une histoire de Lamennais. Nous ne savons rien encore et nous voulons tout savoir. Ou, pour mieux dire, ce qui nous est déjà connu, les principaux événements de la vie de ce malheureux, sa vocation forcée, ses premiers triomphes d'apologiste, son action sur les âmes, sa chute enfin, tout cela, nous attendons qu'on nous l'explique. Ainsi, au théâtre, nous nous rappelons l'histoire d'Hippolyte et du monstre marin, nous n'ignorons pas qu'Athalie sera prise au piège, mais nous demandons au poète de nous découvrir les ressorts de ces terribles aventures. En d'autres termes, nous exigeons aujourd'hui une étude patiente, détaillée, scrupuleusement exacte sur les origines, sur la formation morale, religieuse et intellectuelle, sur les premières expériences de Lamennais. Le diagnostic du psychologue, les recherches infinies du savant sont ici de mise [1] : l'his-

1. En ces matières, le mépris, l'oubli d'une seule ligne documentaire peut avoir des conséquences sérieuses. Lorsque M. Boutard écrit, par exemple, que, pendant le séjour de Lamennais en Angleterre, l'influence de l'abbé Carron « fit renaître dans son esprit un dessein que l'on aurait pu croire complètement abandonné » (le dessein de devenir prêtre), il ne prend pas garde à une certaine lettre, écrite

toire académique ne suffit plus. On le verra bientôt. Sur quelques-uns des problèmes essentiels que nous allons nous poser, le premier volume de M. Boutard ne nous est presque d'aucun secours. On le lui reprocherait plus mollement si on faisait moins de cas de sa pénétration et de ses lumières.

Pas plus que la méthode académique, l'école des petits papiers ne nous réserve des joies sans mélange. J'ai dit que, dans l'espèce, cette école était vaillamment représentée par M. Feugère. La première fois que je rencontrai ce jeune écrivain, il me causa quelque dépit. Laborieusement penché sur sa table, il disparaissait tout à fait derrière une montagne de fiches. Je dus renoncer à apercevoir son visage, moi qui pourtant m'étais promis de lui faire fête. Il appartient, en effet, à cette noblesse de plume qui devient rare parmi nous. Avec ses belles traditions de goût, de science, de probité littéraire, je ne sais pas, au dix-neuvième siècle, de dynastie plus honorable que les Feugère. Léon Feugère et son fils Gaston, auteur d'un excellent travail sur Érasme, ont bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à la Renaissance. Anatole Feugère nous reste plus cher encore. Après Ozanam, l'Université de France ne connaît pas de gloire plus attrayante ni plus pure. De l'homme ou de l'écrivain, on ne sait chez eux ce qu'il faut le plus admirer ou le plus aimer. Aujourd'hui encore, malgré les admirables travaux du R. P. Griselle, les délicats gardent, sur un rayon préféré, le livre d'Anatole Feugère sur Bourdaloue,

probablement à la veille de la rencontre avec M. Carron, et où Lamennais parle de lui-même comme si déjà il était prêtre. (Feugère, p. 200.)

et quand ils veulent prolonger l'entretien avec ce charmant esprit, ils ouvrent, au hasard des pages, la précieuse notice qui raconte la vie si courte et si pleine de ce professeur chrétien. Quelle ne fut donc pas ma joie de retrouver ce même nom d'Anatole Feugère en tête d'une thèse de doctorat consacrée à la jeunesse de Lamennais, et mon désir de lier connaissance avec l'héritier d'un si beau passé !

L'homme ne m'intéressait pas moins que l'auteur, mais, comme j'ai dit, je n'ai guère vu que celui-ci. Les temps sont bien changés. L'érudition, servante autrefois, est reine aujourd'hui. Bon gré mal gré, il faut qu'elle traîne avec elle son appareil redoutable, et qu'elle bloque de ses échafaudages compliqués l'édifice que les écrivains d'autrefois nous laissaient voir dans une si jolie lumière. A Dieu ne plaise que je médise des petits papiers, il me semble pourtant qu'ils donnent parfois de fâcheux conseils. Leur pire tort, peut-être, est de trop vite rassurer la conscience de l'historien. On a son idée de derrière la tête, à laquelle idée on est arrivé par la route mystérieuse de l'inconscient, et que la seule documentation, si abondante soit-elle, ne suffirait pas toujours à justifier. Puis, quand on a enfilé un nombre respectable de fiches, on transforme insensiblement ses propres intuitions en une vérité démontrée. Intuition pour intuition, les littérateurs, du moins, ne nous donnent pas le change. Qu'on me pardonne, en passant, cette modeste louange à l'adresse de la confrérie.

D'ailleurs, l'histoire infinitésimale, — ou à la moderne, — présente d'autres dangers. A force de morceler un problème, on risque souvent d'en perdre la

clef. M. Feugère donne parfois contre cet écueil. Il a eu, par exemple, la très heureuse pensée de consacrer une étude spéciale à la première conversion de Lamennais. Or, de son propre aveu, les pièces contemporaines ne nous apprennent rien de cette histoire. Mais, dût la méthode en souffrir, n'y aurait-il pas lieu de décrire, par le menu, la vie religieuse de Lamennais pendant les années qui suivent, qui continuent cette conversion et qui, par conséquent, la reflètent. J'entends bien, c'est toute la vie de Lamennais à refaire, tous ses livres, toutes ses lettres, la vie de son père, de son oncle et de vingt autres vies parallèles à étudier de ce point de vue. Les fiches, si régulièrement alignées dans leurs cases chronologiques, frémissent à la pensée des mille voyages qu'il leur faudra subir. Peut-être ne découvrirons-nous pas grand'chose, mais à ce vigoureux et libre maniement, nos documents auront acquis plus de souplesse et, pour être plus vivante, notre ébauche de portrait n'en sera que plus exacte.

II

Un second chapitre, communément négligé par les biographes professionnels, semble d'une importance encore plus grande. Ici d'ailleurs, les textes abondent, nous ne sommes pas dans la nuit. Je veux parler de cette période, trois fois décisive, qu'on peut appeler *le noviciat de Lamennais*. M. Boutard n'en parle qu'en passant ; M. Feugère, ballotté entre des pressentiments très justes et les rigueurs de sa méthode scientifique, éparpille le récit de ces années de noviciat en quatre chapitres, dont le premier arbore ce

titre inquiétant : *Lamennais mystique*, 1809. Cette date me déconcerte. Passe pour les chiffres de feu qui illuminent la couverture des livres de M. H. Houssaye, mais ici pourquoi 1809 ? Est-ce vraiment là une année climatérique dans l'évolution religieuse de Lamennais ? Rien n'autorise cette conjecture et, tout au contraire, nous invite à concentrer nos puissances d'observation sur cette longue crise mystique, vraiment une, malgré l'entr'acte des voyages à Paris ou à Saint-Malo, et qui se prolonge du lendemain de la conversion jusqu'à l'ordination de Féli. Ayant si bien entrevu la gravité exceptionnelle de ce chapitre, comment M. Feugère a-t-il manqué pareille occasion de renouveler toute l'histoire intérieure de son héros ?

Ce chapitre, en effet, — *Lamennais mystique*, — quoi qu'il en soit de l'inutile morcellement que je viens de critiquer, ne me semble pas répondre aux promesses de son titre. Après avoir assez nettement saisi, je crois, qu'il se trouvait en présence d'un cas pathologique, l'auteur s'égare dans son auscultation du malade et ne parvient pas à démêler la vraie nature de la maladie.

C'est que, peut-être, il s'est exagéré le caractère exceptionnel du mal qu'il avait à décrire. Tragique, parce qu'elle a ruiné l'existence d'un homme de génie, la maladie de Lamennais n'en est pas moins assez ordinaire. Il n'est pas de confesseur un peu clairvoyant qui n'ait rencontré sur son chemin des souffrances analogues. La vie religieuse de Lamennais, avec sa courbe très inégale d'élans enflammés et de rechutes gémissantes, est un phénomène de tous les jours.

D'ailleurs, un premier doute nous arrête au seuil de ce chapitre. M. Feugère parle, à maintes reprises et avec une absolue confiance, du « mysticisme » de Lamennais. Il pense voir le jeune converti « abîmé » dans ses méditations et ses prières et, après avoir cité une célèbre page mennaisienne sur les écrivains spirituels, il ajoute : « Lamennais lui-même avait quelque chose de ceux qu'il décrit dans cette page tout imprégnée de parfum mystique. » Plus loin, à propos d'une « retraite » de son héros, il accepte sans réserves le témoignage de l'abbé Jean : « Son âme est tout ardente de foi et d'amour, il se perd, il s'abîme en Dieu », et il fait observer qu'à ce moment précis, l'âme du retraitant se trouve à la température normale, également éloignée de l'exaltation et du désespoir [1].

Eh bien! non, tout cela n'est pas si clair. Il est permis de se demander si Lamennais était né pour le mysticisme. Bien plus, toute la question est là, et cette question appelle une réponse qu'il faudra donner sans fléchir, comme s'il s'agissait de Pierre ou de Grégoire. Un « oui » ou un « non », brutalement ; les nuances, les corrections viendront après. Il est des hommes qui « s'abîment » en Dieu et pour qui la prière devient, au moins par instants, un besoin du cœur, une facilité, une joie. Il en est d'autres qui n'ont jamais connu d'original « les délicieuses larmes de l'attendrissement » religieux et qui ne parlent pas pour eux-mêmes quand ils disent avec Lamennais « que le cœur du chrétien est une fête perpétuelle ».

1. Cf. pp. 109, 113, 123. Je précise et amplifie quelque peu une observation que M. Feugère fait en passant, mais je ne crois pas trahir sa pensée.

Pour eux, la prière est un devoir, un effort, une des formes sèches du sacrifice. Où placerons-nous l'auteur des *Réflexions sur l'Imitation* ? Aurons-nous le courage de nous arrêter, sans prévention et sans effroi, à la plus douloureuse de ces deux hypothèses ? M. Feugère a reculé devant cette impitoyable analyse et, cependant, l'exactitude de ses conclusions était à ce prix.

J'en ai dit assez pour que l'on sente l'exceptionnelle gravité du chapitre que les biographes de l'avenir devront consacrer au *noviciat de Lamennais.* Qu'est-ce, en effet, qu'un noviciat, sinon une période d'entraînement au mysticisme ? Lamennais a passé par cette école, et dans des conditions qui rendaient l'épreuve particulièrement décisive. Homme déjà et en possession de donner sa vraie mesure, il restait encore assez jeune pour se prêter à une discipline nouvelle. Il ne manquait ni de générosité ni de constance. La solitude dont les âpres joies ont aidé tant d'autres novices à se méconnaître, était pour lui comme un milieu naturel qui le rendait à lui même. Nous ne voyons pas, d'ailleurs, que les maîtres lui aient fait défaut. Il se nourrit avidement de littérature mystique et, d'autre part, ses conseillers, ses directeurs, — il en a plusieurs et il en a trop, — Teysserre, Bruté, l'abbé Jean, le guident, l'excitent, on sait comment, et du geste et de la voix. A pareil régime, si l'entraînement ne réussit pas, nous saurons, je pense, à quoi nous en tenir sur les aptitudes mystiques de Lamennais.

A la vérité, M. Feugère se trouve un peu déconcerté par les résultats de cette longue expérience. Force lui est bien de reconnaître que la machine ne

marche pas ; mais au lieu de se demander tout bonnement si oui ou non elle est pourvue d'un moteur, il absorbe son attention sur quelques rouages secondaires. Tout irait pour le mieux, pense-t-il, si seulement le novice, en vrai frère de *René*, ne tenait pas à se persuader que tout va mal. Il estime que Feli se complaît, en bon romantique, dans la mortelle et chronique désolation de ces années impuissantes. « Voici poindre, écrit-il, l'homme de lettres qui caresse son mal où il pressent une source d'inspiration. » « Son aptitude à souffrir n'est pas sans le flatter secrètement. » « Se considérant comme une victime d'élite, il chérit le mal qui le torture... Alors que le chrétien gémit, l'écrivain romantique apparaît triomphant [1] ».

C'est possible, séduisant même par une apparence de profondeur, mais est-ce vrai, et, parce que *René* nous vient de Combourg, faudra-t-il dorénavant que tous les Bretons lui ressemblent ? Aussi bien, les textes qu'on nous apporte ne nous obligent aucunement à mettre en doute, — je ne dis pas la sincérité, que M. Feugère n'hésite point à reconnaître, — mais la réalité, le sérieux, la solidité de cette détresse spirituelle. « A quoi suis-je bon ? s'écrie Lamennais, à souffrir : ce doit être là ma façon de glorifier Dieu. » Je ne vois là aucune trace de romantisme. Des milliers de saints, et qui ne ressemblaient pas à *René*, ont parlé de la sorte. Quand Lamennais dit encore : « C'est cette résignation paisible et amoureuse dans son amertume même que je m'efforce d'acquérir », et surtout quand il ajoute ; « mais ce

1. Pp. 136, 137.

n'est pas là le travail d'un jour », il répète simplement et de son mieux une leçon que ses livres mystiques lui ont apprise, et ne songe aucunement à se repaître de ses propres maux. Ailleurs, M. Feugère oppose la sage direction de Fénelon aux recherches inquiètes et presque orgueilleuses du mysticisme mennaisien. Fénelon, paraît-il, serait « surpris et alarmé » de voir comment Lamennais se propose de « se familiariser avec la vie, c'est-à-dire avec la croix[1] ». Tout cela me semble un peu cherché, et, pour ma part, je ne connais pas un seul auteur spirituel, disons plus, un seul moraliste, que M. Feugère ne condamne en censurant de tels propos. En tout cas, je sais bien ce que Lamennais aurait répondu au directeur qui lui aurait conseillé, avec son jeune biographe, de ne pas s'exagérer les sacrifices et « d'envisager plutôt les consolations ». Les consolations lui sont refusées. C'est en cela que tout son mal réside. Autant conseiller à un aveugle de se réconforter par la pensée d'un beau paysage. Il n'y a pas de paysages pour un aveugle-né, pas de consolations mystiques pour un Lamennais. Vous me direz qu'il n'est pas seul à souffrir de cette privation. J'y consens, mais songez donc, à votre tour, que d'imprudents directeurs concentrent son activité sur l'impossible recherche d'un bien qui n'est pas fait pour lui. Ses livres, ses amis le « tantalisent », comme on dit en Angleterre. Dans l'éblouissement de ce « miroir spirituel » qu'on lui présente sans relâche, il ne parvient pas à se reconnaître lui-même, sauf pour quelques brèves minutes d'illusion qui, en

1. P. 142.

exaltant ses désirs, redoublent bientôt sa misère.

En effet, si, de son côté, M. Feugère hésite à prendre au pied de la lettre les confidences les plus douloureuses de Lamennais, on nous permettra de soumettre à une critique plus exacte les pages, pleines d'onction, de joie mystique, de paix souriante, qui, certes, ne manquent pas dans l'œuvre du grand écrivain. Mystique ou rhéteur, tel est le dilemme où l'on pense nous enfermer. Nous répondons tranquillement « ni l'un ni l'autre », et nous faisons encore appel à l'expérience de tous les temps.

J'en appelle, non seulement aux prédicateurs, mais encore à tout chrétien, laïque ou prêtre, qui a été amené, soit par devoir professionnel, soit par attrait, à rédiger ses impressions sur les choses spirituelles. Je pourrais invoquer de même quiconque a jamais ouvert la bouche ou pris la plume dans le dessein d'exprimer ses propres sentiments sur quoi que ce soit. On ne sait pas ce qu'étaient les entretiens d'Adam et d'Ève au paradis terrestre, avant le dialogue sous le pommier. Mais ce qui est trois fois sûr, c'est que, depuis ce jour néfaste, nous sommes tous éloquents. La sincérité est une limite idéale vers laquelle un honnête homme ne cesse de tendre, mais que personne n'atteindra jamais. Inutile d'en rougir. Cette confusion ferait un nouveau mensonge. Mieux vaut reconnaître qu'un monde tout à fait transparent serait un enfer.

J'invite donc M. Feugère à se pencher avec moi sur l'épaule de Lamennais, au moment où celui-ci se met à écrire une méditation sur la beauté et les joies du sacerdoce. C'est fait, la page court chez l'imprimeur. Demain, elle remuera délicieusement, elle ré-

chauffera des milliers de prêtres. Les simples fidèles la liront aussi, et leur dévotion s'en trouvera renouvelée. Par malheur, une autre page existe, imprimée aussi. Celle-ci porte une date qui en souligne tous les mots d'un trait de feu. « Je suis et ne puis qu'être désormais extrêmement malheureux... Tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne. » « Désormais », cela veut dire « maintenant que je suis prêtre », et le « poteau » n'est autre chose que la marque indélébile de l'ordination.

De l'article de journal que je rappelais tantôt ou de cette lettre, prise au hasard, entre vingt autres qui rendent le même son, que devons-nous retenir, nous qui désirons savoir, non pas les idées générales de Lamennais sur le sacerdoce, mais les expériences personnelles de ce prêtre malgré lui. Éloquence pour éloquence, où est le vrai Lamennais? La réponse s'impose et M. Feugère la fait comme moi, mais je veux le mener plus loin.

Il faut maintenant, qu'à la brûlante lumière de ce contraste, nous poussions au cœur du sujet. Je demanderai encore à M. Feugère de vouloir bien comparer minutieusement la page sur le prêtre, à tel autre texte analogue, et, par exemple, à la lettre où il est dit que « le cœur du chrétien est une fête continuelle ». Plus heureux que moi, découvrira-t-il dans cette apothéose du sacerdoce une ombre de rhétorique, un atome d'insincérité, un élément quelconque de suspicion qui ne se retrouve pas, au même titre, dans l'autre passage. Non, les deux témoignages se valent. Ou ils ne mentent ni l'un ni l'autre ou ils

mentent tous les deux. Or, d'une part, M. Feugère admet avec tout le monde que la loyauté de Lamennais défie tout soupçon ; d'autre part, la page sur le sacerdoce est tout autre chose que la traduction d'une expérience mystique. Il reste donc que le dilemme s'évanouit et que l'auteur désolé de tant de pieux écrits, n'est pas nécessairement ou un mystique ou un rhéteur.

La psychologie que de telles contradictions nous révèlent n'a rien, d'ailleurs, qui doive surprendre. Un Lamennais ne peut pas ne pas écrire. Chrétien convaincu, apôtre dévoré du besoin d'agir, il écrira sur les choses religieuses. Entouré de sollicitations pieuses, en relations constantes avec des contemplatifs, attiré, séduit par l'apaisante douceur de la littérature spirituelle, il se fera un devoir et un plaisir d'écrire à son tour sur la vie mystique.

Qu'importe que, seul à seul avec Dieu, il ne parvienne pas à éprouver les délices dont parlent ses livres et qui rayonnent dans le regard de ses amis. A l'heure de ses pires détresses, il n'a jamais mis en doute l'action bienfaisante de l'esprit de Dieu. S'il n'y croyait pas, il souffrirait moins de se voir interdire l'accès de cette source où tant d'autres viennent puiser. En célébrant les joies de la vie chrétienne, s'il ne raconte pas sa propre histoire, il est bien assuré d'ailleurs de ne pas écrire un roman. Cette vie, à laquelle il ne peut participer de façon plus directe, il la vivra, du moins, en la célébrant dans ses écrits, et, de la même plume qui a maudit le jour où s'est consommé pour lui le suprême sacrifice, il dépeindra les émotions du nouveau prêtre et la joyeuse liberté d'une servitude bénie.

Est-ce que, d'aventure, les termes lui manqueraient pour cette entreprise ? Les termes ne manquent jamais à un poète. Ce qu'il n'a pas ressenti lui-même, il se l'est figuré trop souvent pour être impuissant à le décrire. Il forgerait, au besoin, une langue nouvelle. Mais, à quoi bon ? Cette langue existe. Lamennais s'est assoupli d'une façon très consciente à la manier. Génie d'écrivain, foi absolue à la réalité du surnaturel, désir persévérant d'obtenir que l'expérience des saints devienne enfin son expérience personnelle, en faut-il davantage pour expliquer comment Lamennais, sans être ni un mystique ni un rhéteur, mérita néanmoins d'inspirer et de soutenir dans leur prière la plus intime, plusieurs générations de catholiques français ?

De plus, si Lamennais a jamais été homme à « s'abîmer dans la prière », à « brûler de foi et d'amour », l'histoire de ses années de noviciat n'est plus qu'une suite de mystères insondables. Le moins doué des mystiques se serait tôt ou tard accommodé d'une vocation même forcée. A défaut de « consolations » très vives, un novice capable de goûter les douceurs de la prière aurait embrassé le « poteau » du sacrifice, sinon avec transports, du moins avec cette résignation souriante, sœur timide de la joie. On ne remarque rien de tel chez Lamennais. Sa bonne volonté n'est que trop manifeste et les plus exigeants ne l'accuseront pas de tiédeur. Néanmoins, plus il avance vers cette ordination dont l'approche soulève et exalte, pour un moment, les plus prosaïques natures, plus il s'enfonce dans les ténèbres et dans le dégoût. Tout cela est inexplicable dans l'hypothèse de M. Feugère, à moins qu'on ne se dé-

cide à classer le solitaire de la Chênaie dans la catégorie des mystiques de premier ordre, à côté de sainte Thérèse ou de tels autres familiers de l'extase, qui ont subi parfois des périodes assez longues de sécheresse absolue. Mais où sont les extases de Lamennais ? On pourrait encore, avec moins d'invraisemblance, se croire en présence d'un phénomène purement pathologique. Mais enfin, avant de se résigner à ces conclusions désespérées, n'est-il pas plus simple d'admettre que le trop docile converti a vainement essayé de s'entraîner à des expériences qui contrariaient sa vraie nature, et qu'il s'est engagé, avec une imprudence généreuse, dans une voie sans issue [1].

En le jugeant ainsi, on n'a pas à craindre de diminuer son prestige. L'auréole du mysticisme n'est pas indispensable à la gloire d'un écrivain religieux. Du jour où on voudra se livrer sérieusement à des observations analogues à celles que nous venons d'ébaucher, on constatera le même *déficit*, le même impuissance chez quelques-uns de nos plus illustres docteurs. Les pieuses tendresses n'accompagnent pas nécessairement la ferveur d'une intelligence profondément religieuse comme l'était l'intelligence d'un Bonald, d'un Joseph de Maistre et d'un Lamennais. Les circonstances dans lesquelles ce dernier s'est trouvé placé n'ont fait que mettre en relief une infirmité très commune et qu'exaspère une épreuve de tous les jours. L'histoire de son noviciat n'est ex-

1. Voy. dans Feugère, pp. 186, 187, comment Lamennais, loin de ses auteurs mystiques et libéré, pour un moment, de cette tension religieuse, se met à respirer librement. Ce passage est des plus caractéristiques.

ceptionnelle que parce que, pour son malheur et pour sa gloire, un Lamennais dramatise tout.

III

Ces réflexions nous amènent à un troisième chapitre qui devrait s'appeler, ce me semble : *la docilité de Lamennais*. « J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige, à cela peut-être est attaché mon salut. » « Ce mot donne la clef de Lamennais », a dit Sainte-Beuve, maître des maîtres en ces matières, et ce ne serait pas trop que d'un long chapitre pour décrire minutieusement cette tendance fatale. Puisqu'il sera toujours dirigé, je voudrais que l'on essayât de définir, d'une manière précise, l'influence propre de chacun de ses directeurs. De Bruté et de Teysserre à M. des Saudrais et à Béranger, la gamme est complète. Il y là de profonds mystères. Pourquoi M. Boutard semble-t-il attacher si peu d'importance à la personne et au rôle de M. des Saudrais. N'était-ce pas déjà un fait significatif que cette abdication de Robert de Lamennais entre les mains de son beau-frère pour tout ce qui concernait l'éducation de ses propres enfants, Jean et Féli ? En vérité, il ne pouvait mieux choisir. Quoi qu'on en ait dit, des Saudrais me semble le parfait modèle des éducateurs. Si la cohorte mystique n'était pas venue si tôt le déposséder, ou peu s'en faut, de son influence, si du moins Féli n'avait eu à combiner que les exemples de son frère et les conseils de son oncle, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'aurait peut-être jamais écrit les *Paroles d'un croyant*. M. Feu-

gère rend justice à cet excellent homme. Je trouve pourtant qu'il ne parle pas de lui avec assez de tendresse.

J'aime mieux ce qu'il dit de chacun des membres du triumvirat, Bruté, Teysserre et Carron. La droiture de leurs intentions est si manifeste, l'ardeur de leur apostolat si touchante, leur amitié pour Lamennais si généreuse, qu'on n'a pas le courage de blâmer leur tenace et redoutable méprise. Et cependant comment relire, je ne dis pas sans colère, mais sans une sorte de stupeur, les confidences inouïes où se traduisent les égarements de leur zèle : « Reposez-vous sur mon cœur, écrivait Carron à Bruté peu de temps avant l'ordination de Lamennais, et bien spécialement sur ma conscience, du sort de ce bien-aimé Féli : il ne m'échappera point ; l'Église aura ce qui lui appartient ». C'est à de pareils hommes que Lamennais a pu dire : « Décidez, messieurs ! » — « Il ne m'échappera pas », « décidez, messieurs ! » Si nous n'étions pas au plus vrai de la vie réelle, j'oserais dire qu'il n'y a rien de plus saisissant que ces deux cris dans tout le théâtre de Shakspeare.

Que penserons-nous de l'abbé Jean ? M. Boutard, qui traite ce douloureux incident avec une mesure, une franchise et une clairvoyance parfaites, estime que le frère de Lamennais paraît, lui aussi, « avoir manqué de prudence en dirigeant trop précipitamment vers l'état sacerdotal la pensée de Féli[1] ». M. Feugère, on ne sait trop pourquoi, s'applique, avec une évidente préoccupation, à nous donner une impression contraire.

1. Boutard, I, p. 36.

Il importait, écrit-il, de dégager la responsabilité de l'abbé Jean, auquel Féli devait plus tard reprocher si injustement « l'influence funeste » qu'il aurait, selon lui, exercée sur sa vie entière. Si, depuis leur première enfance, Jean exerça sur Féli une influence continue, ce fut surtout grâce à l'ascendant de son autorité morale. Il eut la confiance de son frère sans avoir manœuvré pour l'obtenir, et, en le dirigeant, il fit toujours preuve du tact le plus délicat et d'une extrême discrétion [1].

Cette phrase fait coup double. En absolvant l'abbé Jean, elle condamne, et sévèrement, le triumvirat. J'en appelle des deux sentences. Appliqué à l'action innocente et toute sainte d'un Bruté, d'un Carron et d'un Teysserre, le mot de « manœuvre » est déplacé. Tous les trois, comme l'abbé Jean, ils doivent exclusivement leur influence sur Féli à l'ascendant de leur autorité morale. C'étaient de véritables saints et Lamennais le savait bien. Que si, par ailleurs, personne ne songe à célébrer leur prudence, je ne vois pas à quelles enseignes on vient ici nous parler de l'extrême discrétion de l'abbé Jean. Dans sa préoccupation, M. Feugère va presque jusqu'à oublier la part incontestable que celui-ci a prise à la conversion de son frère [2]. Nous ne savons pas d'où est venue la première idée de vocation, mais il semble certain que Jean, dès qu'il a eu la confidence de ces velléités, s'est employé assez activement à les changer en une ferme résolution. Dès ce moment, il couve le pieux dessein avec une sollicitude inquiète. Quand Féli mande à Bruté : « J'obéis à des conseils que je dois respecter » (17 février 1809), il ne connaît

1. Feugère, pp. 209, 210.
2. *Id.*, pp. 49, 59.

pas encore l'abbé Carron. Il ne peut donc faire allusion qu'à deux conseillers, son frère ou Teysserre. Il est vrai que, plus tard, Jean recommandera à Bruté de modérer le ton de ses lettres à Féli : « Ne nous exaltons pas... calmez, calmez les esprits... ne mettez rien qui puisse enflammer une imagination aussi vive ». Mais, outre qu'il s'adresse à un homme auprès duquel le plus exalté paraîtrait sage, rien ne montre que Jean s'inquiète ici de la vocation de son frère. La lettre indique nettement le contraire. Il s'agit, en réalité, de modérer l'exaltation réformatrice du dirigé et du directeur. « Sommes-nous donc plus sages que tant de gens si sages, si pieux ? » Je n'avance ici qu'en hésitant, mais je doute qu'on trouve dans les papiers de Jean, un mot, un seul mot qui aille à contrebalancer, sur ce point et en temps utile, l'influence de Teysserre et de Bruté. Peu à peu, néanmoins, des doutes lui viennent. Il hésite à son tour. Au moment où la décision est remise entre les mains de Carron, Jean écrit : « Je prie le bon Dieu de les éclairer l'un et l'autre, mais je suis enchanté de n'être pour rien dans cette décision-là. » Soit, mais il est trop tard maintenant pour quitter la scène. Jean se trouve pris dans l'engrenage des imprudences initiales. Premier directeur, compagnon et confident de Lamennais, bon gré mal gré, il donne la main à l'abbé Carron. Du moins que n'écrivait-il à celui-ci, puisqu'il le pouvait encore ? Pourquoi lui taire les inquiétudes qu'a fait surgir enfin l'expérience de tant d'années, alors surtout que l'abbé Carron ne connaît son pénitent que depuis quelques mois ? Cette abstention suprême ne laisse pas d'être efficace. Ne rien dire, à un pareil moment, c'est encore agir. Du pré-

lude au dénouement de cette malheureuse histoire, il est difficile de prétendre que l'abbé Jean n'a pas joué d'autre rôle que celui de simple témoin, et de conclure avec M. Feugère que toute la responsabilité de cette « vocation forcée » pèse sur M. Teysserre et l'abbé Carron.

Tous les quatre, ils se sont trompés. On l'admet communément aujourd'hui ; mais leur erreur, toute sainte dans ses motifs, n'était peut-être pas si facile à éviter que plusieurs de nos contemporains le supposent. Nous en parlons fort à notre aise, éclairés que nous sommes par des événements que personne alors ne pouvait prévoir. Mais, de 1815 à 1832, combien de très honnêtes gens n'auraient-ils pas été étonnés si on leur avait soutenu que Lamennais n'avait pas la vocation sacerdotale. Sans doute, à part quelques intimes, personne alors ne soupçonnait les invincibles répugnances qui avaient précédé, accompagné, suivi l'ordination de cet admirable prêtre. Mais ces répugnances elles-mêmes, il n'était pas absolument téméraire d'espérer que, nées de cette longue crise d'indécision, elles passeraient avec elle. Tôt ou tard, bientôt sans doute, le calme, la joie succéderaient à l'épreuve. A s'en tenir à l'expérience commune, un pareil espoir n'avait rien de chimérique. J'entends bien qu'il aurait fallu scruter ces dégoûts plus profondément, débrouiller les raisons dernières de ces répugnances, mais il semble que Lamennais, plus docile peut-être que confiant, n'ait jamais rien fait pour amorcer une enquête aussi délicate. Quelques lignes de lui, écrites longtemps après, ont étendu le champ de nos hypothèses. Les regrets de son âge mûr révèlent, peut-être, ce qui se mêlait confusé-

ment d'aspirations moins surnaturelles à la détresse spirituelle de sa jeunesse. Mais lui-même, au moment de l'ordination, lisait-il aussi clairement dans son propre cœur? Eh, sans doute, on aurait dû le faire pour lui! C'est là toute la besogne du directeur. Je le veux bien, mais à suivre trop rigoureusement cette consigne, le directeur se verrait bientôt réduit à la même indécision que le pénitent. Une heure vient où il faut couper court aux réponses évasives. Après neuf ou dix ans d'hésitation, rester dans l'incertain est pire que tout. Quoi donc alors? Dire résolument à Lamennais qu'il doit rentrer dans le monde? Peut-être, mais combien, même parmi les plus éclairés, auraient tranché de la sorte ? Problèmes redoutables, et que, même aujourd'hui, on ose à peine regarder en face. Quoi qu'il en soit, si tous ces bons cœurs se sont égarés, ils ont rudement expié leur excès de zèle. Leur méprise éclaire d'un jour nouveau les terribles responsabilités de la direction, mais la parfaite droiture de ces quatre prêtres nous défend de les accabler.

IV

M. Feugère nous quitte au moment de la publication de l'*Essai sur l'indifférence*. Dorénavant, on ne pourra plus parcourir cette longue route (1782-1817), sans le prendre pour compagnon. D'ici de là, on pourra bien lui chercher quelque innocente querelle, mais on n'hésitera pas à reconnaître que son livre est indispensable. Ce livre, rempli de vues ingénieuses et d'hypothèses séduisantes, est un véritable

manuel de littérature mennaisienne. L'appendice qui le complète n'est pas moins précieux ; M. Feugère a pris la peine de dresser, dans cet appendice, la table chronologique de la correspondance de Lamennais. Pour apprécier le service que nous rendra ce travail, il suffit de se rappeler que, en dehors des recueils proprement dits (il n'y en a pas moins de douze), on trouve des lettres de Lamennais, indiquées, résumées ou citées dans plus de trente ouvrages, et dans une quarantaine de revues ou de catalogues. M. Feugère a tracé un chemin dans cette immense forêt. Il a fait plus. Quand il rencontre une pièce plus importante, moins accessible ou moins connue, il la résume et en détache quelques fragments caractéristiques, tant et si bien que cette table générale, qui nous conduit de 1808 à 1853, a la saveur d'une collection de pages choisies et nous permet de suivre au jour le jour l'évolution de Lamennais. C'est la revanche éclatante des petits papiers : on a beau ne les aimer guère, on ne peut plus se passer d'eux.

M. Feugère parti, M. Christian Maréchal le remplace. *Non deficit alter, aureus.* Celui-ci n'a peut-être qu'un vrai défaut, mais de ceux contre lesquels un jeune écrivain ne saurait trop se défendre. Il est modeste, désespérément modeste, Il s'est appliqué longtemps à dissimuler ses ouvrages. Écrit-il sur *Lamennais et Victor Hugo* ou sur la *Clef de volupté*, de vrais livres pleins de trouvailles, des études à rendre jaloux Edmond Biré lui-même, il s'ingénie à donner à son œuvre les apparences d'une gauche, laide et lourde brochure. Et ce papier, cet affreux papier, où donc M. Maréchal l'a-t-il découvert ? Si tous les critiques ne s'en mêlent, combien de lettrés

n'ignoreront-ils pas ces travaux qui, réunis, formeraient un livre tout à fait exquis sur *l'Apostolat de Lamennais?* Exquis et nouveau. En effet, la plupart des biographes, et M. Boutard lui-même, se sont jusqu'ici donné le mot pour supprimer ce chapitre qui, manifestement, leur semble dénué d'intérêt. Lamennais, pour eux, ne fut apôtre que la plume à la main. Tout son zèle est dans son encrier. Ils ne savent donc pas que pour un écrivain religieux, pour un prêtre surtout, le livre n'est pas autre chose qu'un appel discret, qu'un prélude à des entretiens plus intimes, conversation commencée de loin et qui voudrait être reprise, confidence ébauchée qui promet et qui attend en retour d'autres confidences. Un vrai prêtre, qui descend de chaire ou qui revoit la dernière épreuve d'un livre, sait bien que le meilleur de sa besogne n'est pas commencé.

Nous sommes en 1821. Victor Hugo, découragé par les obstacles chaque jour renaissants qui s'opposent à son mariage avec Adèle Foucher, vient passer quelques jours chez le duc de Rohan, au château de La Roche-Guyon.

Dans ce manoir religieux — continue M. Maréchal — Victor Hugo éprouva-t-il toute la douceur de prier? Eut-il le vif sentiment qu'en Dieu seul les cœurs éloignés se retrouvent et que les mains tendues vers lui sont aussitôt unies par lui? Je le croirais volontiers. Un moment vint où le poète trouva tout naturel que son noble ami, de retour à Paris, se préoccupât de lui chercher un confesseur. L'abbé Frayssinous, alors le prédicateur à la mode, fut d'abord écarté : sa direction parut trop mondaine et trop commode. L'abbé de Lamennais fut choisi...

Le duc voulut conduire lui-même Victor Hugo aux Feuil-

lantines où Lamennais logeait encore au mois d'octobre 1821.

« Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent. » Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

Cette main s'est tendue à d'autres encore, à Sainte-Beuve, à Lamartine, à tous ceux, — et ils furent nombreux, — chez qui l'*Essai sur l'indifférence* avait ramené le besoin de Dieu. Une main de prêtre, affectueuse, indulgente, patiente et que le geste du pardon ne lasse jamais.

M. Maréchal s'est proposé de décrire, sur quelques exemples remarquables, l'apostolat sacerdotal de Lamennais. On jugera de son but et de sa manière sur cette page finale du livre qu'il a consacré à *Lamennais et Victor Hugo*.

Depuis le jour où sa passion naissante avait donné à Victor Hugo la curiosité des choses religieuses, et l'avait préparé à ce premier contact avec la pensée de Lamennais que fut pour lui la lecture de l'*Essai sur l'indifférence*, jusqu'à l'heure où les désillusions d'un amour qui ne lui semblait plus partagé, avaient favorisé l'invasion du doute en son âme, cette amitié avait été le guide et pour ainsi dire la secrète vertu de son génie grandissant. Elle l'avait pris au seuil de l'adolescence, et à travers les premiers troubles du cœur, les inquiétudes d'une destinée incertaine, les joies et les tristesses de la famille, elle l'avait conduit à la foi. Elle avait présidé non seulement à l'intimité de son existence de jeune homme, de jeune époux et de père, dont elle avait discrètement protégé la beauté candide, mais encore à l'inspiration religieuse de ses premières œuvres, et surtout à cet effort si curieux à suivre du jeune poète pour faire adopter par les catholiques la littérature nouvelle. Puis, quand une influence perverse était venue menacer la paix de cet intérieur si pur, et jeter cette âme au scepticisme, ignorant la véritable source du mal, elle avait pourtant lutté contre lui,

elle avait ressaisi ce cœur hésitant, cette intelligence troublée, jusqu'au jour où, désarmée par les événements, elle avait dû assister à la décadence d'une vertu conservée jusqu'alors intacte. Qui dira ce que l'œuvre du poète aurait gagné en solidité et en profondeur si, aux vides abstractions, à l'insupportable verbiage métaphysique qui tiendra désormais la place des croyances reniées, une philosophie religieuse comme celle du catholicisme avait installé ses solides assises [1].

Voilà pour l'érudition et pour l'analyse, voici maintenant un de ces passages révélateurs qu'un simple érudit, même s'il est doublé d'un critique littéraire, n'écrira jamais. On se rappelle la curieuse lettre que Victor Hugo, quelques jours avant son mariage, écrivait à l'abbé de Lamennais : « Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était alors en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable quoique pure et innocente. » (1er septembre 1822.)

Chose étrange, — écrit M. Maréchal au sujet des entretiens intimes qui avaient précédé cette confidence, — chose étrange, et bien digne de méditation : nous savons que Victor Hugo, soit timidité, soit crainte de blesser l'austérité de Lamennais, lui cacha, dans ses premiers entretiens, sa passion. Et cependant la démonstration (de la divinité du catholicisme) fut si forte qu'elle lia étroitement chez Hugo l'amour à la foi naissante. Fait essentiel. Tant que notre intelligence n'a pas, dans cette voie de salut, rencontré notre cœur, et ne s'est pas, pour ainsi dire, fondue en lui ;

1. Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, pp. 141, 142.

tant que la lumière intérieure qui nous éclaire n'a pas illuminé d'un même rayon notre vie sentimentale et les décrets de notre pensée, nous pouvons bien multiplier nos affirmations, rien n'est gagné. Il faut, pour qu'une conversion soit complète, que nous ayons senti l'étroite et subtile liaison qui unit ce que nous devons croire à notre être le plus intime et à nos actions journalières comme à nos plus chères tendresses. Car si, agissant, de ce que nous pensons vrai notre action est fortifiée et comme guidée d'une main plus sûre ; si, dans un autre domaine, tout ce que nous aimons s'ennoblit à nos yeux et se purifie ; surtout si nous sentons quelle assurance nouvelle, quelle fermeté notre foi donne aux espoirs que nous échangeons ; alors, une évidence plus pénétrante s'insinue dans nos primitives convictions ; la vérité est devenue pratique. Ainsi l'amour humain chez le jeune homme est souvent l'épreuve de la foi ; mais dans une nature saine le premier et définitif amour de la jeune fille choisie produit souvent aussi la certitude religieuse, parce que la religion seule éternise et sanctifie l'union que l'amour espère, et seule encore a des retraites dignes des rêves qu'il a formés [1].

On est heureux de voir cette ferme et pieuse métaphysique se développer, pour ainsi dire, à l'ombre de Lamennais. Par un hasard dont je bénis mon étoile, c'est ici la première page de M. Maréchal qui me soit tombée sous les yeux. J'ai bien juré que ce ne serait pas la dernière. Je m'attendais à trouver un auteur... on sait le reste. Quelle que doive être la carrière littéraire de M. Maréchal, on est assuré que son œuvre sera toujours vivante, personnelle et rayonnante. Qu'il me permette de le mettre en garde contre certains fâcheux exemples que lui donnent

1. Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, pp. 38. 39.

les philosophes de profession. Je le voudrais parfait de tous points, et la perfection implique certaines minuties que le dernier des humanistes a le droit de rappeler à l'attention des penseurs. Le beau passage qu'on vient de lire contient des lignes entières où l'on chercherait vainement un *e* muet. Malebranche les aimait pourtant et Platon, s'il en avait eu le moyen, les eût aimés davantage encore. Ils pèsent si peu, et leur discrète harmonie est si favorable à l'épanouissement des pensées profondes. Les syllabes muettes atténuent la rigueur excessive du raisonnement, elles humanisent la dureté des abstractions. Sans elles, il n'est point de page qui puisse défier le temps. Aussi longtemps que la phrase manque de rythme, soyez sûr que la pensée n'a pas encore trouvé son expression définitive. Les rudes notations de M. Maréchal ressemblent au programme d'un concert. Si l'orchestre arrivait, nos plaisirs seraient sans mélange, mais l'orchestre a manqué le train. La philosophie est seule coupable. Cette contre-muse, si je puis l'appeler ainsi, prétend que toute musique est frivole et que la réflexion ne souffre d'autre parure qu'une cuirasse d'airain. Le reste n'est que fanfreluche inutile et perte de temps. Elle se trompe. Le reste, c'est la réflexion elle-même, et pour la longueur, trois pages ailées se lisent plus vite que trois lignes de théorèmes : *Car si, agissant, de ce que nous pensons vrai notre action est fortifiée... surtout si nous sentons... la vérité est devenue pratique...* Non, cette langue-là ne mérite pas les confidences de M. Maréchal. Qu'il choisisse entre la prose des poètes et celle des manuels de philosophie. Son choix est fait. Ce jeune et rare talent ne

trahira pas l'espérance des amis inconnus qui le saluent, dès ses premiers pas et qui l'estiment trop pour mettre, en le célébrant, une sourdine à leur franchise.

V

Le lecteur voit, dès maintenant, à quelles enseignes j'ai pu dire plus haut que la méthode suivie par M. Maréchal était une sorte de *via media* entre les deux autres méthodes. L'auteur de *Lamennais et Victor Hugo* semble se plier avec allégresse aux exigences de l'érudition contemporaine. Les statisticiens les plus fanatiques ne lui refuseront pas droit de cité dans leur fourmilière. Il est exact, patient, subtil, fureteur, méticuleux, menu autant que M. Feugère et plus qu'un professeur allemand. Il croit pieusement aux petits papiers. Il a mis cent fois sur les dents les employés de la Nationale. Il a des inédits plein les poches et, chose plus rare, à force de braquer sa loupe d'une certaine façon, il fait des trouvailles authentiques jusque dans les livres les plus populaires. Nous croyions tous, de bonne foi, connaître le fameux roman de Sainte-Beuve. M. Maréchal nous ôte cette illusion. De ce livre plein de mystères, il sait, ligne par ligne, tous les secrets. Que ne sait-il pas encore, et quel écrivain insupportable ne ferait-il pas, s'il lui prenait fantaisie de nous accabler sous le poids de cette science. Mais non, tous ses documents, il les domine, il les maîtrise et les ordonne en véritable artiste, pour notre plus grand plaisir et pour le sien propre. Ses fiches sont d'un Allemand, ses livres d'un pur Français.

Pour que le miracle soit complet, M. Maréchal est philosophe. L'histoire des idées l'intéresse plus encore que l'histoire des âmes et personne, à mon sens du moins, n'a peut-être mieux pénétré les idées de Lamennais. Dans les études de ce genre, l'école moderne a encore bouleversé toutes nos vieilles habitudes et frappé de suspicion des procédés séculaires qui nous semblaient de tout repos. On croyait jusqu'ici que, pour connaître les idées d'un philosophe, il suffisait d'analyser les différents ouvrages où ces idées se trouvent exposées. C'est la méthode qu'a suivie M. Boutard, avec beaucoup de pénétration et de vigueur. Méthode excellente, encore une fois, mais insuffisante. Car enfin, ces idées, il est constant que Lamennais les a formulées à sa grande manière, mais nous voudrions savoir encore si, oui ou non, elles lui appartiennent en propre et par quel obscur travail elles sont lentement arrivées à le posséder. On a écrit, tout récemment, à la manière ancienne, plusieurs études sur la philosophie de Lamartine. Rien de mieux. Par malheur, voici venir encore M. Maréchal avec sa loupe et ses instruments de précision. « Vous avez raison, dit-il, ce sont bien là les idées de Lamartine, mais prenez garde. Toute cette philosophie n'est, point par point, qu'une traduction magnifique de la philosophie de Lamennais. Comme Lucrèce pour l'école d'Épicure, l'auteur des *Méditations* est le poète des Mennaisiens. » Et ce qu'il dit, il le prouve. Jamais élève ne se montra plus docile que Lamartine, trop docile même, puisqu'il suivit fidèlement son maître « non seulement dans ses progrès, mais encore jusque dans sa chute ».

C'est un assez beau titre de gloire pour un poète — écrit M. Maréchal — dans l'ordre de la pensée, d'avoir reconnu la valeur philosophique de Lamennais, si constamment et généralement méconnu, à travers les phases si diverses en apparence, en réalité si étroitement solidaires, de son progrès doctrinal. Sans doute, il n'existe pas de *philosophie de Lamartine* ; qu'importe du reste, et qui jamais a supposé que l'originalité du poète était là ! Mais qu'on trouve chez lui un foyer religieux intense, un perpétuel souci de vivre et de penser en Dieu, voilà le caractère propre, original, voilà le génie même et l'immortelle beauté de sa poésie : Lamennais, dont l'œuvre entière est un admirable commentaire du nom divin, Lamennais alluma cette flamme ; il l'a plus de vingt ans colorée des formes de sa pensée : voilà qui n'enlève rien au mérite incontesté du poète, inventeur, sur ce thème, de rythmes et de sentiments.

Eh bien, ce même travail que M. Maréchal vient de terminer sur les idées de Lamartine, il faudra qu'on l'entreprenne, et d'après cette même méthode, sur les idées de Lamennais. Que savons-nous, au juste, sur les origines, le développement, l'influence l'histoire enfin des doctrines mennaisiennes? Au moment où parurent les encycliques de Léon XIII, plusieurs allaient répétant que l'heure de Lamennais avait enfin sonné, et que le malheureux, s'il eût vécu de nos jours, n'aurait pas écrit *les Affaires de Rome*. De tels propos sont trop vagues pour mériter sans plus notre adhésion ou pour appeler une critique positive. Nous voulons savoir, de façon précise, ce que les enseignements de Lamennais contiennent de vérité durable et féconde. M. Maréchal nous le dira. Sur un point déjà, et sur un point de toute importance, il vient d'éclairer ce vaste problème. Le « ca-

tholicisme social » de Lamennais repose sur une philosophie, à la fois traditionnelle et originale, qu'il serait puéril et injuste de confondre avec le *système du sens commun*. M. Maréchal a eu la bonne fortune de retrouver le code authentique de cette philosophie, c'est-à-dire, les conférences de Lamennais à ses élèves de la Chênaie et de Juilly. C'est là qu'il faut aller chercher désormais la pensée maîtresse de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence;* c'est sous la fraîche impression de ces pages qu'il faut relire *la Censure de Toulouse* et autres pièces gallicanes, dont les prudents auteurs, désespérant, et pour cause, d'obtenir de Rome la condamnation des ultramontains, dénonçaient bruyamment aux foudres pontificales le scepticisme de Lamennais. Il faut méditer attentivement la magnifique introduction qu'a écrite M. Maréchal pour l'*Essai d'un système de philosophie catholique*. Pour ma part, je n'ai rien lu, depuis longtemps, qui m'ait donné tant de plaisir.

Mais enfin, cette philosophie même, dans quelle mesure pouvons-nous dire qu'elle appartient à Lamennais ? Que M. Maréchal me permette de lui proposer à ce sujet une question extrêmement vague et que j'aimerais qu'il me précisât à moi-même. C'est plutôt une de ces impressions contre lesquelles on ne peut se défendre. Je n'arrive pas à saisir un lien nécessaire entre la vie intérieure et la philosophie de Lamennais. On se croit toujours en présence de deux hommes, ou, pour mieux dire, d'un homme et d'un système. Les différents livres où ce système est exposé portent bien le nom de cet homme. Ce sont bien les pensées qu'il a rédigées, pour lesquelles il a bataillé, où, lui-même, il a cru trouver l'expression

de son âme profonde, et néanmoins, on se demande : cette pensée, est-ce bien lui ? Le chapitre essentiel sur la *docilité de Lamennais* où Sainte-Beuve trouvait la clef de tant d'énigmes, ne faudra-t-il pas l'écrire aussi quand on racontera la vie intellectuelle de ce vigoureux et souple génie. Je dis « souple » à bon escient. N'y a-t-il pas chez Lamennais des parties de grand journaliste ? N'était-il pas de ces hommes qui rencontrent la vérité, comme une sublime étrangère, et qui, l'ayant reconnue d'intuition, se mettent à la défendre avec la fougue des amours soudaines et l'ivresse des découvertes imprévues ? Sans hésitation, sans effort, ils s'improvisent convaincus. D'autres tâchent péniblement de dégager, d'*expliciter* les idées qu'ils portent au plus intime de leur être et qui sont nées, pour ainsi dire, avec eux. Ils ne se rappellent pas un seul jour de leur vie consciente qui n'ait vu luire, avec plus ou moins de clarté, le crépuscule de ces idées. Ils sentent qu'ils n'auront jamais que cela à dire et que toutes leurs puissances d'expression deviendraient inertes s'ils se proposaient de les appliquer à un thème nouveau. En même temps, ils devinent que cette unique source ne tarira pas et que sans cesse les infiltrations du dehors viendront la grossir, mais sans la corrompre. Ils se développent, ils s'enrichissent, et cependant, leurs amis, après des années d'absence, n'hésitent pas à les reconnaître. Toujours la même tige, mais plus vigoureuse, la même fleur, mais plus odorante. Aujourd'hui encore, il est de tels hommes parmi nous. Ceux qui ont eu le bonheur d'entrer dans leur intimité savent d'expérience que la moindre page écrite par eux est un rayon-

nement de leur vie intérieure. La foule les trouve obscurs, les écrivains à la journée estiment qu'ils disent toujours la même chose. En parlant ainsi, on ne les calomnie pas tout à fait. Obscurs, oui, comme la source qui se fait jour à travers les fentes du rocher et brillera, demain, d'une incomparable lumière. Toujours la même pensée, oui encore, mais chaque fois, plus vivante et plus nourrissante. Nous cesserons de les écouter et de les lire, le jour où ils ne se répéteront plus

Où placerons-nous Lamennais ? Seule, l'histoire de ses idées nous permettra de répondre à cette question. Je proposerai cependant à M. Maréchal quelques indices de solution. N'est-ce pas déjà un phénomène bien remarquable que les tâtonnements littéraires de ce grand homme ? Qu'il a mis de temps à trouver sa voie ! En laissant de côté les ressemblances de style, il y a loin des *Réflexions sur l'état de l'Église* à l'*Essai* et de l'*Essai* aux articles de *l'Avenir*. Je sais bien que pendant toute cette évolution, il reste un écrivain de combat. Mais, précisément, ce goût pour la polémique n'annonce-t-il pas d'ordinaire un esprit qui se nourrit par le dehors ? Sincère toujours, personne n'en doute, mais sincère dans une conviction toute fraîche, et comme imprévue. « Passionné pour l'absolu, logicien indomptable », dit M. Boutard, mais la question est de savoir d'où lui viennent les idées auxquelles il applique cette logique, et qu'il moule dans sa catégorie de l'absolu. Une autre remarque de M. Boutard me vient en aide. « Il n'a, écrit-il, pour les institutions qu'elle (la Révolution) a renversées ni une expression de regret, ni une parole d'espérance. Obéissant

à ce qui sera toujours une des tendances les plus marquées de son génie, il semble se désintéresser du passé ; tout l'effort de sa pensée se porte vers l'avenir. »

On ne saurait mieux dire, mais remarquez l'étrange contraste. Ce même homme a placé la tradition, c'est-à-dire enfin le passé, au cœur même de sa doctrine. N'y a-t-il pas là trace d'une antinomie entre ses vraies tendances et l'enseignement de ses livres ? Qu'est-ce qu'un *traditioniste* qui n'aime pas le passé ?

VI

La Chênaie, *l'Avenir*, les trois pèlerins de Rome, l'encyclique *Mirari vos*, les pathétiques oscillations du condamné, la désastreuse intervention des censeurs de Toulouse et de l'Archevêque de Rennes, la chute enfin, cette cruelle histoire est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. A la vérité, je n'aurais pas cru qu'on pût rien ajouter au *Montalembert* du R. P. Lecanuet, et cependant je dois reconnaître que M. Boutard renouvelle ce sujet qui sera longtemps encore à l'ordre du jour. « Ayant à raconter, — écrit-il, — le douloureux conflit de Lamennais avec la cour de Rome, je me suis appliqué à en exposer les diverses phases exactement, de manière à convaincre les plus défiants que rien au monde n'est cher à un écrivain catholique plus que la vérité. »

Les plus exigeants de droite et de gauche conviendront sans peine, après avoir lu le second volume de M. Boutard, que ces nobles promesses sont

magnifiquement tenues. La vérité, les apostats les plus décidés, un Arius, un Luther, un Calvin même, y ont droit comme tout le monde, mais il semble que l'Église elle-même, indulgente non point aux erreurs, mais à la personne d'un Tertullien et d'un Origène, nous permette de parler de Lamennais avec une sorte de tendresse. M. Boutard n'innocente pas, « en quelque mesure que ce soit, l'homme dont la retentissante et coupable défection a désolé l'Église entière », mais il préfère l'invincible mansuétude de Mgr de Quélen à l'extrême rigueur de l'archevêque de Rennes. Ah ! si Lamennais, seul avec Gerbet et Montalembert, n'avait eu devant lui que Rome, Rome que, malgré tout, il aimait encore et qui, tout en le frappant, ne voulait pas l'accabler ; mais il y avait les violents, les insulteurs, il y avait *l'Ami de la religion*, tous les insensés qui prophétisaient l'apostasie de leur adversaire, et escomptaient cette catastrophe comme une victoire. M. Boutard le remarque excellemment,

La crise finale où sombra ce noble génie ne rappelle que trop celle qu'il avait subie aussitôt après son ordination au sacerdoce. C'était même souffrance aiguë, mêmes alternatives d'abattement et de colère, même dégoût du présent, même effroi de l'avenir. Sa santé, ébranlée par de trop vives secousses, s'altérait rapidement. Il ne dormait plus, mangeait à peine, et les spasmes nerveux qui déjà avaient mis sa vie en danger se reproduisaient plus fréquents et plus forts. « Ils l'ont tué ! », s'écriait avec désespoir Maurice de Guérin... (mais maintenant) il ne demandait plus « à s'endormir au pied du poteau où l'on avait rivé sa chaîne », car, au contraire, cette chaîne, il songeait à la briser. Comme il en cherchait le moyen, tout à coup il se souvint qu'il avait

sous la main le manuscrit des *Paroles d'un croyant*. Immédiatement, et par une de ces fatales impulsions qui firent le malheur de sa vie, sa résolution fut prise de le publier.

Pour que le rapprochement entre ces deux crises fût plus lumineux, j'aurais voulu que M. Boutard insistât davantage encore sur un point encore très obscur et dont il a très bien vu l'importance capitale. Dévotion et foi, c'est presque toute la vie chrétienne. Nous avons vu que la dévotion ne fut jamais pour Lamennais qu'un devoir et qu'un effort. La foi, du moins, le soutint longtemps dans cette épreuve, mais au moment de la rupture, avait-il encore la foi? Dès le mois de mars 1833, il écrivait à Montalembert : « Je voudrais changer notre langage en un point, et substituer le mot de christianisme à celui de catholicisme, pour mieux montrer que nous ne voulons plus avoir rien à faire avec les catholiques. »

Ce n'est pas là simplement une boutade. Reçues ou non du dehors, Lamennais sentait très bien que plusieurs de ses idées ne s'accordaient pas de tous points avec l'enseignement de l'Église ; et par moment, dans le secret de son cœur, il devait se dire, comme plus tard Newman assailli par les évêques anglicans : « Je ne veux pas qu'ils me repoussent, mais ce qu'il y a de plus désolant, c'est qu'ils ont raison de me repousser. »

La dernière page de M. Boutard me semble appuyer ces conjectures :

On venait de raconter (à Lamennais) qu'à Rome, l'ambassadeur de Russie avait dit : « M. de La Mennais a voulu refaire du catholicisme une puissance ; nous ne le souffrirons jamais. — Eh bien, franchement, avait-il répondu, je

suis bien aise qu'il ne l'ait pas souffert. La solution n'était pas là. » Où était-elle donc à ses yeux? Dans la démocratie, dans le peuple « seul dépositaire du principe de vie qui ranimera le monde mourant ».

C'est bien à cette conclusion que devait aboutir la philosophie de Lamennais, c'est elle, c'est une logique sans frein et fouettée, en quelque sorte, par la colère qui l'entraînait à sortir du catholicisme pour aller bientôt se perdre dans un vague déisme, dernier et triste refuge de ceux qui ont horreur de sombrer dans une totale incrédulité. Il ne paraît pas que l'orgueil ait eu autant de part qu'on l'a dit à sa défection. L'opiniâtreté qu'il mit dans ses idées s'explique plutôt par cette dangereuse sécurité que donne aux esprits absolus, même une conclusion fausse, quane elle leur paraît déduite rigoureusement. Il aurait pu redire, après beaucoup d'autres, le cri d'Abélard : *Logica me perdidit.*

J'ai cité la page entière, d'un côté parce qu'elle dégage admirablement quelques-unes des leçons de cette navrante histoire, de l'autre parce qu'elle fixe notre attention sur le délicat problème que devra résoudre l'historien définitif de Lamennais : dans les derniers mois qui ont précédé la catastrophe suprême, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* avait-il encore la foi ?

II

LA RELIGION DE GEORGE ELIOT

Je me rappelle une soirée que j'ai passée à Cambridge avec G. Eliot, dans le jardin des fellows de *Trinité*, un soir de mai où il pleuvait. Elle, un peu plus exaltée que de coutume avait pris comme texte ces trois mots souvent employés pour rendre du cœur aux hommes : *Dieu*, l'*Immortalité*, le *Devoir*. Terriblement et passionnément sérieuse, elle montrait comment le premier de ces objets était inconcevable, le second inadmissible et cependant comment seul le troisième restait debout, péremptoire et absolu. Jamais peut-être ne fut affirmée d'une façon plus solennelle la souveraineté de la loi, de la loi impersonnelle et qu'aucune sanction ne soutient! J'écoutais. Le soir tombait. Dans l'obscurité, les yeux fixés sur moi, grave et majestueuse comme une sibylle, elle arrachait l'une après l'autre de mon étreinte les deux chartes qui ont nourri l'espérance humaine et ne me laissait que la troisième, sombre monument d'une irrévocable destinée !

Ainsi parle Frédéric Myers en une page dont j'ai vainement essayé de rendre l'éloquence fatidique. Ainsi parlent d'autres témoins, encore pénétrés des lentes et solennelles confidences que leur faisait la

sibylle en les regardant de ses yeux profonds, cependant qu'au milieu du salon du *Priory*, le bon gros Lewes continuait ses joyeusetés intarissables.

Avouons que ce témoignage nous déconcerte, nous les amis de Milly Barton, de Dinah Morris et de tant d'autres héroïnes simplement et suavement humaines. Ce front plissé, ce geste dur, cette impitoyable vertu de tant d'autres professeurs de morale indépendante, c'est précisément ce que nous voulions fuir en venant à G. Eliot et voici qu'avant même le premier abord, sur la foi de ses disciples, notre maître nous fait trembler.

Mais n'allons pas nous décourager trop vite. Vue de plus près, dans le détail de sa longue formation, cette vertu nous paraîtra plus compatissante et moins rigide, peut-être même la verrons-nous sourire à la pensée de tant de faiblesses qui la rapprochent de nous, si bien qu'enfin l'image que nous garderons d'elle se confondra insensiblement avec celle qu'évoquait déjà la lecture d'*Adam Bede* et de *Middlemarch*.

Il nous faut cependant renoncer à trouver en elle la grâce facile, le charme pliant, l'abandon, la verve, le prime-saut du cœur, enfin toutes les séductions qui s'ajoutent à la tendresse comme l'esprit à l'intelligence et sans lui donner plus de profondeur, la rendent plus attrayante. La barre puritaine qui marque ce front le laissera toujous grave. Quand, très jeune, on lit G. Eliot pour la première fois, volontiers on l'identifie avec cette Maggie, étourdie et passionnée, intense et légère. De fait il y a un peu de Maggie en elle. Son père n'est pas Anglais et nous retrouverons quelquefois, chez Marie-Anne Évans,

la fougue et l'*impulsiveness* du pays de Galles, mais enfin, qu'on me pardonne de le dire, nous retrouverons aussi en elle quelque chose de *tante Glegg*, comme, par exemple, une certaine raideur de doctrine morale, le calme et l'épaisseur du bon sens. Complexité remarquable, mystère fascinant de cette vie, ces deux séries d'éléments vont peu à peu se fondre et concourir à l'achèvement d'un talent fait de douceur et de force, d'une morale dont la sévérité se tempère d'indulgence et de sympathie.

« Cette dame est trop sévère, disait d'elle une jeune fille qui venait de déjeuner à côté d'elle, chez des amis, je crois que je ne l'aimerai guère. » G. Eliot rapporte elle-même ce propos, et elle ajoute : « Dès que je lui ai parlé et qu'elle a pu me regarder dans les yeux, elle a senti qu'elle m'aimerait[1] »

Dans une étude un peu tendancieuse, mais d'ailleurs admirable, R. H. Hutton raffine, je crois, sur cette apparence de raideur, solennelle et triste. Il pense y découvrir la conséquence du pénible et constant effort que G. Eliot, incroyante, devait s'imposer pour trouver en elle-même une loi morale et un attrait désintéressé vers le bien. « La conception de cet idéal remplit, dit-il, sa correspondance. Mais cette ardeur qui la stimulait tendait en même temps les fibres de son caractère. Évidemment G. Eliot était à elle-même son Dieu... son législateur, son juge, son sauveur. De là cette apparence de contrainte qui grandit toujours. Elle n'avait jamais eu beaucoup de spontanéité, mais le peu qu'elle en avait ne tarda pas à disparaître. Elle essayait de se donner

1. Cross, *Life and letters of G. Eliot*, p. 120. Je renvoie toujours à l'édition en un volume. (Blackwood.)

elle-même ce que les personnes religieuses attendent de Dieu [1]. »

La remarque paraît juste et nous ne devons pas la négliger. Gardons-nous cependant d'exagérer l'intensité de cette lutte morale dont parle Hutton et dont la figure de G. Eliot, à la fois majestueuse et légèrement tourmentée, donne par moments l'impression. Ces dehors austères et cette façade puritaine indiquent plus de gravité que de vertu. Pas plus que la frivolité naturelle, une certaine facilité innée de tout prendre au sérieux n'exige un long apprentissage, et il n'est pas évident que ce don de naissance apporte avec soi la promesse d'un avancement rapide dans cette carrière où le progrès se mesure à la vivacité et à la générosité de l'effort.

A Dieu ne plaise cependant que je réduise la vertu de G. Eliot à des apparences et encore moins que je songe à évoquer un souvenir triste que ses amis veulent oublier. Si elle n'a pas eu la passion héroïque du bien, elle en a eu le souci presque constant, et cette préoccupation qui exigeait d'elle une inquiète surveillance sur ses actes, a pu mettre encore moins de liant dans ses gestes et, dans toute son allure moins d'abandon. Je voulais seulement montrer que par cette demi-sévérité et contrainte naturelle, par ce besoin de correction, par tant d'autres signes enfin, elle se rattache à la race austère, triste et un peu massive dont elle sort. Chrétienne ou incroyante, vertueuse ou non, j'ai simplement voulu dire, avec cette jeune fille de Genève, que, avec elle, il fallait rompre une première glace,

1. R. H. Hutton, *Some english guides*, p. 297.

et que, pour être pris par elle, il fallait « la regarder dans les yeux ».

Il semble bien en effet que de tout ce qu'il y avait d'ardeur et de passion chez G. Eliot, ses grands yeux seuls aient laissé voir quelque chose. Ici encore, ne nous laissons pas égarer par le fantôme de ses héroïnes et surtout de Maggie. Pas n'est besoin de pénétrer bien avant dans cette âme pour trouver un solide fondement de sérénité, d'équilibre et de mesure. Mais en revanche, elle eut toujours ce tumulte de sensibilité qui donne aux autres et parfois nous donne à nous-mêmes l'illusion des grandes passions, ce frémissement que, encore enfant, la lecture de Rousseau faisait courir dans ses veines et qui longtemps après, communiqué à sa plume et merveilleusement transformé devait nous causer tant de plaisir.

Au-dessous de cette surface changeante, vite troublée et vite calmée, circule presque sans interruption et sans fièvre un large courant de tendresse. Qu'on me laisse, tant la remarque importe à la ressemblance du portrait, qu'on me laisse redire qu'il ne s'agit pas ici de cette « sensibilité passionnée » dont parlent trop souvent ses biographes et que d'ailleurs ses romans à elle, bien compris, n'évoquent presque jamais. Sous sa plume les sentiments les plus exaltés se transforment bientôt en une douceur maternelle et elle échoue d'ordinaire dans la peinture de l'amour. « Notre vie va son petit train, écrivait-elle à M. d'Albert en 1862, et nous sommes absorbés par notre travail et nos affections du coin du feu. Dans ce monde où tant de gens ont à lutter et à souffrir, il semble que nous ayons plus que notre part de

prospérité et de bonheur. Cette fin d'année me laisse plus que jamais heureuse de vivre, bien que ma jeunesse soit finie. L'étude est un plaisir plus vif que jamais, et les affections, loin de s'émousser avec l'âge, deviennent plus vives ou du moins leur vivacité que l'*égoïsme des jeunes avidités* ne trouble plus paraît plus active [1]. »

Que voilà un précieux témoignage et combien cette petite ligne tranquille sur l'*egoism of young cravings* nous donne raison ! De grandes passions, même éteintes, ne promèneraient pas sur le passé un aussi calme regard et ne discerneraient pas si bien la part d'égoïsme qui se mêlait alors à leurs plus belles ardeurs. En vérité à l'heure même où ces jeunes avidités furent le plus affamées, je crois bien que G. Eliot resta comme toujours plus affectueuse, plus tendre que passionnée. Appuyons sur ce trait si nous voulons comprendre l'évolution religieuse de G. Eliot, la genèse de sa doctrine, et ce que James Darmesteter, fidèle entre les fidèles, appelait « la tragédie intérieure d'une des âmes de femme les plus puissantes et les plus nobles que le siècle ait produites [2] ». Ou je me trompe fort, ou il n'y a pas eu de tragédie.

I

George Eliot a mis beaucoup de temps avant d'être heureuse. On peut marquer nettement, d'après ses lettres, la date où le bonheur commence à entrer

1. Cross, p. 357.
2. James Darmesteter, *Nouvelles études anglaises.*

dans sa vie, et il est surprenant qu'aucun de ses biographes n'y ait pris garde. C'est de 1849 à 1850 pendant les huit mois qu'elle passa à Genève. Elle avait alors trente ans. Une fois heureuse d'ailleurs, et ce sera peut-être pour plusieurs une déception ou une surprise, elle le restera en somme jusqu'au bout. L'enfance avait été grise, grise aussi la première jeunesse. Ce joli titre du chapitre où elle raconte l'entrée prématurée de Tom et de Maggie dans la vie réelle : *in which the golden gates are passed ; le passage des portes d'or*, ce joli titre est une trouvaille d'artiste et un sacrifice à l'opinion courante ; mais son expérience, à elle, rend décidément un autre son. « Peu de femmes, je le crains, écrit-elle dans son journal pendant la dernière nuit de 1857 ; peu de femmes ont eu autant que moi des raisons de penser que les longues années de leur triste jeunesse valaient la peine d'être vécues pour le bonheur de l'âge mûr [1]. » En 1844, à vingt-trois ans, moins loin encore du « passage des portes d'or, » elle disait à une amie avec une amertume plus vive : « Il nous faut tant d'années pour apprendre à être heureux ! Je commence tout juste à faire quelque progrès dans cette science... Jamais je ne me résoudrai à croire que nos plus jeunes années soient les plus heureuses. L'enfance n'est le beau temps de la vie que de loin, dans le souvenir. Pour l'enfant, elle est remplie de gros chagrins dont la signification lui reste inconnue. Rappelez-vous, coliques, coqueluche, et la peur des revenants, et l'enfer, et le diable et, au ciel, un Dieu qui se met en colère parce qu'on voudrait manger trop de *plum*

1. Cross, p. 235

cake. Chose pire encore, ce chagrin des personnes âgées, auquel on assiste sans y rien comprendre. Tout cela pour prouver que nous sommes bien plus heureux que quand nous avions sept ans, et que, à quarante, nous le serons plus qu'aujourd'hui [1]. »

Manifestement, elle ne parle pas ici que d'elle seule. Dans sa pensée, la plupart des parents et des éducateurs ne prennent pas assez garde à ce sérieux « des chagrins de l'enfance, alors que la peine est chose nouvelle et surprenante, que l'espérance n'a pas encore d'ailes pour voler par-dessus les jours et les semaines, et que l'espace d'un été à l'autre paraît infini [2] ». Mais cette commune expérience que, devenus hommes, tant d'autres oublient, elle l'a faite sans doute avec une intensité et une clairvoyance particulières, Je n'en veux accuser ni son excellent homme de père, qui avait une prédilection pour la petite Marie-Anne, ni sa mère morte si tôt, ni même son frère Isaac, bon garçon après tout, bien qu'il lui ait peut-être rappelé trop souvent qu'elle n'était qu'une petite fille, et qu'il n'ait pas supporté ses caresses avec assez de patience. La faute n'en est à personne, pas même à la monotonie du cadre campagnard de cette jeunesse. Partout ailleurs, G. Eliot, entre douze et vingt ans, eût souffert du flot de sentiments mal définis et d'inquiètes curiosités qui se contrariaient en elle. Tête et cœur fermentèrent à la fois chez elle, et lorsque rien ne pouvait encore leur répondre. Elle a lu trop tôt Walter Scott et cette

1. Cross, p. 75. Cf. aussi *Daniel Deronda*, book II, ch. XVI, XVII.
2. *The mill on the Floss*, book I, ch. VII.

histoire du diable de Daniel de Foë, que sans doute on lui avait donnée pour les images. Je n'entends pas insinuer qu'elle ait été le moins du monde un enfant prodige. A Dieu ne plaise et bien au contraire on remarque déjà chez elle une certaine lenteur massive et puissante qui caractérisera toujours le travail de son esprit. Elle fut précoce d'aspirations plus que de succès, et cela même dut contribuer à la tristesse de ses débuts. Trop de commencements d'idées, trop de questions vaguement pressenties et qu'elle ne posait pas encore, se mêlaient confusément dans son intelligence, et trop de fatigue accompagnait chez elle l'élaboration inconsciente de la philosophie d'*Adam Bède* et de *Middlemarch*.

La sensibilité ne fut ni moins avide ni mieux satisfaite. La *little wench* qui veut lire comme une grande personne, demande qu'on la caresse comme une enfant. Jeune fille, jeune femme, sexagénaire, ce sera toujours le même irrésistible besoin. « De bonne heure, dit M. Cross, — celui-là même que G. Eliot épousa après la mort de Lewes, — on remarqua ce trait distinctif de toute sa vie, la passion d'avoir quelqu'un pour qui elle fût toutes choses et qui fût toutes choses pour elle [1]. » Cela est vrai, mais nous verrons comment, plus tard, une sagesse très apaisée, très résignée, réglera cette exigence. Pour son cœur aussi bien que pour son intelligence, la période critique et douloureuse est encore celle de l'enfance et de la jeunesse. Elle qui plus tard ne sera romanesque qu'à fleur d'imagination et d'esprit, elle n'a peut-être jamais connu

1. Cross, p. 8.

d'aussi près « les passions de l'amour » que dans ces années de contrainte et de solitude, où la petite Maggie cherchait en vain une explication « des duretés de la vie réelle » et se demandait, avec angoisse, s'il n'y aurait jamais pour elle ici-bas « un peu d'amour caressant et de tendresse [1] ».

Cette souffrance était aiguisée par une défiance instinctive dont G. Eliot ne se guérira jamais. S'est-elle rendu compte trop jeune qu'elle n'était pas jolie, a-t-on pensé que cet enfant, un peu bizarre et si curieuse de ce qu'il y a dans les livres, avait besoin moins que les autres des marques extérieures d'affection, quoiqu'il en soit Marie-Anne avait une difficulté extrême à croire qu'on se souciât d'elle et que vraiment on l'aimât Plus tard, dans ses lettres, rien n'est plus frappant que son attitude en face des plus anciennes et des plus chères amitiés. Elle attend toujours une alerte, elle est toujours prête à trouver naturel qu'on renonce à elle. « Je ne puis m'empêcher de ne pas croire qu'on m'aime, écrivit-elle en 1857, à une très fidèle amie, l'*incrédulité* est dans ma nature, il n'y a pas de fourche qui puisse la mettre dehors pour toujours. C'est si étrange, qu'en revenant sur notre passé, vous puissiez penser à *moi* avec plaisir [2]. » Elle a souligné ce *moi*. A la même amie, deux ans après, elle disait encore : « Vous savez qu'il m'arrive de blasphémer contre l'amitié et de croire que je n'ai jamais été assez

1. *The need of some tender and demonstrative love. The mill on the Floss*, book IV, chap. III. Cf. *Middlemarch*, book II, ch. XX : *Those childlike caresses which are the bent of every sweet woman.*

2. Cross, pp. 229, 230.

bonne et attirante pour mériter une petite part de la bonne et pure affection qu'on peut trouver en ce monde [1]. » Enfin, au moment de la dernière surprise qu'elle ait faite à ses amis, elle semble prendre elle-même les devants, et rendre presque leur parole à ceux que son mariage avec M. Cross détacherait d'elle. « Qui vous remplacerait dans mon cœur ? Et pourtant si vous vous sentiez éloignée de moi, je ne saurais concevoir aucune amertune. Ce détachement est si naturel lorsqu'un ami ne répond pas à ce qu'on s'était habitué à attendre de lui [2]. »

Gardons-nous de prendre cette observation au tragique. L'allure même de ces différents témoignages nous le défend. Avec le temps, avec le bonheur, cette naturelle défiance, gêne plutôt que blessure, lui est simplement pénible et, sans doute, elle ne souffrit jamais autant que dans ses vingt ou trente premières années où elle se cherchait elle-même et préparait, dans une avidité excessive, la calme résignation des joies de son âge mûr.

Les occupations du ménage dont elle eut la charge assez jeune, et qu'elle remplissait d'ailleurs avec le soin minutieux qu'elle apportait à toutes choses, la sottise épaisse de plusieurs personnes de son entourage, ajoutaient aussi, je pense, à l'irritation contenue et à l'ennui de Marie-Anne. La remarque est d'autant moins à négliger, qu'ici encore nous prenons sur le vif la lente formation de son caractère, de son talent et de sa doctrine. Comme tout le reste, ces impressions vont se pacifier peu à peu. Après

1. Cross, p. 262.
2. *Ib.*, p. 614.

cette première révolte, légèrement romantique, contre la prose de chaque jour, G. Eliot arrivera à plus de bienveillance et de justice. On cherchera en vain plus tard quelque trace d'aigreur ou de rancune dans ces romans où elle écrira le poème de l'insignifiance de certains esprits de femme et où elle racontera, avec tant d'indulgence amusée, presque attendrie, les solennels enfantillages de *tante Pullet*, de la vieille Mme Linnet et de Monna Brigida. Mais, à l'heure où nous sommes, niaiseries ou duretés pèsent sur le cœur et l'imagination de la jeune fille ; comme Maggie, elle a peut-être quelque fois tressailli cruellement quand, au beau milieu d'une lecture captivante, la voix de son père interrompait brusquement le rêve : « Eh bien ! Maggie, où sont mes pantoufles, faudra-t-il que j'aille moi-même les chercher [1] ! »

II

Pour mieux rattacher aux pages les plus touchantes de ses livres, les réalités de sa vie intime, on voudrait que dans l'anxieuse monotonie de cette jeunesse tourmentée, le petit clocher de Shepperton ait sonné pour Marie-Anne les heures douces, le recueillement, la paix, la joie. On sait bien que l'incrédulité va venir, mais il paraîtrait si naturel que l'église couverte de lichens, que ces fenêtres gothiques formées avec des débris incohérents d'anciens vitraux, et la musique de la Bible anglaise, et même

1. *The mill on the Floss*, III, 3.

les sermons de M. Gilfil, que tout le décor enfin délicieusement fané et vénérable du vieil anglicanisme ait amené ou aidé, chez cette jeune fille impressionnable et sérieuse, un épanouissement de dévotion et de foi. Beaucoup l'ont dit sans prendre la peine d'appuyer leur dire, tant la chose leur semblait claire. Pour moi qui certes n'aurais pas demandé mieux que de trouver chez elle une religiosité très au-dessus de la moyenne, j'ai pourtant le regret d'arriver à une conclusion toute contraire. L'histoire de la crise religieuse qu'elle traversa à vingt-deux ans ne me paraît laisser aucun doute sérieux à cet égard.

Crise religieuse ! le mot est un peu trop fort. L'obsession des romans de G. Eliot, et le souvenir des angoisses par où nous avons vu passer d'autres « victimes du doute » risque de nous donner le change. Qu'on ne s'attende pas à rencontrer chez l'auteur du *Moulin sur la Floss* et de *Romola*, d'abord une sorte de *nuit de Jouffroy*, puis, jusqu'au dernier jour, des sursauts de foi renaissante. Rien de tout cela. Si elle était née deux siècles plus tôt, l'histoire religieuse de George Eliot tiendrait en aussi peu de lignes que celle de Shakspeare ou de La Fontaine et aujourd'hui même, nous n'aurions pas le droit de nous arrêter un peu longuement à ce chapitre si d'ailleurs il ne nous donnait le moyen de pénétrer plus avant son caractère et de suivre de plus près la marche naturelle de ses idées.

Ce n'est pas qu'elle ne se soit fait à cet égard de curieuses illusions. Dans ces années de tâtonnements et d'efforts, son imagination généreuse a cru, pendant quelque temps à une vocation de sainteté. « Je

dois admettre, écrivait-elle en 1838, — et ce *must* a toute une saveur de lutte et d'immolation ; — je dois admettre que les plus heureux sont ceux dont la tête ne fermente pas en projets de bonheur terrestre, qui regardent cette vie comme un simple pèlerinage, non comme un lieu de repos et de plaisir. Mais dans ma jeune expérience et mon étroite sphère, je n'ai jamais été capable d'atteindre à ce résultat. Comme Johnson le disait pour l'usage du vin, l'abstinence totale m'est plus facile que la modération [1]. » C'est si artificiel, c'est si peu elle, ce détachement de la créature ; mais elle lutte, elle veut avoir raison d'elle-même, et, comme elle dit encore dans sa langue apprise, étouffer « les révoltes de la chair et du sang ». L'intéressant déjà est que en pleine ferveur, le sentiment religieux semble se concentrer chez elle en un effort moral. Quand plus tard Dinah Morris prêchera sur la place de Hayslope, sa religion sera plus affective, plus humaine. La jeune méthodiste parlera, — on se rappelle avec quelle suavité, — de ce Jésus qui « pour dire aux pauvres de bonnes paroles est descendu du ciel, tout comme moi, quand j'étais une petite fille ignorante, je croyais que M. Wesley avait fait ». Cette forme de religion, plus immédiatement et directement religieuse, si l'on peut ainsi parler, G. Eliot la comprendra plus tard, — elle qui a tout compris — mais on cherche vainement dans sa propre vie intérieure trace de sentiments analoques. L'effort, la tension morale semblent déjà tout dominer. On lui a dit qu'elle pourrait atteindre à la sainteté de saint Paul. Folie, peut-être, mais pour-

1. Cross, p. 20.

quoi pas ? « Oh ! si nous pouvions ne vivre que pour l'éternité et cesser de nous contenter d'une religion terre à terre ! Oh ! si je pouvais mener une vie aussi bienfaisante que M. Wilberforce !... Puissé-je devenir toute sainte ! Voici que j'aurai bientôt dix-neuf ans, que cet anniversaire me soit un signal de réveil [1]. »

Ne craignez rien, elle descendra de ces hauteurs. La raideur même et l'ambition de ses désirs nous le promet. Elle est encore à l'âge où l'on dispose sa vie comme un drame et après avoir imaginé d'autres aventures, pour l'instant elle s'exalte devant un programme de sainteté. La volonté du bien qui est au plus profond de sa nature et que nous verrons se fixer peu à peu à un degré de vertu moyenne, plus bourgeoise qu'héroïque, jette maintenant sa gourme, s'exerce et s'épuise en des rêves trop beaux. Plus tard George Eliot jugera avec son habituelle justesse cette crise artificielle et passagère, elle dira comment cet excès même en la soulevant au-dessus d'elle-même lui fut bon et d'ailleurs elle ne fera pas difficulté d'avouer ce qui se mêlait de recherche personnelle et d'amour-propre à cet effort vers la perfection.

Amenée à écouter les lointaines vibrations de cette voix (*l'Imitation*). Maggie trouva là un courage et une espérance qui la soutinrent pendant des années de solitude. C'était une foi qui lui était offerte à l'heure où elle avait soif d'espérance et de foi. D'après ce que vous savez d'elle, vous ne serez pas surpris qu'elle mît quelque exagération opiniâtre, quelque orgueil impétueux jusque dans son renoncement ;

1. Cross, p. 20.

sa propre vie continuait à être pour elle un drame et elle entendait jouer son rôle *avec intensité*[1].

Ne souriez pas à la pensée du prochain changement de scène, ne comparez pas malicieusement les lettres laborieuses et surchauffées de la jeune fille, avec la morale, certes moins ambitieuse, que G. Eliot doit prêcher un jour. Ce qu'elle rêvait ainsi, Marie-Anne a essayé pendant des mois, pendant des années, de le traduire en acte. Aux autres souffrances d'une jeunesse qui trouvait déjà et au dedans et au dehors tant d'occasions de meurtrissures, s'ajoutent les immolations spontanées et les sacrifices volontaires. Elle a cherché comme Maggie à humilier son orgueil, et, chose contre laquelle tous ses instincts se révoltaient invinciblement, elle a peut-être essayé, comme Maggie encore, non pas simplement de supporter mais presque d'aimer les marques extérieures de froideur et de dureté. *She strived to be contented with that hardness and to require nothing.* Pour ceux qui la connaissent, cette ligne est navrante et d'autant plus qu'il ne semble pas qu'aucune onction religieuse, ou vraie facilité de prière ait attendri pour elle la sécheresse de cet effort. Le cœur n'y est pas, ou du moins il n'y a été qu'en passant et jamais à fond. Chose étrange, G. Eliot, dans sa vie intime, ne semble avoir connu de l'Évangile que la face austère. Elle qui a conduit Dinah Morris à la prison de Stoniton et qui a placé l'*Imitation* entre les mains de Maggie en détresse n'a éprouvé pour elle-même, ni la suavité de la foi de Dinah, ni la ferveur pas-

1. *The mill on the Floss*, book IV, chap. III. Ce chapitre est d'une extrême importance.

sionnée des prières de Maggie. La remarque a trop d'importance pour que nous puissions nous dispenser de l'établir sur bonnes preuves.

On connaît cette mémorable aventure : Miss Evans dépêchée par des amis communs, comme la plus excellente théologienne du pays et comme une controversiste invincible, à une famille de libres penseurs, rendant les armes au bout de quelques jours et se déclarant vaincue. Certes tout est révélateur dans cette brusque surprise, d'abord la rapidité, le coup de foudre d'une transformation si complète et qui, nous le savons, devait rester définitive, et puis, et surtout, l'absence totale de drame, le calme, la rondeur, le sans-façon avec lequel toute l'histoire a été menée. Histoire tragique à force de ne l'être pas, à force de ressembler à n'importe quelle de ces actions indifférentes que nous faisons ou défaisons tour à tour, sans qu'elles comptent dans nos journées. Telle quelle, si on l'entend bien, on ne la trouvera pas moins pathétique que le *Mystère de Jésus* ou que la petite note, douloureuse et confiante où Scherer, rappelant au Christ la visite de trois jours que celui-ci, il y a trois ans, lui a faite, le conjure de revenir [1].

Chez elle rien de tout cela, rien de la désolation de Romola à l'heure où Savonarole lui manque, rien qui trahisse le déchirement d'une séparation long-

1. « Tu étais à la porte... peut-être était-ce le bruit de la rue qui m'empêchait de t'entendre... Écoute... déjà ta présence a illuminé ma cellule... J'avais bien conscience qu'il me manquait quelque chose... N'avais-tu pas déjà demeuré une fois en moi ? C'était il y a trois ans, tu restas trois jours. Reviens à moi, ô mon Seigneur ! » O. Gréard, *Edmond Scherer*, pp. 85, 86.

temps redoutée, enfin cruellement nécessaire, rien qui promette pour plus tard sinon le retour, au moins la persévérante tendresse d'un amour qui veut survivre à la foi. Lisez plutôt la lettre suivante, écrite en pleine crise, à la veille du pas décisif.

Tout mon être a été absorbé pendant ces derniers jours par la plus *intéressante* des recherches. A quel résultat ces pensées me pourront mener, je ne sais encore, peut-être à un résultat très imprévu pour vous. Mais je n'ai d'autre désir que de connaître la vérité, d'autre peur que de rester cramponnée à l'erreur. Laissez-moi croire qu'aucune séparation ne nous empêchera de nous aimer, et espérer que vous ne m'excommunierez pas pour une divergence d'opinions. Demandez-vous, à l'avance, quel changement vous pourriez imaginer en moi qui vous empêchât de venir me voir à Noel. Il me tarde tant d'avoir une amie comme vous, toute pour moi, en qui je puisse me décharger du fardeau de mes pensées et de mes doutes. Car je suis encore seule, quoique si près d'une ville. Mais nous avons l'univers à qui parler, cet infini où nous pouvons porter le regard de nos espérances, et un créateur très bon et très sage à qui nous pouvons nous confier, lui qui nous a donné les délices ineffables dont notre raison, notre émotion, nos sensations sont les sources immortelles.

Quel dommage qu'à côté de la certitude infaillible et immuable des mathématiques, les doctrines qui importent le plus à l'homme soient comme enterrées sous un amas d'ossements au-dessus desquels gronde et aboie la controverse [1].

Elle est extraordinaire cette lettre, de calme, de détachement absolu ! En effet, la recherche si *intéressante* dont elle parle, ce n'est pas, comme on

1. Cross, p. 46.

pourrait croire, la poursuite d'un problème de mécanique ou d'histoire, mais bien la question de savoir si, oui ou non, l'Évangile, lu de plus près, rend témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Ce travail, dont la simple idée aurait bouleversé l'âme de Dinah, Marie-Anne Evans l'entreprend, le conduit, l'achève, dans une sérénité presque parfaite. D'après ce que cette lettre dit et sous-entend, on voit clairement que la question est déjà résolue pour elle, mais loin de s'arrêter à gémir sur la ruine imminente de sa foi, G. Eliot regarde joyeusement vers l'avenir, et, comme par un reste d'habitude, sa pensée à peine affranchie croit encore à la nécessité d'un semblant de religion, elle se tourne — on voit avec quelle prompte allégresse — vers cet autre temple plus vaste où l'on parle à l'Univers et où on contemple l'Infini. Quant au soupir qui ferme la lettre, il ne mérite pas qu'on s'y arrête. Marie-Anne s'est aperçue, dirait-on, que le grand changement qui s'accomplit en elle, ne l'a pas assez émue, et elle se tire d'embarras avec un regret de convention trop abstrait, trop général pour indiquer une vraie souffrance. Ni l'anglicanisme qu'elle abandonne, ni la religion naturelle où elle s'abrite pour quelques jours, n'auront jamais eu toute son âme. Dans ce court débat qui s'achève, rien de profond, de vivant, de vraiment elle, n'est engagé.

Nous ne nous attarderons donc pas à rechercher par le menu quels arguments ont eu raison de cette moitié de foi. M. Bray, son hôte, et le beau-frère de M. Bray, Charles Hennell, lui proposèrent une explication rationnelle des miracles de l'Évangile et George Eliot s'inclina. Elle aurait accepté n'importe quelle autre objection, d'apparence critique, formu-

lée par une de ces intelligences viriles, auxquelles, sans le savoir, elle avait besoin de s'appuyer. Lorsque dans la barque emportée par la marée, Stephen ordonne à Maggie de se lever et de couvrir ses épaules contre la fraîcheur du soir, Maggie obéit, « éprouvant un charme ineffable à s'entendre dire ce qu'il faut faire et à avoir quelqu'un qui décide tout pour elle. » En écrivant ces lignes, G. Eliot ne songeait pas sans doute à la fascination intellectuelle qu'exercèrent tour à tour sur elle les différents maîtres de son esprit. Cependant il n'est que juste d'appliquer ce passage d'un de ses romans à l'histoire de la brusque crise où sa foi vient de sombrer. Nul ne croit plus que moi à la pénétration, à la vigueur, à la sincérité de cette magnifique intelligence, mais je ne mets en doute aucune de ces qualités, en constatant qu'elle a reçu toutes faites et s'est assimilé de toutes pièces les objections que ses amis lui ont passées. Combien et de très intelligents et de très sincères ne vont pas autrement soit à la vérité, soit à l'erreur. Chez la plupart d'entre nous, la raison vraie de nos décisions intellectuelles ou morales n'est pas celle qui semble aux yeux d'autrui et à nos propres yeux emporter notre assentiment de la dernière heure. L'histoire d'une conversion consiste à montrer le secret travail intérieur qui de très loin prépare ce changement, la lente désagrégation d'une doctrine longtemps soutenue, la préparation insensible de toute l'âme à une nouvelle façon de penser.

Chez G. Eliot ce travail datait de loin. Certaines âmes sont naturellement religieuses, elles ont sans difficulté le goût des choses pieuses, la facilité de prier, le besoin d'une communication familière avec

Dieu. Semblable en ce point à des chrétiens admirables, G. Eliot n'était pas de ces âmes, mais elle se figura par malheur que l'essentiel de la religion consistait dans une attitude de l'esprit et du cœur à laquelle elle-même ne pouvait arriver sans se contrefaire. C'est le prestige du protestantisme et c'est aussi sa faiblesse que cette religion pour s'accorder avec ses origines et ses principes fondamentaux doit être presque exclusivement intérieure. Aristocratique, en dépit de lui-même, il ne saurait convenir qu'à un nombre, en somme peu considérable, d'être choisis. Plus, en effet, il tend à se détacher des formes sacramentelles et de l'intermédiaire du prêtre, plus il se restreint à certaines natures assez hautes, fortes et saines pour se passer de tout appui humain dans leur ascension vers le parfait. Certes, rien n'est plus beau que de réduire ainsi tout le drame de la conscience, selon la formule de Newman encore anglican, à un dialogue entre les deux seuls personnages qui comptent pour chacun de nous, Dieu et nous-même. Le premier acte où le pèlerin *Christian* réveillé s'aperçoit et se désole de l'absence de Dieu, le second où il cherche cet unique bien, le troisième enfin où il le trouve, personne ne peut méconnaître la grandeur pathétique, l'intérêt poignant de cette sublime aventure. Mais cela ne saurait être l'histoire de tous. Il n'est pas exact que tout le monde souffre ainsi de l'absence de Dieu, — j'entends d'une souffrance réelle, — et il est encore moins exact qu'une fois blessé de la conscience de cette détresse, il soit facile à chacun de retrouver la grâce absente.

George Eliot n'avait reçu pour sa part qu'une très *avare mesure* de ces dons et facultés naturelles qui

ouvrent l'âme toute grande, toute vibrante aux influences religieuses, et, comme dirait Dinah Morris, aux « visites de l'Esprit ». « Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu » ne pouvait avoir pour elle qu'un attrait de devoir et de raison. Passionnément, de toutes les forces de son être, elle s'intéresse à « la figure de ce monde » dont le mystique tend au contraire à se détacher. Regarder, regarder encore les hommes et les choses qui l'entourent, son instinct le plus spontané la mène, la ramène toujours là. Là est sa vie, son activité naturelle, tellement naturelle que, pendant trente ans, elle s'y est livrée sans même s'en apercevoir. Enfant et jeune fille, fatiguée d'autres soucis, tendue vers d'autres efforts, elle amassait inconsciemment et sans joie ces trésors d'images qui devaient nourrir son inspiration pendant si longtemps. « Je suis toute prête, disait-elle en 1839, à pleurer de découragement et de dépit, à la pensée que je suis incapable de comprendre et même de connaître au moins quelques-uns de ces objets qui s'offrent à notre *contemplation* dans les livres et dans la vie [1]. » Elle avait vingt ans alors. Jusqu'au bout, ce goût de la vie, cette passion de prendre le monde comme un spectacle, la tiendra. Nous avons d'elle, presque au dernier jour, un mot caractéristique. Elle a perdu Lewes depuis quelques mois, elle est seule, dans ce climat de Londres qui l'accable toujours et la rend malade, elle ne sort pas, elle ne voit personne et cependant elle écrit :

« Je vais beaucoup mieux et je recommence à

1. Cross, p. 26.

m'intéresser à cette étrange vie que nous menons... *I am again finding interest in this wonderful life of ours* [1]. Quelque temps après, à une amie qui était allée prendre de ses nouvelles, elle répond « qu'elle a trop à faire pour être malade, et puis ce monde est si intéressant ! *The world was so intensely interesting* [2] ».

This wonderful life! so interesting ! n'est-ce pas toujours, à travers les siècles, le mot des classiques. « Tout est si *merveilleux*, chante le chœur d'*Antigone*, mais l'homme est encore plus *merveilleux*. » Miranda s'écrie à son tour que l'humanité est belle à regarder :

How beauteous mankind is ! O brave new world !

et, après, Shakspeare, un autre grand enfant que tout amuse, que tout ravit, dira d'un mot toute sa philosophie :

Il ne m'est rien
Qui ne me soit souverain bien.

Cette curiosité, froide et dédaigneuse chez tant d'autres, s'humanise chez G. Eliot et s'attendrit. De ces pauvres êtres dont aucun ridicule ne lui échappe, femme aimante et miséricordieuse, elle prend pitié. Il y a plus, et cela va l'attacher davantage encore à la terre. Voici en effet que pour les avoir vus de près, elle les aime et qu'elle est prête, non pas précisément à leur demander, mais à recevoir d'eux,

1. Cross, p. 591.
2. *Ibid.*, p. 593. Cf. aussi, O. Browning (*G. Eliot*), p. 71, une lettre à Mme Bodichon : *I do wish to see more of human life.*

l'affection qu'ils peuvent donner. C'est peu de chose, elle le sait bien, mais ce peu lui est cher. « J'ai une joie d'enfant, écrit-elle, devant chaque témoignage d'amitié sincère[1]. » « Ce matin, — le matin du jour de l'an 1873, — pendant que toute malade je déjeunais mélancoliquement dans mon lit, une gentille créature a laissé pour moi à la porte un beau bouquet avec ce petit mot : « Que chaque année vous soit de « plus en plus heureuse, et que la bénédiction de Dieu « soit toujours sur l'immortel auteur de *Silas Mar-* « *ner*[2]. » Aucune de ces attentions ne passait inaperçue et de son côté, G. Eliot se prêtait cordialement à quiconque venait lui demander de continuer plus directement l'apostolat de ses livres. Avec la joyeuse et vaillante tendresse de son premier compagnon, cela suffit en somme aux besoins de sa vie aimante, elle ne songe pas à chercher plus haut, *derrière le voile*, une affection meilleure, un autre usage de son cœur.

J'en ai dit assez pour que l'on s'étonne moins de voir le souci de l'au-delà tenir si peu de place dans l'existence de l'auteur d'*Adam Bede*. Certes les traits de caractère que nous venons de parcourir ne sont pas fatalement incompatibles avec l'intensité du sentiment religieux. Pour ne pas quitter le siècle et le pays de G. Eliot, Gordon nous le montre bien, ce *Chinese* Gordon si occupé, si amusé du prodigieux spectacle qui se déroule incessamment à ses yeux, et en même temps absorbé par le travail de la vie intérieure, avide d'un commerce direct et familier avec

1. Cross, p. 258.
2. *Ibid.*, p. 506.

Dieu. Mais de telles âmes sont rares et, au plus grand nombre, le programme d'une religion exclusivement individuelle, les expériences personnelles, l'ardente et inquiète poursuite de la présence sensible de Dieu ne conviennent pas. Sur ce point-là, George Eliot ne se distinguait point de la foule. Malheureusement, d'une part la logique de son *credo* calviniste et de l'autre certains entraînements méthodistes de son entourage, exigeaient d'elle une initiative plus compliquée. Loyalement, et sans doute aussi par cette ambition d'excellence qui l'animait alors, elle essaie d'entendre les voix célestes et de sentir Dieu. Effort d'autant plus vain qu'elle y apporte plus d'assiduité et de contemplation. J'ai déjà dit qu'elle ne croyait pas facilement à l'affection et il faudrait redire sans fin combien elle avait besoin de caresses, — *to be petted*, c'est son expression favorite. Eh bien ! ce Dieu, malgré tout si loin d'elle, est une des premières tendresses dont elle ait douté. Oh ! non pas douté de façon pathétique [1], et de cette expérience manquée, elle est revenue, non pas encore moins croyante, mais, toute préparée à ne plus croire. Quand d'autres voudront lui démontrer que les promesses des dogmes sont un leurre, elle n'aura que trop de facilité à lire, dans ses propres souvenirs, une preuve nouvelle, et la meilleure pour elle, de la justesse de leurs leçons.

1. Une ligne d'elle, écrite dans les dernières années de sa vie, évoque peut-être la déception et la fatigue de cet effort. « Il a prêché contre la crainte, dit-elle à propos d'un prédicateur célèbre, et il revenait à cette idée que le *chrétien élu* offense Dieu quand il a trop peur de lui. Mais pas un instant il n'a touché la vraie cause de cette crainte, l'angoisse de savoir si les signes d'une élection divine se trouvent vraiment en nous. » Cross, p. 464.

III

Toujours à son insu, une autre difficulté fermentait en elle et l'acheminait depuis longtemps à accepter un jour sans secousse et sans résistance les objections du rationalisme contre la divinité de Jésus-Christ. Comme cette difficulté contient en germe la doctrine que G. Eliot va bientôt substituer au christianisme, il est nécessaire d'en indiquer ici quelque chose. Un jour qu'on lui demandait ce qui avait commencé à la détacher de l'orthodoxie, elle répondit avec une vivacité assez insolite chez elle : « Oh ! Walter Scott[1] ! » De prime abord, on ne voit pas bien ce que le grand romancier vient faire ici. Le lien est logique pourtant. Très curieux de merveilleux, et peintre excellent du fanatisme, Walter Scott semble ignorer les formes plus calmes et plus ordinaires du sentiment religieux[2]. Or c'est là précisément ce qui suggéra à G. Eliot ces premiers étonnements qui, tôt ou tard, conduisent au doute un esprit comme le sien[3].

Voilà donc en une représentation si touchante et si vraie de la vie humaine les meilleures, les plus vertueux des personnages chez qui aucune influence dogmatique n'est sensible. Morale et formules de foi, vertu et dévotion seraient donc choses distinctes et séparables qui peuvent sans doute se rencontrer en

1. Cross, p. 48.
2. Cf. R. H. Hutton, *English Guides*, p. 165.
3. Cette impression remonte, chez Marie-Anne, à l'âge de treize ans. Cross, p. 32.

une même personne mais qui ne s'appellent ni ne s'impliquent nécessairement. Sa propre expérience confirme abondamment ces impressions de lecture. Ce libre penseur qu'elle est allée convertir, M. Bray, mais c'est un excellent homme, cordialement bon, désintéressé, préoccupé d'améliorer le sort de ses ouvriers. D'un autre côté, chez beaucoup, la religion, plaquée du dehors sur la vie morale, ni ne la suppose, ni ne l'entretient, ni ne la grandit. Marie-Anne se rappelait avec dégoût telle vieille méthodiste fidèle aux visites quotidiennes de l'Esprit et qui pourtant ne se faisait aucun scrupule de mentir. Qu'y a-t-il de réel dans la foi du plus grand nombre et s'ils cessaient de croire, quel changement cela entraînerait-il dans leur vie ? Bien plus, chez ces gens d'église qu'elle a étudiés de si près, n'arrive-t-il pas souvent que, soit manie routinière, soit hypocrisie consciente, on couvre d'un manteau de religion les petits calculs de l'égoïsme. Plus tard, dans ses propres romans, et notamment dans *Middlemarch* [1], elle décrira sans amertume cette comédie de gestes et de paroles, cette mimique chrétienne à laquelle rien de sérieux ne correspond. Mais dans la prime fugue de son incrédulité elle se montra et plus exaltée et plus dure. Encadrée jusqu'alors dans les dogmes et la pratique religieuse, puis brusquement affranchie, sa riche na-

1. On se rappelle l'éloquence biblique et bourgeoise de Mme Bulstrode qui veut empêcher sa nièce d'épouser un jeune homme sans fortune.

« Sans doute, cette vie terrestre n'est pas tout, mais c'est si rare de trouver un médecin religieux. L'orgueil de l'esprit les pervertit... et puis, il ne te faut pas un mari pauvre... avant tout nous devons chercher le royaume de Dieu, mais... »

ture morale se redressait dans une conscience d'elle-même un peu bien superbe et prenait volontiers, en face de la commune vertu , des airs de pitié ou de défi. « Je vous le dis, — criait-elle presque à un ami qui vantait devant elle l'influence moralisante de l'Évangile, — et je vous le dis une fois pour toutes. Ma conduite obéit aujourd'hui à des considérations bien plus hautes et je me fais du devoir une bien plus noble idée que lorsque je croyais encore à l'Évangile [1]. »

Ses amis le savent bien, la vraie G. Eliot ne parle jamais aussi haut. Mais pour le moment, elle ne s'appartient pas.

Comme beaucoup de convertis, elle s'excite à tout glorifier de sa foi nouvelle, à tout mépriser du *Credo* qu'elle abandonne. Elle se compare aux croisés, elle va reprendre aux usurpateurs le tombeau où on tient la vérité enchaînée. Et celle-ci ressuscitera. *We shall then see her resurrection.* « Je vis, ajoute-t-elle, des moments indicibles [2] ! »

Quant aux Églises, elles n'ont que trop duré. Jadis, à la lecture de W. Scott et au spectacle du monde, elle se demandait si la religion était le fondement né-

1. Cross, p. 56. — A ce stage intermédiaire de sa pensée elle rattache encore la loi morale à l'existence d'un Être suprême. « Bien que je ne puisse reconnaître comme principes d'action la peur d'une vengeance éternelle, la reconnaissance pour la prédestination au ciel, ou la perspective des récompenses futures, pourtant j'admets pleinement que l'unique ciel, ici-bas et plus tard, se trouve dans la conformité avec la volonté de l'Être suprême, dans un perpétuel effort vers cet idéal de perfection, le vrai *logos* qui demeure dans le sein d'un Dieu unique, notre père. » *Ibid.*, p. 66. Ce vague théisme va s'évanouir insensiblement.

2. Cross, p. 65.

cessaire de la morale. Inquiétude sérieuse et profonde et qui, du moins, répondait à la lente évolution de sa propre vie intérieure. Mais, dans les fumées de ces semaines d'exaltation l'objection, démesurément gonflée, cesse d'être reconnaissable. Entre l'Évangile et la perfection, elle pense découvrir une antinomie. « Le christianisme, c'est le calvinisme, écrit-elle, et le calvinisme, c'est l'égoïsme[1]. » La vertu chrétienne n'est pas assez élevée pour regarder le bien en face, craintive ou intéressée, il faut toujours qu'elle louche du côté de l'enfer ou du côté du ciel.

Les actes suivent les paroles. Marie-Anne veut rompre bruyamment avec l'anglicanisme. Malgré les instances de son père, elle n'ira plus à l'église, le dimanche. M. Evans se désole, se fâche. Marie-Anne disparaît pendant trois semaines, se calme et revient. Encore un coup, il y a du volcan dans tout cela. Essais tumultueux de ferveur religieuse, bouillonnement d'incrédulité agressive, cette jeunesse triste et comprimée, éclate ainsi par moments et nous étonne. Gardons-nous de juger sur de tels éclats une nature qui se cherche elle-même et jusqu'ici ne s'est pas encore révélée.

IV

On se tromperait, je crois, en attribuant à la même ardeur batailleuse, une œuvre à laquelle elle se consacra vers le même temps. Une amie, forcée de renoncer à la traduction de la *Vie de Jésus* de Strauss qu'elle venait d'entreprendre, lui passa la besogne à

1. Cross, p. 51.

peine entamée. Plus tard G. Eliot aurait sans doute hésité à populariser un livre qui pouvait ébranler la foi de plusieurs, mais rien ne montre qu'en acceptant ce travail elle ait obéi surtout à une pensée de propagande. Elle était alors presque sans ressources, et cette besogne de rencontre lui donnait aussi le moyen d'utiliser de vastes lectures et de s'assouplir la plume. Après ce que nous remarquions tantôt sur les limites de sa sensibilité religieuse, on sera moins surpris de la paisible indifférence avec laquelle elle attaque ce grand sujet. La fatigue et par moment le dégoût dont ses lettres nous font la confidence viennent presque uniquement de la difficulté et de la monotonie d'un pareil travail. Pourtant, vers la fin, un scrupule l'arrête. Son cœur et sa main semblent reculer. « Miss Evans me dit qu'elle est malade de Strauss (*Strauss-sick*), écrit Mme Bray, cela lui fait mal de disséquer cette merveilleuse histoire du crucifiement et il ne faut rien moins pour lui donner du courage que l'image du Christ qui est devant elle[1]. » Ne vous trompez pas à cette émotion et reconnaissez une fois encore la G. Eliot d'*Adam Bede* et d'*Amos Barton*. Elle ne pleure pas sur sa foi évanouie, mais sur le nouveau et plus terrible calvaire où la critique fait monter le Christ. Car déjà, après quelques semaines d'injustice et d'oubli, elle se reprend à aimer l'histoire unique dont l'humanité s'est enchantée pendant de longs siècles, la divine figure de celui qui n'est plus pour elle qu'un philosophe[2], mais qui — force m'est bien de répéter ce mot, — mais qui l'intéres-

1. Cross, p. 82. C'était un moulage du grand Christ de Thorwaldsen.
2. *Ibid.*, p. 91.

sera toujours [1], soit en lui-même, soit pour l'immense foule des âmes qui vivent encore de lui.

D'ailleurs la religion nouvelle — tout humaine celle-ci — qui s'élaborait parmi les ruines de sa foi chrétienne, lui commandait non seulement plus de réserve et de respect, mais plus d'intelligente sympathie. « Quel qu'ait pu être mon développement, dira-t-elle un jour, il ne m'a jamais conduit au manque de respect et au mépris pour ce que les autres intelligences pourraient m'offrir [2]. » Vite revenue de ces accès où tantôt nous ne voulions pas la reconnaître, elle entrevoyait — toujours au-dessus des dogmes, mais maintenant sans plus les exclure, — un terrain d'entente où les âmes de bonne volonté pourraient se rencontrer.

C'est le sort de presque tous ceux qui modifient leurs idées religieuses dans leur jeunesse. Le premier élan d'un esprit jeune et ingénu le porte à se détourner violemment de tout ce qui lui paraît garder la moindre trace d'erreur. Enthousiasme et magnifiques espoirs de celui qui vient à peine d'être arraché au lit de Procuste des dogmes où il était torturé depuis ses premières pensées ! Une fois pleinement libres de nos membres, nous nous promettons des courses splendides à ce grand air fortifiant de l'indépendance. Nous découvrirons bientôt, pensons-nous, quelque chose de positif, non seulement qui compense ce que nous avons perdu, mais encore que nous puissions répandre autour de nous dans le plus fervent des prosélytismes. Un an ou deux de réflexion et l'expérience de notre lamentable faiblesse qui a tant de peine à se passer des béquilles de la

1. Elle détestait les rues trop bruyantes et disait qu'elle ne consentirait à se mêler à cette foule que pour voir un second Jésus. Cross, p. 54.
2. *Ibid.*, p. 388.

superstition, c'en est assez pour changer d'avis... Nous renonçons à la chimère de mettre d'accord les intelligences, et comme seul lien possible d'union universelle, nous nous tournons vers les vérités de sentiment. Ces erreurs de l'esprit contre lesquelles nous étions partis en guerre, nous figurant qu'elles n'étaient que des parasites de l'âme vivante, nous entrevoyons maintenant qu'on ne les arrache pas brusquement sans détruire aussi la vie elle-même. Pour les individus comme pour les nations, les seules révolutions inoffensives sont celles qui répondent à des besoins que leur progrès personnel a fait naître. C'est le fanatisme de la libre pensée d'imaginer qu'on a une panacée pour le genre humain et de dire à tout venant : « Avalez mon système et vous serez guéri... » Essayons donc, non pas de comprendre nos sentiments, mais de les mettre en harmonie avec ceux de nos pères, qui peuvent moins bien raisonner que nous, mais souvent se montrent plus riches en vrais fruits de foi [1].

Je n'ai pas craint de citer un long fragment de cette lettre deux fois remarquable parce qu'elle a été écrite par une incrédule de vingt-trois ans, et parce qu'elle éclaire si bien les futurs romans de G. Eliot. En 1859, elle écrivait dans le même sens à ses amis de Genève :

Dix ans d'expérience changent beaucoup de choses au fond de nous. Je n'ai plus ombre d'animosité contre aucune de ces fois religieuses qui ont servi d'expression à la souffrance humaine et à l'instinct qu'ont les hommes pour une vie plus pure. Tout au contraire. Aujourd'hui ma sympathie fait taire les objections de ma raison. Je ne suis pas revenue au christianisme dogmatique... mais je vois en lui le plus

1. Cross, pp. 73, 74.
2. *Ibid.*, p. 298.

haut symbole du sentiment religieux que l'histoire de l'humanité ait connu, et, je m'intéresse ardemment à la vie intérieure des chrétiens sincères de tous les temps. Je n'ose plus condamner catégoriquement beaucoup de choses contre lesquelles je me révoltais, il y a dix ans. Je me trouve aujourd'hui trop ignorante et d'une sensibilité morale trop limitée.

Si elle parle ainsi ce n'est pas uniquement pour se séparer des libres penseurs que, pris en masse, elle n'aime guère [1] ou pour rompre plus complètement avec « l'intolérance, soi-disant philosophique, la plus odieuse de toutes [2] ». Elle reconnaît maintenant avec une conviction profonde « l'efficacité morale que donne toute foi sincère et la rouille spirituelle qu'entraîne le manque de foi [3] ». Qui sait même si, pour être compris et pratiqué du plus grand nombre, l'idéal moral ne doit pas descendre des abstractions, s'humaniser, s'incarner dans la volonté souveraine d'un Dieu très puissant et très bon ? Et comment ferait la bonne Dolly Winthrop si une théologie sommaire et confiante n'éclairait pour elle les obscurités du chemin ?

Eh bien ! maître Marner, il n'est jamais trop tard pour changer de conduite. Vous qui n'avez jamais mis les pieds à l'église, on ne peut pas imaginer le bien que ça vous ferait d'y aller. Car, moi, je me trouve plus heureuse et plus rassurée que jamais, quand j'y suis allée et que j'ai entendu les prières et les cantiques à la louange de Dieu comme M. Macey les entonne, et les bonnes paroles de Crackenthorp. Surtout les jours de communion ! Si quelque ennui m'arrive,

1. Cross, p. 356.
2. *Ibid.*, p. 213.
3. *Ibid.*, p. 356. *The spiritual blight that comes with no faith.*

je sens que je pourrai le supporter, car j'ai cherché secours au bon endroit et je me suis abandonnée à *ceux* à qui, en fin de compte, il faudra bien nous abandonner un jour [1].

Religion pour le peuple, dira-t-on. Non pas, et la fière Romola elle-même fera taire son orgueil pour demander une règle de conduite à Savonarole.

Les dogmes lui importaient peu et elle n'avait aucun goût pour les prophéties du Père... elle lui avait soumis son esprit et était entrée en communion avec l'Église parce que ainsi elle trouvait une satisfaction immédiate à cette faim de perfection morale que ni sa culture antérieure ni sa première expérience du monde n'avaient assouvie. La voix du Père Girolamo avait fait surgir devant elle, en dehors des joies et des affections personnelles, une fin de la vie, et comme sa propre nature ne se sentait pas assez forte pour vouloir cet idéal, elle se soumettait à toutes les pratiques de l'Église, dans le désir et l'attente d'une force supérieure. La question pour elle n'était pas de voir clair dans des questions de controverse, mais d'entretenir cette flamme de sentiment désintéressé qui pourrait changer sa vie désolée en une vie d'activité et d'amour [2].

Ainsi — n'est-ce pas bien étrange et significatif ? — plusieurs des romans de cette incroyante sont religieux. Elle qui a commencé à douter du christianisme à la vue de l'indifférence religieuse des personnages de Walter Scott, elle qui va fonder pour elle-même une morale toute humaine, ne songera pas cependant à demander à ses plus chères héroïnes le sacrifice de la pensée et du secours de Dieu. Pour éviter une tentation hideuse, comment ferait la douce Janet si elle ne courait pas trouver le prêtre et celui-ci, à

1. *Silas Marner*, ch. X.
2. *Romola*, book III, ch. III.

son tour, M. Tryan, comment ferait-il s'il ne conduisait la jeune femme à une autre bonté, à une autre force ? On se rappelle ce beau chapitre, mais en le relisant il faut prendre garde que les *Scenes of clerical life* sont la première œuvre d'imagination de George Eliot, que ces nouvelles ont été écrites dans les premières années de l'union avec Lewes et au lendemain des articles incrédules et agressifs de la *Revue de Westminster*.

Maintenant que le plus fort de la tentation était passé (*Janet vient de briser le flacon d'eau-de-vie*), l'effroi et l'abattement commencèrent à se placer, comme un brouillard, entre elle et le ciel. La tentation reviendrait... ses prières ne lui apportaient pas de secours, car la crainte l'emportait sur la confiance... seule sur cette route, elle était impuissante. Si elle pouvait voir M. Tryan, lui tout avouer...

Alors la pauvre Janet lui raconta sa triste histoire... et tandis qu'elle se confessait, elle se sentit soulagée de la moitié de son fardeau. Le fait de se confier à la sympathie humaine, la conscience qu'un de ses semblables l'écoutait avec une patiente pitié, *prépara son âme à cet élan plus fort par lequel la foi saisit l'idée de la sympathie divine...* Elle avait été incapable de prier seule; maintenant la prière du prêtre emportait son âme à elle, comme une grande flamme emporte dans son ascension vigoureuse les petits feux vacillants qui pourraient à peine rester allumés par eux-mêmes...

Janet marcha rapidement jusqu'à ce qu'elle fût dans les prés, mais alors elle ralentit le pas. La présence divine ne lui paraissait pas à une distance où elle ne pût l'atteindre... Oui, l'amour infini prenait soin d'elle, elle se sentait comme un petit enfant dont la main est tenue avec fermeté par son père... s'il vient à trébucher, le père ne le laissera pas [1].

1. *Janet's repentance*, ch. XXV.

La chose est donc claire. Dès qu'elle a pris définitivement conscience d'elle-même, G. Eliot a rétracté au moins implicitement la plupart de ses premières accusations contre le christianisme. Elle ne lui reproche plus maintenant que de ne pas être la vérité. A ses yeux, Janet s'abuse quand elle croit sentir la présence divine, mais la vertu de cette jeune femme ne perd rien à s'aider ainsi de la pensée du ciel. Un temps viendra peut-être où les âmes seront plus détachées et plus fortes, mais enfin pour l'instant, les philosophes ne nous proposent rien qui soit décidément supérieur à la bonne vertu chrétienne qui s'anime par la pensée de la récompense ou la peur du châtiment et qui trouve un secours dans les humbles pratiques de la religion.

A toutes ces choses religieuses qu'elle comprend et admire chez les autres, elle participe à sa façon par un vague désir mêlé de plus vagues regrets. « Je me trouve naturellement et sans effort, écrivait-elle en 1873, à M. Cross, entraînée dans le courant de toute communauté qui se réunit pour adorer le Dieu suprême, et, n'était d'autres raisons qui me retiennent de le faire, j'irais régulièrement dans les églises pour y jouir de cette délicieuse émotion de fraternité humaine que je trouve dans toute assemblée religieuse. L'essence même de ces assemblées est de s'unir fortement dans la reconnaissance d'une même foi et doctrine spirituelle qui nous élève à une obéissance volontaire et nous affranchit de l'esclavage de nos passions [1]. »

Une autre lettre, écrite quinze ans auparavant, noús

1. Cross, p. 517.

montrait déjà chez elle une impression analogue : « Nous ne sommes restés qu'un jour à Nüremberg... Quel dommage que cette ville soit devenue protestante et qu'il n'y ait là qu'une seule église catholique... Nous avons fait en une minute le tour du fameux Saint-Sebald. Sous ces grandes voûtes gothiques, un clergyman protestant faisait froidement la lecture officielle. Alors nous sommes allés à l'église catholique ; on y chantait une messe superbe et nous sommes restés debout parmi les fidèles, jusqu'à la dernière note de l'orgue, avec un sentiment de communion fraternelle [1]. » C'est bien cela. Seulement, ce qui peut-être n'était en 1858 qu'une impression passagère est devenu peu à peu une sorte de besoin intense et raisonné. La religion telle qu'elle la regrette et la désire serait, aussi loin que possible de l'individualisme, la communauté fraternelle des âmes, unies par la pratique de la même foi et l'obéissance à une même autorité. On reconnaît peut-être là l'influence d'Auguste Comte et, dans tous les cas, de telles aspirations, de telles idées nous permettent de ranger G. Eliot parmi les précurseurs de ce mouvement de retour à la pensée catholique auquel, d'autres incroyants allaient travailler.

Comme on le voit, vraie ou fausse, la religion n'a de sens pour elle qu'en fonction de la morale. S'il ne console ou s'il n'élève, s'il ne sert de lien social, le dogme ne compte pas. Tout enfin nous montre qu'elle est restée inébranlable dans sa paisible incrédulité. Jamais elle n'a regretté, semble-t-il, ou n'a tenté de reprendre ce travail *intéressant* qu'elle avait

1. Cross, p. 245.

fait, encore jeune fille, sur la valeur historique de l'Évangile. Jusqu'au bout la religion chrétienne n'a été pour elle qu'une des étapes de la pensée humaine dans sa marche vers un culte de plus en plus désintéressé [1]. Fausse tout à fait, non pas, et « nous ne devons pas laisser les chimistes ou les physiciens faire fi des convictions les plus ardentes et de l'expérience la plus universelle de l'humanité [2] ». Fausse, non pas, mais provisoire, « germe et chrysalide des idées de l'avenir [3] ». Car « l'âme du christianisme n'est pas attachée aux événements et à la vie d'un homme, — la vie de Jésus, — mais bien aux idées qui ont convergé vers cette vie et qui rajeunies et fortifiées dans cette rencontre ont repris l'essor avec un nouvel élan [4] ». Le devoir des intelligences, détachées des formes traditionnelles, est de rechercher la semence de vérité éternelle qui se cache dans chaque doctrine religieuse et qui doit survivre à la ruine des théologies [5].

Il a paru bon d'anticiper sur les événements, et de résumer dans ces dernières pages tout ce que l'on peut dire d'essentiel sur l'attitude de G. Eliot en face de la religion de son enfance. Respecté, compris, admiré, aimé, le christianisme n'occupe sa pensée, pour ainsi dire, que par le dehors et comme un objet, entre autres, de cette curiosité sympathique à laquelle rien d'humain n'échappe. Ayant fait de ce côté place nette, il nous sera plus facile d'étudier la

1. Cross, p. 447.
2. *Ibid.*, p. 536.
3. *Ibid.*, p. 351.
4. *Ibid.*, p. 365.
5. *Ibid.*, p. 336.

doctrine de G. Eliot. Sans regrets, miss Evans vient de dire adieu à sa jeunesse. Il est temps de voir la philosophie, la morale, la religion même, si l'on veut, que les tâtonnements, les tristesses et les aspirations de ces années laborieuses ont préparées. Avec *Romola*, elle a vainement attendu qu'un ange perçât le brouillard pour lui apporter un clair message.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des hommes qui ne recevaient jamais la visite des anges, à qui ne venaient jamais des inspirations tout à fait nettes. Les lambeaux de vérité qui leur parvenaient, ils les découvraient confusément dans les paroles et les actions de pauvres hommes qui n'avaient ni le vol infatigable, ni la perçante vision des séraphins, dont l'esprit était aussi capable d'erreur que de vérité, dont la volonté était faite de bonnes intentions et de défaillances. Les hommes qui tendaient la main à leur détresse étaient de ceux qui trébuchent souvent et ne discernent pas toujours le vrai chemin et cependant, ces êtres, privés de la visite des anges, à moins de s'arrêter et de mourir dans l'inaction et la solitude, étaient bien obligés d'étreindre la main débile qui s'offrait à les guider dans les sentiers de l'action et de l'espérance, dans les sentiers de la vie [1].

Cette sagesse hésitante, modeste, et au jour le jour, cette main débile, tendue à toute misère et qui, souvent lassée elle-même, se relève pour montrer encore d'un geste courageux et résigné « les sentiers de l'action et de l'espérance, » c'est la doctrine de George Eliot, la plus haute et la plus simplement humaine que je connaisse, la plus efficace aussi, je crois, de celles qui s'obstinent à chercher unique-

1. *Romola*, book II, ch. XVI.

ment sur cette terre une règle, un point d'appui et une sanction.

Nous la connaissons assez maintenant pour aborder l'examen plus direct de sa doctrine. Car, encore un coup, cette doctrine est intimement liée à ce qu'il y a de plus personnel chez G. Eliot. Loin qu'il y ait divorce entre sa doctrine propre et celle de ses livres, celle-ci explique la première, la développe et l'achève. Et sans doute, G. Eliot ne fait pas tout ce qu'elle prêche, mais que nous importe si elle ne prêche rien qu'elle ne veuille faire, qu'elle n'essaie de faire et qu'elle ne regrette de ne pas mieux faire, rien qui ne s'accorde avec ses aspirations habituelles et ses plus chères pensées. Faut-il y revenir et dire qu'en parlant de sa morale personnelle, je m'attache exclusivement à son caractère et à la règle ordinaire de ses actes. Coup de tête ou entraînement réfléchi, cette lamentable histoire de son union avec Lewes n'a que faire ici. Même parmi ceux qui bouleversent les conditions extérieures et transforment les apparences d'une vie, peu d'actes, pris en soi, sont vraiment révélateurs. C'est plus loin qu'il faut aller pour essayer d'entrevoir l'intérieur de cette « âme humaine si profonde, pleine de laideurs qu'elle ne se dit pas à elle-même et d'une bonté qui souvent ne parvient pas à se réaliser [1]. »

Oui, nous la connaissons ou, du moins, nous savons assez d'elle pour rattacher fortement son œuvre à sa vie. D'abord nous l'avons vue, rebelle au mysticisme, ardemment curieuse de tout ce qui est, parle et se meut. Mais elle est femme et douce et mater-

1. *Janet's repentance*, p. 276.

nelle. Et voilà que cette curiosité devient nécessairement plus indulgente et plus tendre, quoiqu'elle reste encore le simple plaisir égoïste du spectateur qui ne veut rien perdre de la pièce, du décor et de la salle. Par là, avec des différences de détail qu'il est inutile d'analyser ici, G. Eliot touche aux grands classiques, et si la race ici est de quelque chose, je verrais le courant gallois et celtique se manifester chez elle à cette vivacité d'observation, à cette intensité de vie extérieure, à ce goût très vif pour la fête perpétuelle que donne le monde réel.

Par ailleurs, elle a reçu, et très profonde, l'empreinte chrétienne, protestante et puritaine de son pays. Nul fanatisme, mais la gravité, le souci du devoir, le sens du prix de la vie, la responsabilité de soi et des autres, et la voilà orientée sur un chemin où de grands classiques n'ont jamais passé.

Du conflit possible entre ces deux tendances différentes, presque contraires, ne craignez aucune blessure, aucune nécessité de sacrifice. Dans cette puissante, calme et vivante nature, lentement, magnifiquement tout cela va s'organiser. Elle gardera cette curiosité, ce goût de la vie, mais elle les transformera en une sympathie qui ne sera plus seulement un plaisir comme tantôt, mais un devoir. D'un autre côté le spectacle qu'elle se donne ainsi à elle-même ne l'intéressera jamais au point de la distraire de préoccupations plus austères. Mais cette constante pensée que notre présence ici-bas est quelque chose de sérieux et que la moindre de nos attitudes peut avoir des conséquences importantes, se concrétera, s'humanisera pour ainsi dire en une forme plus souriante du devoir et ce sera encore de la sympathie.

Ainsi le meilleur et le plus vrai de cette âme riche et complexe la conduit au même but. La sympathie que nous allons mieux décrire, est tout ensemble, pour G. Eliot, doctrine d'art et philosophie de la vie. « Ma propre expérience et le développement de ma nature rendent chaque jour en moi plus profonde la conviction que notre progrès moral a pour mesure le degré de notre sympathie pour les souffrances individuelles et les joies individuelles du prochain [1]. » Ces lignes suffiraient presque à définir en G. Eliot et la femme et l'écrivain. Retenez en particulier la façon dont elle redouble cette dernière épithète : *individuelles*. C'est en effet le trait spécifique qui distingue la sympathie telle qu'elle l'entend et la pratique d'un humanitarisme abstrait et qui, talent et morale, classe et définit G. Eliot.

V

Je voudrais surprendre cette doctrine dans son travail obscur de préparation et avant qu'elle se formule d'une façon définitive dans les romans de G. Eliot. Voici, par bonheur, dans l'histoire du futur auteur d'*Adam Bede* une page lumineuse, et la voici au bon moment, entre les longues années de tâtonnement et la pleine révélation de sa nature, après la fleur, — cette fleur de jeunesse épanouie sans éclat et qui tombe sans regret, — avant le fruit mûr.

Nous sommes en juin 1849. Miss Evans a trente ans. Son père vient de mourir. Elle a voulu être

1. Cross, p. 231.

seule à le soigner et le médecin répétera longtemps après qu'il n'a jamais rencontré de garde-malade plus habile et plus dévouée. En effet cette forme du devoir était bien dans ses goûts et son attrait, mais d'ailleurs elle ne s'y livrait pas sans une fatigue très déprimante. Lasse et désolée, des amis lui proposent un tour sur le continent. C'est le remède universel en Angleterre. Elle s'embarque donc avec les Bray. Paris, Nice, Milan, Côme, le lac Majeur, ils arrivaient à Genève vers la troisième semaine de juillet. Après une courte halte, les Bray repartent pour Coventry et miss Evans que rien ne presse s'installe à Genève. Elle y restera plusieurs mois.

L'originalité de cette période, où d'ailleurs rien de curieux ne va se passer, est que pour la première fois G. Eliot est heureuse, ou du moins presque heureuse[1] du genre de bonheur dont elle est capable et que nous avons un certain intérêt à définir. Une de ses amies, miss Edwards, qui passa avec elle les derniers jours de l'année 1870, raconte que G. Eliot et Mme Bodichon étant allées au service de Noël dans une église anglicane, furent toutes deux ravies de la musique et des chants. Mais quand il fut question de retourner à cette église pour l'office du soir, G. Eliot trouva un prétexte pour n'y pas aller et là-dessus miss Edwards ajoute cette réflexion que je sens très

1. Je dis « presque », beaucoup plus à cause des considérations qui suivent que pour me conformer à une lettre où G. Eliot dit qu'au moment de son séjour à Genève elle était encore malheureuse (Cross, p. 337). Dans cette lettre écrite longtemps après, elle confond peut-être ces mois de Genève avec la période qui les avait immédiatement précédés. Les lettres, écrites de Genève même, rendent décidément un autre son.

juste: « Tandis que Mme Bodichon n'avait jamais assez d'une chose qu'elle aimait et que sa fiévreuse énergie rêvait toujours d'une expansion nouvelle, la nature de G. Eliot avait vite besoin de repos. Elle ne tenait pas à sortir d'elle-même pour se mettre en quête d'une émotion[1]. »

A ce point de vue et dans les circonstances où elle se trouvait, ces vacances de Genève lui allaient à souhait. Qu'on y pense. Jusque-là G. Eliot n'avait jamais été libre de toute contrainte. Toujours à la tâche, elle ne pouvait s'éloigner longtemps de cette maison dont tout le souci reposait sur elle. Cet ensemble de devoirs et de fatigues, raisonnablement et courageusement elle l'acceptait, elle l'aimait, mais non pas sans souffrir inconsciemment de cette existence d'abnégation, non pas sans appeler tout bas une autre vie plus facile et plus entourée. Elle qui aime tant et qu'on l'aime et qu'on le lui montre[2], elle attend depuis si longtemps qu'on s'aperçoive de ce besoin et qu'on y réponde ! A la maison, constamment dévouée, on a cru trop souvent que ce dévouement était à soi-même sa récompense ; au dehors, curieuse de livres et de science, ses amis, heureux de causer idées avec elle, ont oublié aussi, je crois, qu'à ce cœur de femme les livres ne pouvaient suffire. Voici enfin que, dans une petite pension bourgeoise, en face d'un splendide paysage, elle n'est plus qu'une convalescente à qui les longs repos sont commandés, auprès de qui, bientôt, tout le monde s'empresse. Car on a vite compris que cette gravité encore un peu douloureuse

1. *Reminiscences of miss Betham Edwards* (1898), p. 264.
2. Cross, 122.

cachait un cœur admirable et ils sont tous aux petits soins, la bonne propriétaire et les hôtes de la pension et la chère vieille trotte-menu qui sert de femme de chambre, Mlle Faisan. Miss est-elle un peu plus fatiguée, tout le personnel féminin se mobilise et lui prodigue ses assiduités au point de prolonger la migraine et l'insomnie. « Ils n'ont pas quitté ma chambre de tout le jour, si bien que le lendemain j'étais plus malade, mais vraiment ce n'était pas trop payer tant de gentilles attentions [1]. »

Rien ne lui réussit comme cette cure de bonheur. « Quand j'aurai toutes mes petites affaires, écrit-elle, je me croirai en paradis. Ici on oublierait qu'il y a sur terre des gens qui peinent, qui souffrent et sont dans le besoin [2]. » Au bout de quelque temps ce fut mieux encore. Elle dut changer de pension et s'installa dans une ancienne maison de la rue des Chanoines, chez les d'Albert. Il n'y a plus que trois personnes à s'occuper d'elle, M. et Mme d'Albert et la petite servante Jeanne. Mais elle gagne à ce changement. Les hôtes sont plus cultivés que les pensionnaires de la villa Plongeon et d'ailleurs cette intimité plus étroite, à portes fermées, lui plaît tout à fait. « Mme d'Albert prévient mes désirs et me traite en enfant gâtée... Je puis presque dire que cette dernière quinzaine est de toute ma vie l'époque où j'ai eu le plus de bien-être. C'est si bon de trouver enfin des gens qui n'ont pas pour principe de donner le moins possible et de recevoir le plus... Même la petite femme de chambre est charmante. Chaque matin,

1. Cross, p. 115.
2. *Ibid.*, p. 116.

elle demande de sa plus jolie voix : « Madame a-t-elle bien dormi cette nuit [1] ? » « Je puis tout leur dire, écrit-elle encore, M. d'Albert comprend tout et si Madame ne comprend pas, elle y va de confiance, toujours sûre que j'ai dit quelque chose d'édifiant. Elle m'embrasse comme une mère et je suis assez enfant pour trouver que cela augmente beaucoup mon bonheur [2]. »

Veut-on qu'elle précise encore plus son idéal. En voici, je pense, un très clair symbole, la maison même où elle est ainsi heureuse. « Je trouve un charme indicible à cette façon de faire son nid. Vous vous arrêtez devant une maison d'assez piètre apparence. Vous grimpez un escalier de pierre, sombre et froid. Vous sonnez à une porte modeste et vous entrez dans un appartement confortable ou même élégant. On est si à l'abri des importuns, si garanti contre les distractions du dehors, si préservé des courants d'air, un nid enfin, un vrai nid, tapissé de duvet, au sommet d'un bon vieil arbre. J'ai toujours soupiré après une vie de ce genre. C'était le sûr instinct de ce qui me convenait [3]. »

Elle est heureuse et, notez la conséquence immédiate, les puissances de sympathie qui sont en elle deviennent plus librement, plus joyeusement actives. Son amitié, jusqu'ici dans les lettres un peu trop grave, se détend et s'abandonne. A d'autres soucis plus précis et positifs, succède la douceur de penser à ses amis, de se les imaginer, de les suivre dans le détail de leurs journées et de le leur dire. La vie de

1. Cross, pp. 124, 125.
2. *Ibid.*, p. 127.
3. *Ibid.*, p. 126.

là-bas, hier encore grise et pesante, se transpose et se transfigure.

Je me représente très nettement Mrs Pears dans sa maison de Leamington. Comme toute cette existence de Foleshill me paraît belle maintenant, semblable à la vision matinale des cimes lointaines du Jura... Écrivez-moi. Cela va si bien à mon humeur de vivre ainsi à la fois en deux mondes différents. Mes chers amis, mes vieux souvenirs, je les ai dans ma pensée, et, devant moi, un autre monde de nouveauté et de beauté où je me promène... c'est le premier dans lequel j'habite au vrai sens du mot. Ainsi, après tout, *je ne jouis jamais autant de mes amis que lorsqu'ils ne sont pas là* [1].

Ne vous semble-t-il pas que sa plume, sa jolie plume, qui va d'ordinaire au pas, se met à courir. Et son cœur est comme sa plume, plus spontané, plus alerte, depuis que ce rayon de bien-être et de simple affection l'a réchauffé.

Il y a plus encore. Quelque chose de tout à fait nouveau s'éveille en elle et, pour la première fois, toujours sous ce doux rayon, nous reconnaissons le futur auteur d'*Adam Bede* et de *Silas Marner*.

Pour la première fois, elle semble prendre un plaisir conscient à regarder autour d'elle. Elle note, sans les traduire, de petits lambeaux de conversation française. « Je m'intéresse vivement à Mademoiselle [2], » a dit une certaine marquise qui se trouve là. Les mots, le ton, le geste, on sent que tout l'a frappée.

Le menu peuple l'amuse et l'instruit davantage. Ceux qui vont répétant que rien dans la correspon-

1. Cross, p. 117.
2. *Ibid.*, p. 113.

dance de G. Eliot ne rappelle ses romans, n'ont sans doute pas lu les lettres où elle parle de Mlle Faisan. Écoutez plutôt : « Nous sommes tout à fait bons amis, la petite Mlle Faisan et moi. Cette vieille bonne est jusqu'au cou dans la prose, mais vraiment les gens de ce calibre sont réconfortants quand on n'a pas assez de force pour des conversations plus stimulantes. Type de ces âmes heureuses qui ne demandent rien au delà du travail, trivial ou non, de l'heure présente. Contentes de vivre, sans savoir si elles sont bonnes à quelque chose, et, en réalité, très précieuses comme exemple de calme et d'égalité d'humeur. »

Ces indices d'une observation amusée et profonde sont d'autant plus intéressants qu'après Genève, nous ne les retrouverons jamais dans les lettres de G. Eliot. Tout se concentrera dans les romans. L'important était de remarquer que cette éclosion coïncide avec une période de tranquillité et de bien-être. Il y a dans les riches facultés littéraires de G. Eliot, comme dans son cœur, quelque chose de frileux. La devise des félibres lui conviendrait bien, mais le soleil qui la fait chanter n'est pas le soleil de *Mireio*. Il lui faut la tiède chaleur d'une atmosphère de tendresse, les petits soins, les attentions délicates, le plaisir de donner beaucoup et de recevoir davantage, d'un mot, le nid soyeux blotti sur un vieil arbre, en face d'un beau paysage, loin des ennuyeux, loin des vrais soucis.

Ici, comment se défendre des souvenirs que ces idées réveillent, comment ne pas revoir sous la vitrine du *British Museum* les quatre lignes tracées sur le manuscrit d'*Adam Bede*. « A mon cher mari,

George-Henri Lewes je donne le manuscrit d'une œuvre qui n'aurait jamais été écrite sans le bonheur dont son amour a rempli ma vie ; » — comment ne pas évoquer les soins vraiment maternels qui ont encouragé, protégé, réchauffé l'œuvre de G. Eliot !

« Fi, dira-t-on, de ce bel évangile de sympathie qui a été conçu dans la joie ! » — Non, pas tout à fait dans la joie, mais dans une sorte de bonheur paisible et doux. Et pourquoi pas ? Certes, par un côté, cette œuvre serait plus touchante et plus efficace, si G. Eliot allant jusqu'au bout de sa doctrine avait écrit ses romans dans les rares veilles que lui eût laissées une existence de dévouement et d'immolation. Mais les petites sœurs des pauvres n'écrivent pas de romans. On n'est pas toujours le saint de la morale que l'on prêche et cela ne rend pas nécessairement cette prédication moins féconde. C'est peut-être l'humiliation suprême et comme la rançon du prédicateur et de l'artiste — que parfois ils ne paient leur cotisation humaine qu'avec une monnaie de rêve. Leur puissance d'effort et de sacrifice s'épuise à célébrer en termes magnifiques une vertu que d'autres, grâce à eux, poursuivront avec plus d'élan. Ici d'ailleurs nous ne cherchons pas à cacher notre misère. « Pendant le déjeuner de Noël, M. Lewes, qui parle beaucoup moins que moi de bonté, mais qui est toujours plus empressé à faire le bien, trouve que c'est bien laid à nous de déguster dinde et plum-pudding sans inviter quelque délaissé à notre table. Tout de même, j'en ai eu peur, nous étions très heureux d'être seuls [1]. » Oui c'est bien cela. A elle de

1. Cross, p. 358.

s'humilier et de souffrir discrètement, aux pharisiens de s'étonner, à nous d'admirer au contraire ce bonheur confus de lui-même et qui fait des rêves de dévouement. On a vu des égoïsmes moins charitables et à de plus fortunés qu'elle la prospérité n'a pas fait comprendre la poésie de la bonté. Car nous parlons de poésie. Dans la pratique, G. Eliot, moins aimée et moins entourée, n'aurait pas été moins charitable. Sa jeunesse le montre bien. Mais dans une existence moins facile et une moins chaude atmosphère, cette vertu substantielle n'aurait pas pu inspirer une œuvre littéraire de longue haleine, et dans la vie réelle aurait manqué de rayonnement. Elle l'avoue elle-même dans de pauvres lignes douloureuses qu'on ne saurait transcrire sans un serrement de cœur. C'est au surlendemain de la mort de Lewes, au lendemain de son mariage avec M. Cross, à l'heure où elle se demande avec inquiétude si les vieux amis ne vont pas cesser de l'aimer. « Bien loin, écrit-elle, d'avoir rien changé à mes anciennes affections, il me semble que j'ai recouvré cette *sympathie aimante* que j'étais en train de perdre. Je sentais en moi un certain dessèchement de tendresse et maintenant la source est de nouveau jaillissante [1]. » « Je serai, écrit-elle encore, et meilleure et plus aimante que si j'étais restée seule [2], » encore : « Mon cœur se fermait et si je n'avais pris cette décision, je crois que je serais devenue égoïste [3]. » Que dirai-je encore. Une femme demandait à Dieu juste ce qu'il faut d'esprit pour être bon, et malicieusement elle

1. Cross, p. 614
2. *Ibid.*, p. 612.
3. *Ibid.*, p. 609.

ajoutait : « C'est déjà beaucoup. » G. Eliot ne veut de bonheur que ce qu'il en faut pour être bonne. Allez faire comprendre, je ne dis pas aux pharisiens mais aux fidèles sincères du stoïcisme que cette charité frileuse est encore de la vertu [1].

VI

Car nous sommes loin du stoïcisme. Aucune doctrine n'a fui plus obstinément cet orgueil qui impose à l'homme l'ambition décevante d'une impossible vertu. Aucune n'a été plus simplement, plus modestement et j'allais dire plus bassement humaine. Une page perdue à la fin de *Romola*, mais essentielle, suffirait à nous le montrer.

Déçue, lassée, accablée par ses souvenirs, « comme sous le poids de deux ailes brisées », Romola laisse aller sa barque à la dérive et ne pouvant parvenir à lire un « message d'amour » dans l'immensité de la mer et du ciel qui l'entoure, elle se prend à désirer qu'un courant plus fort la mène vite au néant final. Mais bientôt la barque touche le rivage. On entend la plainte d'une enfant abandonnée. Un peu plus loin, un village assailli par la peste se désole et attend la mort. Il n'en fallait pas autant pour chasser le cauchemar. Déjà la jeune femme est à l'œuvre, soignant les malades, rendant du courage aux dé-

1. « En désirant ce qui est tout à fait bon, même quand nous ne savons pas exactement ce que c'est et quand nous sommes impuissants à l'accomplir, nous participons à la lutte de la puissance divine contre le mal. » *Middlemarch*, XXXIX.

sespérés ! Autrefois, quand elle faisait du bien autour d'elle, elle s'entraînait à la pensée qu'il fait bon vivre pour alléger la souffrance d'autrui. Maintenant elle ne raisonne même plus. Toute sa nature lui crie de partager la vie de ceux qui l'entourent. Autrefois, des considérations étrangères, « des liens artificiels, le mariage... la discipline religieuse » compliquaient cette naturelle sympathie et comme, l'un après l'autre, ces différents soutiens avaient manqué à leur promesse, un instant, Romola avait cru que cette sympathie elle-même n'était aussi que vanité et mensonge. Mais elle se réveille.

Ce désir de la mort n'était qu'un mauvais égoïsme. Quand tout le reste est douteux, cette souffrance-là que je puis secourir est trop certaine. *Si la gloire de la croix est une illusion, la douleur humaine n'en est que plus vraie.* Tant que mon bras aura assez de force, il se tendra vers ceux qui tombent, tant que mes yeux verront la lumière, ils chercheront les abandonnés [1].

J'ai déjà dit qu'après une période assez courte d'irréligion agressive, G. Eliot avait reconnu que la croyance au surnaturel était chez la plupart et pour le moment une des conditions nécessaires de la vertu. Il importe donc de voir surtout dans ce passage de *Romola* l'expression de la pensée personnelle de l'auteur. Plus jeune et encore chimérique, elle avait écrit : « Dieu nous aide, dit la vieille religion, et la nouvelle précisément parce qu'elle ne croit plus, ne nous apprendra que mieux à nous aider les uns les autres [2]. » L'exaltation de ces espérances est

1. *Romola*, book III, ch. XX, XXVIII.
2. Cross, p. 157. Cf. Hutton, *loc. cit.*, p. 286.

bientôt tombée, mais chez elle le fond de cette pensée restera toujours. Plus nous sommes seuls et orphelins du côté du ciel, plus nous devons nous aimer. Ah ! si c'était vrai qu'il y eût là-haut, plus tard des compensations infinies ! Mais rien de tout cela n'est prouvé. En attendant, nous souffrons, l'on souffre à côté de nous et nous devons prendre garde que cet espoir pour nous et pour autrui, d'une consolation céleste, ne nous aide à prendre plus facilement notre parti des souffrances du prochain [1]. »

D'ailleurs, quoi qu'il en soit des philosophies et des religions, rien n'est plus clair, ni plus pressant que notre devoir envers nos compagnons de misère. C'est la grande et apaisante leçon d'une chambre de malade.

Voici du moins un devoir sur lequel tout le monde est d'accord. Ici, pas un coin où le doute trouve à se loger, pas de système qui puisse contredire l'impulsion de notre cœur. Ici, pas de question préalable, pas d'examen avant d'agir. Humecter les lèvres du malade pendant les longues insomnies, soutenir sa tête qui retombe, soulever les membres inertes, deviner les désirs qui ne s'expriment que par un faible mouvement de la main ou un regard de prière... Entre ces quatre murs... où un être humain est étendu, livré à la pitié de son semblable, la relation morale d'homme à homme est réduite à une clarté et simplicité extrême. Inclinées sur le lit du malade, toutes les forces de notre nature se réunissent dans la pitié, la patience et l'amour, effaçant les misérables traces de nos débats, de notre prétendue sagesse et de nos désirs égoïstes [2].

Dorothée Brooke, l'héroïne de *Middlemarch*, n'a

1. Cf. O. Browning, *G. Eliot*, p. 99.
2. *Janet's repentance*, ch. XXIV.

pas une autre façon d'entendre les choses. « A quoi bon vivre, dit-elle, si ce n'est pour nous rendre la vie un peu moins difficile les uns aux autres [1] » et au découragement de Will elle répond :

> C'est mal à vous de dire qu'alors vous n'auriez plus de but dans la vie. Quand nous aurions perdu notre unique bien, il resterait encore le bien que nous pouvons faire aux autres et cela vaut la peine de vivre et de travailler. Il y a encore des gens qui peuvent être heureux [2].

Le meilleur de la philosophie de G. Eliot est dans des phrases de ce genre dont sa correspondance aussi bien que ses romans, est remplie. D'ailleurs ceci est plus et mieux qu'un système ; c'est cet ensemble de préoccupations instinctives, d'inquiétudes et d'aspirations qui indiquent sûrement l'orientation d'une âme, c'est l'attrait, l'effort et l'unité de toute une vie.

On comprend dès lors avec quelle joie enthousiaste elle rencontra chez A. Comte des idées qui depuis longtemps lui étaient chères et avaient déjà pris, dans son esprit, la place de la foi perdue. Sans rien lui apprendre sur ce point d'essentiel ou de nouveau, cette lecture lui donnait plus de confiance en elle-même et l'aidait sans doute à reculer ces perspectives que son cœur et son intelligence de femme ne pouvait ni concevoir ni aimer trop lointaines. Elle s'essaya donc à la *religion de l'humanité*, non plus comme au temps de sa première ferveur irréligieuse où elle voulait « travailler pour la pauvre humanité

1. *Middlemarch*, ch. LXXII.
2. *Ibid.*, ch. LXXXIII.

et ne plus penser à elle-même [1], » mais d'une façon plus modeste et plus simple. Elle s'en explique dans une lettre très importante que Hutton ne veut pas lui pardonner :

Je tâche, écrit-elle en 1870, de me réjouir à la pensée du soleil qui brillera quand mes yeux ne pourront plus le voir. Et je crois que cette sorte de vie impersonnelle peut atteindre une grande intensité. Je crois que nous pouvons nous détacher beaucoup plus qu'on ne l'imagine du petit faisceau d'actions qui forme notre personnalité... Nous autres femmes, nous risquons toujours de vivre trop exclusivement de nos affections ! Sans doute nous n'avons rien reçu de plus précieux que cette tendresse, mais nous devons aussi participer à une vie plus indépendante, apprendre à nous réjouir des choses en et pour elles-mêmes [2].

Là-dessus Hutton la gronde. « Tâcher de se réjouir dans les soleils que nous ne verrons pas, écrit-il, peut-on concevoir un effort plus artificiel ?... Voilà à quelle pénible gymnastique une belle intelligence privée des lumières de la foi se condamne pour remplir la place vide de Celui qui était hier, qui est aujourd'hui et sera demain [3]. » S'il veut dire que la religion de l'humanité ne saurait être au vrai et simple sens du mot une religion, rien de plus juste ; mais je ne vois, pour ma part, rien d'artificiel à se réjouir à la pensée d'une joie que les autres goûteront quand nous ne serons plus là.

Sans forcer en rien sa nature, G. Eliot a bien pu saluer aussi dans l'avenir d'un sourire reconnaissant

1. Cross, p. 101.
2. *Ibid.*, p. 461.
3. Hutton, *loc. cit.*, p. 297.

le soleil qui brillerait un jour sur sa tombe. Croyons-en plutôt le témoignoge d'un vieillard qui n'avait pas lu Auguste Comte et qui disait, dans un sentiment analogue :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Ces réserves faites, il est intéressant de noter, avec Hutton, l'effort dont toute cette lettre porte l'empreinte. Chose étrange, G. Eliot touche à la fin de sa carrière et il lui faut encore un exercice et une tension pour s'élever au-dessus des détails d'affection et de dévouement, pour s'intéresser à ce qu'elle appelle la chose en soi et pour parvenir, avec son maître préféré, à un culte plus vaste de *l'Humanité*. En effet, c'était là proprement lutter contre elle-même et sa propre doctrine. Car la sympathie, telle qu'elle la comprend, est et ne peut qu'être une sympathie de détail. Rien de vague, d'abstrait ou d'universel dans les sentiments qu'elle voudrait communiquer à ses lecteurs. De la bonté, oui, mais pour telle personne, et à tel moment et de telle façon. Dans ses rapports avec ses amies, elle montre constamment cette imagination de détail et presque de minuties, s'il y avait des minuties pour la vraie bonté [1]. « Au moment où je leur écris des choses indifférentes, à quoi pensent-ils, se dit-elle, qui sait s'ils ne souffrent pas », et elle s'arrête à la peur de s'amuser à des bagatelles au moment où peut-être ceux qu'elle aime sont dans la peine [2]. Un jour elle demande : « Envoyez-moi

1. « J'ai le bonheur de pouvoir évoquer très nettement le visage et l'accent de mes amis. » Cross, p. 353.
2. *Ibid.*, p. 502.

des détails *précis* sur vous, j'en suis affamée[1]. » « J'aime, écrivait-elle, les théâtres des petites villes. Mon cœur suit avec inquiétude ces pauvres diables d'acteurs qui récoltent si peu d'applaudissements *et qui rentrent chez eux pour un maigre souper*[2]. »

Mais pourquoi insister. On sait de reste que nous devons à cette sympathie de détail les pages les plus parfaites des romans de George Eliot. Jusqu'à ce que les années et la fatigue la conduisent aux sèches abstractions de *Theophrastus Such*, elle ressemblera à cette délicieuse Janet, ravie de faire indéfiniment le tour du potager de M. Jérôme.

Il n'y avait pas de raison pour que la conversation devînt languissante entre elle et le vieux brave homme, car Janet trouvait dans la sympathie humaine cette pure et franche joie qui donne tant d'intérêt à ces détails personnels auxquels la chaleur du cœur se communique et que laissent tomber des lèvres sincères[3].

VII

J'aurais mal défini cette sympathie si je ne marquais expressément ce qu'elle comporte de résignation courageuse. Elle ne se nourrit d'aucun optimisme chimérique. Elle n'exagère pas la perfection de ceux à qui elle s'adresse. Encore moins se fait-elle illusion sur la petitesse de cette aumône d'affec-

1. Cross, p. 258.
2. *Ibid.*, p. 297.
3. *Janet's repentance*, ch. XXVI.

tion et de pitié que nous offrons à la misère du prochain [1].

Le meilleur, le seul Évangile, dit quelque part une de ses héroïnes, est celui qui met du confort dans chaque demeure, de la joie dans tous les cœurs. N'est-ce pas, maman ?

Mais la mère plus sage répond en branlant doucement la tête :

Ah ! ma fille, j'ai bien peur qu'il n'y ait ici-bas aucun évangile capable d'en faire autant [2].

Sans doute, le mieux qu'on puisse obtenir pour soi et les autres ne sera jamais qu'un moindre mal. G. Eliot le sait bien, mais elle veut être heureuse, elle veut qu'on soit heureux autour d'elle, comme on peut l'être ici-bas. « Autant que possible, nous devons vivre pour la joie et ne fixer notre pensée sur les choses douloureuses qu'autant que cette conscience plus vive nous aide à chercher quelque remède à nos maux [3]. » Quand je dis : elle veut, j'emploie le mot propre. Ce bonheur qui est pour elle, nous l'avons vu, nécessaire au plein épanouissement de la sympathie, il faut le vouloir, s'y exercer, le défendre contre tout ce qui risquerait de le compromettre. Car il est entendu que le déterminisme n'est bon qu'en théorie pure. « Chaque matin nous apporte quelque occasion nouvelle d'exercer notre volonté. Je ne me raccommoderai avec votre philosophie que

1. N'est-ce point par là comme aussi par son impuissance mystique qu'elle diffère de Tolstoï ?
2. *Janet's repentance*, ch. V.
3. Cross, p. 604. Cf., p. 528.

lorsque vous aurez concilié le *nécessitarianisme* — oh ! que je déteste ce vilain mot ! — avec le fait de vouloir fortement, de vouloir vouloir fortement[1]. » Il n'est donc pas question ici de sentimentalisme poétique, mais de bienveillance active, de charité pratique.

Quant aux « frères humains » qui attendent de nous ce secours, G. Eliot accepte qu'ils n'aient d'autre auréole que leur souffrance. Non, elle ne nous fait pas meilleurs que nous ne sommes. Aucun de nos ridicules, aucune de nos bassesses ne lui échappe. Les lecteurs de *Middlemarch* le savent bien. Mais c'est nous précisément, êtres de faiblesse et dont les rares vertus boitent toujours, c'est nous qui avons besoin d'amour et aucun autre traitement ne nous acheminera vers la transformation dont tous, plus ou moins, nous sommes capables. Ni pessimiste, ni optimiste, disait G. Eliot d'elle-même, *mélioriste* plutôt et elle espérait que peu à peu on rendrait l'humanité moins imparfaite, « non pas en présentant à la jeunesse un idéal trop ambitieux, mais en lui faisant comprendre que dans la vie de tous les jours et le cercle étroit d'une famille, chacun pourrait indéfiniment diminuer les causes de souffrance, augmenter les sources de joie ».

Mais cela, c'est encore un rêve et pour rendre cette espérance moins irréalisable, nous devons nous résigner — il faut toujours répéter ce mot quand on expose la philosophie de G. Eliot, — nous résigner à tirer le meilleur parti de nous-mêmes et des puissances de bonté, de consolation et de support qui

1. Cross, p. 542.

sont en nous. Tous ses romans vont à ce but. « Si l'art n'agrandit pas la sympathie humaine, il n'a aucune valeur morale. Les idées, les opinions ne sont entre les âmes qu'un fragile ciment. J'en ai fait la désolante expérience et le seul effet que je désire ardemment produire par mes livres est d'amener le lecteur à mieux *imaginer* et sentir les peines et les joies de ceux qui n'ont rien de commun avec lui, rien sinon le privilège d'appartenir à une même humanité de misère et d'erreur [1]. »

Cette sympathie ne ressemble aucunement à la sensibilité d'élection et d'attrait qui se réserve pour certaines infortunes plus rares et trouve plus touchantes les larmes qui coulent sur un beau visage. On entend nous mener beaucoup plus loin, beaucoup plus haut et par des sentiers que la vertu commune ne fréquente guère. Qu'on en juge plutôt sur quelques lignes de *Middlemarch* où le programme de cette *vie nouvelle* est tracé. La phrase est dure à lire mais je n'en ai pas trouvé d'aussi formelle et d'aussi pleine.

On se rappelle que Dorothée Brooke vit de rêve tout comme Emma Bovary. Seulement son roman à elle est de charité et de dévouement. Pour que tout soit plus beau que terre dans l'existence qu'elle médite, ce dévouement elle voudrait le consacrer non pas à un mari ordinaire, mais à faciliter, à activer la tâche de quelque grand homme de science. Elle est bien servie. Le révérend Casaubon passe par là. Presque un vieillard et sans rien qui plaise, mais il est savant et le mariage se fait. La jeune femme se

1. Cross, p. 279

jette, tête et corps perdus, dans les fiches de Casaubon et retarde, grâce à ce premier feu de zèle, l'heure où elle verra qu'elle s'est trompée. Mais tôt ou tard il faut bien que cette heure sonne. Cet homme, ce timide, ce raté, sa femme l'importune à force de croire en lui plus qu'il ne croit lui-même. Plus elle s'exalte à la pensée de l'œuvre future qui doit immortaliser le nom de Casaubon et plus ce malheureux touche sa propre impuissance, mesure amèrement l'inutilité de son immense travail. Pendant des mois Dorothée copie et catalogue les notes du grand ouvrage qui ne paraîtra jamais et cependant d'autres soucis, qui viennent aussi d'elle et du naïf égoïsme de sa tendresse, achèvent de faire perdre à Casaubon cette patience indulgente, seule forme de son amour. Alors la jeune femme navrée commence à se rendre compte, non pas qu'elle a mal fait d'épouser ce vieillard, mais qu'elle n'a pas su l'aimer. C'est elle qui a tort, et non pas lui.

Tous, écrit à ce moment G. Eliot, nous sommes nés dans une sorte d'hébétement moral. Comme l'enfant tendu vers le sein de sa nourrice, nous nous figurons que le monde n'existe que pour assouvir notre faim. Dorothée s'était dégagée plus tôt que personne de cette universelle sottise, et cependant au moment même où elle se forgeait une vie de dévouement auprès de Casaubon, elle était bien loin de comprendre l'essence même du dévouement : j'entends de comprendre de cette façon claire qui se confond avec le sentiment, de saisir et de réaliser une vérité comme nos sens atteignent l'objet de leurs intuitions. Elle ne *comprenait donc pas que son mari était, aussi bien qu'elle, dans son propre moi, un centre d'où la lu-*

mière et les ombres tombaient forcément d'une façon différente[1].

En d'autres termes, jusqu'ici, dans ses rêves charitables, Dorothée ne sortait pas d'elle-même et par un égoïsme volontaire ramenait à elle l'objet de son dévouement. Elle ne s'était pas mise, — et le pouvait-elle ? — à la place de cet homme déjà mûr et qui n'avait jamais été jeune, elle n'avait pas cherché à deviner ce qu'il pensait de lui-même, et le jugement qu'il portait sur ses propres impuissances. Bonne, charitable, généreuse, elle commence à peine à entrevoir que la véritable sympathie nous dépouille de nous-mêmes, nous défend de nous regarder comme le centre du monde et nous transporte autant que possible en chacun de ces autres centres d'où l'une après l'autre toutes les perspectives de nos idées et de nos sentiments sont changées. En conséquence, il n'y aura pas de personnages sympathiques dans les romans de G. Eliot, ou plutôt, si on se prête docilement à sa pensée, tous les personnages seront également sympathiques. « J'ai bien malgré moi travesti mes intentions, écrit-elle à propos d'une étude sur le *Mill on the Floss*, si mon livre représente l'honnêteté des Dodson comme « mesquine et sans intérêt » ou si je donne l'impression que le paiement d'une dette est une vertu méprisable à côté de n'importe quelles *qualités bohémiennes*. En ce qui concerne mes sentiments et ma pensée, aucune classe de personnes, aucune forme de caractère n'est vouée à une réprobation ou à une admiration exclusive. Tom a été des-

1. *Middlemarch*, ch. XXI.

siné avec autant d'amour et de pitié que Maggie et, bien loin de détester les Dodson, je suis moi-même désolée des vilains adjectifs qu'on leur prodigue[1]. »

Mais on n'arrive pas d'emblée à cette intelligence pourtant très simple des choses. Il y faut beaucoup de vertu et sans doute un peu plus que la durée d'une vie moyenne. En attendant, balbutions les rudiments qui veulent, eux aussi, des années d'apprentissage et, d'abord, essayons de nous convaincre qu'ici-bas chacun de nos compagnons de route mérite vraiment notre sympathie.

Car enfin il n'est personne qui n'ait reçu quelque parcelle de bonté. « Je n'ai pas d'autre désir, écrivait G. Eliot, que de faire passer au cœur de mes lecteurs un peu d'*humour* aimante, de tendresse et de *foi dans la bonté*[2]. » *Belief in goodness.* Sous cette forme sa doctrine nous paraît moins décourageante, plus à la portée de notre faiblesse.

Croire à la bonté d'autrui, notre inclination naturelle ne se porte guère de ce côté, et si, d'aventure, nos instincts confiants menaçaient de nous entraîner, l'amour-propre aurait bientôt fait de nous rappeler que toute sévérité est perspicace, et que les naïfs sont toujours dupés. Mais G. Eliot ne veut pas qu'on écoute cette voix trop intéressée et pense, au contraire, qu'à tout prendre la sympathie voit plus clair que la défiance et que la froideur. Et d'abord que savons-nous du dernier secret d'une conscience? « Au fond de la plus entière confiance, même de celle qui peut exister entre mari et femme, se dérobe toujours un résidu qu'on ne peut dire, qu'on ne peut

1. Cross, p. 313.
2. *Ibid.*, p. 225.

deviner : *the undivined residue;* peut-être la pire des horreurs, peut-être une merveille de désintéressement et de noblesse[1]. » « Dites à Cara, écrivait-elle une autre fois, que je me représente souvent ses expériences actuelles, — avec plus ou moins d'exactitude, — car, pauvres de nous, les uns sur les autres, nous ne pensons que des bévues[2]. »

Dans *Janet's repentance*, elle dit encore :

Parfois dans nos moments de détresse spirituelle, l'homme avec qui nous n'avons d'autre lien que notre commune nature, nous paraît plus près de nous qu'une mère, un père, un ami. Notre vie de tous les jours n'est guère qu'un jeu de cachette où nous nous dérobons les uns aux autres, derrière un écran de paroles ou d'actions insignifiantes. Ceux qui sont assis au même foyer que nous sont quelquefois les plus éloignés des profondeurs intimes de cette âme pleine de mal caché et de bons sentiments inactifs[3].

De ces deux secrets que porte chacun de nous, il en est un que notre malignité suppose sans peine, qu'elle divulgue et grossit à plaisir. Laissons celui-là pour nous arrêter seulement au mystère de bonté que tout âme recèle. Encore un coup, c'est la plus sûre méthode.

Au regard superficiel, le village de Milby n'offrait que prose et sécheresse. Triste ville, aux arbres ébranchés, aux manufactures encombrantes, et cependant Milby avait son printemps... Ainsi de la vie de ses habitants. Au premier aspect on n'y voyait que vanité et terre à terre, plumes d'autruche et relens de brandy. Regardiez-vous de plus près,

1. Cross, p. 371.
2. *Ibid.*, p. 379.
3. *Janet's repentance*, ch. XVI.

vous aperceviez quelque pureté de mœurs, quelque amabilité, quelque dévouement... La petite et sourde Mme Crewe portait souvent aux pauvres la moitié de son maigre dîner ; miss Philipps, avec ses rubans et ses plumes rouges, avait un cœur filial et allumait très gentiment la pipe de son père et il y avait là des hommes à cheveux gris et aux guêtres écrues que vous n'auriez pas remarqués dans la rue, et dont l'honnêteté avait beaucoup servi à enrichir leurs voisins [1].

Looking closer. Ne regarder ni de haut ni de loin, mais se pencher le plus bas possible pour voir, découvrir, deviner, supposer au plus profond d'un cœur, inconnu ou suspect, la petite flamme immortelle, si l'on ne recule pas devant l'inutilité probable et la fatigue de ce premier effort, on s'achemine vers une sympathie plus grande et qui va se dilater à mesure qu'elle verra mieux que son désir de trouver le bien dans l'âme d'autrui n'était pas trompeur.

Rien de superficiel en effet comme notre hâte à porter un jugement défavorable.

Vite nous concluons qu'un homme inconséquent ne saurait être sincère ; nous lui prêtons le mécanisme mort de deux ou trois conjonctions, les « si », les « donc », au lieu de réaliser les myriades de petites fibres qui s'entrelacent entre les idées et les actes d'une personne vivante [2].

« Le secret d'exquise bonté que tant de voisins nous cachent [3] ne se livre pas à si bas prix. Le moyen d'ailleurs de juger un homme sur un geste,

1. *Janet's repentance*, ch. II.
2. *Middlemarch*, ch. LIII.
3. *Daniel Deronda*, book II, ch. XVI.

une parole de lui que nous détachons que nous isolons comme une parcelle morte envoyée à l'analyse !

— Puisque j'ai voulu le tuer, dit Tina à M. Gilfil, c'est aussi mal que si je l'avais tué en réalité.

— Non, ma petite, répondit Gilfil, lentement et en laissant un intervalle entre chaque phrase. Il nous vient le désir de faire de vilaines choses que nous ne ferions jamais, tout comme nous rêvons de hauts faits dont nous ne sommes pas capables. Souvent nos pensées sont pires que nous, comme souvent elles sont meilleures. Dieu nous juge tout entiers et d'un regard, non pas comme les hommes sur des sentiments ou des actes isolés. Nous ne sommes jamais justes les uns pour les autres. Éloges ou blâmes, nos jugements dépassent la mesure parce que nous prenons actions et paroles une à une comme nous les entendons ou les voyons. Nous ne voyons pas le tout d'une âme, mais Dieu sait que vous n'auriez pas commis ce crime [1].

Le tout d'une âme, pour le bien tenir, il faut prendre aussi le tout d'une vie et noyer dans la splendeur des années, — peut-être des journées, — meilleures, les tares qu'ont pu amener l'usure du temps et la souffrance. L'aubépine fleurit pendant de courtes semaines et pourtant, été comme hiver, son nom parle de blancheur. Ainsi, quand nous avons à nommer une âme, G. Eliot voudrait nous ramener au temps, souvent court et lointain, où cette âme a donné sa fleur. Ce vieux *clergyman* aux habits râpés, à la pipe indolente, si peu *gentleman*, si peu prêtre, chez qui vous cherchez en vain le je ne sais quoi qui sépare un homme de la foule, prenez garde, n'allez pas le juger, le condamner trop vite. Voyez plutôt.

1. *M. Gilfil's love story*, ch. XIX.

Au-dessus de la pièce nue et grise, triste fumoir de célibataire besogneux et négligent, où les pieds au feu, il se rôtit en compagnie d'un brun *setter* à la retraite, il y a une chambre mystérieuse, dont M. Gilfil ne laisse la clef à personne. Sanctuaire aux fenêtres closes, l'air et la lumière n'y pénètrent avec la gouvernante Marthe qu'une fois tous les trois mois. Une femme a vécu dans ce décor depuis longtemps fané. Là sans doute elle a fini de vivre. Tout montre qu'elle était jeune, et on voit dans la corbeille à ouvrage un petit bonnet d'enfant qu'elle n'a pas eu le temps d'achever.

Telle était la chambre fermée dans la maison de M. Gilfil, symbole d'une chambre secrète dans son cœur où depuis longtemps il a donné un tour de clef sur les fraîches espérances et sur les premiers chagrins, enfermant là pour toujours la passion et la poésie de sa vie [1].

Ceux qui connaissent l'histoire de ce brave homme savent qu'ici les mots de passion et de poésie ne sont pas de trop. Et sans doute, aujourd'hui, il n'y paraît plus guère, mais que voulez-vous ?

Il en va des hommes ainsi que des arbres.

Arrachez les plus belles branches, celles où la sève montait à plaisir, et la blessure enfin guérie laissera comme cicatrice des excroissances laides et rugueuses. Au lieu du beau et grand arbre, vous n'avez plus qu'un tronc bizarre et difforme. Bien des défauts irritants, bien des manies désagréables remontent ainsi à un dur chagrin qui a comprimé et mutilé une riche nature juste au moment où elle allait magnifiquement s'épanouir. Cette vie triviale et boiteuse

1. *M. Gilfil's love story*, ch. I.

n'est peut-être que l'ataxie d'un homme autrefois très solide et très sain...

Ainsi de notre bon vieux curé. Il est bizarre et noueux comme un chêne dont on a saccagé les branches et que cependant la nature avait dessiné pour en faire un arbre royal[1].

Dans le *Mill on the Floss* un personnage tout à fait secondaire, l'avocat Wakem, tête rogue et dure de l'homme qui ne connaît que les affaires, a lui aussi sa chambre secrète, un souvenir analogue d'amour et de deuil. Son fils le sait bien et qu'on peut beaucoup attendre de ce souvenir. Après une scène de colère, Wakem remontera, vaincu et soumis, dans l'atelier de Philippe et permettra au jeune homme d'épouser la propre fille de ce Tulliver qui l'a insulté et qui a manqué le tuer.

Wakem s'arrêta un moment devant le portrait de Maggie.

— Tout de même, Phil, dit-il enfin, elle ne ressemble pas à ta mère. Elle est plus belle. Je l'ai vue à l'église, des yeux, des traits diablement jolis... mais ta mère paraissait plus douce, avec ses cheveux châtains ondulés et ses yeux gris, comme les tiens. Tu ne peux pas bien te la rappeler. C'est si dommage que je n'aie pas fait faire son portrait...

— Eh bien ! ne voudriez-vous pas pour moi de ce même bonheur ? Il n'y aura jamais dans votre vie de lien aussi fort que celui qui vous unit, il y a vingt-huit ans, à ma mère, et que depuis vous avez toujours resserré.

— Ah ! Phil, *tu es le seul homme qui sache ce qu'il y a de meilleur en moi*, dit Wakem en tendant la main à son fils. Restons unis s'il y a moyen, et maintenant, que dois-je faire ? Dis-moi. Faut-il que j'aille moi-même faire la demande à cette héroïne aux yeux noirs[2].

1. *M. Gilfil's love story. Epilogue.*
2. Book VI, ch. VIII. Le titre même du chapitre est signi-

On trouverait sans peine beaucoup d'exemples analogues, et si on veut bien repasser à ce point de vue l'ensemble de l'œuvre de G. Eliot on ne tardera pas à reconnaître que là est vraiment l'inspiration principale et constante de ses romans. De chaque être, elle voudrait dégager et louer ce qu'il a de bon. — *You are the only fellow that knows the best of me*, — et si, par malheur, elle ne trouve rien à glaner ni dans le présent, ni dans le passé d'une âme, elle se rabat sur un autre caractère, un autre don, peu rare, hélas ! celui-là, et qui, pour elle donne encore une consécration, une noblesse aux moins aimables et aux plus basses natures. C'est la souffrance. Et n'entendez pas par là ces spectacles douloureux qui épouvantent « la chair et le sang » comme dans plusieurs romans de Dickens, mais « ces obscures tragédies dont le monde ne se soucie point et qui, disait-elle à vingt ans, ont pour moi tant d'importance ».

Eh oui ! ainsi va la vie. Pendant que nous discutons froidement la carrière d'un homme, ricanant de ses erreurs, blâmant ses bévues et donnant une étiquette à ses opinions « *Evangelical* étroit » ou « *Latitudinaire* panthéiste » ou « anglican et orgueilleux »... pendant ce temps cet homme pleure à chaudes larmes dans sa solitude parce que sa mission est dure, parce que la force lui manque pour dire le mot difficile, pour se mettre à une action trop héroïque [1].

ficatif. *Wakem in a new light*. Cf., un peu plus bas (book VII, ch. III), un autre titre : *Où l'on voit que de vieilles connaissances sont capables de nous causer des surprises*. Cf., aussi dans le même sens, la promenade du misérable Dempser avec sa mère (*Janet's repentance*, ch. VII).

1. *Janet's repentance*, ch. VIII.

Ici non plus les exemples ne manquent pas, mais je dois me contenter de citer une fin de chapitre de *Middlemarch* puisque, aussi bien, cette œuvre importante est presque inconnue en France. Mme Bulstrode vient d'apprendre, après toute la ville, que son mari s'est conduit jadis comme un misérable.

Elle s'enferma dans sa chambre. Elle avait besoin de temps pour se faire à cette mutilation de son âme, à sa pauvre vie manquée... Les vingt années pendant lesquelles, grâce au silence de cet homme, elle avait eu foi en lui et l'avait même vénéré, lui revenaient avec des détails qui donnaient à toute cette conduite l'air d'une constante et odieuse fourberie. Mais cette femme sans culture avait une âme de fidélité. L'homme dont elle avait partagé la prospérité pendant une moitié de vie et qui l'avait chérie sans défaillance, maintenant que le châtiment était sur lui, elle ne pouvait, en aucun sens, l'abandonner. Il y a un abandon qui vit sous le même toit que l'abandonné et qui partage sa couche, plus cruel encore par cette proximité sans ombre d'amour.

Elle savait quand elle avait fermé la porte de sa chambre que, après l'avoir rouverte, elle redescendrait vers son infortune, pour épouser son chagrin à lui et lui dire : « Je souffrirai sans me plaindre. » Mais il lui fallait un peu de temps pour recueillir ses forces, pour donner librement un sanglot d'adieu à la joie et à l'orgueil de sa vie.

Bulstrode avait passé ce temps-là dans une égale agitation. Il avait envisagé le cas où sa femme apprendrait la vérité du dehors et il aimait mieux cela que de se confesser lui-même. Mais à cette heure où il devinait qu'elle savait tout, il attendait le résultat de cette révélation avec angoisse... Il se sentait sombrer dans une détresse sans pitié. Peut-être ne verrait-il plus jamais d'affection sur le visage de sa femme...

Il était huit heures du soir quand la porte s'ouvrit. Sa

femme était là. Il n'osa pas la regarder. Il était assis la tête basse et comme elle s'approchait de lui, elle crut voir qu'il paraissait plus petit, ainsi flétri et accablé. En une seule et immense vague, cette fraîche pitié et l'ancienne tendresse passèrent sur elle, et mettant une main sur la main qui s'appuyait au fauteuil, l'autre sur l'épaule de son mari, elle lui dit avec une douceur solennelle :

— Regarde-moi...

Il leva les yeux, avec un léger frisson et la regarda une seconde, comme interdit. La pâle figure, les habits de deuil, les lèvres tremblantes, tout disait : « Je sais », et cependant les mains et les yeux se fixaient doucement sur lui. Ses larmes à lui éclatèrent et ils pleurèrent ensemble, assis l'un à côté de l'autre. Le moment n'était pas venu de parler... La confession du coupable fut muette; muette aussi, de l'autre côté, la promesse de fidélité... Elle ne put pas lui dire : « Qu'y a-t-il exactement de vrai là-dedans et où commence la calomnie? » Lui n'eut pas à dire : « Je suis innocent[1]. »

Dans ce prompt oubli de l'offense, dans cette pitié qui entraîne le pardon, vous ne voyez, et à bon droit que l'instinct éternel d'un simple cœur de femme. Mais G. Eliot demande autre chose au lecteur. Dans sa pensée, cette première pitié irraisonnée doit nous amener à examiner de plus près la vie de Bulstrode, et après cette revision se transformer en une indulgence plus haute, plus juste et où frémira la conscience de notre propre bassesse. Cet homme a joué pendant vingt ans une comédie de vertu sans tache et vous criez à l'hypocrisie. Allez moins vite, nous dit-elle, et, merveilleusement elle dissèque les hésitations, les faiblesses, les défaillances, les retours

1. *Middlemarch*, ch. LXXIV.

qui suivent une première chute, tant qu'enfin dans le cœur de ce pharisien agenouillé devant Dieu elle nous fait entrevoir une vraie prière [1].

VIII

Elle sait, d'ailleurs, qu'il pourrait se glisser quelque exagération dans ce parti pris d'indulgence et elle nous met en garde contre une outrance de sympathie qui risquerait de desserrer à la longue les ressorts de toute vertu. Mais ce n'est pas là un danger bien redoutable et, sans le négliger tout à fait, il est autrement nécessaire de se persuader que la sympathie est un des fondements essentiels de la morale. Elle avance à ce sujet une de ces lourdes petites phrases où d'ordinaire elle entasse tant de choses et qui prêtent à de longues méditations.

Il n'y a pas, écrit-elle, de doctrine générale qui ne soit capable d'engloutir notre moralité si, comme contrepoids à cette doctrine, nous n'avons au plus profond de nous l'habitude d'une sympathie directe et individuelle pour nos semblables [2].

En tout cas l'expérience montre combien la sympathie peut devenir féconde. Croire que quelqu'un est capable de faire le bien, c'est déjà lui faire faire un premier pas, lui donner l'élan vers le bien.

C'est un mot profond et partout répandu qu'il n'y a pas

1. *Middlemarch*, ch. LXI. Voir aussi le chapitre — un des plus extraordinaires de toute son œuvre — où elle raconte le dernier crime de Bulstrode.
2. *Ibid.*, p. 459.

de miracle sans la foi, foi du thaumaturge en lui-même, foi des fidèles dans le thaumaturge. Or presque toute la foi qu'un homme peut avoir en lui-même est faite de la foi que les autres ont en lui [1].

Ailleurs elle nous montre Janet désespérée parce qu'elle n'a pas rencontré cette sympathie clairvoyante « plus sage que tous les blâmes, plus efficace que tous les reproches [2] ».

Il y a des natures, dit-elle encore dans *Middlemarch*, dont l'amour pour nous est une sorte de consécration. Par leur pure foi en nous, elles nous enchaînent au devoir et à la vertu. Et nos péchés seraient ce sacrilège, le plus odieux de tous, qui renverserait l'invisible autel de leur confiance. « Si tu n'es pas bon, personne ne l'est, » de telles paroles rendent notre responsabilité beaucoup plus aiguë, et donnent à nos remords une sensation de brûlure [3].

Et quand enfin il serait prouvé que l'on peut vraiment être trop bon, et que cet excès possible menace de fausser notre conscience, qu'on se rassure à la pensée que toutes les vertus sont solidaires les unes des autres et que les scrupules engendrés par celle-ci sont encore la plus sûre école de délicatesse morale. Cette sympathie, que G. Eliot nous demande, nous tient en effet toujours en éveil.

On n'a pas assez remarqué, semble-t-il, chez quelques-uns de ses plus chers personnages une sorte de peur des mots, la crainte du mal que peut faire une parole étourdie. A côté du génial bavardage de Mrs Poyser, la réserve, le silence attentif d'Adam

1. *The sad fortunes of A. Barton*, ch. II.
2. *Janet's repentance*, ch. XV.
3. *Middlemarch*, p. 573.

Bede paraissent encore plus graves. Caleb Garth, qui ressemble par tant de côtés au père de G. Eliot, met toujours beaucoup de temps à ruminer ses courtes phrases. « Si j'avais pu être auprès de vous, écrivait G. Eliot à une de ses amies en deuil, je serais restée sans mot dire. Le silence exprime des sentiments que les paroles les plus sensées gâtent souvent[1]. » « Ce que l'on redoute plus que tout, lisons-nous encore, est de dire ou d'écrire un mot malheureux et hors de propos, quand étant loin on n'a que des mots pour exprimer sa sympathie[2]. »

Que sera-ce du retentissement beaucoup plus lointain de nos actes ! On sait que le plus parfait peut-être des romans de G. Eliot, le merveilleux *Adam Bede*, est tout entier consacré à cette méditation effrayante, et, pour ma part, je vois peu de pages aussi poignantes, aussi bienfaisantes que celles où le jeune charpentier, avec sa franchise d'ouvrier, oblige le brillant et léger Arthur Donnithorne à regarder en face le mal irréparable qu'il a commis.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre... et Arthur lui dit : « Adam, je quitte le pays, je vais m'engager... »

Le pauvre garçon trouvait qu'Adam aurait dû s'émouvoir à cette nouvelle, avoir vers lui un mouvement de sympathie. Mais les lèvres d'Adam ne se desserraient pas, rien ne bougeait dans son visage.

— Je voulais te dire, continua-t-il, qu'une des raisons de mon départ est que je voudrais que personne ici ne pâtît à cause de moi... je suis prêt à tout, il n'est pas de sacrifice que je ne veuille faire pour empêcher les autres de souffrir de ma... de ce qui est arrivé.

1. Cross, p. 384.
2. *Ibid.*, p. 461.

Ces paroles eurent précisément un effet tout contraire à celui qu'elles cherchaient. *Adam crut y voir cette idée d'une compensation pour le tort ineffaçable, cette commode tentation de se tranquilliser intérieurement en se disant que le mal aura les mêmes fruits que le bien...* Rien ne l'indignait davantage...

— Il n'est plus temps, monsieur. Un homme doit s'imposer des sacrifices pour se garder de faire le mal; mais une fois que le mal est fait, aucun sacrifice ne peut le défaire... De quelque façon que l'on arrange les choses maintenant, elles seront dures. Il y a une sorte de malheur qu'on ne peut pas réparer [1].

On trouve dans *Middlemarch* — en moins tragique — une réplique de cette scène. Fred. Vincy vient de faire perdre une grosse somme d'argent aux parents de la jeune fille qu'il aime. A cette nouvelle Marie Garth ne voit que la douleur de ses parents et néglige de dire un mot de consolation au coupable qui se désole auprès d'elle.

— Pour rien au monde, je n'aurais voulu vous faire cette peine, Marie, vous ne me pardonnerez jamais !

— Et la belle affaire, que je vous pardonne, répondit-elle passionnément. Est-ce que ça rendrait à maman l'argent que depuis quatre ans elle gagnait péniblement afin d'envoyer Alfred au collège ? Elle sera bien avancée, n'est-ce pas, si je vous pardonne !

Et voici que ces exemples, choisis pour montrer que la vraie sympathie nous impose une constante surveillance sur nous-mêmes, font voir une fois de plus comment dans cette doctrine le bon sens or-

1. *Adam Bede*, ch. XLVIII.

donne et contrôle tout. La première manière — et non pas la plus facile — d'aimer le prochain est d'essayer de ne lui causer aucun mal. Viendront ensuite les preuves directes d'affection, les attentions aimables, les délicatesses prévenantes. Petites choses, sans doute, nous pouvons si peu, mais que nous devons chercher d'autant plus assidûment, accomplir avec d'autant plus de joie : « Ah ! comme nous pouvons nous faire du bien les uns aux autres par quelques paroles d'amitié — et on en a si souvent l'occasion — tandis qu'il est beaucoup plus rare de pouvoir faire à ses amis un bien plus réel [1]. »

Le plan de ce travail m'interdisait toute discussion proprement littéraire de l'œuvre de G. Eliot. Il n'est pas besoin non plus de marquer les limites et les insuffisances de la religion qu'on vient de décrire. « Cette foi de Romola dans la bonté, a dit Hutton, dans le sacrifice, cet amour des petits enfants... tout cela serait un pauvre rêve s'il n'y avait pas un Christ éternel pour donner une vie réelle à ces fantômes. » Juste critique, mais qui s'arrête à la surface des choses. Ne serait-il pas plus exact de voir dans la doctrine de George Eliot une survivance rayonnante du christianisme? N'a-t-elle pasé crit elle-même : « Je ne vois pas de plus belle devise que ces trois paroles de saint Paul et la sagesse du monde n'est pas près de les dépasser : « Restent maintenant la foi, l'espérance, mais la plus grande de toutes les vertus est la charité [2]. »

1. Cross, p. 203.
2. *Ibid.*, p. 358.

L'histoire des pères du désert nous a conservé la réponse mémorable que fit un jour le saint abbé Pœmen à quelques-uns de ses disciples. Ceux-ci lui avaient demandé : « Quand nous voyons des frères sommeiller au temps de la prière, ne devons-nous pas les secouer pour les tenir éveillés? » Pœmen se défendit de résoudre au pied levé un cas de conscience aussi difficile. Il dit simplement : « Pour moi, quand je vois un frère ainsi accablé de sommeil, je voudrais attirer sa tête sur mes genoux pour l'y faire reposer. » C'est là, en deux mots, toute la doctrine morale, toute la religion de George Eliot.

DEUXIÈME PARTIE

LE SCRUPULE DE St JÉRÔME

LE SCRUPULE DE St JÉRÔME

Saint Jérôme entendit en songe une voix qui lui reprochait de trop aimer Cicéron. Voici plus de vingt ans que cette même voix me tourmente. Elle ne parle plus du seul Cicéron. D'autres enchanteurs aujourd'hui nous tiennent, trop nombreux pour que je les nomme... *Ah ! fuge Sirenum litus*, comme l'écrivait un grand pape dont le goût pour les vers latins est assez connu. Grecs, Latins, Anglais, Français, Italiens, comment leur refuser notre cœur, ou comment ne le leur donner qu'à demi ? Ne semble-t-il pas que le tout ou rien s'impose dans un conflit de ce genre, qu'il faille choisir entre Virgile et saint Paul ? Littérature, éloquence, quand nous limons une phrase même pieuse, quand nous surveillons, en chaire, l'élégance de nos gestes et la cadence de notre voix, est-ce bien toujours l'esprit de Dieu qui nous guide, le pur amour qui nous soutient. « Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs... il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. » Je veux bien, mais cette phrase ne sent pas l'étranger. Cet orateur n'est pas

un barbare. La Grèce profane en aurait fait un dieu. Pas plus que nous, Bossuet ne redescend du septième ciel et les moyens par lesquels il nous force à l'écouter et à le lire n'ont rien de miraculeux. L'art d'écrire et l'art de parler, l'Évangile ne l'apprend qu'aux véritables saints; coûte que coûte, il nous faut bien passer à une autre école où nous ne ferons que des progrès médiocres, si nous croyons de tout notre cœur, sans distraction et sans défaillance, au néant des lettres humaines.

Ce n'est là que le premier aspect du problème que je voudrais toucher dans ce chapitre. Si je l'aborde sous ce premier aspect, avec plus d'émotion et plus de tendresse, c'est que, longtemps professeur d' « humanités », obligé comme tel de faire croire à mes élèves qu'un beau vers était chose divine, le croyant moi-même parfois, je n'ai eu que trop de facilité à pénétrer les angoisses du P. Porée. Dans tel collège moins auguste que Louis-le-Grand, j'ai vu maintes fois pétiller la malice de petits Voltaires qui m'étaient très chers, s'agiter la curiosité inquiète de petits Diderots; j'ai deviné dans ces cœurs d'enfants une paisible indifférence aux choses religieuses qui depuis n'a cessé de croître. Comme je faisais les cent pas avant l'heure de la classe, entendant de jeunes voix épeler Salluste et le tonnerre d'un professeur qui foudroyait un barbarisme, j'ai souvent et tristement médité sur le résultat probable de tant d'efforts. Que sert à l'homme de connaître la grammaire grecque et de savourer les Tusculanes, s'il vient à perdre son âme? Certes, qu'une telle question se pose plus spontanément, plus invinciblement à un prêtre qu'à tout autre éducateur, cela suffit à justifier la sagesse de nos pères qui voulurent confier au sacerdoce catholique la formation littéraire de la jeunesse. Mais enfin le problème reste. Je me suis permis, non de le discuter à fond, mais au moins de le poser à propos du P. Porée.

La même voix qui reprochait à saint Jérôme de trop aimer Cicéron, nous invite encore, me semble-t-il, à une inquiétude plus subtile et plus grave. Un orateur, un poète nous

séduisent, non pas seulement parce qu'ils nous enchantent et par là nous font négliger de plus austères plaisirs, mais encore parce qu'ils risquent de nous égarer et de s'égarer eux-mêmes avec nous sur l'intensité de leurs propres sentiments. C'est là le point critique de la littérature religieuse. Que voulons-nous, en effet, quand nous étudions les écrivains religieux, sinon dégager, étreindre le témoignage vivant que chacun d'eux a essayé de rendre à la réalité de sa foi. Pour peu que nous ayions nous-mêmes joué avec les mots, nous savons bien que dans les sermons les plus éloquents, tout n'est pas profondément ni pleinement sincère. Passé l'amertume des premières déceptions de ce genre, nous savons aussi que beaucoup se croient, veulent être sincères qui ne le sont pas, ou du moins qui ne le sont pas autant qu'ils pensent l'être. Il n'y a pas de rhétorique chez Pascal, il y en a peut-être un soupçon chez un écrivain aussi magnifique, aussi vraiment pieux que Bossuet. Si cela est vrai d'un tel homme, dans quels scrupules infinis ne nous débattrons-nous pas quand nous voudrons passer au même crible notre propre éloquence, trouver la présence de Dieu dans notre propre vie intérieure ? Dans cette gamme de nuances infinies qui va de *Tartufe* à *Numa Roumestan* et de celui-ci à Pascal, où devons-nous placer tel ou tel écrivain religieux : écrivains ou non — puisque enfin le moindre de nos gestes est un discours, où devons-nous nous placer nous-mêmes ?

J'en ai dit assez pour définir la curiosité avec laquelle j'ai médité les lettres spirituelles du P. Didon. A la vérité, j'ai trop de raisons, dont plusieurs ne me flattent guère, de croire avec Pascal que l'éloquence ne vaut pas une heure de peine. Et puis, ni l'idée que je me fais de la prédication chrétienne, ni les seuls maîtres littéraires que j'aime, ne ne permettent de goûter beaucoup l'éloquence du P. Didon. L'écrivain m'intéresse moins encore. Pour l'homme, si généreux, si fort, si bon, et, à certains jours, si malheureux, je n'éprouve que du respect. Quand parut l'étude qu'on va lire,

une savante revue — la *Revue Thomiste*, je crois — me fit l'honneur imprévu de lui consacrer une discussion, plus longue, si je me souviens bien, que cette étude elle-même. De guerre lasse, on concluait qu'il était impossible de décider si j'avais entendu défendre le grand dominicain ou l'attaquer. Éloge perfide ou prudente manifestation de libéralisme, on ne savait trop. Ni l'un ni l'autre, en vérité J'avais voulu simplement étudier, sur un illustre exemple. le scrupule de saint Jérôme, distinguer dans ces lettres retentissantes ce qu'elles contenaient de proprement « spirituel », ce qu'elles devaient à cette éloquence qui ne se moque pas de l'éloquence. Je voulais aussi, par dévotion envers un Ordre magnifique et une noble mémoire, réfuter, à mots couverts, les calomnies que certains journaux d'alors avaient insinuées avec une infâme complaisance. On ne parle tout à fait bien que des livres que l'on aime tout à fait. Mais, si l'on ne goûte pas pleinement un livre, il est toujours permis et il est souvent utile de dire pourquoi.

I

LE MAITRE DE VOLTAIRE[1]

Doudan, l'heureux Doudan qui n'écrivit jamais que le titre des nombreux ouvrages qu'il imagina, s'était proposé — ou du moins il l'avait cru — de « faire une suite de biographies des grands jésuites, sages à l'esprit ouvert et bienveillant ». « J'ai quelquefois, — disait-il — la pensée que les jésuites ont été calomniés, que ce terrible christianisme d'Arnaud n'a ni la grandeur ni la lumière du vrai christianisme, que plusieurs de ces pauvres diables de jésuites ont voulu sincèrement donner un peu d'air et de jour à ces tristes cellules où l'on tentait à Port-Royal d'enfermer la pensée. » Il exagère. Arnaud, grâce à Dieu, n'est pas tout Port-Royal et le mémoire de Jacqueline Pascal sur l'éducation des filles ne paraît pas plus inhumain que la *Ratio Studiorum*. Pour le reste, cet homme d'esprit enfonce une porte ouverte. Il fut sage, au demeurant, de ne pas s'aventurer dans

1. R. P. de la Servière. *Un professeur d'ancien régime*. Le P. Charles Porée (1676-1741), Paris, Oudin, 1899.

ce travail qui demanderait vingt volumes et des recherches infinies. On nous donnera bien quelques jours cette belle œuvre qui manque à notre histoire littéraire et religieuse et qui prendra naturellement sa place à côté de l'imposante série bénédictine du prince Emmanuel de Broglie. En voici, pour l'instant, un chapitre des plus savoureux, l'histoire du P. Porée.

Le P. Porée est l'un des derniers et des plus brillants de ces générations de professeurs qui pendant deux siècles présidèrent, pour leur part, à la formation de l'esprit et du goût français. Si le livre que le R. P. de la Servière a consacré à cet aimable homme n'avait pas les dimensions et le poids d'une thèse, on devrait, pour le lire et le méditer, s'asseoir près du Voltaire de Houdon et regarder tour à tour le maître et l'élève.

Porée n'a pas laissé d'œuvre durable. Il ne nous intéresse guère aujourd'hui que parce qu'il résume une époque du glorieux collège où il enseigna les belles-lettres pendant plus de quarante ans. Tout jeune, il a reçu là les derniers conseils de Bouhours et écrit une pièce de vers français qui a prolongé de quelques jours la vie du P. Commire. Comme Ovide qui se consolait dans son exil à la pensée qu'il avait une fois entrevu Virgile — *Virgilium vidi tantum*, — Porée put se vanter d'avoir vu de tout près le poète des *Jardins*. Titon du Tillet nous a gardé le souvenir de cette joie.

« Le P. Vanière ayant été obligé de venir à Paris, en 1730, pour des affaires qui l'y retinrent plus de deux années, étant allé de la maison professe au collège Louis-le-Grand pour y passer quelques jours, le P. Porée se trouva à la porte de sa classe des rhétoriciens, qui avaient déjà pris place, et fut au-

devant de lui, le complimenta, et l'ayant conduit jusqu'à la porte de sa classe, éleva la voix en disant : « Rhétoriciens, sortez, et venez voir le plus grand poète de nos jours ! » Ce qui fut exécuté bien promptement par cette belle jeunesse, qui n'est pas fâchée de prendre l'air, et qui entoura en même temps une personne dont leur régent faisait tant de cas. »

Je ne dis rien des amis et collègues du professeur de rhétorique dont le P. de la Servière esquisse la silhouette depuis l'aimable Sanadon jusqu'à l'auteur de Vert-Vert. Cette galerie est intéressante et pourtant, quand il les a tous passés en revue, l'auteur s'arrête un peu désappointé.

« En parcourant les noms brillants qu'on vient de lire, n'est-on pas tenté de se reporter avec regrets à soixante ans en arrière, vers une autre génération de maîtres qui valurent au collège de Clermont une célébrité bien différente. Denis Petau écrivait sa *Théologie dogmatique*, Labbe réunissait les matériaux de sa grande *Collection des conciles*. A l'époque de Porée, la direction des esprits a changé à Louis-le-Grand. Sans doute, il y reste quelques vrais savants... mais ce sont d'illustres exceptions ; presque tous les collègues de Porée ont suivi leur temps, et se montrent, avant tout, hommes d'esprit, et de bel esprit, à la mode du jour. Polir agréablement une harangue d'apparat, une ode latine, une tragédie calquée sur Sénèque, tourner à l'occasion quelques vers français, commenter avec goût et savoir les grands maîtres de l'antiquité, voilà ce qui donne alors le renom, la célébrité dans ce collège. »

De fait, il se dégage de cette longue et consciencieuse étude, une impression de pauvreté et de vide.

Nous passerions condamnation sans trop de peine sur les fautes de goût dont le P. Porée émaillait ses ouvrages — nous en avons vu d'autres depuis et tant d'autres — mais dans les discours, dans les tragédies, dans les préceptes littéraires, dans toute la vie, quelle étrange et douloureuse pénurie de réflexions ! L'auteur nous dit bien, par mégarde, que le P. Porée a été un « semeur d'idées » et il dépense un travail inutile à grouper les doctrines « religieuses, politiques, sociales, littéraires », de ces longues années d'enseignement. Il n'y a là en vérité que des lieux communs. Aucune page ne porte l'empreinte personnelle d'un esprit curieux et vivant.

Cette constatation est d'une extrême importance et je regrette que l'auteur ne se soit pas demandé s'il n'y aurait pas là, pour le problème douloureux qui remplit son livre, sinon une réponse satisfaisante, du moins de sérieux éléments de solution. En effet, cette paisible vie de régent qui compte peu d'événements plus graves que la rencontre de Vanière ou la confection d'une tragédie latine est, me semble-t-il, un véritable drame d'une angoisse poignante et, après plus de cent ans, d'une brûlante actualité. L'intrigue du drame est d'une simplicité cruelle. Que doit, que peut faire un professeur pour garder la foi au cœur de ses élèves dans un siècle d'incrédulité ? C'est la question qui se pose à chaque page du volume et qui se poserait encore alors même qu'on ne se serait pas mis pour le lire, au pied de la statue de Voltaire.

Vers la fin de son travail le P. de la Servière se demande quelle a été la marque de Porée sur les pensionnaires de Louis-le-Grand. La réponse est facile, trop facile même :

« En tous, hommes d'Église et hommes d'État, savants et parlementaires, nous trouvons un esprit cultivé, ami des bonnes lettres, et leur demandant repos et plaisirs élevés après les plus austères travaux. Beaucoup d'entre eux sont de l'Académie française et les autres ne le leur cèdent pas en zèle littéraire. »

On n'aura pas de peine à convenir que cet éloge est mérité si l'on se rappelle que les élèves s'appelaient Voltaire, d'Argenson, Helvétius, Diderot, Turgot, Malesherbes et Bernis. Mais enfin la gloire de leur avoir inspiré à tous la passion des lettres devait être peu de chose aux yeux de Porée. Manifestement il a voulu de tout son cœur leur rendre un autre service et essayer de garder à Dieu ces âmes qui déjà, peut-être, lui échappaient. Mais, nous dit son biographe « que pouvait tout le zèle, toute l'habileté du digne maître contre la contagion de cette société sceptique et dépravée qui saisissait l'enfant de grande race dès la sortie du collège. Quelle influence prendre sur les d'Argenson, entrant à Louis-le-Grand « comme des hommes à bonne fortune qu'on aurait privés de leur divinité », sur le filleul de Châteauneuf et le protégé de Ninon ? »

On ne saurait mieux dire. Entre le professeur et les influences mauvaises, la partie était terrible et nous serions injustes de reprocher à Porée de l'avoir si souvent perdue. Il s'agit bien de faire le procès de cet excellent homme ! *Nostra res agitur.* C'est notre propre inquiétude que nous lui prêtons, nos doutes que nous voudrions qu'il eût éclaircis. Il n'a voulu que le bien. Comment aurait-il dû s'y prendre pour mieux réussir.

Trahir son devoir, attacher moins de prix à ces belles-lettres qu'il avait charge d'enseigner? Mais quoi, n'aurait-il pas menti en les traitant de bagatelles et l'aurait-on cru ? Imaginez le jeune Arouet en face d'un maître qui n'aurait eu pour les alexandrins de Racine qu'un enthousiasme résigné. Étrange difficulté de cet apostolat, l'action du prêtre dépendant du prestige de l'humaniste, et ce prestige du culte plus ou moins fervent que nous vouons aux « humanités ». Porée ne tournera du côté du ciel l'esprit et le cœur de ses élèves qu'après leur avoir fait aimer ce que la terre a de plus beau. Les séductions de la première étape ne combleront-elles pas l'avidité de ces jeunes gens ? Combien s'en trouvera-t-il pour suivre le maître jusqu'au terme de son ascension ?

Ce disant, je n'entends certes pas m'associer à la sotte querelle que les jansénistes cherchaient au P. Bouhours, coupable, à leurs yeux, d'avoir compromis la sainteté de son ministère en écrivant les *Remarques sur la langue française*. « Ce qui les scandalise et les offense le plus — dit à ce propos le P. Bouhours — c'est qu'un prêtre, un religieux, un jésuite s'amuse à écrire sur notre langue. Le crime est capital et ne se peut pardonner. Que ce prêtre, ce religieux, ce jésuite ne se borne-t-il au latin et au grec ? Que n'étudie-t-il à fonds le syriaque et l'hébreu ? Je dirai pour sa défense qu'en tout pays on a vu des personnes ecclésiastiques qui ont écrit sans scandale sur leur langue naturelle. Il n'y a point une si grande disproportion entre des remarques sur la langue et l'état d'un jésuite. » Bref, si ces messieurs « trouvent mauvais que nous ne fassions pas toujours des livres de piété, après qu'ils ont fait dans leur solitude un re-

cueil des Épigrammes de Martial et traduit des Comédies de Térence, il faut, je crois, prendre patience et les laisser dire [1] ».

Rien de plus sensé. Un prêtre ne peut ni toujours prier, ni, s'il écrit, toujours écrire des livres de dévotion. S'il lui est permis, comme à tout honnête homme, de « s'amuser », il se trouverait difficilement, je crois, un amusement qui soit tout ensemble plus agréable et plus innocent que des *Recherches sur la langue*. Mais le professeur, en chaire du moins, ne s'amuse pas.

La classe est chose sérieuse. Maître médiocre, s'il n'admire pas les chefs-d'œuvre littéraires avec un enthousiasme assez contagieux, apôtre manqué s'il les admire à plein cœur, encore une fois, comment doit-il s'y prendre pour retirer d'une main ce que de l'autre il abandonne à la vanité des lettres humaines ? Ces enfants qui devisent avec lui sous les portiques du temple du goût, comment s'y prendra-t-il pour les forcer à suivre leur maître jusqu'aux autels du Dieu crucifié ? La question est assez troublante, écoutons la réponse du P. Porée et de son biographe.

« A ces écoliers qui demain seront des émancipés, il faut donner dès le collège des habitudes chrétiennes si fortes qu'elles puissent tenir contre tout assaut ou du moins se ranimer toujours après les oublis, les défaillances passagères. Aussi, commentaires sur les auteurs païens, matière de devoirs, plaidoyers, tragédies, comédies, toute occasion était bonne à Porée pour faire œuvre de maître religieux. « Avec quelle adresse, nous dit le P. Bougeant, ne

1. *Suite des Remarques nouvelles sur la langue française* Tout ce que je cite est tiré de l'*Avertissement*.

sut-il pas tourner en instructions chrétiennes les sujets les plus indifférents ! Son zèle sur ce point fut si vigilant et si attentif qu'il ne composait presque pas d'ouvrage où il ne ménageât quelque trait marqué en faveur des mœurs et de la religion. C'était comme le caractère et le sceau du P. Porée ; et ces traits, lors même qu'ils pouvaient paraître moins heureusement placés, ne déplurent jamais. »

Dirai-je simplement ce que je pense ? Ce zèle greffé sur la rhétorique ne m'inspire pas grande confiance. J'admire les trésors d'esprit et d'à-propos que de tels procédés supposent chez le professeur ; j'admire plus encore la préoccupation apostolique dont il est obsédé, mais je crains que toute cette dépense n'aboutisse en somme qu'à « ne pas déplaire » aux jeunes gens et, franchement, ce n'est pas assez.

L'esprit de ces élèves était, pour le moins aussi malade ou aussi menacé que leur cœur et c'était peut-être de ce côté qu'il fallait porter le premier et le plus sérieux effort. Un maître peut beaucoup sur ce point. L'enfant a facilement une confiance illimitée dans l'intelligence de son professeur. Il n'a pas encore rencontré d'autre supériorité de ce genre et il est même plutôt porté à exagérer la valeur de cet homme qui lui a découvert un monde nouveau. Nul livre, nulle influence ne trouveront jamais l'âme plus souple, mieux préparée à tout recevoir, à tout admettre, si bien que le professeur consciencieux a toujours peur d'abuser d'une docilité trop grande et de fausser par une empreinte trop personnelle la personnalité encore incertaine de l'enfant. Le P. Porée était précisément un de ces hommes qui peuvent beaucoup attendre de la ferveur enthousiaste de leurs

élèves. Une anecdote du temps nous montre comment un enfant, assez peu commode cependant, venait à lui.

« Avec les PP. Porée et Tournemine, dit le biographe de Voltaire, Arouet donnait licence à cet irrésistible besoin de questionner qu'ils encourageaient. Et lui reprochait-on de ne pas danser, courir, chanter, rire avec les autres, il répondait que chacun sautait et s'amusait à sa manière. C'est vers l'histoire et surtout l'histoire contemporaine et les choses du gouvernement et de la politique qu'inclinait la curiosité de son esprit: ce qui faisait dire à Porée « qu'il « aimait à peser dans ses petites balances les grands « intérêts de l'Europe ». Le Père aurait peut-être mieux fait de renvoyer le précoce politique aux jeux de son âge. »

Je ne partage pas ce dernier avis. Non, on n'aurait pas gagné grand'chose à renvoyer le jeune Arouet aux jeux de son âge. Il eût mieux valu, semble-t-il, essayer de mettre dans « ses petites balances » de quoi faire contrepoids aux prochaines influences qui allaient façonner ce souple et mobile esprit. Et, dans tous les cas, si Voltaire était irrévocablement condamné au libertinage, un enseignement plus vigoureux et plus doctrinal aurait pu atteindre un plus grand nombre de ses camarades et les sauver de la contagion.

Malheureusement le P. Porée ne semble pas avoir été, à proprement parler, homme de doctrine. « La pénétration n'était pas le fait du P. Porée, en théologie point de précision dans l'esprit. » Cette note donnée par le terrible P. André ne manque sans doute pas tout à fait de justesse. Ce n'est pas que l'huma-

niste, pendant ses années de formation, en ait négligé saint Thomas pour lire Sénèque. Il nous apprend lui-même, dans une lettre assez malheureuse, qu'il a étudié « sa » théologie. Mais cette phrase nous fait réfléchir. Les vrais théologiens sont moins sûrs de leur science et n'imaginent pas qu'un cours, fût-il de quatre ans, puisse suffire à les armer une fois pour toutes et sur tous les points.

Je ne dis pas que le dix-huitième siècle ait rien opposé d'irréfutable ni même de très imprévu à la théologie traditionnelle. Mais la vieille erreur avait pris un nouveau visage, forgé de nouvelles objections, créé une nouvelle atmosphère. « L'incrédulité jusqu'alors timide et latente, prenait, vers 1690, conscience de sa force et partout se déclarait avec un vigoureux concert. Théologique et d'apparence chrétienne avec les « Tolérants », nombreux surtout en Hollande, et avec les « Sociniens » nombreux partout depuis la Pologne jusqu'à la France ; — métaphysique avec les philosophes successeurs de Descartes, qui plus ou moins innocemment, bouleversèrent l'ancienne ontologie ; — érudite et ironique à la fois avec Bayle, Fontenelle et leurs imitateurs ; — épicurienne et légère avec les poètes libertins de France, avant-courriers de Voltaire ; — l'incrédulité, alors, est partout [1] ». A la vérité, il serait souverainement injuste d'exiger que de sa chaire de Louis-le-Grand un simple professeur de rhétorique tienne tête à une pareille coalition. D'ailleurs, le danger venait de loin, de beaucoup plus loin qu'on ne le croit d'ordinaire. N'était-il pas trop tard pour le conjurer ?

1. Rebelliau, *Bossuet historien du Protestantisme*, 3e édit. XI.

Le P. Porée a-t-il du moins réalisé ce danger, a-t-il suivi de génération scolaire en génération le progrès du mal, nous n'avons pas le droit d'en douter, mais nous ne voyons pas qu'il ait modifié ses méthodes pour les adapter à de si graves circonstances. Son apostolat, s'il fut tel que le P. de la Servière nous le décrit, ne convenait certainement plus à l'époque de Voltaire. Nous voudrions du moins que le vieux maître ait partagé nos inquiétudes et qu'il ait souffert avant nous de notre impuissance.

En appuyant lourdement sur ces réserves nécessaires, je ne pense pas m'écarter de la pensée du jeune écrivain à qui nous devons une thèse si intéressante. Tout ce qui vient d'être dit est en effet le développement d'un mot du P. de la Servière, mot charmant de justesse et d'insinuation courtoise. Porée, nous dit-il, est vraiment supérieur « là où l'esprit suffit ». Hélas, qu'il suffit à peu de chose !

Le tort ou plutôt le malheur et l'excuse de Porée est qu'il fut tout à fait l'homme de son temps. Les humanistes d'alors n'entendaient être que des lettrés, de simples gourmets d'art sans songer que ce culte exclusif est également funeste à la solide formation de l'esprit et au plein épanouissement de l'art lui-même. A leur façon très innocente, auteurs de fables latines ou professeurs de rhétorique partageaient l'universelle et incroyable insouciance de leur époque. Certes, Porée et ses confrères, dès qu'ils quittaient leurs livres, redevenaient des hommes de piété solide et d'abnégation, et l'orage qui devait éclater bientôt ne prit à l'improviste presque aucun des survivants des fêtes splendides qui se donnaient à Louis-le-Grand. Pour Porée en particulier, d'abon-

dants témoignages nous montrent que chez lui le religieux ne le cédait en rien au bel esprit.

N'est-ce pas d'ailleurs une ample preuve de vertu peu commune que d'être resté pendant toute une longue vie simplement et absolument fidèle à ses devoirs de professeur. Le P. de la Servière nous ouvre à deux battants les portes de cette classe où résonna l'éclat de tant d'éloquence. La classe finie, il suit le P. Porée dans ses entretiens particuliers avec ses élèves. Là est le charme du livre et ce qui ferait tout pardonner au Père. Plus de solennité, plus de phrases, plus d'apothéoses de Vanière ou de Fléchier. On ne voit plus qu'un homme, très accueillant et très doux, avec qui ces mauvaises têtes d'Helvétius et d'Arouet s'entendent toujours. Il les connaît depuis longtemps. Dès leurs premières années de collège, son regard a su discerner, parmi les petits pensionnaires, les futurs académiciens de rhétorique. Il y a trois ou quatre ans qu'il les voit grandir près de lui, qu'il reçoit leurs intimes confidences et les guide dans leurs travaux. Du reste, ne craignez pas que dans ses relations avec eux, il soit guidé par des préoccupations personnelles. C'est pour eux avant tout et uniquement qu'il les aime et qu'il les dirige. « Le bon père de la Sante, raconte le cardinal de Bernis, me proposa d'entrer dans la Société des jésuites ; j'en fis confidence au P. Porée qui m'en dissuada en me disant : « Mon enfant cela ne vous convient pas ; vous serez un jour une colonne et une lumière de l'Église. » En vérité, peu de professeurs ont été aimés comme celui-là et mieux mérité de l'être. Ne voilà-t-il pas ce malin Voltaire qui, pour parler de lui, quitte son sourire et dit d'une voix presque sincère : « Rien

n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée. »

Veut-on, pour finir, voir Porée lui-même, bien en face. Le voici dans une anecdote qui résume merveilleusement tout ce que nous savons de lui :

« Le fameux Tribou, raconte Desessarts, autrefois son élève (du P. Porée), en entrant à l'Opéra, vint le voir, et lui avoua le parti qu'il avait pris. Le Père gémit sur cette destinée de son élève, et l'exhorta du moins à la vertu, qui peut être de tous les états. Puis, entraîné par son goût pour les arts, il veut juger par lui-même de ce que ce jeune homme pouvait attendre du parti qu'il avait embrassé. Tribou chanta un air fort tendre. Le charme du talent produisit tout son effet sur le bon et sensible vieillard ; deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux ; il embrassa Tribou en s'écriant : « Ah ! malheureux, vous ne sortirez jamais de là. »

Assurément le prêtre et le professeur ne faisaient qu'un au moment où coulaient ces douces et nobles larmes d'admiration, d'impuissance et de tendresse.

II

LES

LETTRES SPIRITUELLES DU P. DIDON

Il fallait attendre. Délicatesse, respect, affection, tout l'exigeait. Vivant, n'avait-il pas déjà assez dû souffrir du bruit que la réclame menait autour de son nom ? Comment s'est-on décidé à rompre si vite pour lui ce silence dont les grands morts ont besoin et que d'ordinaire on leur refuse si peu ? Ce silence n'est pas l'oubli, mais un armistice d'apaisement, une trêve aux disputes partiales, un sûr acheminement à cette justice définitive dont aucune passion de combat ne vient troubler la sérénité. Une telle précipitation était, de tous points, regrettable, et puisqu'enfin on espère que le nom du P. Didon, prédicateur, apologiste, éducateur ne passera pas, on devrait montrer plus de confiance dans la solidité de sa gloire.

Je m'en expliquerais moins librement si ces lettres

1. *Lettres du P. Didon à Mlle Th. V.* (Plon).

étaient de celles qui compromettent la mémoire d'un religieux. Non, elles honorent à la fois celui qui les a écrites et celle à qui elles sont adressées ; mais ce que je me refuse à comprendre, c'est l'empressement avec lequel, si peu de mois après cette brusque mort, on a porté à l'imprimeur ces lettres intimes, chaudes encore, pour ainsi parler, des larmes qu'on a versées en les relisant. Mais, le livre est là, il veut être lu. Admis trop tôt à ces confidences, tâchons de profiter en les écoutant, et puisqu'on a voulu forcer les portes de l'histoire, abordons cette vigoureuse physionomie, avec une curiosité tranquille, indiscrète à la fois et respectueuse, comme si nous voyions se lever devant nous, à travers la poussière des chroniques, quelque grand moine du passé.

*
* *

Le jour même, où paraissait le *Jésus-Christ* du P. Didon, Léon Bloy écrivit, dans *l'Événement*, un article, éblouissant de verve et d'injustice, où il dénonçait, de confiance, l'apostasie du livre qu'il n'avait pas encore ouvert. D'autres, dans un camp opposé, escomptaient avec joie le scandale possible d'une œuvre qui allait, pour vingt raisons, à un succès retentissant, et ni les uns ni les autres ne soupçonnaient la place absorbante que gardait et garderait le Christ dans la vie intime du P. Didon.

La publication de ces lettres aura causé chez quelques-uns une surprise ou une déception analogue. En effet, que ne pouvait-on pas craindre ou espérer de ces confidences dont la bonne moitié est datée de Corbara ? Lui, si libre en chaire, si spontané,

si peu maître des ébullitions de son génie, comment n'aurait-il pas lâché dans l'abandon d'une causerie intime quelqu'un de ces mots incendiaires que seule la véritable amitié excuse parce que seule elle les comprend ? — Eh bien non ! n'en déplaise à quelques-uns, il ne parlera que du Christ, et de l'ascension de l'âme, et du sacrifice, et des ivresses de la croix.

Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres, je veux être un souffrant, un éprouvé, un martyr.

Aux heures de son agonie, dans cet hymne sanglotant que le Christ a récité, il y a ces mots criés vers Dieu : « Tu as fait passer sur moi tous les flots de ta colère. »

Et qu'avait-il fait le Christ ? Du bien. Nous, nous avons à expier ; rien de mieux que la flamme nous dévore et qu'elle consume nos misères accablantes. Je ne m'en plaindrai pas.

Tels étaient ses sentiments au lendemain de son arrivée à Corbara, telle son attitude, par un miracle de volonté et de foi, au moment où avait été frappé le terrible coup. Laissons-le nous raconter lui-même cette scène triste, solennelle et décisive.

Quand je suis entré chez lui (chez le Père général), en me prosternant selon l'étiquette dominicaine, il s'est levé, m'a embrassé ; puis, il s'est rassis dans son fauteuil. J'étais à côté de lui, à gauche. J'ai pris la parole et je lui ai dit : « Mon Révérendissime Père, me voici pour recevoir vos ordres. » — Eh bien ! m'a-t-il répondu d'une voix émue et étouffée, c'est grave et triste. Vous n'êtes pas sans savoir la fâcheuse impression produite par vos conférences ; vous avez pris une mauvaise voie, vous n'êtes pas un apôtre, vous êtes un tribun ; vous ne convertissez pas les incroyants, vous les confirmez dans leur incrédulité ; vous n'avez pas

l'esprit de l'Évangile ; vous avez compromis l'Ordre en disant qu'il était dans vos idées. »

J'ai écouté tout cela sans mot dire. Il me semblait qu'une force plus haute me commandait de me taire. Je me suis tu, dans la plus parfaite quiétude et la plus inaltérable sérénité.

J'ai accepté avec une sérénité et une joie étranges, cette première grande épreuve... Je suis heureux d'avoir été jugé digne de souffrir pour la cause sainte à laquelle j'ai voué ma vie. C'est le commencement du long martyre. Je suis prêt à tout. Qu'importe ma personne ! L'œuvre sainte à laquelle je me suis voué, l'œuvre du salut des païens modernes, voilà l'essentiel. Nulle force ne m'arrêtera.

Libre aux esprits prévenus de flairer à tout prix un commencement de révolte dans cette résignation exaltée. De tels soupçons sont faciles à certaines âmes et ont de tout temps précipité les apostasies. Mais, de bonne foi, pouvait-on demander à cet apôtre de désavouer ses propres sentiments, et n'avait-il pas le droit de répéter pour les défendre les vigoureuses paroles de Fénelon, injustement mis en cause, affirmant la pleine orthodoxie de ses intimes pensées? « Je n'ai jamais pensé les erreurs qu'ils m'imputent... Pour ma pensée, je puis dire que je la sais mieux que personne; c'est la seule chose qu'on peut prétendre savoir mieux que tout autre sans présomption. »

Ainsi de lui. Certes il y avait eu des fautes de jugement dont la sagesse des supérieurs avait dû s'alarmer ; mais enfin l'œuvre qu'il avait voulue était bonne, il le savait et il avait bien le droit d'en espérer, envers et contre tous, le triomphe. « Nulle force ne

m'arrêtera. » Isolez ces mots et vous arriverez à en faire la devise d'un révolté ; mais, comme ils changent de sens quand on voit celui qui les prononce accepter humblement cette consigne de silence et s'embarquer sans hésitation pour un exil indéfini !

L'épreuve pourtant était rude. Prudence de la chair ou prudence de l'esprit, plusieurs vieilles amitiés devenaient silencieuses au moment où il aurait eu le plus besoin d'elles. Il s'en plaint amèrement dans quelques lettres qui sont parmi les plus belles de cette série et d'où l'orateur a presque tout à fait disparu.

Oh ! la trahison des amis, leur défiance, leur soupçon, leur doute, leur abandon... voilà la vraie douleur. Ceux qui ne l'ont pas connue n'ont rien senti. Ils n'ont pas même été égratignés à la peau.

« Oh ! la trahison des amis ! » Comme auprès d'elle, le petit bruit de la presse parisienne le touche peu ! « C'est une poussière que le vent emporte », et il sera content si cette poussière ne va pas aveugler quelque vieux frère d'armes. Car c'est la torture poignante. Les lettres sont rares, elles tardent à venir, qui sait ce qu'on dit, ce qu'on chuchote, ce qu'on tait là-bas, quand on pense à lui?

Je pense qu'à Paris, au couvent, on est plus tranquille. J'ai écrit au P. S..., au P. H..., au P. D..., au P. Mil... Qu'ils aient donc foi en moi ! Ma nature ne leur est-elle pas connue ?

Oh ! les amis, les amis, les amis indomptables, les amis plus inébranlables que le roc, les amis qui ne bronchent pas, qui ne doutent pas, les amis qui ont la foi vivante... O les amis, où êtes-vous ?

Le plus douloureux c'est que, par moment, il se rend compte vaguement des singularités de sa nature. Il entrevoit qu'il n'est pas lui-même facile à comprendre et qu'on peut aisément se tromper sur lui. Qu'y faire ! C'est le défaut de son âme tumultueuse et tourmentée.

Est-ce ma faute si je ne suis pas un petit ruisseau blanc bien clair, roulant sur des cailloux bien blancs qu'on voit à travers son onde transparente ?

Est-ce ma faute si je suis parfois un torrent gonflé par les trombes ? un lac mystérieux encaissé dans de hautes montagnes qui voilent son fond bien que son eau soit l'eau pure du glacier ?

Est-ce ma faute, enfin, ma fille, si je suis une mer aux falaises escarpées et dont les pêcheurs, qui se croient avisés, n'ont pas pu trouver en certains endroits les profondeurs ?

S'il n'était à ce moment en pleine détresse, on serait tenté de sourire en face de ces images contradictoires dont la plupart conviennent si peu à son caractère et à son talent. Chez lui, en effet, les profondeurs sont plus apparentes que réelles : ni « ruisseau blanc », ni mer insondable, torrent plutôt, son intelligence s'excite, court et bouillonne à la surface des idées. « Gonflé par les trombes, » ce mot peint à merveille l'origine des systèmes qu'il croit tirer de sa propre substance. Non, cet esprit ni ne se nourrit ni ne se développe par le dedans. Comme chez ceux qui sont avant tout orateurs, dans son travail, images et impressions précèdent l'idée. Ardente et généreuse, son âme se laisse prendre à tout ce qui brille et qui lui paraît nouveau, et trouve vite, non dans le long

effort de la réflexion, mais dans une improvisation enflammée, de quoi légitimer un système presque aussitôt adopté qu'entrevu. Qu'il prêche, qu'il écrive, qu'il conduise un grand collège, sa méthode ne varie pas. Quand nous aurons les lettres de ses dernières années, il sera intéressant de le voir prendre au vol, pour leur donner un essor plus impétueux, les idées qui le dirigent dans sa réforme d'Arcueil. Ici, avec quelques lettres de plus, on pourrait presque le suivre pas à pas dans le travail qui préparait ses deux volumes sur le Christ. On verrait le contre-coup de chaque nouvelle lecture, le moment où la secousse d'inspiration lui est donnée, l'heure chaude des découvertes, en un mot tout ce travail de fusion hâtive qu'avec son besoin de violentes images il a comparé à une « navigation au milieu d'effroyables tempêtes sur l'océan de la vérité ».

Lui-même essaie quelque part de se définir et d'expliquer ce qui, « dans son individualité », effarouche « les bons vieux conservateurs », scandalise d'autres braves gens et met en fureur les Pharisiens. Qu'a-t-il donc voulu, que veut-il encore ? Tout simplement vivre de la vie du Christ, et communiquer cette vie au peuple innombrable des incroyants.

Or, quand on veut aller vers les incroyants... le premier obstacle qu'on rencontre est celui-ci : la politique et la science. « Oh ! pardon, vous disent-ils ; vous venez me parler d'une religion qui est contraire à la liberté politique, à la République, à la démocratie, au progrès, à la science ; nous ne vous écouterons même pas. »

Que fera l'homme de Dieu ? Il prouvera que « la religion catholique, non seulement n'est pas en anta-

gonisme de fond avec la science vraie, la liberté politique, la forme républicaine... mais au contraire que, seule, elle a le secret de conduire à bien toutes ces grandes forces ».

Et comme la meilleure démonstration est celle de la vie et non celle des mots, je n'ai pas seulement parlé, j'ai dit : *Regardez-moi. Voilà un homme moderne, plus moderne que vous peut-être*, ayant le culte de la science, le culte de la liberté politique, voilà un républicain, voilà un démocrate, voilà un progressiste... et un croyant, un apôtre du Christ.

Qu'on veuille bien relire lentement cette page et on comprendra ce que j'essayais d'insinuer tantôt en disant que cette intelligence de prédicateur ne se nourrissait pas par le dedans. Ainsi donc il est moderne, parce qu'il veut l'être, parce que cette épithète est fascinante, et qu'en se couvrant d'elle, il se grise et grise du même coup son auditoire. Que voilà bien l'orateur dans sa force et dans sa faiblesse ! Son discours ne jaillit pas de sa propre substance intellectuelle et n'est pas amené par le long travail de sa pensée profonde. « Plus moderne que vous. » Il va d'un bond fougueux et sans plus de réflexion à tout ce qui porte ce signe voyant et sacré ; par une assimilation merveilleusement rapide, il fait sienne, il prêche, il aime comme sienne telle idée qui, hier, lui était étrangère et il trouve, pour la défendre, des accents « qui le surprennent lui-même et qu'il ne se connaissait pas ».

Les penseurs vont d'une autre allure. Ils ne se soucient pas d'être modernes, et il se trouve pourtant que du simple fait de leur travail personnel et vivant,

ils devancent tous les vrais besoins et les meilleures aspirations de leur temps. Eux disparus, leur œuvre reste, et journalistes ou orateurs en vivent pendant des années sans en épuiser l'actualité. Rien, au contraire, n'est plus changeant que la modernité recherchée pour elle-même. Le fétichisme de la science à qui le P. Didon demandait un passeport pour pénétrer chez les incroyants, qui donc, aujourd'hui, parmi les sages n'en est pleinement revenu, et qui, même parmi les naïfs, ne commence à s'en fatiguer ? Qu'importe ! L'orateur apôtre doit se prêter à toutes les faiblesses de son temps, et tant que ce grand mot de science resta de mode, il fut bon, il fut nécessaire qu'une voix sonore, puissante et populaire sortît de nos rangs pour l'acclamer.

*
* *

Mais revenons en arrière, aux premiers jours de son exil : aussi bien sa vie de religieux et d'apôtre n'en a connu ni de plus amers ni de plus beaux. Si la soumission est parfaite, la lutte intérieure dure encore et le cœur n'est pas pleinement apaisé. Et comment le serait-il ? Qu'on se demande ce que dût être pour cet homme d'action, de bruit, de zèle, le brusque silence et le subit isolement de sa « chartreuse », de sa « prison », de sa « tombe », pendant que les éternels soupçons, empressés chez les uns, douloureux chez les autres, ne cessaient de déferler avec les vagues contre ce rocher perdu où sa propre impuissance le consumait. Certes, de telles souffrances, où de moins vaillants auraient sombré, marquent pour toujours un homme du signe des élus

de Dieu, et l'on peut bien dire que si les hardiesses du prédicateur avaient, selon le mot du R. P. Général, risqué de compromettre l'ordre de Saint Dominique, cette héroïque soumission effaçait glorieusement le passé et donnait un nouveau prestige à la discipline monastique du vieux temps.

Une douleur l'attendait qu'il n'avait pas prévue. Elle lui vint de celle-là même à qui cette correspondance est adressée. Que se passa-t-il ? Eut-elle, un instant, peur, elle aussi, d'une apostasie possible, fut-elle sur le point de retirer sa confiance première ou de se décourager à la pensée de l'éclipse qui allait peut-être la laisser dans les ténèbres, nous n'avons pour le savoir que les lettres, fières et tendres, que lui portent son pardon.

Ces lettres, que nous ne devrions pas connaître encore et que nous offre une humilité trop généreuse se passent de commentaires et en disent long sur les souffrances morales de l'exilé et sur les perspectives qui se déroulèrent devant la clairvoyance irritée de son esprit.

Vous avez douté de moi, vous aussi. C'est mal. Je vous avais donné une affection divine, j'avais gardé mon cœur haut... Dans un instant de délire, vous avez tout méconnu. Je pourrais me retirer. Je reste. Je vous pardonne... Un jour, peut-être, plus tard, je vous raconterai toute ma vie. Vous en lirez les pages, vous verrez ce que Dieu y a ecrit, *ce que d'autres y auraient voulu écrire*, et vous bénirez ces forces invisibles et cette Providence qui garde les simples et les sincères dans leur voie.

J'ai une situation délicate à éclairer et à équilibrer. Ce que ma conscience, éveillée et avertie, sous le regard de Dieu, me dira de faire, je le ferai sans me soucier d'aucun

jugement humain, ennemi ou ami, peu importe... Je ne veux pas être la cause de la perte d'aucune âme.

... Vous savez bien, pauvre petite, que ma vocation m'est chère au delà de tout, et que je ne pourrai jamais regimber contre cet aiguillon divin qui m'emporte vers le Christ...

Et il termine ces lettres, les plus sincères, les plus humaines de toute cette correspondance, par cette ligne admirable :

Ayez foi. Je suis à vous dans l'inexprimable tendresse de ceux que le Christ a aimés et qui ont souffert.

Cette tendresse, dont il parle souvent, on voudrait la connaître à fond, en vue de s'édifier sur la psychologie des grands orateurs. On serait curieux de savoir le rôle que joue le cœur, la place que tiennent les affections dans la vie intime de ces hommes, dont la parole semble jaillir d'un foyer d'ardente et profonde passion. Quand de surprenantes épithètes leur montent aux lèvres, pouvons-nous les prendre au mot, et n'y a-t-il pas lieu plutôt de remarquer ici encore un de ces artifices inconscients qui décuplent la puissance du poète et de l'orateur?

A en juger par les lettres que nous avons de lui, — et ces lettres sont, sur ce point, d'une extrême netteté, — le P. Didon n'était pas un affectif. Cette âme de moine était avant tout forte, virile, austère. Affectueuse plus qu'aimante et sans ombre de mollesse; passionnée, si l'on veut, mais au sens sévère du mot, et sans aucune des faiblesses qui, dans notre psychologie sommaire, accompagnent d'ordinaire la passion.

Évitez, — écrivait-il un jour, — évitez les témoignages

extérieurs et sensibles de votre tendresse. L'esprit dominicain est épanoui, libre, joyeux, aimant, mais austère. Notre tendresse est au dedans, et elle s'élève en haut plutôt qu'elle ne se traduit par la matière.

On le voit, plus loin, appuyer et renforcer par des considérations surnaturelles cette indépendance de cœur qui répondait peut-être plus qu'il ne le pensait lui-même à ses tendances intimes et à son tempérament.

Je ne me suis jamais attaché à aucun être depuis que j'ai commencé à vivre de ma vie personnelle, sans que Dieu ne fût le lien entre cet être et moi. Jamais la matière ne m'a captivé, jamais le créé ne m'a suffi.

Captiver et suffire ; quelle différence — pour la plupart des âmes — entre ces deux mots, qu'un parallélisme héroïque et candide semble ici presque confondre !

Là où j'ai mis mon cœur, j'ai toujours voulu l'Infini... Là était le secret de mes affections profondes ; le reste, un détail. (*Notez encore ce mot qui dit tant de choses!*)

Avide de Dieu, je l'ai toujours vu et mis dans ce que j'ai aimé... Ce que j'ai aimé n'était vivant à mes yeux que par le Dieu qui l'habitait, que par le Christ qui y rayonnait...

Quand ces êtres-là ont eu rejeté Dieu... ces êtres-là sont morts.

Voilà, certes, une façon dégagée de s'élever au-dessus de nos humaines misères. On ne trouve là aucune trace de ces brisements d'âme dont le souvenir donne sans effort à la parole et aux exemples de quelques saints une si poignante efficacité. D'ail-

leurs, en dépit d'un peu d'éloquence, toutes ces observations intimes semblent d'une parfaite justesse. Il revient un peu plus loin à ce sujet, et promène sur son propre cœur un regard tranquille, dont la froide pénétration confirmerait à elle seule l'exactitude de ces analyses.

L'idée joue un grand rôle dans mes relations d'âme. Je ne me suis jamais nourri du sentiment tout seul. Partout où je vis, il me faut de la clarté ; mes tendresses profondes n'éclosent qu'à la lumière.

Ces lignes sont un document psychologique de premier ordre ; je n'ai pas besoin de faire remarquer le bonheur de plusieurs de ces formules, ni comment le sentiment intellectuel ainsi défini cesse d'être, à proprement parler, une vraie tendresse.

Voilà pourquoi, lorsqu'un être n'est plus en communion d'idées avec moi, l'amitié se refroidit vite, et, si les divergences, les oppositions s'accentuent et s'aggravent, quelquefois elle meurt.

Vous autres, femmes, vous n'êtes point ainsi. Vous vivez de tendresse. Vous vous froissez, vous vous piquez, vous vous mordez, et puis une caresse, un baiser... et tout est oublié.

Il ne saurait en être de même des hommes. Le premier fondement d'une union des âmes, c'est l'harmonie des convictions personnelles... Je tenais à vous exprimer en toute précision ces choses, afin que vous comprissiez, une fois pour toutes, la différence profonde qui sépare l'homme et la femme dans leur mode de sentir et d'aimer.

Il se hâte un peu — à sa vive manière — de généraliser cette dernière remarque, et de prêter à tous les hommes sa propre noblesse et élasticité de sen-

timents. Mais, sans lui chercher, à ce sujet, une vaine querelle, admirons plutôt comment une telle disposition ouvrait au Christ toutes grandes les portes de cette âme uniquement avide de Dieu. Le nom du Christ est à toutes les pages de cette correspondance, et les plus distraits auront remarqué comment cette union devint chaque jour plus intime, plus affectueuse et plus absorbante, pendant la longue solitude de l'exil. C'est là et non pas dans des soupçons odieux qu'il faut aller chercher « les dessous » de cette *Vie de Jésus* qu'il avait dès lors l'ambition d'écrire. Je n'ai pas à parler ici de cette œuvre qui dut, aux années d'épreuve, la bénédiction d'un immense succès. Disons seulement que les lettres du P. Didon sont le meilleur commentaire de son livre, qui serait, je pense, plus vibrant encore, sans doute, et plus beau, si la parole humaine pouvait traduire, en même temps que la pensée d'un homme, le vivant témoignage de son cœur et de sa vie.

*
* *

La direction spirituelle donnée par le P. Didon est bien celle qu'on devait attendre d'une nature prédestinée aux triomphes de la parole. C'est une direction oratoire. Au lieu, en effet, que d'autres directeurs tâtonnent autour de l'âme pour arriver à la bien connaître et à ne rien lui prescrire qui ne s'adapte parfaitement à elle et ne l'achève en la transformant, au lieu d'aller pas à pas et de ne demander à chacun que ce que son courage du jour même et de l'heure peut donner, lui, d'une brusque violence, il

enlève l'âme à ses propres misères, et, par une rapide infusion d'héroïsme, il la rend tout ensemble avide et presque capable de sainteté.

Écoutez comme il parle dès les premiers jours :

L'immolation sera dure, ma pauvre enfant, mais elle sera héroïque. Je vous réponds que je ferai de vous quelque chose de grand. Ce qui est vulgaire et bas m'est odieux... Venez sur la montagne.

Comme mes montagnes sont belles ! comme je me sens leur fils ! je veux que votre âme habite leurs cimes blanches, inaccessibles et que... vous habitiez où j'habite, dans la pleine lumière de Dieu.

On le voit, c'est une vraie suggestion.

Ne soyez pas trop paresseuse... Quittez dès le matin votre lit et ne vous y jetez plus que par un impérieux besoin. Les âmes vaillantes tiennent le corps debout. Elles ne lui permettent la station horizontale que pour réparer les forces perdues, et, dès que la provision ou la réparation est faite, le corps se dresse comme si un invisible ressort le commandait.

J'ai choisi ces dernières lignes à cause de l'image du ressort qui rend bien l'action immédiate de ces sommations entraînantes ; mais je dois ajouter qu'il est rare de rencontrer, dans ces lettres, de telles applications au devoir quotidien. La chose d'ailleurs s'explique aisément. On ne demande pas à une sonnerie de clairon de préciser par des nuances le programme de l'assaut dont elle donne le signal, et, tout au rebours de la méthode des « basses vallées » par où François de Sales faisait cheminer sa Philothée, cette méthode des sommets, plus idéale que

concrète, ne peut s'arrêter aux menus détails. « Montez, » « grandissez, » « n'ayez d'autre vertu que l'oubli de vous-même, » ces brèves consignes, criées du haut de la montagne, sont toutes-puissantes sur une âme que fascinent la présence et la parole du directeur.

Car il est toujours en vue, et c'est nécessaire, puisque la marche de l'âme en avant est une constante réponse au geste de ce bras qui lui montre les hauteurs, à la voix qui l'excite et l'encourage. Tout orateur a ainsi l'invincible besoin de mêler sa propre personne au débat, et de nous mettre à l'unisson de ce qu'il sent et de ce qu'il pense. Ainsi du P. Didon, dans ses lettres spirituelles :

Jetez-vous en Dieu, criez vers moi et soyez heureuse.

Et plus explicitement :

Il faut que vous partagiez ma foi... La foi ne se commande pas, elle s'inspire. Pour peu que vous soyez en communion avec mon âme, il est impossible que vous ne vous sentiez pas envahie par la lumière. La lumière de Dieu est ma vie. Je suis comme un pâtre sur la montagne, je respire le grand air pur qui souffle là-haut...

Cette personnalité intense est le caractère distinctif de ces lettres. Par là s'explique à la fois, et leur force, et leur faiblesse. Toutes-puissantes sur les âmes qui, de près ou de loin, ont subi pour leur plus grand bien cette merveilleuse fascination, elles auront moins d'efficacité sur d'autres qui admirent cette éloquence plus qu'ils ne sont attirés et gagnés par elle. Mais ceux-là mêmes qui préfèrent les vrais maîtres de la correspondance spirituelle — et, entre

autres, ce Fénelon dont chaque lettre semble avoir été adressée à chacun de nous — n'hésiteront pas à reconnaître que la lecture de la correspondance du P. Didon est singulièrement réchauffante. Et nous tous, pèlerins des « basses vallées », n'avons-nous pas besoin d'entendre parfois ces brusques appels d'en haut qui nous forcent à relever la tête et nous redisent que certaines âmes, parties de notre misère, vivent pourtant d'idéal et ne quittent pas les sommets.

*
* *

A restreindre notre étude au simple point de vue littéraire, force nous est d'avouer que ces lettres — où à chaque page on sent le prédicateur — ne sont pas des lettres au sens français et exquis du mot.

Le style en est tendu, l'inspiration haletante, le lyrisme fébrile et trop prolongé, les images excessives. On évoque malgré soi les Mages des *Contemplations*. S'il comprime sa verve éloquente, ce n'est qu'après en avoir laissé gronder les premiers éclats, et encore ne la comprime-t-il pas toujours. Chose étonnante et sans doute unique dans notre histoire littéraire, pas un sourire ne vient égayer la gravité passionnée de cette correspondance. Grande éloquence ou simple bon sens, ce sérieux éternel me déconcerte ; j'ai besoin de revenir à saint François de Sales ou à ce grand Joseph de Maistre qui savait comme personne « raisonner pantoufle » avec l'amitié.

Aimez les pommes de terre frites, si vous voulez, mais

ne les mangez qu'avec la permission du médecin et en remerciant Dieu d'avoir fait de si bonnes choses.

Ou bien encore.

Sans être devenu un sylphe, j'ai maigri. J'ai perdu *trois trous* à ma ceinture de cuir jaune et je boutonne mes cols de chemise sans difficulté.

Il doit y avoir une autre façon de dire ces choses, je ne sais quel milieu charmant entre l'auréole et le « col de chemise », entre la prose et la poésie.

L'esprit manque et la grâce « plus belle que la beauté » et plus piquante que l'esprit. Bagatelles et frivolités, sans doute, mais qui ne sont pas inutiles pour atténuer le trop vif éclat de dons plus sublimes et qui, sans rien lui enlever de sa vraie force, donnent à l'éloquence plus de charme et de séduction.

*
* *

Ainsi, de quelque côté que nous l'examinions, ce recueil de lettres éclaire d'un jour nouveau ce tempérament d'orateur. Nous comprenons mieux maintenant le portrait — d'ailleurs assez mal venu — placé en tête du volume et qui semble avoir été pris quelques secondes avant l'exorde d'un discours. Rude figure de montagnard, solidement rejetée en arrière, vibrante à la fois et volontaire, et qui, dans cette défensive encore muette, a déjà je ne sais quel air de provocation. Au repos encore, mais à la première vive impression ces traits vont frémir, et on le voit bien. Intelligence oratoire, les premières images rencontrées rallieront bientôt le bataillon des

idées de surface, des sentiments généreux et des paroles sonores.

Il ouvre la bouche, et voilà qu'il est surpris lui-même — et joyeusement — des hardiesses qui lui viennent. Il s'abandonne à ce jeu enivrant des soudaines intuitions et des découvertes imprévues. La sensibilité est de la fête, elle s'émeut, elle se cabre, consciente cependant et calme dans ses profondeurs pendant qu'elle semble bouleversée par l'orage des grandes passions. Sublime puissance de l'homme sur l'homme. Il nous saisit, il nous trouble plus qu'il n'est troublé lui-même, il nous entraîne, et notre raison maussade est bientôt subjuguée. Tant qu'il est là, tant qu'il parle, nous ne sommes pas maîtres de nous, si bien qu'enfin, pour être jugé de sang-froid, il faut, par une nécessaire injustice, que le « monstre » ne soit plus là.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION
DU CLERGÉ ANGLICAN

I

L'ASSIMILATION
DES PRINCIPES CATHOLIQUES

W.-Ch. Lake (1817-1897)

Un danger assez imprévu menace l'Église anglicane ; une transformation dont manifestement le lent travail remonte loin, mais enfin qui ne s'était pas encore accusée de façon notable, est mise brusquement en évidence et s'impose aux réflexions de tout le pays. Depuis quelques années les statistiques officielles constatent une diminution croissante et relativement considérable dans le recrutement du clergé. Le fait est indiscutable et, sans songer à le nier, les intéressés, évêques et congrès ecclésiastiques, se demandent ce qu'il faut essayer pour arrêter le mal avant qu'il soit trop tard. Journaux et revues leur viennent en aide, et pendant de longues semaines, grâce à l'usage anglais qui autorise la collaboration de tous à une discussion pendante, grâce au souci, très anglais aussi, de la chose commune, lettres, directions, lamentations, panacées de toute provenance se sont

accumulées dans le débat sous cette rubrique inquiétante: *Dearth of candidates for holy orders*, la grève des vocations [1].

« L'*Église* n'est plus une carrière, disent les uns, la dîme perd chaque jour de sa valeur, le train de maison se fait trop coûteux, les espérances d'avancement trop incertaines, les subsides pour les vieux jours trop dérisoires. »

« La foi s'en va, disent les autres, et nous ne voyons plus le moyen de signer des formulaires qui pour nous n'ont plus de sens [2]. »

« C'est la prose qui vous tue, intervient un autre ; faites donc appel à l'héroïsme des jeunes, proposez-leur hardiment sept ou dix ans de pauvreté, de célibat, d'obéissance ; semez l'enthousiasme et vous récolterez les vocations [3]. »

« Permettez-moi, dit un quatrième, de vous indiquer les sept causes de l'état qui nous préoccupe [4]... » et la discussion continue...

1. Les publications initiales autour desquelles se groupent les communications sont surtout le *Winchester Diocesan Conference report* et l'enquête lancée par le *Commonwealth*, octobre-novembre 1901. Voir aussi le *Guardian*, le *Pilot* et un article curieux de la *Saturday Review*, 5 octobre 1901. Depuis que ces lignes ont été écrites, le problème est devenu chaque année plus inquiétant.

2. L'évêque de Winchester et le chanoine Scott Holland se refusent à reconnaître l'importance de ce facteur: j'avoue ne pas pouvoir entrer dans leurs raisons.

3. *Saturday Review*, 5 octobre 1901. D'ailleurs — et la constatation en est piquante — il ne s'agit pour l'auteur de cet article, que d'un héroïsme provisoire, *for the first seven or ten years*. La même thèse fut reprise ailleurs (*Pilot*, 15 février 1902), mais sans adoucissement de ce genre par le révérend Dolling qui avait qualité, plus que personne, pour parler d'abnégation et de dévouement.

4. *Pilot*, 19 octobre 1901.

Ils ont tous raison. Il semble pourtant qu'entre tant de causes, deux se détachent dont l'action est plus étendue, plus directe et plus efficace. Jusqu'ici le clergé anglican se recrutait d'autant plus facilement que les conditions de cette carrière étaient plus ondoyantes, ses obligations plus vagues, ses responsabilités moins bien définies, Or nous sommes, et l'anglicanisme lui-même, à l'heure des situations nettes. Il y a vingt ans, il n'était pas tout à fait nécessaire de formuler explicitement ses vues sur la divinité du Christ ; aujourd'hui, un incrédule pleinement conscient de sa vraie pensée hésitera fort avant de prendre les ordres et voilà, de ce chef, bon nombre de candidats écartés. L'autre cause est plus consolante pour ceux qui s'intéressent à l'avenir du christianisme en Angleterre. Il y a moins de ministres parce qu'on se fait aujourd'hui du ministère une idée bien plus sévère, bien plus haute, bien plus parfaite qu'autrefois. Jadis la vie d'un clergyman, même excellent, différait à peine de celle d'un laïque, et les écoles les plus exigeantes ne lui demandaient, en outre d'une correction absolue et du respect de lui-même, qu'un certain air plus religieux que clérical, rien en un mot qui fût de nature à épouvanter un candidat honnête homme et à lui imposer, au seuil du presbytère, une longue et sérieuse réflexion. Tout cela est bien changé. Le *High Churchman* de maintenant se croit prêtre, au sens étroit et rigoureux du mot, et par une contagion inévitable, chez le *Low Churchman* lui-même, bien qu'il garde ses anciennes répugnances contre le *sacerdotalisme*, la conception du ministère ecclésiastique s'est transformée.

Ainsi, de quelque côté que l'on vienne et à quelque

parti qu'on appartienne, les vocations sont plus rares précisément parce qu'on reconnaît aujourd'hui plus que jamais la nécessité d'une vocation [1].

Ici, comme toujours, la meilleure façon de comprendre le présent est de regarder le passé. Comme tout ce qui vit, le clergé anglican a beaucoup évolué au cours du dernier siècle ; mais, comme tout ce qui est anglais, il a évolué lentement. Voici, fort à propos, un livre important qui nous permet de suivre cette évolution dans l'un des deux camps qui se partagent l'anglicanisme. Avec le doyen de Durham, William-Charles Lake, nous voyons la *Haute Église* aller paisiblement de Keble et de Pusey jusqu'à lord Halifax. Le spectacle en vaut la peine, et alors même qu'il ne résumerait pas cinquante ans d'histoire religieuse, nous trouverions encore quelque profit à admirer chez un homme sage et grave ce don si rare, fait de générosité, d'intelligence et de franchise, qui consiste à s'adapter au progrès intérieur d'une idée que l'on croit juste, et à suivre de toute l'âme les conséquences de cette idée.

I

Avouons-le dès l'abord, W.-Ch. Lake est un homme de second plan, mais de tels hommes offrent souvent un intérêt non certes plus vif, mais plus direct que

1. Ce qui complique singulièrement le problème, c'est qu'il est strictement resserré aux limites de l'Angleterre et de l'Église anglicane. En Irlande, — je ne parle évidemment pas du clergé catholique, — en Écosse et dans les mille sectes anglaises, la diminution des vocations est moins sensible.

les initiateurs eux-mêmes. Pour ceux-ci, en effet, nous sommes tentés de ne pas les distinguer assez de l'idée qui s'est incarnée en eux et qui pourtant est bien loin de les définir. L'homme risque de nous retenir par ce qu'il a précisément d'original et d'incommunicable, par cet ensemble de dons singuliers qui lui auraient attiré des imitateurs et des disciples sur toutes les routes où il lui aurait plu de marcher. Cela est vrai, en particulier, du mouvement religieux qui, depuis soixante-dix ans, travaille l'Église d'Angleterre. Il est tout entier dans Newman, mais Newman est autre chose que le mouvement d'Oxford. Charles Lake, au contraire, son disciple, ne nous distraira en aucune façon de notre étude, et comme le disait un critique, « en lui on peut suivre les changements qui ont affecté la vie religieuse d'une portion si considérable du pays [1] ».

Il a été élevé en pleine légende, ou, pour parler plus exactement, lui et le groupe de ses condisciples ont travaillé de toute l'ardeur de leurs jeunes années à la formation d'une légende qui devait consacrer à tout jamais dans l'histoire religieuse d'Angleterre le grand nom du docteur Arnold [2]. Quand je parle ici de légende, je n'entends diminuer en rien la gloire du réformateur de Rugby, mais je veux seulement marquer comment se forma autour d'Arnold cette atmosphère d'admiration enthousiaste, de poétique dévouement

1. *The Academy*, 25 janvier 1901. — Lake, né en 1817, nommé doyen de Durham en 1869, a pris sa retraite en 1894, et est mort en 1897.

2. Sur Arnold, cf. un chapitre très important de M. Dimnet. (*La pensée catholique en Angleterre*). J'ai consacré aux sermons d'Arnold un chapitre dans l'*Enfant et la vie*.

et de ferveur conquérante, en dehors de laquelle un homme, si méritant qu'il soit, ne peut devenir un héros. Chose vraiment remarquable, il a suffi d'une douzaine d'enfants pour immortaliser la trop courte carrière de l'un des plus fameux éducateurs de ce siècle. Le prestige exercé par lui n'avait pas été soudain. Arnold était *headmaster* déjà depuis deux ou trois ans et Rugby ressemblait encore, à peu près, comme les autres *public schools*, à une « caverne de brigands [1] ». Mais pendant que les amis de Tom Brown méditaient quelque nouvelle sottise, un petit homme se promenait gravement, entouré de quelques camarades, dans les vastes cours. Il s'appelait Arthur Stanley et commençait de façon précoce ce métier de charmeur qu'il devait exercer toute sa vie.

C'était un de ces gentils enfants, d'apparence un peu féminine et qui semblent n'avoir jamais subi que l'influence maternelle. « Il n'y avait aucun jeu dont il sût les règles, nous raconte soixante ans plus tard un contemporain encore indigné, il ne savait pas même lancer une balle aussi bien qu'une petite fille, et quant à sauter [2] !... » Rien en lui d'ailleurs de sentimental, ni même, à proprement parler, de tendre. Il n'eut peut-être dans toute sa vie qu'une seule vraie passion, celle qui l'attacha pour toujours au docteur Arnold. A peine arrivé au collège, il avait été, en effet, conquis par l'intensité de vie que révélaient les moindres paroles de cet homme extraordi-

1. Arnold, *Sermons*, t. V, p. 74. Il suffit de se rappeler *Tom Brown* pour voir que le mot n'est pas si fort qu'il le paraît.

2. Article dans les *Good words*, octobre 1895, reproduit en partie dans les *Memorials* de Lake, p. 4.

naire. L'élite de ses condisciples, Lake, Vaughan et quelques autres, commençait aussi, sans doute, à être subjuguée, mais sans avoir conscience encore de la séduction grandissante. Stanley les aida à démêler plus vite ce qui se passait en eux, et bientôt, pour cette poignée de fidèles, Arnold devenait le véritable héros, ou, comme dit encore W. Lake, le « premier amour ».

Ce bon doyen Lake a quelque peine à pardonner à Stanley, son meilleur ami d'alors, les excès où les conduisait leur enthousiasme. La petite bande passait toutes les récréations à deviser de choses sérieuses, à commenter la dernière classe du héros, son dernier sermon.

Le cricket avait été jusque-là mon meilleur ami, raconte-t-il mélancoliquement dans ses *Mémoires*, mais, une fois devenu l'intime de Stanley, il me fallut bien renoncer aux jeux. Presque toujours, lui, Charles Vaughan et moi nous passions nos temps libres à nous promener en causant, — grosse sottise que depuis je me suis souvent amèrement reprochée [1].

Lake se rappelait mieux encore, et avec une reconnaissance sans bornes, ce qu'il devait à son maître.

Si on me demande, écrit-il, en quoi consistait la puissance éducatrice d'Arnold et ce qui en lui impressionnait le plus les enfants que nous étions alors, je dirai que tout venait de ce que nous sentions en lui véritablement un grand homme, d'une grande valeur morale unie à des qualités intellectuelles de premier ordre... Dès notre premier contact

1. *Memorials*, p. 12.

direct avec lui, nous comprenions que nous avions affaire à un homme fortement religieux, à quelqu'un qui ne ressemblait à aucun de nos autres maîtres et qui voulait notre bien passionnément. Je vois encore le jour où j'éprouvai cela pour la première fois. Dans la *fifth form* (avant-dernière classe) j'avais été paresseux, et mon bon vieil original de professeur ne me cotait guère. Je n'avais vu Arnold de près qu'une fois et pour recevoir une forte punition. Quand je me présentai à mon examen de passage, j'avais de lui une peur terrible. L'examen fut convenable. Arnold me dit gravement : « Maintenant, Lake, je vois que vous pouvez bien faire si vous voulez, et je compte que vous voudrez. » Ces quelques mots m'ont changé de fond en comble et je n'ai plus été paresseux depuis [1].

Depuis le beau livre que Stanley a écrit sur Arnold, nous avons pris l'habitude de nous représenter le biographe comme l'héritier par excellence et le témoin de la doctrine de son maître. Lake proteste à maintes reprises, dans ses *Mémoires*, contre cette confusion et n'entend pas que son brillant camarade garde, pour ainsi parler, le monopole d'Arnold. La question est sérieuse. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de déterminer la vraie place d'Arnold dans l'histoire religieuse du siècle dernier. Oui ou non, les libéraux de l'*Église large* peuvent-ils se réclamer d'un pareil ancêtre ? Lake soutient expressément que non et ses raisons méritent d'être discutées.

Certes, quand Arnold entra en campagne pour relever cette Église anglicane qui lui paraissait mourir d'indifférence, de mondanité et de formalisme, il ne se donna pas le temps de réfléchir assez pour bien savoir où se cachait la source du mal. Pensant que

1. *Memorials*, pp. 6-8.

non pas seulement la superstition, mais l'idée même de sacerdoce était pour l'anglicanisme un principe de ruine et de mort, il se lança à corps perdu contre cette idée et avec d'autant plus de violence qu'à ce moment même, Newman et ses amis d'Oxford prétendaient s'appuyer avant tout sur la « succession apostolique » pour leur œuvre de réforme.

En dépit de mille différences entre la théologie assez rudimentaire d'Arnold et celle de Newman, nous n'avons aucune peine aujourd'hui à reconnaître chez ces deux *leaders* l'unité vivante d'une commune inspiration et d'un même esprit. Mais il allait arriver, cette fois encore, que les soldats d'une même cause laisseraient l'ennemi commun, pour s'attaquer réciproquement.

Comme Newman, Arnold combattait pour rendre à l'idée d'*Église* son importance trop oubliée, et comme lui encore, et avant lui, il proposait courageusement aux anglicans les exemples de Rome.

Aucun homme sensé, avait-il écrit à cette époque où personne ne pouvait prévoir les futures conversions, aucun homme sensé ne met en doute les imperfections de la Réforme. Rome possède des institutions, des pratiques qu'il y aurait grand avantage à restaurer parmi nous. Le service quotidien, la communion fréquente, les souvenirs de la vocation du chrétien, constamment rappelés par les crucifix ou les oratoires au bord des routes, la commémoration des saints de tous les temps et de tous les pays... les ordres religieux, surtout ceux de femmes [1].

1. *Memorials*, p. 15. Cf. aussi une longue lettre au *Guardian* pp. 278-280. — Remarquons, toutefois, qu'Arnold aurait voulu délivrer les ordres religieux *from the snare and sin of perpetual vows*.

Ne dirait-on pas vraiment, comme le remarque Lake, que cette page a été écrite en 1895, par un ritualiste fervent.

Enfin et surtout — et c'est par là qu'il diffère radicalement du *latitudinaire* — Arnold était le plus déterminé, le plus passionné des croyants. Il se peut qu'en bonne logique sa théologie manquât souvent de cohésion, mais il adhérait ardemment « aux grandes vérités surnaturelles du christianisme ». Ne pas croire — dans le sens le plus étroit, le plus complet, le plus exclusif de ce mot — ne pas croire au Christ lui paraissait inconciliable avec l'intégrité absolue du caractère et il ne serait jamais arrivé à comprendre comment les libéraux avancés de l'*Église large* peuvent se dire chrétiens.

II

Ce qui vient d'être dit sur l'enseignement d'Arnold nous donne une idée du petit bagage doctrinal que le jeune Ch. Lake apportait à Oxford, quand, en 1835, il fut admis au collège de Balliol. Son âme, naturellement grave et religieuse, était devenue solidement chrétienne au contact d'Arnold, et sa pensée plus froide, plus calme et plus souple que celle de son maître, s'ouvrait toute grande aux doctrines et aux influences nouvelles qui pourraient corriger ou achever l'enseignement de Rugby. 1835, Oxford : cette date et ce nom disent assez quelle doctrine allait s'offrir au jeune homme, quelle influence allait le saisir.

A Balliol, Lake retrouvait l'aimable petit collégien

à qui il avait jadis sacrifié tant de parties de cricket. Stanley, le *little Stan*, comme on l'appelait alors, sans avoir beaucoup grandi, commençait à être une façon de personnage. C'est lui qui le conduisit aux sermons de Newman, sans se douter de l'effet que cette parole pourrait avoir sur son ami.

Newman est pour ainsi dire le fondateur de l'Église anglicane telle que nous la voyons aujourd'hui — écrira Lake plus de cinquante ans après, au lendemain de la mort du grand cardinal — c'est lui qui pendant douze ans a eu sur Oxford et sur l'Église d'Angleterre une influence que personne n'a égalée dans le passé et n'égalera dans l'avenir. C'est à ces douze années que nous sommes redevables des principes qui ont transformé notre Église et qui ne sont pas encore arrivés à leur plein développement [1].

Trop jeune et surtout trop timide pour prendre directement part à la campagne tractarienne, Lake s'abandonna, d'esprit et de cœur, à la direction des sermons de Saint-Mary's et il s'enrôla tacitement dans cette armée d'étudiants fervents et fidèles, dont souvent leur chef, timide lui aussi, ne savait pas même les noms. Essayant de réaliser dans le secret de la vie intérieure les théories que d'autres adeptes

1. *Guardian*, 27 août 1890. — Plus tard, à propos d'une nouvelle biographie de Keble où l'on tendait à effacer un peu le rôle de Newman, Lake protesta dans le *Church Times* : « ... Je ne puis, en vérité, être surpris à la vue des efforts que l'on fait pour montrer que Newman n'a pas été, après tout, la *leading force* du mouvement. Mais enfin, l'histoire est l'histoire : et on ne saurait nier que l'esprit nouveau qui ébranla dès 1833 l'anglicanisme, dont nous constatons aujourd'hui les effets et qui doit amener chez nous des modifications plus nombreuses encore et plus importantes peut-être — ne soit venu principalement de Newman. (Cf. *Memorials*, p. 312.)

plus en vue défendent par la plume et par la parole, de pareilles recrues sont la meilleure force d'un mouvement religieux. Elles le justifient, le modèrent, le contrôlent, et au moment où les clairvoyants prédisent la faillite de l'aventure, elles en préparent dans l'ombre le succès définitif.

Cette heure, l'heure des mauvais augures, venait de sonner pour le mouvement d'Oxford. Le *leader*, découragé, s'était retiré à Littlemore, où seuls les intimes et les fidèles étaient admis. Ce fut le moment que l'ancien élève d'Arnold choisit pour se présenter à Newman. Il ne lui avait pas encore parlé, depuis cinq ou six ans qu'il était à Balliol. Élève d'Arnold, Littlemore, première visite, je relève toutes ces circonstances, parce qu'aucune d'elles n'était indifférente à l'extrême sensibilité de Newman. Quarante ans plus tard, il se rappelait encore cette démarche et il redisait sa gratitude avec une émotion toute fraîche :

Mon cher doyen de Durham, merci de votre sermon, si intéressant en lui-même et où vous parlez trop aimablement de moi. Il me remet en mémoire votre première démarche d'expresse bienveillance envers moi, quand, à ma grande surprise, je vous aperçus devant ma porte, à Littlemore. Et cet autre mot de vous qui circulait alors au sujet des attaques de Golightly... C'était si différent de votre ami, le pauvre Stanley, qui, jusqu'à son dernier jour, n'a jamais eu, que je sache, un mot aimable pour moi [1]...

1. *Memorials*, pp. 259, 260. — La lettre est très importante et j'en donnerai plus bas l'autre moitié.

III

Après la conversion de Newman, il y eut comme un temps d'arrêt dans la vie religieuse d'Oxford. Les tractariens restés anglicans cachaient leur déception et leur tristesse, et de part et d'autre, lassé par de si longues et violentes controverses, on se tournait vers d'autres travaux. Agitée déjà au cours des années précédentes, la question des réformes universitaires commençait à absorber toutes les activités. Il était temps de secouer enfin le long sommeil de la plupart des collèges, de rajeunir les méthodes, de créer de nouvelles chaires, en un mot de renouveler par les Universités la vie scientifique et littéraire du pays.

Dans cette orientation nouvelle, les hommes de Balliol jouent un rôle prépondérant et acquièrent à leur collège une sorte d'hégémonie intellectuelle qu'il devait conserver jusqu'à nos jours. W. Ch. Lake était de cette élite. Habile et brillant *debater*, *scholar* élégant, esprit sûr et sensé, il se spécialisait dès lors dans les choses de l'éducation, recevait du gouvernement différentes missions pédagogiques[1] et entrait dans les commissions qui préparaient alors la réorganisation de l'enseignement secondaire. Peu s'en fallut même qu'il ne fût mis à la tête de Rugby, lorsque le successeur d'Arnold, Tait, fut nommé évêque de Londres. Ayant échoué dans cette candi-

1. C'est ainsi qu'il fut envoyé en France pour y étudier l'organisation des écoles militaires.

dature, Lake obtint une petite cure de village et comme tant d'autres grands dignitaires anglicans, il passa plusieurs années dans ces modestes fonctions. C'est là qu'en 1869 son ami Gladstone vint le chercher pour le nommer doyen du Chapitre et recteur de l'Université de Durham.

Cependant d'étranges événements se préparaient. Le mouvement de renaissance religieuse et de réforme ecclésiastique, lancé par Newman et proscrit de l'Université par les évêques, se formait peu à peu dans quelques paroisses isolées et allait bientôt, sous le nom de *ritualisme*, commencer une révolution dont le dix-neuvième siècle ne devait pas voir la fin [1]. Déjà l'on pouvait presque prévoir les conséquences désastreuses de l'insigne maladresse des évêques : d'une part, il n'y aurait plus à Oxford de forces suffisantes pour arrêter ou retarder la laïcisation imminente ; d'autre part, on donnait au mouvement qu'on voulait arrêter une puissance nouvelle, en le contraignant à multiplier les centres de son action et à se mettre en contact avec les masses populaires et la petite bourgeoisie. L'Église anglicane est encore malade des suites de cette double imprudence, elle ne s'en remettra peut-être jamais.

Je n'ai pas à raconter ici les premières aventures du ritualisme, la soudaine réapparition des cérémonies romaines dans des églises anglicanes, l'enthousiasme et la colère des foules, l'affolement des évêques, la résistance inutile des faiseurs de lois,

1. *Sur les Origines newmaniennes du ritualisme.* Cf. ces mots de l'*Apologie de Newman* : « I considered... that the anglican Church must have a ceremonial, a ritual and a fulness of doctrine and devotion which it had not at present. »

l'emprisonnement de plusieurs membres du jeune clergé, la victoire définitive du culte et des ministres persécutés. Après le beau livre de M. Thureau-Dangin, cette histoire n'est plus à faire. Ce qui est de mon sujet est de noter les impressions de la fraction la plus vivante de la Haute Église en face de ces innovations et de suivre, dans leur ralliement insensible au ritualisme, les tractariens de la première heure restés fidèles à Newman.

Il y eut d'abord chez eux un peu de surprise et presque de gêne. Je le vois moins aux protestations embrouillées de Pusey qu'à une petite ligne de R. Church, le futur doyen de Saint-Paul. Celui-ci rencontre pour la première fois le jeune groupe ritualiste, Mackonochie, Lowder et les autres aux funérailles de Keble (1860). Ces hommes, d'une culture assez ordinaire et qui, la veille encore, étaient mêlés pour des questions de rituel, à des bagarres populaires, n'excitent manifestement chez cet *Oxfordman* raffiné qu'une sympathie de raison. « Il y avait là, dit-il, un bizarre mélange d'anciens convertis et de nouveaux : Mackonochie, Lowder et autres de cette espèce, excellents garçons, mais qui tout de même avaient l'air un peu bien noir. »

Remarquez ce demi-embarras des mains qui se rapprochent, l'inquiétude de ces hommes qui se savent amis et qui ont de la peine à se reconnaître; c'est un indice de la lente évolution du « clergyman » vers un type moins insulaire et une preuve que les idées de Newman sur le sacerdoce ont fait du chemin depuis vingt ans.

Grave, un peu solennel et très vieille école, Lake partageait sur ce point — comme sur les autres d'ail-

leurs — les impressions de son ami[1]. Pas plus que Church, il n'était alors et ne serait jamais à proprement parler un ritualiste. Encore moins devait-il donner dans certaines exagérations et puérilités du parti. Il gardait des usages du passé tout ce qui pouvait se plier sans contresens aux exigences des idées nouvelles et, d'un autre côté, il ouvrait discrètement la porte aux innovations rituelles qui lui semblaient répondre, non certes à une fantaisie de collectionneur ou d'esthète, mais aux besoins nouveaux de la vie intérieure et à l'enrichissement progressif de la foi. Les circonstances allaient le mettre en état d'apporter à la cause persécutée un concours généreux et efficace. C'est le plus beau moment de sa vie.

Il était en effet l'ami de l'homme qui, en qualité d'évêque de Londres, puis bientôt comme primat de Canterbury, jouerait un des principaux rôles dans la campagne de défense et de résistance anglicane qui s'ouvrait contre les novateurs. Au temps déjà lointain de leur jeunesse universitaire, Tait et lui s'étaient liés d'une de ces bonnes amitiés anglaises qui nous paraissent froides parce qu'elles mettent des années à percer l'écorce du *gentleman* raide et timide, mais qui n'en sont pas moins pleines de robuste et affectueuse confiance, et qu'aucune divergence dans les idées n'entame jamais. Pour qui a été parfois témoin des petites manœuvres des *arrivistes*, il y a un vif plaisir à voir avec quelle liberté et simplicité d'allures, Lake, encore simple curé de campagne, traite avec l'évêque nommé de Londres, que l'on sait très

1. « We were always entirely agreed in opinion ». *Memorials*, p. 73.

accrédité auprès du pouvoir et qui probablement ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Laissez-moi vous dire, lui écrit-il, que vos récentes et tristes épreuves, en ouvrant devant vous plus vastes les perspectives de la souffrance humaine, vous ont rendu plus apte à votre charge... L'esprit de tendresse et de sympathie a si grandement manqué à nos évêques anglais ! Je suis très sûr que vous gouvernerez paternellement votre diocèse, que vous serez juste et bon pour tous les partis [1].

Quelques années plus tard, quand Tait sera nommé archevêque de Canterbury (1868), Lake ne lui tiendra pas un autre langage et lui rappellera les sentiments du fameux évêque Butler, qui disait autrefois, en refusant ce même poste : « Je suis trop faible pour porter le poids d'une Église qui s'écroule [2]. »

Ce ton de liberté s'accuse dans les lettres, parfois très amusantes, où Lake attirait l'attention de son ami sur des personnages très méritants et que leur modestie même laissait en dehors de la faveur des deux pouvoirs. Tait, qui était aussi peu *high church* que posible, tenait cependant beaucoup à avoir, sur les conflits de candidatures ecclésiastiques, l'impression de son ami.

J'attendais une lettre de vous — lui écrivait encore celui-ci au sujet d'une chaire d'Oxford vacante et d'un candidat qui, sur certains points, pouvait sembler insuffisant — je savais bien que vous mouriez du désir d'avoir mon avis sur la *Regius professorship*. Donc, tout bien pesé, moi, je choisi-

1. *Memorials*, pp. 194, 195.
2. *Ibid.*, p. 212. — « He was too weak to bear the weight of a falling Church. » Pour l'historien de l'évolution de l'anglicanisme, ce mot, venu d'un tel homme, est important à retenir.

rais un prunier alors même que la moitié de ses fruits ne serait que des prunelles. Mozley est un *bûcheur*, vraiment bon et sûr, et enfin on ne rencontre pas un Mozley tous les jours. Évidemment vous n'en avez jamais fait grand cas, — (quand donc *pace summa dixerim*, avez-vous apprécié un homme de génie !) — mais Church et moi nous l'estimons fort [1].

En 1878, le premier il lance pour la succession prochaine de l'évêque de Durham, un de ces noms qui s'imposent et que pourtant les administrations risquent parfois d'oublier.

Quoi qu'il arrive, laissez-moi attirer votre attention sur Lightfoot. Il vous faudra bien l'avoir quelque jour : vous avez besoin de quelques savants au banc des évêques. Il touche à la cinquantaine et a déjà refusé une fois ou deux l'épiscopat. *Verbum sat* [2].

Qu'on veuille bien lire encore ce petit billet de Noël, que je ne sais par quelle fantaisie Lake écrivit en latin :

Pontife vénérable, très illustre et très cher... votre lettre m'a fait grand plaisir. Ma dernière lettre avait été courte, vous les aimez ainsi, et je me demandais si cette concision n'avait pas donné à certains mots un petit air d'impertinence qui aurait froissé vos oreilles habituées aux compliments des flatteurs : *quod aures tuas obsequentium blanditiis assuetas offendere potuisset* [3].

Tait était encore évêque de Londres quand le ritua-

1. *Memorials*, p. 230.
2. *Ibid.*, p. 239. Cf. aussi, p. 238 : « Laissez-moi vous recommander... Rawlinson... très capable... idées très justes des choses, c'est-à-dire, les vôtres et les miennes. »
3. *Ibid.*, p. 257.

lisme, campé dans quelques-uns des quartiers pauvres de la capitale, commença d'agiter l'opinion. La situation était difficile. L'évêque rendait justice au dévouement admirable de cette extrême droite de son clergé, mais, homme politique avant tout, il ne pouvait s'aventurer jusqu'à lui donner publiquement raison. L'émeute, cependant, grondait autour des paroisses « romanisantes » et de toutes parts la foule et le clergé, périodiquement affolés par l'ombre de « la grande enchanteresse » — c'est l'Église de Rome — demandaient des mesures répressives. Arrivé dans ces conjonctures au faîte des dignités anglicanes (1868), Tait ne montra ni plus d'indépendance, ni une intelligence plus clairvoyante de ce grand mouvement religieux, qui, à travers bien des imprudences et des enfantillages, ne cessait de progresser. Il fit passer en 1874, à la Chambre des Lords le *Public Worship Regulation Act*, mesure imprudente et dont quelques évêques allaient indignement abuser. Cependant, malgré tous ces actes de politique et de faiblesse, Tait penchait de plus en plus vers la modération et vers la paix. C'est que, de près ou de loin, Lake ne cessait pas de prendre énergiquement auprès de lui la défense des inculpés. N'ayant pu réussir à arrêter le *bill* de 1874, il essayait d'amener doucement l'archevêque à tenir cette mesure pour non avenue et à se joindre lui-même au mouvement.

Votre meilleur moyen d'avoir la paix, lui disait-il, en août 1878, est d'accepter le ritualisme. C'est de ce côté-là que souffle l'esprit religieux de notre époque et vous n'avez rien de mieux à faire que de vous préparer de différentes façons à développer la beauté des cérémonies du culte. Si

vous ne vous y mettez pas, je ne vois, pour vous chef de l'Église, d'autre alternative que de vous rallier à la stagnation du *statu quo*, le pire des dangers pour une église. Il faut que vous avanciez (*you must move*) et aussi bien en religion qu'en politique, donner au peuple quelque chose qui le prenne...

Je crois qu'on peut faire beaucoup, *quanquam in re difficili*, et je ne veux pas que vous passiez aux yeux de la postérité pour le grand homme qui a retardé le déluge, de façon à lui permettre de noyer plus complètement ses successeurs [1].

Un autre jour, craignant que l'archevêque ne donnât sa faveur à une machination antiritualiste qui essayait de faire supprimer les prières aux funérailles, Lake change de style et écrit au fils de Tait un assez macabre message.

Mon cher Crawfurd, faites-moi le plaisir de lire, à haute voix, ces vers à déjeuner ; ou, s'ils vous semblent trop funèbres, tout de suite après le service :

UN ENTERREMENT SILENCIEUX

Ἀρχιεπιεκοπῳ διψυχῷ και ἀκαταστατῳ.

On l'enterra silencieusement à la nuit tombante,
Sans prières ni hymnes de deuil,
Selon le rite lugubre du sinistre John Knox,
Et à la flamme d'une chandelle d'un sou.

Son corps ne fut béni dans aucune abbaye ! A quoi bon ?
Et on ne le drapa dans aucune robe sacerdotale...
Mais il fut conduit au lieu du repos
Vêtu d'un manteau de Genève [2].

1. *Memorials*, p. 229.
2. Ces vers sont la parodie d'une pièce qui est dans toutes les anthologies anglaises.

Mais déjà, pour juger et condamner son œuvre, Tait n'avait plus besoin des conseils et des sollicitations de son ami. La lumière lui venait maintenant, abondante et cruelle, de la violence et du fanatisme où se laissaient aller les hommes de son propre parti. L'évêque de Manchester, Frazer, menait cette fougueuse avant-garde et on allait voir une fois encore, comme au temps de Wesley et de Newman, qu'il n'est pire danger pour l'Église anglicane que les évêques anglicans.

L'évêque de Manchester, écrivait en 1880 l'évêque d'Ely au doyen Lake, ne semble pas soupçonner le moins du monde qu'il vit et agit à un de ces moments critiques où les chefs d'une Église peuvent tout pour la renouveler ou pour la détruire, selon que oui ou non ils sauront tâter avec exactitude le pouls de leur temps et assouplir le mécanisme d'une loi rigide aux nécessités d'une époque de transition [1].

Il s'agissait bien de souplesse. L'imagination surexcitée de cet excellent homme lui représentait qu'il y allait de toute l'Église et que sa mission, à lui, était non seulement de crier au feu plus fort que ses frères de l'épiscopat, mais d'isoler violemment le foyer incendiaire de tout contact avec le reste du bâtiment.

C'est à peine une métaphore, puisque — chose vraiment remarquable à la fin du dix-neuvième siècle — on put voir des ministres anglicans conduits en prison, sur la demande de leur évêque, pour contravention à la loi que quelques années plus tôt le primat d'Angleterre avait fait passer.

Lake, non content d'aller visiter les condamnés, les défendit généreusement dans la presse.

1. *Memorials*, p. 249.

N'en déplaise, écrivait-il au *Times*, le 22 décembre 1880, n'en déplaise à un évêque de qui nous pensions être en droit d'attendre une vue plus large des choses, tout ritualisme n'est pas enfantillage. Le dévouement et l'abnégation des *leaders* de ce parti auraient pu les préserver au moins de cette accusation. Pour n'en rien dire de plus, le ritualisme est la manifestation de l'ardente piété de ces hommes, et cette manifestation est chère à plusieurs des âmes les plus religieuses parmi nous...

On voit le progrès qu'ont fait dans sa vie intérieure des idées qui auraient étonné et gêné les premiers disciples de Newman. Lake se garde encore d'aller aussi loin que les ritualistes, mais il les comprend, il les approuve dans l'ensemble et il est de cœur avec eux.

Tant s'en faut que je sois moi-même gagné à toutes les pratiques des ritualistes extrêmes. Plusieurs de ces pratiques ne sont à mes yeux qu'une faible imitation de l'Église de Rome, mais nous devons beaucoup à ce mouvement...

On dira que l'Église doit couper court à toute divergence qui tend à un schisme ; mais, je vous le demande, y a-t-il jamais eu dans l'anglicanisme (et je pourrais ajouter, dans l'Église de Rome) un mouvement de réforme qui, pour un temps, n'ait paru tendre au schisme. Dans l'Église romaine, l'introduction de chaque nouveau grand ordre religieux semblait toujours dangereuse. On ne les accepta jamais qu'avec beaucoup d'hésitation, et une fois cordialement acceptés, ils sont devenus les plus solides soutiens de l'Église. Je sais que la politique de notre Église a toujours été différente. Elle a rejeté de son sein les enthousiastes irréguliers, chassé les premiers puritains, chassé Baxter, chassé les wesleyens, et enfin elle n'a pas eu de cesse que le docteur Newman ne l'ait quittée. L'expérience ne nous a donc rien appris [1].

1. *Memorials*, pp. 246, 247.

Un peu traînant et lourd quand il écrit de longue haleine, Lake se montre avec tous ses avantages dans les controverses de presse. Toujours digne et mesuré, il écrit cependant alors avec une demi-vivacité et une ferveur qui mettent plus en relief la hauteur de ses vues et la généreuse indépendance de son caractère. Le *Guardian*, habituellement si modéré d'allure, ayant parlé avec un excès de bienveillance d'un synode antiritualiste imaginé par l'évêque de Manchester, le doyen de Durham envoya au journal la lettre suivante. Je la cite presque en entier à cause des renseignements nombreux et précis qu'elle renferme pour nous :

Il y avait jadis un *Guardian* qui, pendant quelque vingt ans, soutenait tous ceux qui essayaient de donner un ton plus élevé à la doctrine et aux cérémonies de l'Église anglicane. Hélas ! nous avons tous vieilli depuis. Est-ce lui ou moi qui avons changé, je ne sais ; mais, sous sa figure nouvelle, j'ai quelque peine à reconnaître mon vieil ami.

Le voici, en effet, favorable à un évêque anglais qui se trouve dans une situation fâcheuse, puisque enfin il a sinon procuré, du moins permis l'emprisonnement d'un prêtre zélé et pieux.

Or, Monsieur, en ce qui concerne l'acte le plus important du culte, je veux dire la célébration de la sainte eucharistie, l'Église d'Angleterre n'avait pratiquement jusqu'ici aucun rituel. Qui a changé tout cela ? Qui a habitué les anglicans à regarder l'eucharistie comme la plus auguste fonction de l'Église ? Les ritualistes plus que personne, et c'est parce que l'évêque Frazer et d'autres, insensibles à ce progrès, auraient mieux aimé laisser au service anglican son ancienne insignifiance, que nous désapprouvons hautement leurs attaques contre ceux qui ont été — même au prix de quelques exagérations — les principaux instruments de cette grande renaissance.

Nous devons plus encore aux ritualistes. L'évêque de Manchester et d'autres avec lui impliquent toujours qu'ils sont, eux, les seuls « à lutter contre l'incrédulité » et à faire « la vraie besogne du temps présent ». Eh bien, je reconnais les services éminents rendus par l'évêque, mais je suis convaincu que lorsqu'il dédaigne les autres moyens d'apostolat, il est dans une illusion complète. La plus belle série de conférences sur le « Déisme » ou l' « Agnosticisme » est bien moins efficace dans la lutte contre l'infidélité, que les essais d'évangélisation des foules semi-païennes de nos grandes villes... Qui a tenté cela? La fraction la plus enthousiaste de la *Haute Église*... et à ces gens-là de telles cérémonies sont précieuses, source de courage et de réconfort. Les évêques de Manchester et de Liverpool peuvent se permettre de traiter avec mépris les secours que ces apôtres de l'Évangile puisent dans les cérémonies de l'Église, mais on me permettra peut-être à moi aussi de douter que cette « belle simplicité protestante » soit vraiment apte à élever et évangéliser les masses, et à suffire aux besoins des âmes vraiment religieuses. Qu'il s'agisse de choses naturelles ou surnaturelles, le cœur humain n'aime ni le froid, ni l'ennui, et l'évêque de Manchester regrettera peut-être un jour d'avoir fait tant d'efforts pour entraver les tentatives qui auraient voulu mettre dans le culte public de son diocèse plus de beauté et de vie[1].

Amenée à cette crise d'injustice, de violence et de ridicule, la querelle allait, par une réaction nécessaire, s'apaiser. Le parti ritualiste, grandi et fortifié par cette apparente défaite, allait se développer dans l'ombre, et poursuivre, avec patience et ténacité, sa politique conquérante. J'ai noté avec quelque longueur le rôle joué par Lake dans cette première phase moins à cause de l'importance ou de l'efficacité de

1. *Guardian*, 5 décembre 1881. Cf. *Memorials*, pp. 253-256.

ce rôle, que parce que c'était là une occasion excellente de suivre chez un esprit modéré la marche incessante d'un même mouvement religieux. Sans rompre aucunement la belle unité active et progressive de sa vie, d'autres soucis, vers ce temps-là, l'absorbaient davantage. Ce n'est pas ici le moment de le suivre, soit lorsqu'il intéresse toute l'Angleterre à la restauration de la cathédrale de Durham, soit lorsqu'il étend et transforme l'Université, dont il est le chef. Nous voulions voir le type du *clergyman*, du haut dignitaire anglican, au point où l'a conduit la double influence de la formation universitaire et du mouvement d'Oxford. Il me semble que le voici.

Lake en est l'exacte image. En le regardant vivre, nous voyons un type nouveau de clergyman s'ébaucher et arriver en quelques années à un rare degré d'excellence. Chez lui, comme chez ses principaux collègues d'Oxford ou de Cambridge, nous voyons peu à peu se fondre cette majesté glaciale qui, chez les évêques, doyens ou chanoines d'autrefois, tenait lieu trop souvent de science et de vertu. A l'ancienne raideur succède un grand air de vraie noblesse, une dignité simple, légèrement contrainte au premier abord par une inguérissable timidité, mais qui bientôt laisse paraître beaucoup de grave et accueillante bonté. Fierté et indépendance ont crû avec le mérite personnel. Jamais « loyalisme » ne fut plus sincère, jamais les primats de Cantorbéry ne furent écoutés avec plus de respectueuse déférence, et cependant jamais on ne résista avec plus de vigueur et de constance aux exigences tyranniques des deux pouvoirs[1].

1. Liddon écrivait à Lake, à propos de l'évêque Wilber-

La vie religieuse afflue partout, intense quelquefois, toujours sérieuse. L'ambition même, qui jadis ne songeait pas à se cacher, cède chez plusieurs au sens ravivé des responsabilités de l'épiscopat. Church, simple curé de village pendant des années, refuse le siège primatial, et Lightfoot n'accepte Durham qu'après des hésitations infinies. Tout cela, au dire des anglicans eux-mêmes et, entre autres, de W.-Ch. Lake, de près ou de loin, tout cela vient de Newman. En même temps, la plupart de ces hommes gardent l'empreinte d'Oxford et de Cambridge. Distinction d'esprit et de style, élégance de paroles, science solide chez un grand nombre et chez les autres ces clartés de tout que donne la formation universitaire, ils comptent, ils marquent à des titres divers dans la vie littéraire et scientifique de leurs temps. Leur caractère propre, leur définition est dans la rencontre de ces deux courants d'influences, dans la consécration de la plus haute culture humaine à une cause qui n'est pas de la terre et que tout le monde ne comprend pas. Homme d'église, homme du monde, homme de lettres, il semble, en vérité, qu'à ce moment de son histoire, le haut dignitaire anglican ait donné toute sa mesure et touche à ce point de perfection qu'on ne peut dépasser sans sortir en quelque façon de sa nature ou sans prendre le chemin de la décadence.

force : « What a contrast to *the common type of dignified icicle* that one has so often seen on an episcopal throne. » *Memorials*, pp. 194, 195.

IV

A Dieu ne plaise que je parle ici de décadence, mais avec la fin du dix-neuvième siècle, la transformation du clergé anglican s'accuse chaque jour plus rapide et plus profonde. On éprouve un mélancolique plaisir à écouter ces vieux doyens qui d'une cathédrale à l'autre se confient leurs doléances, ou doucement résignées sur leur propre vie qui s'échappe, ou défiantes en vue des modernités qui percent de toutes parts.

Mon vieil ami, très, très cher, écrit à Lake le doyen de Landaff en mai 1897, je ne puis pas dire que la fin soit très proche, mais je suis de plus en plus maigre et faible. Je me lève, je descends, mais je ne suis bien et tranquille que dans mon lit.

Lassitude, somnolence, manque d'appétit, tout me dit que ce misérable corps s'en va. Pas d'illusion possible. Ma meilleure demi-heure est la première du jour, quand, encore au lit, j'essaye d'entrer dans la chambre de mon âme et de prier mon Père qui est là, au plus profond. J'espère et je sens parfois qu'il m'entend.

Je lis le journal, du moins en diagonale, et quelque biographie. J'espère que ce n'est pas un péché que de prendre encore plaisir au monde que je quitte... Vos lettres si belles me seront chères jusqu'à la fin.

Mon bon vieil ami, lui écrivait deux ans plus tôt le doyen Goulburn, un de ses camarades de Balliol, c'est curieux que nous ayons eu tous deux la même pensée; moi aussi, je me mets à ravauder mes vieux sermons pour les publier. C'est chez moi une forte conviction que la moitié des erreurs contemporaines sur la personne du Christ remonte à des erreurs

fondamentales sur la personne même de Dieu. Et donc j'ai vite conclu qu'il fallait aborder avant tout le sujet de la personnalité divine.

Dur sujet, à le traiter philosophiquement, et très au-dessus de mes forces... J'ai fait venir les *Bampton Lectures* de Illingworth, pour mettre un peu de jour dans mes ténèbres. Très fort, mais que c'est difficile à comprendre ! Vous iriez beaucoup plus vite, vous qui avez une bien meilleure tête que moi. Et puis j'y trouve en deux ou trois endroits l'empreinte très nette du pied fourchu. Il dit, verset 9, expressément que plusieurs prophéties de l'Ancien Testament n'ont pas été et ne seront jamais réalisées ; lesquelles ? ce maudit rationalisme pousse partout à Oxford, dans l'affreux temps où nous sommes [1]...

Autant et plus que cette invasion de l'esprit critique, la laïcisation progressive des universités inquiétait depuis de longues années les amis de l'Église anglicane. Un petit mot du sage Lightfoot à Lake nous met au courant de cette inquiétude. Un chanoine de Durham venait de mourir, et l'évêque se trouvait embarrassé pour lui trouver un successeur.

Les trois conditions, haute culture grecque, don d'enseigner, *aptitudes canonicales*, se rencontrent difficilement en un même homme aujourd'hui *où si peu d'hommes distingués* entrent dans les ordres [2].

Lake lui-même, optimiste pourtant, se lamentait de voir presque rompre cette alliance entre l'Université et l'Église.

Que nous sommes pauvres, disait-il, en hommes cultivés !

et il suppliait ses amis moins tolérants et moins avi-

1. La lettre est de janvier 1895.
2. *Memorials*, p. 296.

sés de ne pas repousser, en dépit de quelques hardiesses de pensée et de critique, le jeune clergyman en qui il reconnaissait l'héritier direct d'une partie de l'héritage newmanien :

C'est pourquoi je vous conjure d'empêcher qu'on attaque Gore. Parmi ceux qui sont en chemin vers le premier rang, il me paraît être seul capable de diriger la pensée religieuse.

N'aimez-vous pas ce vieillard qui ne se contente pas de gémir avec les derniers survivants de l'âge d'or, mais qui, généreusement, intelligemment, défend ainsi parmi les hommes nouveaux ceux qui promettent de conserver à travers des modifications plus ou moins profondes les traditions du passé ? D'ailleurs, ni Lake, ni ses vieux amis ne se trompent, et ils pourraient à bon droit redire sur eux-mêmes la plainte d'Arthur :

For now I see the true old times are dead,
When every morning brought a noble chance
And every chance brought out a noble knight...
But now the whole Round Table is dissolved
And the days darken round me, and the years
Among new men, strange faces, other minds [1].

En effet, quelque chose allait disparaître avec ces vieillards : le type du haut dignitaire anglican tel que nous le contemplions tantôt dans sa distinction se-

1. *The passing of Arthur.* — « Car, je le vois bien, le vieux temps est mort, ce beau temps où chaque matin apportait une nouvelle aventure, où chaque aventure nouvelle trouvait un bon chevalier... Maintenant plus rien ne reste de la Table Ronde et la nuit s'épaissit autour de moi, parmi des hommes nouveaux, des visages étranges et des esprits inconnus. »

reine. *New men, strange faces, other minds.* Des hommes nouveaux arrivaient, recrutés de moins en moins dans les milieux académiques et qui, par conséquent, diffèrent moins du clergé catholique et des ministres *dissenters;* des esprits qui, d'un côté, moins humanisés par la culture universitaire, iront plus vite et plus impitoyablement au bout des analyses dissolvantes, et qui, de l'autre, s'adonneront aux choses religieuses avec plus d'étroitesse ; des âmes enfin qui, si elles évitent le scepticisme, se montreront peut-être plus pleinement religieuses, plus pratiquement convaincues de l'opposition entre l'Évangile et le monde, entre la douceur de vivre et les austérités de l'esprit chrétien. L'histoire nous apprendra si cette transformation, une fois accomplie, aura été utile ou non à la conservation et au développement de l'anglicanisme. Je n'avais ici qu'à montrer chez le vieux doyen de Durham l'intelligence de cette nouvelle phase d'évolution et l'effort généreux pour s'y adapter autant que possible, tout en restant fidèle aux habitudes et aux doctrines d'autrefois.

Nous sommes sans doute de pauvres diables, écrivait-il un jour, nous autres qui essayons d'être à la fois libéraux et orthodoxes, car aucun parti ne se souciera de nous défendre. Néanmoins gardons cette ligne : c'est la plus nécessaire en ce temps-ci [1].

Oui, la plus nécessaire et la plus efficace, et la seule qui assure et consacre les vrais progrès. Car Lake est avant tout pour le progrès.

Je pense, disait-il une autre fois, quand on parlait du

1. *Memorials*, p. 207.

choix de Temple pour l'évêché de Londres, je pense que le choix ne serait pas mauvais. Ou il ira de l'avant lui-même, ou, ce qui est peut-être aujourd'hui le principal mérite d'un évêque, il laissera les autres aller de l'avant[1].

Lui, plus il allait et plus il se rapprochait des ritualistes. Chose intéressante. Newman, resté son ami, l'encourageait dans ce sens.

Voilà qui ne vous paraîtra pas très logique, lui écrivait le cardinal, mais je me réjouis de voir votre parole au service de l'*English Church Union*. J'éprouve beaucoup de sympathie pour les ritualistes, *I feel great sympathy with the ritualists*, car je sais les principes élevés qui les inspirent, le grand succès de leur zèle et aussi l'injustice et l'indignité de la campagne menée contre eux. A tous ces titres, je me plais à croire que leur seconde génération verra le triomphe, à moins que, comme en vérité je l'espère et suis porté à le croire, cette seconde génération ne devienne catholique.

Il leur manque une base intellectuelle comme celle que les *Evangelicals* admettent et qui pratiquement leur suffit. Ceux-ci disent : « Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle et maintenant je vois. » A quoi les ritualistes s'accrochent-ils[2] ?

De son côté, Lake croyait, dans une bonne foi parfaite, que le meilleur moyen d'arrêter les progrès de Rome était de donner libre cours au ritualisme.

On ne m'ôtera pas de l'idée, écrivait-il, que si Newman avait vécu de nos jours, il n'aurait jamais passé à l'Église de Rome[3].

Ce n'est pas qu'il y eût dans ce noble cœur la

1. *Memorials*, p. 207. — « One of the main requirements for a Bishop in these days. »
2. *Ibid.*, pp. 259, 260.
3. *Ibid.*, p. 322.

moindre amertume envers cette puissance rivale. Personne peut-être, parmi les anciens tractariens, n'a parlé du catholicisme romain avec plus de respect et de sympathie. Un des grands soucis des dernières années de sa vie fut d'empêcher de tout son pouvoir la propagande schismatique que certains évêques anglicans essayaient d'organiser en Espagne, en Portugal et même en Italie. Il criait bien haut sa répugnance pour ces attaques mesquines et profitait de chaque occasion pour redire sa tendresse, *warm feelings*, envers l'Église qui a eu dans le passé l'évêque Fisher et Thomas Morus, dans le présent Lacordaire et le cardinal Newman [1].

Ainsi, peu à peu, il touchait à l'extrême droite ritualiste.

Je ne vois presque personne, écrivait-il en 1894 à lord Halifax, avec qui je me sente en plus complète sympathie qu'avec vous [2].

Ce témoignage est d'une importance capitale, si l'on se rappelle que Lake l'a successivement rendu à son maître Arnold, à Newman et au doyen Church. Probablement, Church lui-même, s'il eût vécu assez longtemps pour assister aux derniers progrès du ritualisme, n'aurait jamais écrit cette phrase. Mais Church, si grand qu'il soit et précisément parce qu'il mêle une personnalité plus originale et plus haute aux idées qu'il a reçues de Newman, Church ne représente pas aussi parfaitement leur exacte évolution. Avec Lake, au contraire, l'idée et l'idée seule

1. *Memorials*, pp. 278, 279.
2. *Ibid.*, p. 315.

avance et se transforme devant nous, dans cette marche impersonnelle, insensible et conquérante. On voit quel long chemin elle a parcouru [1].

Le 15 juillet 1896, moins d'un an avant sa mort, Lake, qui depuis deux ans avait quitté Durham, vint à Londres, et, sur le seuil de la belle église de l'Oratoire, à côté de Lord Halifax, il rendit un solennel hommage au cardinal Newman, dont on inaugurait la statue. Après la cérémonie, le bon vieillard se rendit en voiture chez le doyen de Westminster, où les rares survivants des anciens jours de Rugby s'étaient réunis en vue de faire élever dans l'abbaye un monument à la mémoire d'Arnold. Cette journée résume et symbolise toute la vie du doyen Lake et une bonne partie de l'évolution de l'anglicanisme pendant la période la plus vivante de son histoire.

On dit souvent que les Anglais manquent de logique et l'on dit bien, si l'on veut parler de logique abstraite et raisonnante : nul n'excelle comme eux à concilier les extrêmes et à percer paisiblement de petits sentiers entre les deux termes du dilemme le plus rigoureux. Mais ils n'en sont pour autant que plus capables de rendre par leur vie témoignage à la logique profonde des choses, à la marche nécessaire des idées. Nous autres Français, nous ne pouvons pas nous résigner à tant de lenteurs et nous ne concevons pas que des amis de Renan, qu'un Stanley et un Jowett, continuent à prêcher dans l'abbaye de Westminster et dans la chapelle de Balliol. Nous ne prenons pas garde qu'au moment même où leur belle

1. J'ai montré ailleurs (NEWMAN, *Essai de biographie psychologique*) comment cette idée est loin de résumer tout l'héritage newmanien ; mais elle en fait sûrement partie.

sérénité nous scandalise, leurs disciples immédiats commencent à tirer les conséquences logiques des leçons et des exemples qu'ils ont reçus. Stanley officie à Westminster, mais déjà tel de ses élèves, Green par exemple, ne se sent plus le droit de rester curé de village, ni même simple bibliothécaire de Lambeth, et depuis Green, le mouvement de laïcisation à Oxford et à Cambridge ne s'arrête plus.

Ainsi, dans l'autre camp, dans cette *High Church* qui tend de plus en plus à représenter la vraie Église anglicane. Quand Newman quitte l'anglicanisme, catholiques et protestants harcelèrent également ses disciples qui, sans croire devoir suivre son exemple, entendaient demeurer fidèles aux doctrines reçues de lui. « A d'autres les théories et les controverses, répondaient-ils d'une même façon, à ce double assaut, nous ne voulons pas raisonner, mais continuer à vivre : plus de sermons éloquents, plus de discussions sur les notes de l'Église idéale : un fait est constant : notre Église est vivante ; inférieure à d'autres ou leur égale, peu nous importe ; en elle et avec elle nous vivrons. »

Et ce parti ne manquait ni de sincérité, ni de sagesse, puisque, en somme, la vie vraie ne trompe jamais. Mais voici un résultat imprévu. Peu à peu, en eux et par eux, l'idéal anglican se transforme ; chaque progrès, chaque réforme nouvelle le rapproche davantage de l'idéal catholique, tant et si bien qu'à l'heure présente, on peut se demander si l'anglicanisme en tant qu'Église chrétienne indépendante et séparée de la catholicité, garde une raison d'être, un sens, une vraisemblance, de longues chances de vie. Quelle que soit la solution que l'avenir réserve à ces

questions, l'historien futur de ce siècle devra faire un magnifique éloge de tant d'hommes vraiment admirables, curés de village, universitaires, doyens et évêques anglicans qui par leur fidélité patiente et généreuse aux inspirations de leur conscience et aux lumières grandissantes de leur doctrine, auront, sans le savoir, sans le vouloir, hâté l'heure d'une suprême défaite, plus glorieuse que la victoire.

II

DE LA FOI AU DOUTE

J.-R. Green (1837-1883)

Les lettres de J.-R. Green, l'historien du peuple anglais, éditées avec beaucoup de discrétion et de goût par M. Leslie Stephen, comptent parmi les livres les plus intéressants de ces dernières années [1]. L'homme, très séduisant et attachant, s'y laisse voir tout entier : Anglais par la solidité constante de l'effort et l'intensité morale ; presque Français de surface et le paraissant d'autant plus que bon nombre de ses lettres sont adressées à Freeman, ce *Teuto Teutonicorum* comme Green s'amusait à l'appeler, ce lourd Freeman qui haïssait tout de la France. « Vous êtes un gai compagnon, M. Green, et vif, vif comme l'éclair, » lui avait dit, à leur première entrevue, Tennyson déjà patriarche et dont la moindre parole comptait. *Vivid as lightning.* Cela est vrai aussi des lettres de Green et l'on sait assez que, dans

1. *Letters of John-Richard Green* (1837-1883), edited by Leslie Stephen. London. Macmillan.

ce pays des biographies interminables, pareille bonne fortune ne se rencontre pas tous les jours.

La correspondance nous montre aussi l'historien dans la fièvre de ses projets, dans la foi ardente et raisonnée qu'il garde à son inspiration générale et à sa méthode, dans le feu du travail et de cette course de vitesse avec la mort qui le guette ; et dans ses communications incessantes avec les chefs de l'école historique d'Oxford.

L'homme d'église nous arrête aussi, le simple vicaire d'un pauvre faubourg de Londres, qui partage ses journées entre le *British Museum* et la visite de sa paroisse ; le *broad-churchman* d'abord convaincu et enthousiaste qui, peu à peu, se déprend de toute croyance positive et se voit contraint par sa loyauté à rentrer dans la vie laïque. Ce côté de la vie de Green qui nous était moins familier prend dans la correspondance une sérieuse importance. Ce n'est plus Green lui seul qui est en cause, c'est l'*Église large* qui vit et pense tout haut devant nous, et qui, chez un de ces membres plus pressé et plus logique, parcourt en peu d'années les étapes de son évolution normale. Nous ne nous trompons pas, je pense, en ramenant à cette considération l'examen de tout le livre. On est presque toujours sûr de bien choisir ses positions quand pour juger un écrivain anglais on se place au point de vue religieux. D'ailleurs, chez Green, l'homme, l'historien et le *clergyman* démissionnaire, tout se tient, et en fixant notre curiosité sur un point qui nous paraît d'une importance plus générale, nous ne perdrons, semble-t-il, rien d'essentiel dans l'étude de cette œuvre et de cette vie.

I

L'*Église large*, comme tout l'anglicanisme, est née d'une série de compromis. Là est à la fois sa faiblesse, puisque ainsi elle manque d'une base logique, et sa vraie puissance, puisqu'elle ne vient pas de l'initiative de quelques hommes mais du lent travail des années et de la force même des choses. En ce temps-là, les universités anglaises étaient encore foncièrement cléricales et la plupart des charges importantes revenaient de droit ou de fait aux membres de l'Église établie. Comme chez nous l'école de droit, la cléricature était une carrière honorable où l'on s'engageait le plus souvent sans une destination précise et sans attrait spécial. C'était là, presque sans obligations nouvelles, le cadre d'une vie paisible ou studieuse, l'indépendance, la dignité, le repos. Pour un *fellow* de collège, le ministère pastoral se réduisait à fort peu de chose : quelques sermons qui d'ailleurs étaient encore un exercice académique, de courts offices et le bercement des jolies phrases de la liturgie anglicane dans le demi-jour des chapelles de *Christ-Church* ou de *Trinity*. Quant aux convictions religieuses, personne n'attachait grande importance aux formulaires qu'il fallait signer à la veille du diaconat : on ne demandait en somme à chacun que de rester fidèle à l'Église anglicane, et, fort de cette facile promesse, tout honnête homme pouvait aller de l'avant.

Car on l'aimait du fond de l'âme cette Église nationale et maternelle. Qui n'a jamais respiré cette atmosphère, ne peut imaginer quelle prise elle gar-

dait et garde encore sur les moins mystiques de ses ministres. Ceux-là même, et ils ont été nombreux en ce siècle, qui, gagnés par l'incrédulité ambiante laissaient à peu près toute croyance, demeuraient solidement attachés aux traditions, aux cérémonies, en un mot, à tout ce dehors pénétrant et doux d'une vie religieuse à laquelle ils ne croyaient plus. Quitter leur église comme Renan ou Scherer, mais la pensée ne leur en venait même pas. Non, l'anglicanisme hospitalier à tant de divergences dogmatiques, le serait également à la négation du dogme, pourvu que cette négation fût exprimée de façon religieuse et sans inutile tapage. Aussi loin de la *Haute* Église que de la *Basse*, on vivait tranquillement à l'extrême frontière de l'*Établissement*, dans l'*Église large*, en communion de rites et de prières avec les fidèles du dedans, en communion de pensée avec les chercheurs du dehors, j'entends avec les plus téméraires et les moins respectueux du passé.

Il serait injuste et inintelligent d'appliquer à juger un pareil état d'esprit, des règles françaises ou catholiques. Un Arthur Stanley, chapelain de la Reine et doyen de Westminster qui, volontiers, aurait offert à son ami Renan une stalle de chanoine dans sa cathédrale, un Benjamin Jowett, prononçant avec componction l'oraison funèbre de Gambetta dans la chapelle de Balliol, de pareils ecclésiastiques ne laissent pas que de déconcerter nos habitudes de pensée. Ce n'est pas que ces hommes excellents soient absolument dépourvus de logique, mais, dans ce pays, la logique ne fait pas tout, et, même quand elle se met de la partie, agit avec plus de lenteur et de prudence que chez nous. Mais, de quelque façon

qu'elle intervienne, les idées, une fois lancées, n'en font pas moins sûrement leur chemin. Stanley, Jowett et les autres, préparent efficacement la laïcisation d'Oxford. Ils restent dans l'Église, mais déjà les plus vivants de leurs disciples sentent qu'une telle situation est fausse. J.-R. Green est de ceux-là. Venu dix ans plus tôt, il aurait joui paisiblement jusqu'à sa mort de quelque prébende ; dix plus tard, il ne serait pas entré dans les ordres ; arrivé à un de ces moments d'effervescence, où la nouveauté des idées empêche de sonder toutes leurs conséquences, il entre dans l'Église, mais pour en sortir, non pas comme tel autre, au seuil de sa carrière cléricale, mais après plusieurs années d'une expérience loyale et généreuse. C'est la leçon et l'intérêt de sa courte vie.

Cette vie reçut son orientation décisive en 1859, à une des conférences qu'Arthur Stanley, *regius professor* d'histoire et alors dans son plein éclat, donnait à Oxford. Green avait vingt-deux ans et touchait au terme de ses études. Longtemps après, il rappelait au doyen de Westminster le souvenir de cette première rencontre.

J'étais arrivé à Oxford grand liseur et *high-churchman* passionné. Après deux ans de résidence, j'étais paresseux et sans religion. Fatigue ou dégoût, je ne voulais voir personne... et pour occuper mon activité sans me mêler à la vie universitaire, je perdais mon temps à des niaiseries... quand un jour, par hasard, j'entrai dans votre salle de conférences.

La religion était en moi aussi bas que le reste. Mon *high-churchism* s'était écroulé avec fracas, sans rien laisser derrière lui qu'un vague respect pour le bien...

J'étais donc tout à fait misérable quand j'entrai dans cette salle où, ce jour-là, vous parliez du travail, non comme d'un chemin vers les bourses et les bénéfices, mais comme de quelque chose d'excellent qui nous rendait plus semblables au divin Travailleur. Ce discours fut pour moi une révélation : « Si vous n'avez aucun goût à ce qu'Oxford vous impose, du moins travaillez à n'importe quoi. » Je revins au vieux *dada* de mon enfance, l'histoire, et je crois avoir bien travaillé depuis.

Il en fut de même pour la religion. Vous m'avez donné moins un *credo* qu'une leçon d'universelle sympathie. Vous étiez un libéral, tourné vers l'avenir comme les autres libéraux, mais sans être comme eux injuste pour le présent et pour le passé. Je sentis que le respect qui restait en moi pour les âmes de bonté, se transformait, à votre parole, en une catholicité vivante. En quittant la salle, je pensais au grand nombre de religions et de personnes différentes dont vous veniez de parler, et comment vous nous aviez révélé et fait aimer le bien qui était en chacune d'elles.

Je ne puis vous dire de quel secours ce grand principe de sympathie clairvoyante a été pour moi depuis, comment dans mes travaux historiques il m'a gardé du simple *hero-worship* et de l'esprit de parti, comment dans ma paroisse, il me servait à trouver une valeur, même aux plus ennuyeux marguilliers.

Mais, plus que tout, cela m'a aidé à réaliser l'idée d'Église, cette Église de tous les hommes et de toutes les idées, concourant au bien du monde, et se haussant, à travers l'erreur et l'ignorance, jusqu'à celui qui est la Sagesse et la Vérité [1].

Le meilleur des aspirations de l'Église large est dans cette lettre. Voilà de quelles vues nobles et vagues l'intelligence de Green va vivre pendant

1. *Letters*, pp. 17, 18.

des années jusqu'au jour où elle s'apercevra qu'à force de sublimer l'idée d'Église, il est arrivé à dépouiller cette idée de toute réalité et de toute substance.

Au sortir d'Oxford, Green s'était présenté aux ordres dans un accès d'enthousiasme religieux, et peu après, sous l'influence de F. Maurice et des socialistes chrétiens, au lieu de suivre le conseil de Stanley qui l'invitait à chercher une situation dans les quartiers aristocratiques, il avait demandé du service dans une pauvre paroisse de l'*East-end* de Londres (1861). Pour cette nature d'impression et de primesaut, une pareille résolution aurait pu avoir de pénibles lendemains. On sait la navrante misère de ces quartiers et l'impuissance presque fatale de ceux qui travaillent à les assainir. Green cependant accepta sans réserve, aima souvent, les devoirs multiples et rebutants de son ministère. A ses yeux toute réalité humaine avait un sens, un intérêt, une poésie même et jamais plus tard il ne fut tenté de regretter ni de trouver infécondes, même au point de vue de son œuvre historique, ces années d'un contact quotidien avec la misère et la souffrance des foules, avec les dernières couches du « peuple anglais ».

Dès le début de sa carrière paroissiale, Green rencontra une affection et une influence qui devaient le marquer pour toujours. Mme Ward, la femme de son curé, fut bonne pour lui comme une sœur aînée ou comme une mère [1]. A ce qu'il nous dit dans ses

1. Mme Ward était la mère de M. Humphry Ward dont la femme — une petite-fille du grand Arnold de Rugby — est l'auteur de *Robert Elsmere* et de tant d'autres romans importants.

lettres, au portrait qu'il a tracé dans l'oraison funèbre de cette femme peu commune, notre imagination évoque une sorte de seconde Mrs Barton, mais qui aurait eu plus que l'héroïne de G. Eliot le temps de s'occuper de mysticisme.

Je suis allé voir sa tombe avant de quitter l'Angleterre — écrira Green dix ans après la mort de sa bienfaitrice; — tout autour c'est une fièvre de bâtisse, et même morte, il faut qu'elle dorme dans cet odieux désert de briques et de mortier qui l'a tuée, elle qui soupirait après le grand air et le soleil et les oiseaux. Ah ! quand je pense à cette fraîcheur, à la noblesse épanouie dans cette vie que tout enchaînait au terre à terre, je songe avec colère à mes plaintes à moi, aux plaintes de tant d'autres qui prétendent que leur situation les empêche de se développer. Je vois tant de gens qui ont soif de pouvoir, de grandeur et d'influence, et je brûle de leur dire : Tenez, dans toute ma vie, des milliers de personnes que j'ai rencontrées, une et une seule a eu de l'influence sur moi, une personne devant qui toute mon âme s'inclinait avec respect et un immense amour. Et c'était tout simplement la modeste femme d'un curé de l'*East-end*, dans un affreux coin de Londres et elle aurait éclaté de rire à la pensée d'avoir une influence sur qui que ce fût [1].

Cette influence fut avant tout religieuse. Mme Ward, aux heures les plus tourmentées de sa propre vie, avait trouvé force, repos et joie dans les lettres de Mme Guyon. Entre elle et le vicaire de son mari, c'était là un des sujets de conversation ordinaires, et ainsi se préparait chez Green cette religion vague qui se substituerait assez vite à toute croyance déterminée et rendrait la transition plus douce du libéralisme *Broad-Church* au rationalisme absolu.

1. *Letters*, pp. 284, 285.

« Le sentiment religieux fut toujours profond chez lui, raconte M. Leslie Stephen dans une page où il résume à l'emporte-pièce cette évolution religieuse. La vie spirituelle des mystiques, la religion du cœur, celle qui subordonne aux émotions les dogmes et les faits, lui était naturelle... son intelligence, singulièrement vive et prompte, l'ardent intérêt qu'il portait aux recherches historiques et scientifiques, lui firent accepter le principe fondamental du rationalisme, à savoir qu'il faut accepter sans compromis ni réserve les résultats d'une enquête impartiale et complète [1]... Pendant quelque temps le charme personnel de F. Maurice le fascina, mais ce clair cerveau ne pouvait se contraindre comme Maurice à obéir à la fois aux exigences du système dogmatique et à celles de l'histoire. Il était impossible à Green, mystique et savant, d'admettre que les rédacteurs du formulaire anglican aient atteint, dans leur travail, les dernières vérités de la religion. Il savait trop bien l'origine de ce document: d'ailleurs il ne pouvait tenir longtemps l'équilibre des *broad-churchmen* qui, tout en *admettant que ces formulaires vermoulus ne méritent aucune créance, trouvent pourtant dans une équivoque inconsciente le moyen de les accepter*. Green sentait, de façon aiguë, le danger de manquer de loyauté dans sa conduite, et il décida que le jour où il ne lui serait plus possible d'attacher un sens aux paroles liturgiques : « Christ ! ayez pitié de nous » il laisserait la cléricature [2] ».

1. On sait quelle était en la matière l'attitude de Leslie Stephen et je n'ai pas besoin de remarquer que, pour un anglican comme pour un catholique, la question telle qu'il la pose est mal posée.

2. *Letters*, pp. 70-71.

Cette page importante précise les idées de Green telles qu'elles seront à leur point d'arrivée, après un travail intérieur de plusieurs années. Si, dès l'abord l'ensemble de la théorie était plus ou moins explicitement admis, les nombreuses conséquences ne devaient se dégager que peu à peu.

Si nous pouvions vivre davantage dans la pensée présente du ciel — écrivait en 1861 le jeune vicaire, sous l'émotion toute vive d'un entretien avec son amie — nous aurions moins de souci de tous les tracas de la terre. Tant que nous ne sommes que de simples ministres de l'Église d'Angleterre, nous devons redouter la mauvaise volonté du voisin, les *accusations d'athéisme*, les dénonciations faites par des évêques ignorants, mais une fois devenu ministre de l'Église éternelle, tout le tapage des controverses ne distrait plus nos oreilles de l'accord des harpes qui entourent le trône. Je sais que c'est là ce mysticisme dont tout le monde rit si volontiers, mais je suis persuadé que la foi de l'avenir est précisément dans cette alliance entre le mysticisme et la liberté de critique et de pensée [1].

Mais tous les chapitres de la vie de Green devaient être terriblement courts. Celui-ci, à peine commencé, est brusquement interrompu. Mme Ward mourut en juillet 1862, recommandant à son ami cette famille d'orphelins. La catastrophe fut pour lui cruelle et bonne tout à la fois. « En m'écrasant, cela m'a rendu plus humble, » et on sent qu'au contact de ces petits enfants qu'il voit de plus près, sa foi devient plus simple et plus précise.

J'avais planté là mon article de la *Saturday* et je caressais la petite Maggie, quand elle me dit : « Savez-vous,

1. *Letters*, p. 80.

M. Green, pourquoi maman est allée au ciel ? C'est que Jésus la voulait. » Je me demande si le rédacteur de la *Saturday* en aurait su plus long que cette philosophe de quatre ans. Pour le moment, elle est très embarrassée de savoir comment on pourra bien là-haut se retrouver. « Maman est un ange maintenant, comment la reconnaîtrai-je quand j'arriverai au ciel ? Ah ! j'y suis, elle viendra au-devant de moi et me dira qu'elle est ma maman... »

« Irez-vous au ciel, M. Green ? Oh ! oui, vous y viendrez avec nous, et nous serons, de nouveau, tous ensemble. » — Qu'on est petit et misérable devant un enfant ! La demande de celle-ci me trotte dans la tête. « Irez-vous au ciel ? » et je ne sais que répondre. C'est peu philosophique, très contraire aux saines doctrines, mais le ciel m'est bien plus cher maintenant qu'il y a là-haut quelqu'un que j'aime — et cependant je ne puis pas dire avec ma petite amie : « Oh ! oui. » Les impressions qui semblaient si profondes s'envolent si vite, l'Éternité qui se montrait derrière cette tombe, se dérobe de nouveau et le ciel qui semblait si près se recule de plus en plus... Prie pour moi, Dax, comme moi pour toi, pour que nous puissions répondre à la demande de cette petite avec son « oh ! oui [1] ».

Mais le travail persistant auquel il se livrait n'était pas de nature à relever cette foi déjà — comme on le voit — très ébranlée. Il avait d'abord entrepris d'écrire une histoire de l'Église anglicane, de cette Église du passé capable d'une merveilleuse adaptation aux besoins du présent, de cette *creature of repeated compromises*, essentiellement modérée, essentiellement illogique. Telle quelle, jadis, elle l'attirait, mais maintenant il renonçait à en raconter l'histoire, parce qu'il lui paraissait impossible « d'attacher l'étiquette d'*Église* à une quelconque des

1. *Letters*, pp. 100, 101.

branches de la religion chrétienne en Angleterre ». Dès cette époque (1862), entrevoyant les exigences possibles de l'avenir, il se fixait ces deux règles de conduite :

1° Rester dans le clergé anglican, aussi longtemps que, ce faisant, on contribue à élargir au sein de l'anglicanisme la sphère de la liberté de penser.

2° En sortir au moment où on risquerait, en y restant, de rétrécir sa propre pensée [1].

Cette brève et catégorique résolution, montre combien Green était déjà loin de l'optimisme inconséquent de ses maîtres en libéralisme. Ceux-ci restent d'abord, puis cherchent, si besoin est, des raisons pour justifier leur attitude ; lui reste, mais par provision, et en attendant de voir plus clair au fond de lui-même et de ses idées. Certes il était trop dévoué à l'Église d'Angleterre pour ne pas souffrir à la vue de ce qui peut-être se préparait, mais d'autre part l'horreur de l'équivoque le tenait en une douloureuse défiance.

Vous savez bien que j'aime l'Église d'Angleterre, mais que va-t-il arriver d'un si monstrueux système, *such a Godless lie as this*... J'attends, mais je crois que nous sommes près de la fin [2].

Si maintenant il se cramponne encore au christianisme, c'est précisément qu'il voit en lui une souplesse admirable qui le rend susceptible de s'adapter à chaque nouveau progrès de la pensée humaine. Il s'explique à ce sujet en une lettre très belle où le

1. *Letters*, p. 110.
2. *Ibid.*, pp. 110, 111.

vrai et le faux se mêlent, où l'enthousiasme du chrétien, de l'historien et du philosophe se confondent.

Je ne vois aucune limite à ce progrès en « religion ». Sur cette idée de progrès, ma foi profonde et intense au christianisme repose. Comme vous, je vois d'autres religions, la foi païenne et la foi d'Israël — jouant leur rôle dans l'éducation du genre humain. Et je vois l'humanité dépassant ces croyances qui l'ont élevée, si bien qu'à chaque grand pas de la pensée humaine une religion tombe morte et disparaît. Et je conclus que ce doit être là une condition du progrès du monde, à moins qu'il ne paraisse une religion capable d'évoluer elle-même parallèlement à ce progrès. Or voici une religion qui en est capable. Ouvre ton Gibbon et fais la preuve de ce que j'avance. La fraîche vigueur des enfants des forêts germaines fond sur la Rome efféminée et tout s'écroule sauf cette foi. Le christianisme emprunte de nouvelles formes de vie et dans ce chaos barbare pétrit le monde du moyen âge. Songe combien l'âme d'Augustin et celle de saint Louis sont différentes, et pourtant le christianisme leur suffit à toutes deux. Le moyen âge s'évanouit, notre monde moderne émerge de la réforme. Le christianisme emprunte de nouvelles formes et infuse une vie nouvelle à cette nouvelle phase de l'humanité. Combien l'âme de saint Louis et celle de Luther ne diffèrent-elles pas, le christianisme leur suffit à toutes deux et remplit leur attente. A notre époque, la pensée humaine fait chaque jour des progrès tels qu'elle n'en a jamais fait, mais le christianisme spiritualisé et épuré par les plus larges besoins qui s'offrent à lui, est prêt à répondre pleinement à tous ces besoins... S'il y a quelque vérité dans nos plus profonds instincts, il faut que Dieu soit constamment au-delà, au-dessus de nous, de notre pouvoir, de notre science, de notre vertu, et c'est vers cet au-delà que le christianisme nous fait monter [1].

1. *Letters*, pp. 118, 120.

On voit la doctrine vaste, brillante, profonde dont se nourrissaient, dont se leurraient aussi les hommes de l'*Église large*. Doctrine juste en son fond, et essentielle pourvu que l'on sache respecter la vérité initiale que cette constante évolution enrichit de l'apport de chaque siècle. Mais, comme il arrive toujours, grisés par les idées nouvelles, et d'ailleurs excités contre les grands corps traditionnels qui regardent ces idées avec défiance, les novateurs deviennent bientôt agressifs et se tournent avec violence contre tout ce qui leur rappelle le passé. Cette note perce déjà dans la lettre suivante et nous la verrons s'accuser peu à peu bien davantage.

Si je ne tremble pas, si j'exulte à la destinée que Dieu a marquée à son Église, c'est simplement parce que je crois à la présence de l'Esprit de Dieu dont l'inspiration guide l'Église.

Cette présence, cette inspiration, beaucoup l'admettent en paroles, mais ils demandent : où donc est cette voix de Dieu ? Bien sûr elle n'est pas dans la décision des Églises puisque ces décisions ne s'accordent pas entre elles. Tant qu'il y aura des controverses, comment savoir de quel côté souffle l'Esprit de Dieu ! Mais n'est-ce pas oublier que l'Esprit habite dans l'Église, non dans les Églises, que sa voix est la voix non de telle ou telle fraction, mais de la chrétienté universelle.

Cette voix de l'Église, elle est, semble-t-il, dans le *consensus* du peuple chrétien, unanimité confuse mais puissante. La condamnation de l'esclavage en est un exemple.

Et il ajoute ces deux petites notes dont la première a une grande portée.

Remarquez deux faits importants : 1° *Ces voix de l'Église*

n'indiquent pas une direction doctrinale, mais morale et sociale... 2° Cette unanimité s'élabore avec une lenteur extrême. Songez aux siècles qu'il a fallu pour qu'on réalisât l'injustice de l'esclavage [1].

Cependant l'anglicanisme orthodoxe s'épouvantait des hardiesses croissantes de certains membres du clergé. En 1859 le succès du livre de Darwin, en 1860 le scandale des *Essays and Reviews*, en 1862 les témérités exégétiques de Colenso, en 1863 l'accueil fait à la *Vie de Jésus*, tous les événements de ces années tumultueuses achevaient de compromettre les libéraux. Ceux-ci, en effet, couraient indistinctement à tout ce qui avait figure d'idée nouvelle et applaudissaient de confiance à tous les coups qui leur semblaient portés au vieil édifice de la tradition. L'Église d'Angleterre est de nature tolérante. Elle tient médiocrement à intervenir dans les querelles doctrinales, sauf quand la conscience d'un danger imminent l'affole — et dans ce cas-là elle ne recule devant aucune maladresse, l'histoire de Wesley et de Newman le montrent bien — un sûr instinct lui fait comprendre que sa grande force est précisément dans cette patience éternelle et que pour elle le vrai moyen de triompher d'une difficulté est de ne pas essayer de la trancher. Menacée, à cette heure, des deux côtés à la fois, également inquiète du premier succès du ritualisme et des témérités de l'Église large, elle essayait de manœuvrer entre ces deux extrêmes, désavouant timidement les excès du libéralisme et se montrant comme il convenait, plus sévère envers les ritualistes qui, plus croyants, étaient

1. *Letters*, p. 140.

plus soumis. Pourtant les libéraux n'avaient pas pour eux le nombre, et ils savaient bien que la majorité du clergé se prononcerait contre eux. La belle humeur de Green s'aigrit à la pensée de cette résistance.

Le clergé, écrit-il, ne représente même pas l'Église. Que représente-t-il ? Ni les laïques cultivés, ni l'Angleterre intelligente, mais l'inintelligence du pays [1].

Et pour comble d'outrage, il assimile les orthodoxes aux *romanistes*, ajoutant avec raison : « Qu'est-ce qu'un romanisme sans infaillibilité, sans unité et sans chef [2] ? »

Décidément la période des violences est ouverte. Quoi qu'il nous en coûte, il nous faut suivre ce noble et charmant esprit dans ces outrances de pensée et de parole qui lui ressemblent si peu. Il appartenait à cette génération d'utopistes qui croyaient naïvement que la science répandue partout allait ramener l'âge d'or. Et pour lui, maintenant, l'Église était la grande barrière de routine et d'intolérance qui pour prolonger son règne, retardait tant qu'elle pouvait l'avènement de la science.

Qui empêche les réformes ? — L'ignorance populaire. — Qui s'oppose à ce que cette ignorance soit éclairée ? l'Église... Le clergé sait que l'Église s'effondrera le jour où le peuple sera instruit à fond, où il n'y aura plus une seule classe d'hommes vouée à l'ignorance [3].

On comprend ce que devait souffrir l'homme qui,

1. *Letters*, p. 142.
2. *Ibid.*, p. 142.
3. *Ibid.*, p. 171.

au moment où il écrivait de telles choses, exerçait encore les fonctions ecclésiastiques. Tout lui est à charge maintenant et il n'est pas jusqu'à la bêtise de ses paroissiens qui ne rende sa position plus intolérable. Ne voilà-t-il pas que ceux-ci l'ont soupçonné de ritualisme?

Un pharmacien m'a vu élever l'hostie et porter une grande croix sur le dos. Le jour du vendredi saint, une dame a quitté l'église parce que je prêchais avec une couronne d'épines sur la tête.

Et Green s'amuse à embarrasser le grave Freeman en lui prouvant que le témoignage historique n'a donc aucune valeur.

Car enfin, ces deux témoius sont sincères et n'ont contre moi aucune aversion personnelle. Comment allez-vous vous tirer d'affaire ? Ou ils m'ont vu, ou ils ne m'ont pas vu [1].

Notons encore, en passant, cette jolie pochade sur la maison curiale.

Envoyez-moi quelques brochures pour distribuer à mes quatre vicaires. L'un est « catholique », l'autre « anglican », le troisième, musicien, et le quatrième, littérateur. Le premier déjeune à midi et demi en surplis et en barrette ; le second passe des journées à faire signer des pétitions au « Lord primate » ; le troisième met les paroles de la confession générale sur une ritournelle d'opéra ; quant au littérateur, il lit Balzac toute la semaine, et, le dimanche, broche son sermon en un tour de main [2].

Il plaisante, mais, prenez garde, quand ces vives natures plaisantent ainsi, c'est souvent qu'elles veu-

1. *Letters*, p. 183.
2. *Ibid.*, p. 153.

lent cacher aux autres et à elles-mêmes quelque secrète souffrance. Green souffre en effet ; il se sent étranger dans cette paroisse où tout le monde l'aime pourtant.

On est bon pour moi, mais on ne comprend pas mes « quixotisms » et je n'ai que cela qui vaille la peine d'être compris... on a une soif insatiable d'affection et on tourne le dos à tout le monde pour se renfermer misérablement en soi-même. Ma bonne humeur s'en va, je suis impatient, nerveux, j'agace tout le monde et quelque chose à quoi je sais bien que je dois résister comme à une mort hideuse me conseille de me noyer dans mes livres et de laisser le genre humain se débrouiller sans moi [1].

Il y a là sans doute une lassitude de poitrinaire, un découragement de savant, mais je ne me trompe pas en assignant une autre cause à cette détresse.

Tout me glisse entre les doigts, la foi, la doctrine. Tout devient irréel... je touche au déisme, où m'arrêterai-je [2] ?...

En juin 1867, il écrit à Freeman :

Je me sépare de plus en plus de l'Angleterre et de la politique anglaise, *it may be from English religion too.*

On se rappelle les belles idées qu'il développait naguère avec tant de flamme sur le rôle historique de l'Église. Que tout cela maintenant est loin de lui ! Rendant compte à Freeman d'une conférence de Stubbs, leur ami commun :

Elle a fini, écrit-il, sur une tirade religieuse, sincère évidemment chez Stubbs, mais qui a dû paraître bizarre à l'au-

1. *Letters*, p. 183.
2. *Ibid.*, p. 153.

ditoire d'Oxford, comme elle m'a paru à moi. Ce bon vieux lieu commun que l'histoire de ce monde conduit à Dieu, que l'histoire moderne n'est que la diffusion de sa lumière dans le Christ. Je revois le temps où cela était pour moi la clef de l'histoire. J'ai bien peur de l'avoir perdue, cette clef, et je n'ai rien pour la remplacer [1].

Mais il est encore trop frémissant de cette lutte intérieure et extérieure pour demeurer longtemps sur cette inquiète et mélancolique douceur. Voici encore — c'est presque la dernière fois — la note exaltée, présomptueuse et méprisante qui détonne dans cette âme de délicatesse, de respect et de bonté.

Il y a deux églises dans le monde, l'église du prêtre et celle du maître d'école, l'église du dogme et celle de la science. L'Église d'Angleterre peut essayer de concilier ces deux courants, de garder du moins quelque chose de tous les deux. Mais chaque jour rend cette tâche plus impossible. On peut appuyer sa religion — c'est-à-dire le *lien moral qui donne à notre vie une unité d'action et de propos,* — ou sur la foi, ou sur les faits, sur l'enseignement extérieur de l'Église, de la Bible, de la Secte — ou sur les leçons intérieures de l'expérience et du savoir. Mais il est impossible de souder ces deux fondements. Avez-vous lu, par exemple, le nouveau livre de Darwin sur *l'Homme et son origine*. Je n'en sais encore que ce qu'en disent les deux beaux articles de la *Saturday*, mais quelles merveilleuses perspectives ce livre n'ouvre-t-il pas devant de si vastes problèmes, comme toutes les controverses théologiques s'effondrent, paraissent mesquines et vaines ! « Sacrifice », « Justification », « Inspiration », tout cela paraîtra à nos enfants aussi absurde que nous paraissent à nous le *gnos-*

1. *Letters*, p. 171.

licisme et la *transsubstantiation*. Je ne dis pas qu'une religion rationnelle soit impossible. Au contraire, mais pour y arriver, il nous faut jeter aux balayures les théologies vieilles et fanées de l'enfance du monde [1].

Dans un pareil état d'esprit, il n'était que temps pour Green de prendre une retraite que d'ailleurs sa santé déjà très compromise rendait nécessaire. L'archevêque de Canterbury, Tait, qui l'aimait, lui offrit le poste de bibliothécaire du palais de Lambeth. Là l'historien travaillerait à son aise, et le *clergyman*, loin autant qu'il le voudrait de toute fonction religieuse, sentirait moins lourdes les chaînes qui le rattachaient à l'Église (1869). Suivons-le dans cette période d'apaisement, et bientôt d'indifférence. Bien que pratiquement il n'appartienne plus à l'Église et que, même il doive quelques années plus tard rentrer définitivement dans la vie laïque (1877), ce que nous verrons de lui nous aidera encore à connaître l'Église large et la psychologie du clergyman libéral.

II

La scène change. Brumes mystiques, angoisses intérieures, énervement des controverses dogmatiques, tout se dissipe, tout s'éclaircit. D'anglicanisme, de religion même — et la chose vaut qu'on la remarque — on ne parle presque plus jamais dans les deux cents dernières pages de la correspondance. La joie de vivre éclate partout avec de temps en temps

1. *Letters*, pp. 289-293.

une malédiction jetée en courant aux doctrines de renoncement et de tristesse.

Toujours ces oiseaux de nuit entre le soleil et notre âme. Comme si le soleil nous était mauvais ! Pauvre de moi, j'ai grand'peur de rester toujours hellénique plus que chrétien... Mais la vie, la vie dans toute son énergie, son éclat, sa marche entraînante, la vie avec ses brusques passages du rire aux larmes, pourquoi ces hommes en ont-ils peur, pourquoi la dénoncent-ils dans leurs prêches ? Ils la dénoncent dans leurs prêches, puis ils disparaissent et le soleil continue à briller et le monde court en riant à la liberté et à la joie [1].

Ce n'est pas là une simple boutade, mais l'expression un peu vive d'une philosophie raisonnée et voulue.

Rappelez-vous ma théorie de la vie. Ce n'est pas un programme de paresse. J'ai travaillé dur à ce qui en valait la peine et je compte bien le faire encore. Mais je proteste contre l'ascétisme pour l'ascétisme, contre cette sottise de fermer les yeux à tout ce qui est beau et délectable ici-bas, contre cette préférence donnée aux choses désagréables, comme si de soi elles valaient mieux que les autres; par-dessus tout, je proteste contre toute idée de partage entre les différents éléments de notre être, contre le mépris de toute une moitié de la vie que nous avons à vivre comme si elle nous empêchait de vivre l'autre moitié. La tête, l'âme, le corps, que tout se développe de concert ! Pas d'intellectualisme, pas de spiritualisme, pas de sensualisme, mais une large et complète humanité [2].

On le comprend, cette vie qui l'attire, l'intéresse, l'enchante est le plein développement de l'homme

1. *Letters*, p. 469.
2. *Ibid.*, p. 450.

naturel, la mise en œuvre de toutes les richesses qui dorment en nous. Qu'aurait dit Mme Ward si elle avait lu ce programme où la religion tient si peu de place, et nous, ne nous trouvons-nous pas bien loin du temps où le jeune vicaire, gagné à la contagion mystique de cette âme, essayait d'entendre à travers l'infinité des espaces, les harpes du ciel. La terre lui suffit maintenant et il tend vers elle un effort que l'inquiétude des choses invisibles ne morcelle plus, une activité joyeuse que les soucis d'outre-tombe ne viennent plus assombrir. Quoiqu'on puisse penser de cette conversion à rebours, il semble pourtant que Green soit maintenant bien plus qu'autrefois dans la vérité de sa nature et que le dénouement de la crise religieuse coïncide pour lui avec le plein épanouissement de sa puissance de vie. Il suffit de l'entendre causer pour s'en rendre compte. Sa conversation jadis un peu nerveuse, impatiente et qui aimait le paradoxe provocant est devenue, nous dit Mme Humphry Ward, plus calme, plus sereine, plus égale. Ses lettres, ses écrits respirent aussi la douceur et la bienveillance des gens heureux. Car tous les bonheurs se pressent pour lui dans ces années d'apaisement et de travail. En 1877, il a épousé l'admirable femme que nous retrouverons bientôt, quand il ne sera plus question de joie. Son livre, la *Short History* a paru en 1874, avec un succès extraordinaire [1]. Encore une fois, la vie est bonne, foin des prêcheurs moroses et laissons le monde courir, moitié pleurant moitié riant, « à la liberté et à la joie ».

1. Sans parler des éditions américaines, il s'est vendu en Angleterre 235.000 exemplaires de la *Short History*. Cf. la *Quarterly Review*, avril 1902.

Rien d'ailleurs, dans cette philosophie, qui rappelle les étranges homélies où Renan aimait à s'émanciper sur ses vieux jours. L'idéal de Green est tout autre, plus digne, plus intime, et son égoïsme, si égoïsme il y a, ne laisse pas d'être charmant.

L'amitié remplit toutes les pages de cette existence, la bonne amitié anglaise, aux sans-façons remplis d'une robuste tendresse, l'amitié dont il écrivait lui-même : « Vous autres femmes, vous nous regardez de bien haut, mais vous ne soupçonnez pas l'ardeur et la flamme de nos amitiés, à nous autres hommes [1]. » Disons aussi, pour qu'on le sente plus pleinement et simplement homme, que les chartes et les livres qui prennent presque tout son temps n'ont pas le meilleur de ses affections et de ses pensées. Même avant d'avoir repris son indépendance, il écrivait dans un même sens :

La vie me semble chaque jour plus belle à force d'amour, de paix, de tendresse. Ce qui me la rend chère, ce n'est ni l'esprit, ni l'intelligence, ni la grandeur de la science. Tout cela est beau, mais il me suffit à moi des éclats de rire des petits enfants, et de la bonne amitié des amis, et des bavardages auprès du feu et de la musique et des fleurs [2].

Montrons enfin à ceux que cet « hellénisme » un peu rassis scandaliserait encore, montrons une ombre qui enveloppe et — si l'on peut ainsi dire — illumine tout ce tableau. Qu'on y prenne garde, celui qui chantait tout à l'heure cet hymne à la vie est un poitrinaire qui sait que ses jours sont comptés et

1. *Letters*, pp. 277-278.
2. *Ibid.*, p. 241.

qui active encore par l'impétuosité de son travail la courte flambée de sa propre vie.

Ces réserves faites, regardons maintenant avec quelle curiosité intense, avec quelle profondeur et universalité de sympathie, Green, juché sur l'histoire de son pays, regarde, pour ainsi dire, passer de veine en veine, de siècle en siècle, d'institution en institution, la brève et brusque étincelle qui s'éteint pour renaître sans cesse et qui est pour lui d'un prix infini. Il faut avoir lu la *Short History* pour réaliser ce qu'est chez lui cette adoration de la vie. Écoutez-le plutôt s'arrêtant avec complaisance devant l'œuvre de Chaucer et se présenter lui-même au naturel en glorifiant le poète auquel il ressemble par tant de points.

Jusque-là la littérature anglaise ne nous a montré que des types, des allégories ou des réminiscences du passé. Ici nous nous trouvons pour la première fois face à face avec des hommes vivants, des hommes différents de nature et de sentiments aussi bien que de figure, de costume ou de langage, et cette originalité de chaque personnage est maintenue à travers toute l'histoire et se révèle par mille nuances d'expression et d'action... C'est la vie dans sa plénitude, sa variété, sa complexité... C'est la vie qu'il aime; délicatesse de sentiments, libres plaisanteries, rires et larmes, tendresse de Grisélidis, ou aventures bouffonnes du meunier et de l'écolier, tout ce qui est vivant et humain lui plait. C'est cette largeur de cœur, cette tolérance sans bornes qui rend Chaucer capable de comprendre l'homme à la façon de Shakespeare, et de le peindre avec une chaleur, une vivacité, une bienveillance, une fraîcheur et une gaîté que Shakespeare lui-même n'a pas surpassées [1].

1. *Histoire du peuple anglais*. Traduction Auguste Monod (Plon, 1888), t. I, pp. 252, 253.

La vie ! toujours la vie ! D'elle vient aux pages de tous les livres de Green, leur couleur, leur bel entrain et leur constante allégresse : « Ce qui l'impressionnait — a dit de lui un autre grand historien que l'Angleterre vient de perdre [1] — ce qui l'impressionnait chez un personnage était que celui-ci avait réellement vécu, et par là, il réussissait à donner la sensation de la continuité vivante d'un siècle et d'un pays. » Les pierres mêmes s'animaient pour lui, une église, une ville avaient, à ses yeux, une existence personnelle. Quand Freeman et lui allaient ensemble à travers l'Europe, pendant que lui battait en tous sens les rues d'une vieille ville [2], son compagnon ne voulait voir que le chemin des archives où il allait, du matin au soir, éplucher toutes les chartes du pays. Peu à peu cependant, Freeman se laissa plus docilement conduire, et apprit de Green à entendre parler les vieilles maisons et les monuments du passé. « Et maintenant, ô Johnnie, lui dit-il longtemps après, en le remerciant d'un pareil service, j'ai vu des cités sans nombre, et à chaque tour que j'ai rencontrée, j'ai répété ce que je vous dois. Je l'ai bien mis dans une de mes préfaces, mais ma reconnaissance veut le redire à chaque nouveau voyage. C'est vous qui m'avez appris à regarder une ville comme un tout, distinct des églises et châteaux qui s'y trouvent, comme un organisme vivant [3]. »

Il faut faire remonter à la même source la conception vraiment populaire de la *Short History*. « Je voudrais bien, écrivait Green à Freeman au sujet de

1. Gardiner, *The Academy*, 17 mars 1883.
2. *Like a dog following a scent*, a dit de lui M. Bryce,
3. *Letters*, p. 215.

l'ouvrage de celui-ci sur *la Conquête normande*, je voudrais bien que votre Église fût moins épiscopale. Savez-vous qu'il y avait aussi en ce temps-là, des prêtres, des diacres, et par-dessus le marché, des laïques ? » Personne ne songerait à adresser à Green un pareil reproche. Les petites gens l'intéressent autant que les rois et les généraux, et par là, il est, dans toute la force du terme, l'historien du peuple anglais.

De là vient aussi quelque chose de moins insulaire dans les jugements que Green porte sur les hommes et les choses des autres pays. Certes, il était anglais jusqu'aux moelles, lui qui, dans ses fréquents exils, parcourait avidement les journaux avant de décacheter son propre courrier, mais sa large sympathie ne connaissait pas de frontière. « Green est le premier *homeruler* que j'ai jamais vu, » disait M. Bryce et, dans la correspondance, de 1870 à 1871, il y a plaisir à l'entendre — tout germanophile qu'il soit — plaider pour la France contre son ami Freeman qui triomphait lourdement à chacune de nos défaites.

Je ne puis piétiner la France, maintenant qu'elle est renversée[1]... Le droit de la Lorraine à rester française ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais vous, vous n'aimez la liberté que dans le passé et, pour le présent, votre haine de la France parle plus fort que votre amour pour la liberté[2].

Il s'était déjà expliqué plus longuement sur ce sujet. Dès le commencement de nos désastres, au mo-

1. *Letters*, p. 302.
2. *Ibid.*, p. 263.

ment où Freeman priait pour l'extermination de ceux qu'il appelait assez sottement les *Galwelsh*.

Comme Jeanne d'Arc, j'ai pitié de ce beau royaume de France... Louis-Napoléon est parti et la France reste, vaine, ignorante, insupportable, si vous voulez, et cependant, pleine toujours d'une attraction infinie, pour moi, du moins. Il y a en elle un ressort, une élasticité, un « cœur léger » qui a ses bons côtés aussi, une gaîté, un enjouement dont l'Europe ne peut se passer [1].

N'est-ce pas toujours le même homme qui avait remarqué comment chez l'auteur des *Contes de Canterburg* « l'esprit français active le côté vif et fort du caractère national, adoucit son extravagance et tempère sa moralité un peu lourde [2] », le même homme qui, sur toutes les questions d'art et de littérature, disait modestement qu'il faut se mettre à l'école du goût français [3].

Que nous voilà donc loin des inquiétudes religieuses que nous suivions tout à l'heure dans ses premières années d'âge mûr ! Vraiment quand on le voit aimer ainsi toute manifestation de vie, comprendre toute doctrine et se passionner pour des intérêts si divers, on se demande si, dans cette nature tournée avec tant d'intensité vers le dehors, le mysticisme a jamais été autre chose que l'excitation passagère d'un moment de ferveur, une des multiples expériences d'une souple intelligence, capable de goûter la poésie de chaque chose, et de se prêter tour à tour et tout entière à tous les objets de son attention.

1. *Letters*, p. 259.
2. *Short history*. Trad. Monod, I, p. 251.
3. *Letters*, p. 284.

Sans doute intelligence et sensibilité religieuse restent très vives chez lui, et il entre pleinement dans l'âme de Cœdmon, d'Anselme, de Morus et des prédicateurs du premier « réveil[1] ». Son livre est même un de ceux où on peut le mieux suivre l'évolution du christianisme anglo-germanique, mais encore une fois cette histoire ne l'intéresse que par le fonds d'humanité plus tendre, plus exquise et plus exaltée qu'elle révèle et par ce que les compatriotes de Cœdmon, de Bunyan et de Wesley ajoutent de curieux et de pittoresque aux manifestations de la foi.

Il semble même — quoique à vrai dire, force nous soit ici de marcher en tâtonnant — il semble que Green ait poussé ce détachement, cette indifférence, plus loin que l'ensemble de ses amis de l'*Église large*. Chez lui, le divorce d'avec tout le passé anglican et biblique semble complet. Vous chercherez même en vain dans les lettres de la seconde partie de sa vie, une trace de cette phraséologie religieuse qui survit si habituellement en Angleterre à la perte de la foi. Sans doute l'extrême logique le veut ainsi, mais on connaîtrait mal l'*Église large* en se figurant qu'elle est toujours logique avec elle-même. Enfants du siècle, ils ont beau faire à l'incrédulité toutes les avances, ils n'en restent pas moins anglais, c'est-à-dire hommes de tradition et de respect, hommes de fidélité aux habitudes anciennes, façonnés au mysticisme par une éducation biblique et par la plus abondante des littératures religieuses, gardant enfin au plus profond de leur être je ne sais quel attrait

1. Qu'on relise dans la *Short History* la jolie page sur Edmond Rich et ses fiançailles avec la Vierge, t. I, pp. 155, 156.

mystérieux, et quelle docilité curieuse et fervente à suivre la parole pour eux toujours nouvelle des pêcheurs de Galilée. Les plus avancés parmi les *broad-churchmen*, plusieurs du moins, gardent quelque chose de cette tendance en dépit des plus généreuses concessions au rationalisme. Le doyen Stanley a une piété à lui, élégante et pittoresque et un ancien de Balliol, M. Montefiore, écrivait, il y a quelques années, un article très documenté et très convaincu sur la vie et l'influence religieuse de cet excellent Jowet qui n'aurait pas pu dire lui-même s'il croyait ou non à la divinité de Jésus-Christ. Rien de semblable chez Green. Il semble avoir tout laissé de la religion comme d'un vêtement d'enfance et la considérer dorénavant avec une curiosité respectueuse comme une relique et un monument du passé. Il n'est pas téméraire pourtant de croire que s'il en avait eu le temps, cette première fougue de logique et d'indépendance tombée, il aurait retrouvé quelque chose de la facilité anglicane à accepter les demi-lumières et à se résigner aux compromis.

Je ne me tourmente plus, comme autrefois, de questions que je ne puis résoudre... Mais une vie nouvelle apporte avec elle de nouvelles espérances, de nouveaux désirs de foi, une foi nouvelle que nous arriverons à connaître la vérité. Espérances vagues et confuses, foi vague et confuse, mais maintenant *je suis plus résigné que jadis dans le vague et le confus*. Je vois maintenant que pour savoir il faut vivre, pour connaître la vérité, vivre la vérité [1].

Cela a été écrit en mai 1877, au moment de son mariage. Vers ce même temps, en envoyant sa dé-

1. *Letters*, p. 465.

mission à l'archevêque de Cantorbéry, il avouait que cependant un peu de sa foi perdue semblait revenir. « Bien que sur quelques points, disait-il encore, j'aie commencé à voir plus clair dans mes ténèbres, pourtant je ne crois pas qu'il me reste quelque possibilité de reprendre jamais ma vie cléricale [1]. »

La mort vint interrompre ce travail intérieur que ralentissait le surmenage imposé par tant d'autres travaux, dans ces années pressées et fécondes. De sa religion ancienne Green ne gardait que cette élévation et intensité morale dont à aucun moment de sa vie nous ne le voyons se départir. Tout à l'heure nous l'entendions définir la religion : « Le lien moral qui donne à notre vie une unité d'action et de propos. » Pour un *Broad-Churchman*, la définition qui nous paraîtrait à nous si insuffisante est presque complète.

Morale et religion, ils ne s'inquiétent de savoir dans quelle mesure ces deux éléments d'une vie meilleure et pleinement humaine sont indépendants l'un de l'autre. Ils les mêlent et les confondent dans la théorie et dans l'action, voyant surtout dans les pratiques religieuses un cadre tout tracé et sûr de perfection morale et vivifiant la morale un peu froide des philosophes par toute la poésie de la religion.

Chez Green, bien que ce cadre religieux soit presque voilé tout entier, la conception du devoir n'a rien perdu de sa noblesse et de sa force. Dans ses livres, la préoccupation morale et sociale l'emporte sur toutes les autres [2] et ses livres sont l'écho fidèle de toute sa vie. Écoutons-le encore une fois :

1. *Letters*, p. 462.
2. *He was above all a believer in social and moral forces, a preacher and moralist.* Edinburgh review, avril 1902.

Rien de plus naturel que le sentiment de nos propres insuffisances. A peine a-t-on saisi la réelle grandeur du travail de ce monde que les efforts particuliers paraissent infimes et méprisables. Puis on rencontre des intelligences et des tempéraments si au-dessus des nôtres qu'on renonce par une humilité mal comprise à tout sentiment de concurrence avec de si nobles travailleurs. Et puis dans le plus petit effort on est entravé à chaque pas par des circonstances qui achèvent de nous décourager et nous font désirer de tout laisser là.

L'essentiel, je crois, est de moins penser à nous et à ce que nous sommes qu'au travail et à ce qu'il est pour nous. Le monde marche non pas seulement par les ébranlements gigantesques que lui impriment ces héros, mais par les milliers d'imperceptibles secousses données par chaque travailleur honnête .. Les circonstances nous aiguillonnent au moins autant qu'elles nous retardent et dans la lutte quotidienne que nous leur livrons, nous fortifions nos muscles pour le vrai combat de la vie. Quant au sentiment de la supériorité des autres, c'est là une joie pour tous ceux qui réellement travaillent pour le bien de tous. Ce qu'ils ne peuvent eux-mêmes, ils se réjouissent de le voir faire par d'autres. *Respice finem*. C'est la devise des vieux moines. Regardez la fin, non pas la mort, mais le bien de l'humanité; non pas votre perfectionnement comme une fin en soi, mais simplement comme un moyen de travailler au bien de tous.

Quand on relit ces nobles paroles — et tant d'autres que j'aurais pu cueillir à chaque page de la correspondance — on revient avec une tristesse plus grande à l'histoire héroïque et navrante des dernières semaines de ce grand esprit et de ce grand cœur. Dès les premiers froids de l'automne 1881, Green se sauve, comme toutes les années, vers les pays chauds. Les épreuves de son livre : *la Forma-*

tion de l'Angleterre, le suivent, l'atteignent comme elles peuvent au Caire, à Louqsor, à Capri, à Menton.

Sa pauvre femme cherche dans les bibliothèques de la Côte d'Azur les indications nécessaires que son mari veut encore donner à quiconque s'adresse à lui. Quelques remarques d'un ami sur son dernier livre le plongent dans un découragement de six semaines. Puis, allégrement, il se remet au travail. Il dicte, il dicte à sa femme, car il ne peut souffrir d'autre secrétaire et voici que la crampe des écrivains paralyse cette main fidèle. Admirable de patience ingénieuse et de volonté, Mme Green se met à essayer d'écrire de la main gauche. Un jour qu'elle allait jeter au panier un pauvre brouillon où elle avait péniblement tracé quelques mots, son mari lui prend le papier des mains: « toutes les fois que je me crois à bout de forces, dira-t-il ensuite, je regarde ce papier et je me remets au travail ! »

Encore quelques mois à Kensington pendant l'été de 1882. Bientôt on repart pour Menton. Le dernier hiver, l'agonie commence. A toute vitesse Green travaille à son livre sur *la Conquête de l'Angleterre*. Le livre presque achevé, il sent le besoin de quelques corrections importantes et fait mettre au pilon les quatre mille exemplaires déjà tirés. Un matin de janvier, il se lève avec un regain subit de force. Il fait approcher une table de sa chaise longue et récrit, de verve, plusieurs pages du premier chapitre. Ce fut son dernier travail. « Je ne puis plus rien maintenant. » Et cependant le 25 février, quand sa femme lui annonce que la fin est proche. « C'est gentil de me le dire ainsi, lui répond-il, mais j'ai en-

core à mettre dans mon livre quelque chose qui en vaut la peine. Je puis faire encore un peu de bonne besogne et je vais lutter en conséquence. Donnez-moi des potions endormantes, tant pis si après huit jours elles n'ont plus d'effet sur moi [1]... » S'est-il rappelé à ce moment-là la jolie page qu'il écrivait jadis sur le grand ancêtre des historiens d'Angleterre ?

Tandis que Bede chantait ainsi, les larmes remplissaient les yeux de ses élèves. On approchait de l'Ascension. Bede désirait terminer sa traduction de l'Évangile selon saint Jean et des extraits de l'évêque Isidore. « Je ne veux pas que mes élèves lisent des erreurs ou travaillent inutilement quand je m'en serai allé, » disait-il à ceux qui le suppliaient de se reposer. Peu de temps avant l'Ascension, le mal s'aggrava, et malgré cela il passa encore une journée à enseigner, répétant seulement avec calme à ses élèves : « Apprenez aussi vite que vous le pouvez, car je ne sais combien de temps j'ai encore à rester avec vous. » Une nouvelle nuit s'écoula sans sommeil... Le soir arriva au milieu des larmes et des adieux. « Cher maître, dit le jeune scribe, il y a encore une phrase qui n'est pas écrite. — Écris-la vite, reprit alors le vieillard mourant. — Tout est achevé maintenant, dit enfin le petit scribe. — Tu dis vrai, répondit le maître, tout est fini maintenant. » Étendu sur le plancher, la tête soutenue par ses élèves, et le visage tourné vers l'endroit où il avait eu l'habitude de prier, Bede se mit à chanter l'hymne solennel « Gloire à Dieu » ; comme il terminait le cantique, il s'éteignit doucement.

Pauvre cher maître, pauvre « Johnnie », comme disaient familièrement le bon évêque Stubbs et le grave Freeman, tantôt pour vous mieux connaître

1. Il mourut le 7 mars 1883.

nous évoquions l'image de Chaucer, et maintenant votre lit de mort nous ramène au pieux souvenir d'un vieux moine. Des *Contes de Canterbury* au « Gloire à Dieu » de Bede mourant, pour nous, Français, la distance paraît longue, mais tout cela se fond harmonieusement en votre nature souriante et grave, légère et profonde, en votre âme restée chrétienne parmi les ruines de sa foi première et qui ne fut peut-être « hellénique » que dans la mesure où l'hellénisme lui-même — notre hellénisme à nous qui avons vécu de l'Évangile — est chrétien.

QUATRIÈME PARTIE

MYSTICISME & CONTROVERSE

MYSTICISME ET CONTROVERSE

Par un contraste assez piquant, nous avons vu dans ces dernières années, un homme de lettres, merveilleusement converti, demander au mysticisme catholique l'inspiration de ses livres, et, d'un autre côté, un romancier de grand avenir, agiter dans ses œuvres de début les difficultés les plus troublantes de l'expérience religieuse. Seraient-ils d'une distinction moins rare, les romans de la baronne de Handel-Mazzetti ne mériteraient pas moins de nous retenir. Le monde a bien changé depuis le temps où le plus illustre des romanciers catholiques écrivait ses *Fiancés*. Les incrédules ne manquaient pas alors, mais la foi de ceux qui croyaient était peut-être plus sereine qu'aujourd'hui et le génie chrétien d'un Manzoni, du moins lorsqu'il veut écrire une œuvre populaire, ne trahit pas plus d'angoisses que le paisible auteur de *Rose de Tannebourg*. Aujourd'hui les journaux et la « diffusion des lumières » ont fait leur œuvre, que je crois pour ma part plutôt mauvaise mais dont je crois aussi que Dieu peut tirer le bien. Plusieurs fidèles, très obstinément décidés à ne jamais accueillir le moindre doute sur les dogmes de l'Église, ont entrevu néanmoins l'âme de vérité qui prête parfois quelque apparence aux objections des sophistes. L'horreur instinctive que causait autrefois la rencontre de l'hérétique ou du révolté a fait place, chez beaucoup, à une pitié patiente et tendre qui,

sans pactiser avec l'erreur, voudrait sauver les errants en dépit d'eux-mêmes. Ce n'est certes pas là du libéralisme. La baronne de Handel-Mazzetti, toute animée des sentiments que je viens de dire, signerait des deux mains toutes les condamnations portées par le *Syllabus* de Pie IX. Aux soupçonneux à outrance qu'elle inquiéta d'abord par le courage ingénu de ses livres, elle aurait pu répondre par les quelques mots de François de Sales : « J'ai toujours dit que qui prêche avec amour prêche assez contre l'hérétique, quoiqu'il ne dise un seul mot de dispute contre eux. » Aussi bien n'ai-je pas à prendre sa défense. D'autres l'ont fait avec une autorité qui me manque, j'ai voulu seulement indiquer l'originalité de cette œuvre. Ni le milieu dans le quel a grandi l'auteur de *Jesse und Maria*, ni l'éducation qu'elle a reçue, ni les influences qui l'entourent aujourd'hui encore et auxquelles elle ne veut pas se soustraire, rien ne semblait la préparer à parler, comme elle fait, d'un athée et d'un luthérien. Elle n'a écouté que son cœur.

I

HUYSMANS

Au moment que je prends la plume — que notre pauvre ami nous pardonne cette suprême taquinerie : en effet, un des mille moyens que nous avions, hier encore, hélas ! d'allumer sa verve était de contrefaire ou de célébrer le grand siècle, — au moment donc que je prends la plume pour dire adieu à Joris-Karl Huysmans, je ne puis m'empêcher d'évoquer le souvenir du gros registre où, semblable au frère Jacques du *Petit Chose*, il collait, jour par jour, les chiffons que les agences de coupures lui envoyaient. Plusieurs fois, je l'ai surpris, plongé dans cette besogne. Il collait, collait de cet air ennuyé qui ne le quittait guère et sans prendre d'ailleurs aucun intérêt, — éloge ou critique, — à la prose bariolée qui défilait sous ses yeux. Les caricatures seules paraissaient lui donner quelque plaisir. Il allait pourtant avec cette méthode menue, appliquée, patiente, bourgeoise enfin, qui avait fait, jusqu'au jour de sa conversion, le meilleur peut-être de son art. Un de ces chiffons avait commencé notre amitié.

J'écris ce mot sans plus de façons, car ce fier artiste aussi peu *gendelettres* que possible, était bien le moins dédaigneux, le plus simple et le plus accueillant des hommes. C'était au lendemain de *l'Oblat*, sous la menace d'attaques nouvelles qui se préparaient contre lui — il le sentait bien — et qui, par exception, devaient le peiner très fort. Grâce au libéralisme intelligent d'une importante revue religieuse dont plus d'un lecteur attendait la sentence avant d'oser savourer en paix cette littérature déconcertante, je publiai, sur le livre à peine paru, une longue étude où j'affirmais, avec une insistance qui n'était pas encore superflue, ma sympathie sans réserves pour l'homme et pour le chrétien, mon admiration plus atténuée pour les mérites divers de l'artiste. Cette démarche cordiale, simple accomplissement d'un devoir élémentaire, le toucha. Il me le montra comme il savait faire et depuis, il m'a laissé grimper tout à mon aise jusqu'à son musée de la rue de Babylone ou de la rue Saint-Placide, feuilleter ses souvenirs littéraires, l'interroger sur Villiers ou sur Verlaine, fureter parmi les diableries de sa bibliothèque, et les tonnes de romans neufs qui s'abattaient chez lui pour le prix Goncourt. Il faut, je crois, l'avoir ainsi connu dans l'intimité pour comprendre à quel point s'abusaient les bonnes gens qui souvent crurent voir frétiller la queue du diable sous la robe de l'oblat. Il parlait comme Durtal, commençant de courtes phrases qui s'achevaient, le plus souvent sur un geste découragé. Les : « Non ! ce que ces gens-là... » revenaient comme un refrain à chaque tournant du discours, mais sans la moindre âpreté, la moindre amertume. Les invectives de ses livres ne donnent

pas une juste idée de son ironie placide et gourmande qui dégustait savamment toutes les formes du ridicule. Vers la fin, d'ailleurs, une expression indéfinissable de lassitude, de pitié résignée et d'indulgence attendrissait la malice de son regard et de ses propos. Frileux, un peu lointain sans être jamais distant, détaché de tout, on sentait bien qu'il n'avait pas trouvé « ici-bas de demeure permanente, » et que sa vraie vie était ailleurs. Bon cependant, affectueux, entrant aisément dans les intérêts d'autrui ; j'ai rencontré, chez lui, des romanciers débutants qu'il traitait en camarades et dont l'affection confiante désarmait la sévérité de sa critique. Pèlerin de Lourdes, il se charge au départ d'un « amas » de commissions pieuses et, devant la grotte, il a ses « malades préférés » pour lesquels il prie avec plus d'insistance.

L'épisode du « petit frère Blanche », dans *l'Oblat*, nous le montre bien tel qu'il était, je ne dis pas seulement avec ses amis, mais avec tous ceux qui avaient gagné son estime. L'injustice, la méchanceté lui inspiraient une sorte de dégoût navré. Aucune vanité, aucune pose. Il était plus convaincu de l'universelle bêtise que de sa propre valeur. De lui-même et de ses projets, il parlait comme il aurait fait d'une personne étrangère. Je me rappelle ses hésitations, ses difficultés et ses répugnances, au moment où il commençait *les Foules de Lourdes*. Ce livre lui faisait peur. Il s'amusait alors à caresser au vol d'autres sujets et, notamment, une odyssée de Durtal à la recherche d'un confesseur. Là-dessus il racontait les anecdotes les plus divertissantes du monde, dramatisant ses propres souvenirs et les

confidences de ses amis, comparant les petites misères de la vie chrétienne aux déceptions de M. Folantin. C'est fini, maintenant. Il n'écrira plus de livres, il ne collera pas sur son gros registre ces pages où je voudrais le célébrer avec autant de piété que d'amicale franchise. Depuis plus de deux ans, il se préparait paisiblement à mourir. Avec une tristesse qui, peu à peu, se changeait en indifférence, il nous montrait les épreuves des *Foules de Lourdes*, que ses yeux malades ne lui permettaient pas de corriger. C'est fini. Le dernier chapitre de sa vie achève, venge et consacre son œuvre que de cruelles préventions ont trop longtemps méconnue. Par une coïncidence merveilleuse, sa longue, atroce et sereine agonie a rappelé aux libres penseurs eux-mêmes, ses amis d'autrefois, qui le veillaient avec nous, la propre passion de sainte Lydwine. La légende sanglante et sublime des « corps broyés » qui laissent « rayonner » les âmes, s'est reproduite devant nous, lentement et point par point, commentaire lumineux, sanction décisive de cette œuvre et de cette vie.

*
* *

Il y aurait donc aujourd'hui une sorte d'inconvenance à le défendre contre ceux qui jadis l'accusèrent de battre monnaie « à galvauder les choses saintes ». Néanmoins, les émotions sacrées que sa mort nous laisse ne nous permettent pas de parler de lui comme nous ferions d'un artiste ordinaire. Certes, Huysmans ne veut pas d'oraison funèbre, mais on ne peut guère remuer que des pensées religieuses auprès

de cette tombe qu'en d'autres temps, nous aurions creusée à l'ombre d'un cloître ou sous les dalles de Saint-Séverin.

Dans un livre récent et qui n'est pas tout à fait négligeable, un critique, M. Sageret, assez peu familier avec les choses de la foi, s'exprime en ces termes sur la conversion de Durtal :

A ce point de cette étude, on se sent inquiet. Une question surgit : la conversion de Durtal s'est-elle réalisée ? Hélas ! bien peu, il faut en convenir. Se convertir, c'est changer ; Durtal, en devenant catholique, ne change pas. *L'Oblat* nous dépeint un Durtal identique au curieux pécheur de jadis. Ses qualités d'artiste n'ont pas fléchi, son langage, toujours savoureux, a conservé le même mécanisme, ses méditations sont encore interrompues par la confection et l'allumage d'innombrables cigarettes, il reste préoccupé de nourriture et nous fait part de ses ennuis culinaires, dès son arrivée au Val-des-Saints [1].

On ne saurait mieux appauvrir, rapetisser, supprimer une question. Que M. Sageret reste insensible à la transformation évidente qui s'est opérée dans l'âme et dans le talent de Durtal, c'est son affaire, et sur ce point, si besoin est, nous lui répondrons tout à l'heure. Mais quelle idée ne se fait-il pas d'une conversion ! « Se convertir, c'est changer. » Rien de plus vrai que cet aphorisme, et rien de plus faux. La conversion, au sens catholique du mot, ne ressemble pas à un suicide. Elle n'est pas l'effort insensé d'un homme qui, mécontent de ce qu'il a fait jusque-là, travaillerait à effacer tout son passé et à se renier soi-même. Pour parler comme les mystiques, loin

1. Jules Sageret, *les Grands Convertis*, pp. 111, 112.

de se perdre, le converti se retrouve. Assurément quelque chose disparaît, comme la gaine morte d'un germe qui s'épanouit, mais ce quelque chose n'est rien, ne doit rien être de vibrant et d'original. Lorsque, revenant de Damas, le converti rencontre un de ses amis de la veille, il serait désolant que celui-ci hésitât avant de le reconnaître ; il faut, au contraire, qu'il puisse lui dire : « C'est encore, c'est toujours vous, et ce que nous aimions de vous survit à cette métamorphose qui d'abord nous avait fait peur. » Je ne parle, on m'entend bien, que d'un talent qui n'a pas encore donné tous ses fruits, que d'une âme où la sève monte encore. Si le vieux La Harpe, — oserai-je bien le nommer dans une étude sur Huysmans — si le vieux La Harpe, sincère, quoi qu'on en ait dit, revient à Dieu, le bonhomme aura beau noircir encore du papier, l'absolution *in extremis* de ce néophyte épuisé n'intéressera pas les lettres chrétiennes. La conversion critique dont nous parlons, — celle d'un Racine, d'un Veuillot, d'un Brunetière est un baptême. Elle renouvelle, elle exalte, elle transfigure les dons magnifiques, les forces vives qui, dès avant le retour d'un saint Paul ou d'un saint Augustin, faisaient l'admiration, l'orgueil et l'espoir de leurs amis. « Se convertir, c'est changer », oui, mais en restant soi-même, en greffant sur une originalité native le je ne sais quoi d'où dépend le complet épanouissement de ce premier don.

Ces vérités élémentaires et que démontrerait au besoin l'histoire des convertis les plus authentiques, par quel étrange scrupule plusieurs ont-ils hésité à les reconnaître dans la conversation de Durtal ? Le grand Arnauld n'aurait pas refusé son *imprimatur*

aux dernières tragédies de Racine ; les catholiques français ont savouré dans les *Odeurs de Paris* l'âpreté naturelle du petit journaliste de Chignac ; et, sans un injuste retour des choses d'ici-bas, Brunetière serait mort en possession d'une sorte de dictature religieuse. Au seul Huysmans, on aurait voulu prescrire le sacrifice d'une maîtrise péniblement achetée et le mensonge d'une rénovation impossible. Ses procédés, son art, sa langue, ses admirations et ses haines, il aurait dû, semblait-il, se livrer tout entier à d'impitoyables exorcismes, passer à *M. Folantin* une tunique d'enfant de chœur, conduire *Durtal* à l'école de Henri Lasserre — ou plutôt, triste souvenir ! — aux leçons du jocrisse ordurier qui, lui, le malheureux, n'eut pas de peine à apprendre en un jour les secrets de la phraséologie pieuse. A la rigueur, on lui permettait d'écrire encore, mais sous la condition de bénir toujours. Car, sous sa plume naturaliste, la plus innocente critique prendrait un air de blasphème. « O Jésuites, étant ce que vous êtes, que n'avez-vous de meilleurs cuisiniers ! » cela était bon pour un Veuillot, mais un Huysmans ne pourrait se désoler sur les fourneaux de Ligugé sans trahir l'infirmité de sa propre foi. Bref, on ne verrait en lui un homme nouveau que lorsqu'il se mettrait docilement à glorifier le chemin de croix de Lourdes et à rédiger des *prospectus* pour « les infernales fantaisies de la maison X. »

Il ne l'a pas voulu, et pour cause. Au lendemain de sa conversion, le sûr instinct d'une conscience dont la délicatesse touchait au scrupule et qui acceptait, sans compromis, tous les sacrifices nécessaires, montra nettement à Joris-Karl Huysmans que Dieu

n'exigeait point de lui une métamorphose aussi complète. Soumis comme un enfant aux dogmes et aux pratiques de l'Église, il crut pouvoir conserver ses habitudes littéraires et son indépendance d'artiste. Pour la besogne qu'il rêvait dès lors, et qu'il regardait comme une mission artistique *in partibus infidelium*, il entendit garder l'outil d'autrefois, cette plume qu'il avait pliée, par un long effort, aux sursauts de sa propre vie, et dont ses anciens amis connaissaient la probité invincible. Fruste et raffinée tout ensemble, souple et brutale, naïve et savante, cette plume volontaire qui décrivit jadis avec cruauté les plus misérables détresses, exprimerait désormais — il avait le droit d'en être sûr, — exprimerait, tant bien que mal, les angoisses du repentir, les joies de la grâce retrouvée, les splendeurs de la liturgie, les délices du cloître, les tendresses de la vie pieuse, les ardeurs des stigmatisés, toutes les nuances du mysticisme chrétien.

C'est ainsi que, des bords de la Bièvre, on voit venir, un beau matin, vers le parvis Notre-Dame, un honnête homme d'enlumineur, dont la jeunesse s'est passée à croquer, dans leur laideur misérable, les bourgeois de la troisième République. La physionomie est lasse, mais, dans le regard, s'allume parfois comme un éclair, la malice de Mathurin ou de maître François Villon. Il marche, il va sans doute à quelque restaurant de torture où l'attend M. Folantin. Mais non, il s'arrête un long moment devant cette porte merveilleuse où sourit la plus jolie Vierge de Paris. Au-dessus de la Vierge, il regarde, il reconnaît comme un vieil ami ce diacre Théophile, qui donna son âme au diable et qui raconte éternel-

lement à trois fidèles de pierre comment son âme lui fut rendue. Il entre, il fait lentement le tour de la cathédrale, à la terreur du bedeau qui se souvient avoir entendu dire que ce visiteur inattendu était un habitué du sabbat. Il s'agenouille devant l'autre Vierge, un peu moins belle, celle-là, mais toute miséricordieuse et qui, sous l'oriflamme, semble toujours prête à se pencher vers ceux qui viennent à elle. Alors, comme ce jongleur d'autrefois qui vint, en guise d'actions de grâces, faire ses tours les plus rares devant l'image de Notre-Dame, Durtal, converti, offre au service de Dieu et des saints ce qu'il a de meilleur au monde, son talent rudement acquis après une lutte de vingt années.

L'Église maternelle, et qui compte d'autres originaux parmi ses enfants, ne fit pas difficulté de l'accueillir. La sincérité du néophyte était évidente, ses intentions pures; on ne jugea pas opportun de lui imposer, au préalable, un examen de rhétorique. Ceux qui reçurent ses premières confidences — quelques saints moines, façonnés par Dom Guéranger aux élégances traditionnelles du style ecclésiastique, un prêtre au grand cœur, M. l'abbé Mugnier, — permirent à Joris-Karl Huysmans de rester lui-même, d'étaler dans sa cellule les idoles et les bibelots de sa jeunesse. Qu'ils en soient bénis ! On ne songe pas, sans un frisson, aux œuvres lamentables que nous aurait données Durtal assagi, onctueux, et devenu pareil aux fabricants de la rue Saint-Sulpice. Honni soit qui mal y pense, il ne pouvait pas, il ne devait pas changer !

*
* *

Je m'explique à ce sujet d'autant plus librement que certains aspects de son talent m'exaspèrent davantage. En effet, une qualité lui manque, sans laquelle un artiste, si grand soit-il, n'aura jamais plein droit de cité dans les lettres françaises. Joris-Karl Huysmans n'est pas Français, et bien différent, sur ce point, de tels autres étrangers qui sont presque parvenus à effacer la marque originelle, — un Hamilton, un Galiani, un prince de Ligne, — il ne veut pas être Français. L'ordre, la mesure, la peur de trop appuyer, la grâce vive qui fuit vers les saules et se dérobe pour se mieux laisser voir, les mots qui disent et ne disent pas, la griffe invisible et mortelle d'une main qui semble jouer, Virgile, Racine, Pascal, La Fontaine, Voltaire, Versailles, nos gloires, nos traditions, nos autels, tout lui fait horreur. Et comme notre langue, dans ses qualités essentielles, est la vivante incarnation, l'image rayonnante de notre génie, ce n'est pas assez de dire que Durtal ne respecte pas la prose française, il ne l'aime pas. Ce véritable crime est peut-être unique dans l'histoire de notre littérature.

Il n'existe, en effet, je crois, aucune langue qui ait été plus choyée que la nôtre. Certes d'innombrables écrivains l'ont blessée, mais comme des manants qui brutaliseraient une princesse. Les plus coupables s'en tenaient, du moins, à l'indifférence, prenant bonnement à leur service le français du Code civil. Quant aux cacographes de naissance, leurs pires élégances proclamaient encore la gloire du vrai

français, comme l'hypocrisie rend hommage à la vertu. Mais ce flamand de Joris-Karl malmène la noble langue de dessein prémédité, avec une férocité froide et des raffinements de torture. Il la veut laide, crasseuse, sordide. Il lui arrache les fleurs, timides ou orgueilleuses, dont elle aime à se parer. Il souille, il déchire son corsage couleur du soleil et sa robe couleur du temps. Alors, il lui inflige une toilette sauvage, d'âcres parfums, des bracelets de plomb et de hideuses pendeloques. Il lui apprend des mots inouïs, des gestes d'esclave; et, comme la souple créature, invinciblement belle, garde malgré lui un port de reine, il la disloque, il la plie en deux, tant qu'enfin, boiteuse, essoufflée, les mains pleines de verrues, les joues sablées de pustules, elle épouvante, elle désole les plus barbares de ses amoureux.

Encore une fois, il n'aime pas notre langue. Il voit en elle une pauvresse prétentieuse qui s'affuble, aux grands jours, d'un vieux manteau de théâtre. La nudité lumineuse, la transparence, la grâce ondoyante et nerveuse, la sûre précision du vrai et simple français ne l'enchantent point. Il ignore l'instinct profond, la beauté singulière de cette prose immatérielle qui voudrait donner aux sensations les plus épaisses la chasteté des pures idées. Sa méprise originale est là. Insensible à ce qu'on pourrait appeler l'impressionisme spirituel de nos maîtres, ce brillant métèque essaie désespérément de transposer dans sa prose les procédés des peintres flamands. A quoi bon ? Les mots restent des mots, et leur gaze impalpable résiste à ce vernissage obstiné. Encore s'il s'en était tenu à cette impossible gageure, mais

ce n'est là qu'un premier pas dans la voie mauvaise qu'il entend suivre jusqu'au bout.

Non que je m'indigne outre mesure contre le cliquetis, l'imprévu bouffon, la variété étourdissante, ni même la bassesse de ses métaphores. Sur ce point rien de plus simple que son esthétique. Elle consiste à *matérialiser* toutes choses ; mais, à vrai dire, quand Mme Bavoil s'apprête à « manger de la vache enragée d'âme », elle me réjouit plus encore qu'elle ne m'étonne. Ce n'est pas là, à proprement parler, une faute de goût. Du moins, la conscience de l'écrivain n'est-elle pas surprise. Il s'amuse. Notre langue en a vu bien d'autres et ne s'en porte que mieux. Ennuyée de la monotonie solennelle de ses professeurs, elle n'est pas fâchée de s'émanciper quelquefois en douteuse compagnie. Il ne lui déplaît pas d'être un peu chiffonnée, ni même battue au cours de ses escapades. Rien de vital n'est engagé dans des aventures de ce genre ; elle gagne en souplesse et en vivacité pittoresque ce qu'elle perd en dignité. Par malheur, Joris-Karl ne s'en tient pas là. Il cherche délibérément à détruire l'organisme de notre prose. Pétrie par ses rudes mains, cette merveille de flexibilité et d'aisance devient quelque chose d'informe, un monstre sans nom qui saigne, qui hurle et qui s'abat pantelant à la fin de chaque phrase.

Pour parler plus simplement, disons qu'il manque un sens à Durtal, le sens du rythme qui est, peut-être, le sens français par excellence. Il n'écrit, pour ainsi dire, qu'avec ses yeux, et ne semble pas écouter le bruit de ses phrases. Prenez garde, il écoute bien, mais une étrange perversité lui fait rechercher les cahots les plus douloureux, les chutes les plus

lamentables. Et, pour que rien ne soit épargné à notre souffrance, ces perpétuelles cassures ne sont pas abandonnées à la négligence ou au caprice. Cette *arythmie* a son rythme qui en décuple et en consacre l'horreur, Huysmans coupe sa prose avec une scie de l'âge de pierre, l'oreille dressée dans l'attente du craquement final, il écrit le plus tranquillement du monde :

Oui, je dois vous avertir, maintenant, que l'on mange, ainsi qu'au cloître, ici.

Et il achève sa *Vie de sainte Lydwine* par ces paroles :

Il semble que, si l'on écoutait bien dans les Pays-Bas, l'on entendrait les vieux ossements et la poudre de ses très antiques saints, bruire.

Il n'y a pas de doute. Cela est voulu, cherché, caressé avec une joie mauvaise. Ici, du moins, le supplice ne dure pas, l'angoisse est brève, mais si le malheureux nous embarque dans une de ces grandes périodes dont il a fixé la formule, nous défaillerons en chemin :

On abusait, d'ailleurs, plus ou moins poliment, de sa patience ; sous prétexte qu'elle était de caractère bénin et d'opinion utile, l'on venait, pour des vétilles, l'empêcher de souffrir à son aise et combien qui la dérangeaient de ses colloques avec les anges, par simple curiosité, pour savoir, par exemple, quand aurait lieu l'avènement de l'Antéchrist qu'elle disait devoir être certifié, l'année où il naîtrait, par ce signe que, dans son pays d'origine, trois gouttes de sang découleraient de chaque feuille d'arbre ; ou bien encore pour la consulter sur des cas oiseux tels que celui-ci,

présenté par une femme qui s'était introduite chez elle, afin de lui demander s'il valait mieux qu'elle travaillât ou qu'elle se tournât les pouces.

Je le répète, nous sommes en présence d'un véritable système. C'est malgré lui que Huysmans n'écrit pas toujours de la sorte. Quand il est en verve, quand sa palette le grise, les vives émotions qu'il nous procure nous empêchent d'entendre la cruelle musique de ses phrases qui n'obéissent presque jamais aux lois du rythme français. Pour se faire une juste idée de la haine qu'il a vouée à notre langue, il faut arrêter cet écrivain aux passages, hélas ! trop nombreux, où, ramené de force à la difficulté capitale de son métier, il se débat dans les abstractions. Peindre, chanter, cela n'est qu'un jeu pour un artiste ou pour un poète. La vraie maîtrise d'un prosateur ne se révèle que lorsque celui-ci se trouve aux prises avec la raison, avec la pure lumière, ou bien avec ces mille riens que le discours ne peut omettre et qui, pourtant, ne souffrent pas de parure.

« Oui, je dois vous prévenir, maintenant, que l'on mange, ainsi qu'au cloître, ici. » Tous les Téniers, tous les Breughel du monde n'arriveraient pas à rendre pittoresque la banalité de cette phrase, et cependant de Rabelais à Charles Nodier tous nos maîtres auraient, sans même y songer, trouvé le moyen de dire cela, non pas avec élégance, mais de façon à nous charmer. En face d'une telle matière qu'il ne peut cependant esquiver toujours, Huysmans perd tous ses moyens. Mais dès qu'il se met à parler raison, il paraît encore plus misérable. Ses pages d'apologétique, à propos des miracles de Lourdes, infiniment touchantes par la vive foi qui les anime, sont

par moments à faire crier : «... Or cet être est invisible, ce n'est donc pas un homme ni une femme ; c'est qui alors ? »

Voilà bien, si je ne me trompe, le crime irrémissible dont je parlais tantôt. De telles phrases expliquent l'antipathie profonde et violemment injuste que plusieurs ont éprouvée à l'endroit de ce grand artiste. Paul de Saint Victor, — qui, pourtant, n'était pas athénien, — s'il arrivait qu'on prononçât devant lui le nom de Huysmans, se levait et faisait mine de sortir, et, en lisant le premier manuscrit de ce terrible homme, l'éditeur Hetzel pensa revoir les incendies de la Commune. Pourquoi tant de colères ? Disons simplement que Joris-Karl n'est pas Français, et, après avoir délivré notre âme, laissons-nous prendre au prestige de ce Flamand, louons Durtal d'avoir gardé sa manière savoureuse et l'originalité de son talent.

*
* *

Tel quel, il venait à nous avec l'ambition de servir l'Église et tel quel, l'Église agréa ses services. Il avait besoin d'elle, et elle, à son tour, si je n'ose dire qu'elle avait besoin de lui, saurait du moins utiliser jusqu'aux outrances de ce converti. Habitué à décrire toutes les formes de la vulgarité et de la laideur, Huysmans devait trouver dans le monde religieux, matière ou du moins prétexte à l'exercice de cette faculté d'exaspération qu'il avait laborieusement cultivée en lui depuis tant d'années. Mais les lecteurs avertis n'eurent garde de prendre trop au sérieux ces amusantes colères, à peine moins artifi-

cielles que l'ivresse pindarique de Boileau. Ceux qui parlent tragiquement de ses blasphèmes auraient pu tout aussi bien le traîner en cour d'assises pour avoir un jour demandé qu'on étranglât les petits enfants qui l'empêchaient de dormir. A la vérité, dévots et dévotes, marchands de la rue Saint-Sulpice, « églisiers et sacerdotes», prédicateurs et bâtisseurs d'église, ce libre prêcheur n'oublie et n'épargne personne. Est-ce un grand mal? Oui, s'il ne fait aucune distinction entre les défaillances humaines et l'indéfectible sainteté de l'Église, entre les dévotes et la dévotion, les fautes contre le goût et les péchés véritables ; oui, s'il ne bat pas sa coulpe en même temps que la nôtre ; oui encore, s'il ne nous prévient pas lui-même, et de vingt façons, qu'il force la note à plaisir ; oui enfin, si ses plus violentes colères ne sont pas, comme écrivait Joseph de Maistre, « les colères de l'amour ».

D'ailleurs, il ne dit rien qui n'ait été dit avant lui et souvent avec la même rudesse, par des laïcs aussi bien que par des prêtres. Sur le vieux thème toujours de saison, il verse à pleines mains le poivre endiablé dont il a trouvé la recette, courte brûlure qui ne pénètre jamais dans les chairs. Ce qu'il écrit tout haut, des centaines de prêtres et de religieux le pensent, le disent même. *L'Oblat*, — cette sorte d'examen de conscience à l'usage du catholique moderne, — n'est, en vingt endroits, que l'écho, assourdissant, mais fidèle, des colloques authentiques du Val-des-Saints.

Pour ma part, je ne comprends pas que l'idée ait jamais pu venir à personne de voir en de telles pages une révolte contre l'Église. « Si les papes du trei-

zième siècle, écrit à ce propos M. Sageret, peuvent être contents de lui, Léon XIII et Pie X auraient eu le droit de se plaindre, car il maltraite sa mère l'Église comme ne le ferait pas un libre penseur, je veux même dire un libre penseur sectaire. » La pauvre équivoque et la plaisante sollicitude ! Que M. Sageret quitte ce souci. Huysmans maltraite un certain art pseudo-religieux, et cet art n'est pas l'Église. Aucun paratonnerre sacré ne couvre ces officines sur lesquelles Durtal appelle le feu du ciel. En de telles matières, l'autorité religieuse que retiennent des besoins plus pressants, abandonne volontiers la défense de ses vrais intérêts à des tirailleurs indépendants, à Huysmans aujourd'hui, comme autrefois au jeune pair de France qui prêcha la même croisade. Au siècle des humanistes, lorsque un cardinal cicéronien déclara que le latin du bréviaire lui déchirait les oreilles, les gardiens de la foi ne s'alarmèrent pas, et quand, plus tard, le latin ecclésiastique eut regagné la faveur des âmes pieuses, on laissa dom Guéranger maudire, à son aise, les complices de Santeul. A plus forte raison, Huysmans aura-t-il le droit de protester contre la niaiserie de certains cantiques et la laideur du chemin de croix de Lourdes. Tableaux, statues, basiliques, habitudes extérieures de la piété catholique, à qui fera-t-on croire que, dans tout cela, il n'y a rien chez nous que le bon sens et le bon goût ne condamnent, et qui prétendra jamais que de telles excroissances fassent partie de la tradition ? Au lieu de paraître confondre ce qu'il y a de plus beau et de plus saint au monde avec des vulgarités et des bassesses parasitaires, ne devons-nous pas plutôt remercier le rude polémiste qui nous force

bon gré, mal gré, à affirmer ces distinctions nécessaires, à revenir aux pures sources de la vie chrétienne et de l'art chrétien?

*
* *

C'est là, en effet, un des plus précieux services que Durtal nous ait rendus. En une série d'ouvrages qui forment comme un *génie du catholicisme*, il a rafraîchi l'imagination religieuse d'une foule de lecteurs. Maître excellent, très exclusif sans doute, mais que peuvent suivre avec profit ceux-là même qui comptent bien rester fidèles à d'autres maîtres, à saint François de Sales, à saint Ignace, à Pascal, à Fénelon, à Lacordaire, en un mot, au catholicisme moderne dont l'oblat n'a pas soupçonné les incomparables richesses.

Il n'est, en effet, il ne pouvait être qu'un primitif. Or, on sait bien, et ce n'est pas ici le lieu de l'établir, on sait que le retour aux primitifs est une des plus vives fontaines de jouvence pour les littératures épuisées. Fatigué de l'impeccable froideur des œuvres de convention, on se tourne avec ravissement vers un bas-relief gothique ou vers une miniature de missel. Il n'est pas jusqu'aux maladresses de l'ouvrier qui n'ajoutent un charme printanier à ces vieilles choses et ne prêtent même à de véritables clichés un air de naïveté et de fraîcheur. Ces sublimes apprentis, on ne les voudrait pas plus parfaits : on les aime d'avoir quelquefois trop appuyé sur la couleur, exagéré les gestes, tout sacrifié au triomphe de l'expression. Uniquement soucieux de peindre ce qu'ils ont vu, et comme ils l'ont vu, et, en même

temps, de faire transparaître dans leur œuvre les idées simples et vives qui les occupent eux-mêmes, ils deviennent, pour des imaginations paresseuses et pour des intelligences irréelles, d'admirables modèles de vérité et de verdeur.

Il nous faut ranger Huysmans parmi ces modèles. Primitif un peu mûr si l'on veut, son vocabulaire est plus riche, sa palette plus variée, sa technique plus sûre et ses défauts plus irritants ; mais, par le fond de son art, il ne diffère pas des maîtres anciens. Chez lui et chez eux, c'est la même crudité dans les impressions, la même simplicité anguleuse des idées. le même dédain des mièvres élégances, la même recherche des effets grotesques. Les passages qui nous déconcertent le plus dans son œuvre auraient semblé tout naturels à ses devanciers. Sans doute, leur vrai mérite, à eux comme à lui, n'est pas précisément dans cette liberté de propos et ces images vulgaires, mais bien dans l'ingénuité du regard et la robuste franchise qu'attestent ces exagérations innocentes. Au contact de ces libres artistes, on prend une haine plus décisive contre les élégances banales que certains de nos ancêtres nous ont léguées. Voir d'un regard tout neuf les vieilles choses, comprendre, aimer d'une sympathie très jeune et presque enfantine les vérités traditionnelles, les mystères de la foi et les textes liturgiques, c'est, en un mot, toute l'esthétique religieuse de notre moderne primitif. Comme tout le monde, Huysmans ne se connaissait qu'à moitié. Il s'était pris, de bonne foi, pour un érudit, et cette naïve illusion aurait gâté un écrivain moins éloquent et un artiste moins pittoresque. En vérité, il n'a que faire de la documentation tumultueuse qui

encombre certains de ses ouvrages. Le missel, le bréviaire, le plain-chant et les vieilles images lui suffsent. Il rajeunit tout ce qu'il touche, et, guidé par lui, on croit lire pour la première fois les prières de tous les jours.

Apprécié de ce point de vue, *l'Oblat*, ce commentaire illustré de l'année chrétienne, me paraît le plus intéressant et le plus révélateur de tous ses livres. *En route* est encore haletant, confus, tapageur comme les derniers instants d'une traversée orageuse. *La Cathédrale* a été bâtie avec trop de hâte dans l'éblouissement d'une fraîche découverte. Ses autres livres laissent peut-être moins de place aux confidences personnelles. A Ligugé, au contraire, le fracas des premières émotions et des premières surprises s'est calmé. Un simple chrétien, semblable à chacun de nous, consigne au jour le jour ses propres expériences. Durtal s'installe. Il rentre dans la vie commune. La bonne petite maison à l'ombre de l'abbaye, le jardin potager côtoyant le jardin mystique, c'est là que notre imagination aime à le prendre. On le voit au naturel, bon enfant qui se permet parfois quelques bouderies inoffensives pour mieux se rappeler que le vieil homme n'est jamais tout à fait mort, d'ailleurs pleinement docile aux mains affectueuses et à la grâce invisible qui le conduisent. Plus d'inquiétudes, plus de secousses et encore moins d'amertume. Ces pages, plus vraies encore, s'il est possible, que les autres, ou qui, du moins, sont vraies d'une vérité plus humaine, laissent une impression délicieuse de simplicité, de paix, j'allais dire de confort. Mieux que *Rome et Lorette* ou que *la Bonne souffrance*, les détails minutieux du

livre montrent avec quelle facilité une âme de bonne volonté se prête aux simples exigences, à la saine monotonie de la vie chrétienne. Ceux-là seuls qui ignorent tout de cette vie ont pu voir dans *l'Oblat* l'aveu de je ne sais quelle déception tragique. Il n'y a pas trace de déception dans ce livre où le converti étale avec sa probité ordinaire les petites misères des saints, l'image réelle de la sainteté. Croyez-en plutôt l'immense détresse de l'oblat à la vue du cloître vide et de l'église dévastée : « Ah ! bonne mère la Vierge, et vous, pauvre saint Benoît, c'est fini, la lampe s'éteint ! »

C'est que, en réalité, ce primitif se trouve chez lui dans cette maison du passé où les contemporains de sainte Lydwine l'auraient rencontré sans surprise. Loin de ce cadre vénérable, il ressemble à un exilé. Aux heures ténébreuses de sa jeunesse, il a bien pu se prendre lui-même pour un décadent, et répéter, avec un semblant de conviction, la prière de Baudelaire à la mort, au « vieux capitaine », qui seul peut guérir notre ennui en nous montrant du « nouveau » :

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe ?
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau [1] !

De même, dans les contorsions auxquelles nous font assister les premiers ouvrages de Huysmans, on a cru voir un effort d'adaptation aux subtiles maladies de nos races finissantes. Efforts à contre-sens,

1. J'emprunte ce souvenir à une étude ingénieuse de M. A. Praviel.

illusion totale, aucun artifice n'étouffera jamais chez Durtal l'instinct de sa vraie nature qui le ramène vers le passé. Décadent, lui ! il n'est même pas moderne. C'est un malade qui cherche à se ressaisir au lendemain d'un long cauchemar. Pour se retrouver enfin, il n'a qu'à regarder en arrière, qu'à revenir à ces croyants d'autrefois qui déjà l'appellent et auxquels il ressemble de toute façon. Chez eux et chez lui, même simplicité et tranquillité de foi, mêmes formes de prière. Il continue leurs naïves enluminures, il s'enchante avec eux, des mêmes légendes. Il a visité sainte Hildegarde, il a brossé des décors pour le théâtre de Hroswita, il s'est agenouillé près de la mère de Villon :

> Au moûtier vois dont suis paroissienne
> Paradis peint où sont harpes et luz
> Et un enfer où damnés sont boullus.

Cette impossible métempsycose, rêvée jadis par quelques romanciers, et poursuivie avec une si belle ardeur par les catholiques romantiques, s'opère chez Durtal d'une manière toute naturelle. A ce propos, il serait curieux d'esquisser un parallèle entre *Sainte Lydwine* et la *Sainte Élisabeth* de Montalembert. De ces deux écrivains, celui-ci déploie assurément plus de couleur locale. Loin de se servir du français d'aujourd'hui ou d'après-demain, Montalembert tâche de retrouver les formes ingénues des vieux hagiographes. Mais cet effort, auquel nous devons un si beau livre, trahit, chez le journaliste de *l'Avenir*, une sorte d'heureuse impuissance. Aussi croyant qu'on l'était au moyen âge, plus peut-être, à mon humble avis, Montalembert reste moderne, au sens le plus

généreux de ce mot. Semblable à ces hommes du Nord que l'Italie a séduits et qui cherchent vainement à se faire une âme latine, il aime d'autant plus sainte Élisabeth qu'il se sent, en réalité, plus loin d'elle. Huysmans, au contraire, se promène dans la légende avec l'aisance d'un *reporter* et le sans-façon d'un contemporain. Pour lui, le temps n'a pas marché depuis le jour où le poète de Saint-Victor ciselait ses proses divines, et où ses propres amis, maçons, peintres et sculpteurs, achevaient la parure de Notre-Dame de Chartres. La pensée chrétienne, la mystique, l'art, tout ce qui compte pour lui en ce monde s'est arrêté là.

Primitif, et de toute son âme, il faut toujours revenir à ce caractère, si l'on veut connaître, non pas l'indicible secret de cette conversion, mais la candeur et la simplicité absolues de ce converti. Rien de plus confiant que sa foi. A ceux qui lui demandent ses *raisons de croire*, il répond, avec une conviction plus éloquente que tous les arguments :

Ma foi ne repose ni sur ma raison, ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens ; elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes... la Mystique est une science résolument exacte, j'ai pu vérifier un certain nombre de ses effets et je n'en demande pas davantage.

Certes, plus d'un contemporain en dirait autant, mais non sans glorifier ces « preuves internes » en montrant comment elles ont vaincu nos modernes « raisons de douter ». Pour Huysmans, ces difficultés n'existent pas. La *crise de la foi* n'est qu'une crise morale ; on ne croit pas, parce que l'on ne veut pas

croire, et l'on ne veut pas croire, uniquement, parce que la foi chrétienne nous impose de changer de vie. « Le miracle est, en somme, le coup de glas des passions terrestres ; l'on comprend pourquoi l'on n'en veut pas. »

Comme on le voit, s'il n'est pas un décadent, il est encore moins un dilettante. Dans sa pensée, l'art et la vie, l'imagination et la dévotion, les joies liturgiques et les aspérités du Décalogue sont inséparables. Des Esseintes est bien mort ; on a vendu ses bibelots à l'encan, et si Durtal a retenu quelques chasubles, ne craignez pas que cette conscience très sincère et clairvoyante confonde jamais de simples recherches d'art avec la vraie religion. Le musée s'est bel et bien changé en chapelle. Les reliques du passé qui jadis absorbaient l'artiste, aident maintenant le chrétien à exprimer sa propre prière, à vivre les réalités de la foi en parfaite communion avec ses vieux maîtres. Qui en douterait de ceux qui l'ont lu ? Comme le dit un bon juge : « Il est des choses que l'artiste ne peut rendre s'il ne les a longtemps vécues[1]. »

*
* *

Voici, en effet, la rare merveille. Une singulière providence a voulu que l'auteur de *A rebours* contribuât plus qu'aucun laïc ne l'avait fait depuis bien longtemps à ressusciter la littérature pieuse. Jusqu'à Huysmans, les artistes chrétiens de la plume s'arrê-

1. Dom J.-N. Besse : Huysmans, artiste de la douleur chrétienne *(Gazette de France*, 19 mai 1907.)

taient, le plus souvent, au seuil du temple. Apologistes, historiens, hagiographes, ils faisaient le tour du cercle mystique sans oser pénétrer dans le saint des saints. Les uns donnaient la chasse aux impies, les autres spéculaient sur les harmonies de la foi avec la raison, ou décrivaient la grâce divine telle qu'elle se reflète dans l'âme des saints. Leur étude s'attachait de préférence à ce qu'on pourrait appeler les dogmes extérieurs de l'Église et aux assises de la religion. Seules, quelques rares confidences et une certaine ardeur cordiale laissaient entrevoir le mystère de leur propre vie intérieure, et parfois leurs notes posthumes révélaient aux amis mêmes de ces écrivains que ces existences généreuses ne s'étaient pas uniquement passées près des portes de l'Église et sur le rempart. Le cœur se serre à la pensée que Pascal, s'il eût vécu, aurait sans doute jeté au feu la plus belle prière que le grand siècle nous ait léguée, le *Mystère de Jésus*. D'un accord tacite, on abandonnait aux prêtres le monopole des livres de dévotion, si bien que, le diable aidant, les œuvres mystiques, rédigées loin du monde et par des hommes qui ne parlaient pas la langue commune, étaient comme une bibliothèque fermée, nourriture d'un petit troupeau d'exception, et pratiquement inaccessible à la foule des « honnêtes gens ». *Pium est, non legitur*, et, quand par aventure, un laïc de bonne volonté se risquait à oublier cette consigne, c'était miracle s'il ne mettait pas la main sur quelqu'une de ces contrefaçons innombrables qui ont fait oublier aux fidèles d'aujourd'hui les chefs-d'œuvre de notre littérature pieuse.

Aussi quelles ne furent pas la surprise, l'émotion,

la joie de ceux qui trouvèrent, dans *En Route*, un manuel du pénitent; dans *la Cathédrale* et *l'Oblat*, un livre d'heures, une *Année liturgique*, une série d'*élévations sur les mystères* ; dans *Sainte Lydwine*, un *chemin de la croix* ; dans *les Foules de Lourdes*, le plus vivant des *mois de Marie*. Ce fut une révélation, comme aux temps lointains où *la Vie dévote*, gerbe de fleurs présentée par la bouquetière Glycera, étonna, ravit et conquit les « gens du monde ». Par des procédés tout différents, ces deux écrivains opéraient le même insigne miracle : ils humanisaient la dévotion, ils la mettaient à la portée du commun des hommes sans la ravaler et sans l'affadir. Je n'entends rien dire autre chose par ce rapprochement qui étonnera peut-être. Il ne s'agit pas ici de délicatesses littéraires, et, sur ce point, j'ai déjà trop dit que je préférais le lis des Alpes aux tulipes du pays flamand. Qu'importe ! La prose bizarre et tourmentée de Huysmans traduisait d'une façon très opportune les expériences d'une âme sincère et donnait une saveur contemporaine à la mystique de tous les temps. Allégés de quelques pages un peu trop vertes, ses livres, délices des raffinés, offrent un aliment délectable à la méditation des âmes pieuses. S'il est trois fois certain qu'un simple amateur ne saura jamais écrire une vraie prière, — je veux dire une prière que le lecteur puisse faire sienne et réciter devant Dieu, — il n'est pas moins vrai que cette faculté bienfaisante a été refusée à de véritables saints. Traduire mot pour mot, fixer toute chaude sa propre prière, ce n'est pas assez ; il faut encore le je ne sais quoi, le don incommunicable, l'étincelle, enfin, qui, par une vive soudure, soumette la ferveur person-

nelle du chrétien à la maîtrise de l'artiste. Huysmans a reçu ce don. A telles pages de ses livres, on croise involontairement les mains, on voudrait, on devrait même continuer à genoux :

Vous êtes évidemment Celle qui se promena sous des figures, sous des noms divers, dans l'Ancien Testament. Vous êtes, — sans crêche et sans croix, — la Vierge antérieure aux Évangiles.

Vous êtes la fille de l'impérissable Dessein, la Sagesse qui est née avant tous les siècles...

Vous êtes donc, sous un nouvel aspect, la plus ancienne des Vierges...

L'Immaculée Conception nous ramène, à travers la Bible, jusqu'au chaos de la Genèse... et, forcément, je pense à Ève, devenue sainte maintenant, et qui, désolée par les douleurs de ses descendants, par ces maladies affreuses qu'ils n'auraient pas connues, sans sa faute, se tient là, près de Vous, et vous supplie de payer à ces malheureux sa dette, de les guérir.

Et Vous, qui ne fîtes point ici-bas de miracles, de votre vivant, Vous en faites maintenant, et pour elle et pour nous, Lumière de bonté qui ne connaît pas les soirs, havre des pleure-misère, Marie des compatissances, Mère des pitiés !

*
* *

Je voudrais pourtant, avant de finir, rappeler en quelques mots le divin travail qui a transformé, tout ensemble, et son âme et son génie.

La conversion de son génie est, pour ainsi dire, palpable. Huysmans qui, jusqu'à ce jour, se tenait « à l'affût des sites disloqués et dartreux », découvre enfin la beauté parfaite. Affranchi de l'étroite et

basse formule qui le garrottait, il se révèle poète et, sans renoncer aux anciennes prouesses de son pinceau naturaliste, il laisse un libre essor aux puissances de lyrisme qui dormaient en lui. Désormais, au moment même où il paraîtra se délecter autant que jamais dans sa première manière, et où quelques-uns seraient presque tentés de lui fausser compagnie, une soudaine explosion de poésie refoulera les basses images et les descriptions irritantes. Réalisme et poésie, photographie brutale des vulgarités quotidiennes et libres effusions d'une sensibilité éloquente, ces deux manières vont, je ne dis pas se fondre, mais se juxtaposer dans cette œuvre étrange Juxtaposition rugueuse, criarde souvent, mais féconde en surprises pittoresques et très curieuse à suivre pour ceux qui veulent connaître la vie intérieure de Huysmans. Sans transition, sans préparation d'aucune sorte, brusquement, il nous transporte de Montmartre à Fiesole, et du parvis céleste aux plates-bandes potagères. Un même chapitre de lui touche plusieurs fois aux pôles extrêmes de l'art, et ce va-et-vient est si fougueux, la griffe de l'artiste si prenante, qu'on n'a ni le temps ni le courage de demander grâce, et d'admirer à loisir les passages qui seuls nous enchantent. Nous l'avons vu, par exemple, dévaliser les plus vulgaires boutiques pour égaler, dans sa prose enragée, la laideur même de certain art religieux contemporain. A la fin, les mots, les couleurs lui manquent. Il s'arrête défaillant :

Ce n'est même pas cocasse, ce n'est même pas fou, c'est puéril et c'est ganache ; ça vacarme et ça radote.

Enfin, cet inutile fracas s'apaise, l'injure brutale

se transforme en un sublime anathème, la colère décuple tout à la fois et purifie ses violences contre les aberrations du goût dans l'architecture, la statuaire et la musique religieuse.

C'est sa vengeance (du démon) contre Celle qu'il abhorre et on l'entend très bien lui dire :

Je vous suis à la piste et partout où vous vous arrêterez moi, je m'établirai ; vous ne serez jamais débarrassée de ma présence... L'Art, qui est la seule chose propre sur la terre après la sainteté, non seulement vous ne l'aurez pas, mais encore je m'y prendrai de telle sorte que je vous ferai insulter sans répit par le blasphème continu de la Laideur... Tout ce qui vous représentera, Vous et votre Fils, sera grotesque ; tout ce qui figurera vos anges et vos saints sera bas...

Une autre page nous fait saisir, d'une façon encore plus nette, le contraste que j'indique entre les tâtonnements malheureux d'un écrivain qui persiste à ignorer la première loi de son art, et les magnifiques inspirations qui rachètent ces défaillances. Cette page, mieux qu'aucune autre peut-être, nous livre la formule de cette conversion littéraire ; à ce titre, elle restera.

Huysmans, les deux Huysmans, le vieil homme et le nouveau, sont, à Lourdes, devant la grotte embrasée. Le premier, qui n'a pas besoin d'invoquer les muses et d'attendre leurs réponses, parle d'abord.

Et tous ces cierges grésillent, se calcinent, différents selon leurs rangs de taille et suivant leur prix ; les minuscules s'effondrent autour d'un pied de mèche qui champignonne, en passant du rouge cerise au noir ; de plus gros, plus lentement, s'épuisent en des ruisseaux d'eau de riz qui se congèlent, peu à peu, en des plaques d'un blanc

gras ; d'autres se trient de cannelures et ressemblent, avec leurs sillons vermiculés et leurs exostoses aux branches verruqueuses des ormes...

J'abrège, car le reste — trois pages encore — ne vaut pas mieux. Enfin, cependant, le poète, le converti, se réveillent. Le néant de cette description semble l'accabler. Il prend un manuel de symbolique et cherche péniblement à interpréter ce tableau. Mais tout ce que lui fournissent les livres est bien vide, et l'écrivain en détresse prend le seul parti qui lui reste, il oublie la page à faire et, simplement, se met à genoux. Or voici que la scène trois fois banale se transfigure. Une immense vague de pitié, de tendresse et de foi submerge les ridicules détails et nous jette en présence des réalités invisibles.

Le spectacle de ces milliers de cierges en ignition est admirable !

Quels navrements désordonnés et quels espoirs troublants ils recèlent ! De combien d'infirmités, de maladies, de chagrins de ménage, d'appels désespérés, de conversions, de combien de terreurs et d'affolements ils sont l'emblème ! Cette grotte, elle est le hangar... où tous les écrasés de la vie viennent s'abriter..., le refuge des existences condamnées, des tortures que rien n'allège ; toute la souffrance de l'univers tient condensée en cet étroit espace.

Ah ! les cierges, ils pleurent des larmes désolées de mères... et tous sont fidèles à la mission dont ils furent chargés ; tous, avant d'expirer, se tordent plus violemment, jettent un dernier cri de leurs flammes devant la Vierge.

Mais la transformation de son âme nous paraît encore et plus complète et plus intéressante que le plein épanouissement de son talent. D'année en année, de

livre en livre, on voit cette âme monter jusqu'à l'étape suprême qui couronnera son ascension généreuse. Certes, il partait de loin ; de moins loin, sans doute, qu'on ne l'a souvent répété ; mais enfin, il avait beaucoup à apprendre : son catéchisme d'abord, les dogmes et les mystères de la religion. Il se mit docilement à l'école des artistes chrétiens, des mystiques et des maîtres inconnus qui, mieux que les docteurs, nous ont enseigné ce qu'il faut croire en nous montrant comme il faut prier. Ici encore, il reste un primitif, et. sur quelques points, sa philosophie religieuse, indifférente aux difficultés et aux besoins d'aujourd'hui, ne me paraît pas suffisante. Lui-même, d'ailleurs, il lui arrivait d'être de son temps comme tout le monde, et il se rapprochait parfois de cette religion plus humaine, plus simple, plus vraie, qui, pour se montrer moins friande de légendes merveilleuses, ne s'incline pas avec moins de soumission devant le mystère. Quant aux principes essentiels et immuables du christianisme, Huysmans se les était assimilés avec une intelligence, une souplesse et une ferveur admirables. Ce revenant des cénacles les plus fermés, ce raffiné qui a passé sa vie à se calfeutrer contre les foules, a pourtant célébré, avec une émotion profonde, le dogme de la communion des saints ; ce délicat, ce douillet, a écrit sur la rédemption par la douleur et sur la souffrance chrétienne un livre entier et vingt autres chapitres qu'on ne peut lire sans trembler, et qui, nous l'avons bien vu depuis, trahissaient l'intime secret de son âme.

Elle fut la première née de l'œuvre de l'homme et elle le poursuivit depuis lors sur la terre, par delà le tombeau, jusqu'au seuil même du paradis...

Odieuse à tous et détestée, elle martyrisa les générations qui se succédèrent; de père en fils, l'antiquité se repassa la haine et la peur de cette Préposée aux œuvres divines, de cette Tortionnaire, incompréhensible pour le paganisme qui en fit une déesse mauvaise, que les prières et les présents n'apaisaient pas.

Elle marcha sous le poids de la malédiction de l'humanité pendant des siècles; lasse de ne suggérer dans sa besogne réparatrice que des colères et des huées, elle attendit, elle aussi, avec impatience la venue du Messie qui devait la rédimer de son abominable renom et détruire ce stigmate exécré qu'elle portait sur elle...

Elle ne fut vraiment l'amante magnifique qu'avec l'Homme-Dieu ; sa capacité de souffrance dépassait ce qu'elle avait connu. Elle rampa vers Lui en cette nuit effrayante, où, seul, abandonné dans une grotte, il assumait les péchés du monde, et elle s'exhaussa dès qu'elle l'eut enlacé et devint grandiose. Elle était si terrible qu'il défaillit à son contact.

Son agonie, ce furent ses fiançailles à elle...

Et quand le moment suprême des noces fut venu... elle, comme la pauvreté dont parle saint François, monta délibérément sur le lit du gibet, et, de l'union de ces deux réprouvés de la terre, l'Église naquit; elle sortit en des flots de sang et d'eau du cœur victimal et ce fut fini; le Christ, devenu impassible, échappait pour jamais à son étreinte; elle était veuve au moment même où elle avait été enfin aimée, mais elle descendait du Calvaire, réhabilitée par cet amour, rachetée par cette mort.

On a parlé de son « manque naturel de tendresse », de son « mépris de la femme, de toutes les femmes ». C'est toujours qu'on ne l'a pas lu, car vraiment il a exprimé sa dévotion à la Vierge, en des termes dont saint Bernard lui-même ne dépasse ni la vérité ni la tendresse. Les scrupules, l'intimité frileuse, la naï-

veté enfantine de cette dévotion sont ce qu'on peut imaginer de plus exquis. Comme sainte Lydwine, et avec une même familiarité suave, il s'approche du crucifix.

Elle eût voulu être, parmi eux, derrière eux, se rendre utile à quelque chose, en passant aux Saintes Femmes l'eau, les herbes, le bassin, l'éponge pour laver les plaies ; elle eût voulu être leur petite servante, leur prêter ses plus humbles services, sans même être vue ; il lui paraissait maintenant qu'elle appuyait ses pieds sur les pas du Fils, qu'en souffrant, elle s'emparait d'une partie de ses douleurs, et les diminuait d'autant ; et elle convoitait de tout lui ravir...

Non, il ne manquait pas de tendresse, pas plus qu'il ne manquait de charité. Il écrivait comme on parle, entre amis qui se comprennent et qui répondent à une exagération par une exagération contraire. Il traitait les autres comme il se traitait lui-même avec une sorte de bonhomie violente. L'idée qu'on le prendrait à la lettre, et que son franc-parler pourrait faire des victimes ne lui venait même pas. Ce fut pour lui une stupeur — je m'en souviens — quand un jour des plaintes trop bruyantes lui révélèrent des susceptibilités qu'il ne prêtait pas aux autres, parce que lui-même il en était incapable. Une stupeur, et une peine très vive. Ses derniers ouvrages témoignent du scrupule qui le tint dès lors. Il évita de citer des noms : il essaya même d'esquisser, non pas tout à fait des compliments, mais des paroles aimables à l'adresse de certaines gens qui ne lui inspiraient aucune sympathie. Pour apprécier des hommes comme lui, il faut pourtant leur tenir

compte de ce qu'ils pourraient écrire et de ce qu'ils se sont défendu d'écrire. De ses plus belles colères, la littérature fit d'ailleurs presque tous les frais...

Et me voilà, parlant de lui comme d'un saint personnage que je défendrais en cour de Rome contre l'avocat du diable, glorifiant ses vertus et discutant ses miracles, car aussi bien j'aurais pu rappeler que plusieurs lui doivent leur conversion. *Et hæc est mutatio dexteræ Excelsi.* Je ne sais pas si, dans quelque cinquante ans, l'Académie française proposera aux jeunes écrivains l'éloge de Joris-Karl Huysmans; mais je suis bien assuré que la légende pittoresque et touchante de ce converti servira, longtemps encore, à l'édification d'un grand nombre. Pourquoi ne réunirait-on pas, en un petit volume de piété, les plus belles prières de Huysmans? Le nom de l'auteur, inscrit dans le ménologe bénédictin, s'effacerait peu à peu de la mémoire des simples fidèles, et plus tard, les moniales qui épelleraient les bizarres syllabes de ce nom se croiraient peut-être en communion avec quelque vieux moine, contemporain et confident de sainte Lydwine. Mais nous qui l'avons connu, nous retrouverions, dans ce petit livre, l'histoire intime de sa vie et en récitant ses prières, nous penserions qu'il les a récitées avant nous, du plus profond de son cœur.

II

LA BARONNE DE HANDEL-MAZZETTI

§ 1. — Meinrad

Dans les premières années du dix-huitième siècle un concours de circonstances assez bizarres amène à l'abbaye bénédictine de Kremsmunster le jeune fils d'un libre penseur anglais et d'une mère luthérienne. Sur les instances d'un des moines de cette abbaye, le P. Meinrad Helmperger, qui a rencontré l'enfant dans les rues de Vienne, le P. Abbé, séduit par l'espoir de conduire bientôt cette âme innocente à l'orthodoxie, ouvre au petit luthérien les classes du monastère. Edwin Mac Endoll entend bien garder toujours la religion de sa mère et se défend de toutes ses forces contre diverses tentatives de conversion. Il lutte, mais déjà, sans le savoir, il est catholique. Repris par son père qui fait avec lui un tour d'Allemagne, de tragiques péripéties achèvent de l'éclairer sur ses véritables sentiments, et bientôt Edwin rentre à Kremsmunster pour abjurer l'hérésie entre les mains de Meinrad. Telle est, en deux mots, l'aventure que nous conte la baronne de Handel-Mazzetti

dans le roman auquel elle a donné pour titre : *l'Année mémorable de Meinrad Helmperger*[1].

A le voir ainsi résumé, ce livre ne promet rien de bien rare. On prévoit trop aisément la facile victoire des moines et de la grâce, on imagine sans beaucoup de frais comment une plume pieuse saura développer les convenances naturelles et surnaturelles qui préparent une jolie nature d'enfant à comprendre et à aimer le « génie du catholicisme ». Bref, on est tenté de se dire que le roman de la baronne de Handel-Mazzetti, œuvre d'édification, comme il y en a tant, ne relève pas de la critique littéraire. Non pas, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'à notre sens l'aventure manque d'intérêt. On voit de reste les redoutables problèmes qu'elle pose et que, pratiquement, elle doit résoudre. Puisqu'il s'agit d'un enfant, le vrai drame ici n'est pas celui qui se déroule dans l'âme du converti, mais bien dans celle des convertisseurs. En face de l'enfant abandonné qu'ils adoptent pour quelques semaines et que tôt ou tard ils devront rendre à sa famille, quelle doit être la conduite des moines de Krems ? Quelle doit être notre conduite à tous envers ceux qui, ne pensant pas comme nous, se trouvent, d'une façon ou d'une autre, en notre pouvoir ? Une fois sur cette piste, les chemins de la réflexion se croisent à perte de vue. Mais le moyen qu'un jeune auteur devine, dès son livre de début, les richesses d'un pareil sujet ; le moyen qu'une chrétienne assez fervente pour écrire à la dernière ligne de son travail la sainte devise : O. A. M. D. G., ait

1. Meinrad Helmpergers denkwürdiges Jahr. Kulturhistocher Roman. *Allgemeine Verlags-Gesellschaft, München,* 1905.

la hardiesse de laisser les eaux tranquilles du roman pieux et s'engage, toutes voiles dehors, vers les troubles océans de la vérité humaine et de l'histoire ; le moyen enfin que, si elle a voulu courir tant de risques, la barque imprudente revienne au port sans avoir même effleuré un seul écueil ? Et c'est là pourtant l'extraordinaire histoire de ce livre, la joyeuse et piquante surprise qui nous attend dès les premières pages et jusqu'à la fin nous amuse et nous ravit. Le vaste et délicat problème est abordé de front et avec tant de paisible courage que, par moments, on se demande si l'auteur a conscience des difficultés qui le guettent, des regards inquiets qui le suivent. Il ressemble à un enfant qui joue innocemment sur la margelle d'un puits et qu'on n'ose interrompre de peur que la vue subite du danger ne lui fasse perdre l'équilibre. Un enfant ! pourquoi essaierais-je de corriger cette image ? Ce livre est vraiment si jeune. N'était la maîtrise de l'ordonnance et de l'expression, le choix très sûr des scènes et des traits caractéristiques, on croirait qu'Edwin Mac Endoll tient lui-même la plume qui écrit cette douloureuse histoire. L'enfant dit ce qu'il a vu et comme il l'a vu. Il ne critique pas, il se souvient, il raconte, et ce témoignage est d'autant plus redoutable que celui qui le donne n'en connaît pas la véritable portée. Mais, d'un autre côté, la merveilleuse candeur du petit témoin nous gagne, nous rassérène et nous arrête sur la pente des généralisations trop amères. Tout ce qu'Edwin a souffert, des moines d'abord, puis des luthériens, ne l'empêche pas un instant de voir et d'entendre les anges qui lui parlent par la bouche du moine Meinrad. Les observations les plus cruelles rejoignent

sans effort dans ce livre des pages délicieuses que l'on croirait tirées du journal d'un premier communiant. Là est vraiment le charme et l'originalité de cette œuvre. Certains romans religieux font figure de pamphlets, d'autres ressemblent à de fades idylles, Voici un romancier qui regarde et décrit d'un même courage les réalités du ciel et les réalités de la terre, un artiste trop scrupuleux pour ne pas s'interdire résolument les mutilations et les mensonges, un croyant trop convaincu pour douter du triomphe définitif de sa propre foi. Hâtons-nous de lui faire fête.

I

Gravement inquiet sur la santé de sa femme, lord Auguste Mac Endoll a décidé d'envoyer son fils aîné en Autriche et de le confier pour quelques mois à un vieil ami, le comte de Vodropp. Un précepteur italien accompagne Edwin, et tous deux battent les rues de Vienne où ils auront bientôt maille à partir avec la foule qui a reconnu en eux des hérétiques. Passe le P. Meinrad qui les sauve de cette bagarre. Le soir tombe. Il est trop tard pour chercher la maison de Vodropp. Le précepteur et l'enfant acceptent pour une nuit l'hospitalité du moine. Une nuit ! Meinrad voudrait que ce fût toujours et il ne se résigne pas à la tristesse de rentrer seul demain dans son abbaye de Krems. *Agglutinata est anima Jonathæ*... Habitué aux rudes fils des paysans autrichiens, Meinrad s'est senti tout de suite attiré vers ce bel enfant aux boucles blondes qui confessait si courageu-

sement sa foi luthérienne et brandissait sa mignonne épée contre les manants. L'auteur romance trop ce coup de foudre. Ces premières pages trop jolies trahissent une certaine inexpérience que leur naïveté si pure ne rachète pas tout à fait. Mais quoi, il faut que l'impossible arrive, il faut que le petit gentilhomme luthérien devienne l'hôte de Kremsmunster. Sans cela, plus de roman. Si par bonheur, maintenant, le comte de Vodropp avait jugé à propos de quitter Vienne sans laisser d'adresse, ou d'être malade, ou, plus simplement, de mourir ! Justement, il est mort. Voilà qui va bien. Meinrad offre au précepteur embarrassé de se charger de l'enfant pour quelques semaines. Il s'engage à respecter la religion d'Edwin. Le précepteur est pressé de rentrer en Angleterre où quelque intrigue l'attend. Il consent à porter à lord Auguste les propositions de Meinrad, et en attendant la réponse paternelle, l'enfant pourra demeurer à l'abbaye [1].

Un dernier miracle, le consentement du P. Abbé, et Meinrad tiendra son rêve. Car, vous le pensez bien, ce n'est pas notre doux moine qui gouverne à Kremsmunster. Les Meinrad ne sont abbés que dans la légende. Le P. Abbé de notre histoire est forgé d'un autre métal, et l'impulsif Meinrad, hier si vite résolu, ne laisse pas maintenant de trembler un peu quand, son captif à la main, il entre dans la redoutable cellule où leur sort à tous deux va se décider. Heureusement le petit Saxon ne tremble guère. Il

1. Souhaitons bon voyage au précepteur Valentini. Nous ne parlerons plus de ce traître de mélodrame. Ce noir personnage, dessiné de chic, encombre trop souvent le roman de sa présence inutile.

fixe de ses grands yeux bleus le redoutable personnage aux gestes de roi et refuse de baiser la main qui déjà se tendait à ses lèvres. Cette jeune crânerie ne déplaît pas à dom Alexandre. L'Église, pense-t-il en souriant, prendra bientôt sa revanche, et déjà son imagination conquérante humilie, au pied des autels, cette victime que Dieu s'est choisie. Edwin est admis à partager la vie des enfants que les moines de Krems façonnent à la vertu et aux bonnes lettres. Le drame commence.

Plus que Meinrad — lequel n'écoute que son cœur — plus que le P. Abbé dont l'optimisme autoritaire ne veut pas entrevoir même la possibilité d'une résistance à ses désirs, le P. Prieur a vu juste, de cette courte justesse qui s'arrête aux conséquences immédiates d'une décision. Célibataire desséché qui regarde l'enfant comme l'ennemi, ou fanatique obtus et de ceux qui auraient empêché le Christ de caresser les fils des Sadducéens, ni la grâce ni la fierté d'Edwin n'ont attendri sa dureté méfiante. Dans la candeur de ces yeux, dans la fraîcheur délicate de cette jeune tête, il voit grimacer le masque maudit de Luther. Avec ce dangereux otage qu'on aurait dû renvoyer sans retard au camp ennemi, le diable en personne s'installe dans la maison sainte. D'ici à vingt jours on le saura bien. Ayant ainsi prophétisé de la voix et du geste, le Prieur regagne en grommelant sa cellule. Dispensons-nous de l'y suivre, mais avouons que, dès la première expérience, tout semble lui donner raison.

Dès ce jour, en effet, le démon de l'hérésie siège au cœur de la citadelle. Edwin se cantonne obstinément dans les leçons qu'il a reçues de sa mère. On

dirait que la fervente luthérienne a prévu les assauts que cette jeune âme aurait à subir. Là-bas, peut-être, dans ses insomnies, elle se demande avec angoisse si Meinrad restera fidèle à la parole donnée. Qu'elle se rassure. Le petit Anglais n'abandonnera pas un pouce de terrain à l'ennemi. L'une après l'autre, chacune des superstitions papistes qu'on lui a dénoncées jadis surgit devant lui. Il les reconnaît, les méprise et les brave. La cloche, qui appelle les autres élèves à la prière, sonne pour lui le signal de la révolte quotidienne. Les pupitres se ferment, les rangs se mettent en branle ; Edwin reste à son banc ou va se promener seul dans le cloître. Noble enfant ! Il a déjà tant de raisons de se regarder comme prisonnier, loin des siens, loin de son pays, dans cette froide maison, et il va courageusement de lui-même au-devant d'une solitude plus rigoureuse. Ses camarades, hommes déjà, puisqu'ils savent couvrir des apparences du zèle un mélange de sentiments dont plusieurs ne sont pas sans bassesse, ses camarades ont vite fait de trouver un sobriquet pour désigner cet étranger, ce nouveau venu aux mains blanches et aux allures de gentilhomme. Ils l'appellent « l'hérétique », et plus d'un maître sourit complaisamment à cette fière preuve de dévouement à l'Église. Qu'importe à Edwin ! Il savoure, comme une louange, l'injure qui conviendrait aussi bien à sa pieuse mère, et il riposte dédaigneusement par quelqu'une des aménités qui sont de mode dans l'autre camp.

Le congé du jour des morts ! La plupart des élèves sont allés rejoindre leurs parents pour la visite des cimetières. Les autres, restés au couvent, s'épar-

pillent autour des tombes bénédictines, sur le gazon, le long du cloître.

— Pourquoi ne vas-tu pas avec eux? demande Meinrad au petit Anglais qui travaille seul dans la salle d'étude, et, ce faisant, le doux moine pense seulement à procurer une distraction à son protégé dont l'isolement le chagrine.

Mais vous savez bien, sire moine, pourquoi je ne peux pas aller avec les autres auprès des tombes. Je ne veux pas me mêler à vos litanies. Ce n'est pas vrai ce que vous dites de ce feu qui n'est ni l'enfer ni le ciel. Il n'y a que les papistes pour avoir imaginé pareille chose, et je ne peux souffrir les papistes... Ah! je voudrais... Et les yeux de l'enfant fixent un long regard avide sur le soleil qui se couche pâle et rose, au-dessus des toits et des cheminées du village...

— Ta mère, n'est-ce pas? dit Meinard, en caressant la tête blonde! Ta mère, ah! moi aussi, j'avais une mère que j'aimais bien. Tu vois, en bas, le village. C'est là que je vivais avec elle. Mon père était régisseur au château...

Plus de controverses, plus d'injures. Il n'y a plus là que deux tendres cœurs qui se rencontrent et se fondent en une même pensée. Meinrad raconte la mort de sa mère qui repose depuis vingt ans dans le cimetière du village. Il voudrait bien, en ce jour des morts, porter quelques fleurs, allumer un cierge, sur la chère tombe. Mais il n'a pas la permission. Il est de garde et doit rejoindre les autres élèves.

Quelques instants après, Edwin descend en courant vers le village. Il dévalise le premier parterre qu'il aperçoit et demande qu'on lui tresse une couronne de roses.

— C'est pour la Vierge Marie?

Edwin secoua la tête.

— Oh ! non, moi, je ne prie pas Marie, comme font les moines.

— Mais vous ne venez pas de là-haut, dit la servante en montrant le cloître.

— Oui, bien sûr, mais je suis luthérien. Veux-tu me faire une couronne, très, très jolie.

Edwin, tout en soupirant de ne pas pouvoir porter ces fleurs à sa mère, court au cimetière, se fait indiquer la tombe de la mère de Meinrad et passe la couronne aux bras de la pauvre croix. Ce n'est pas assez, il faut que la morte soit fêtée comme les autres. Bientôt, grâce à l'enfant luthérien, un cierge va se consumer auprès de la fraîche couronne.

Ne dites pas que ce n'est rien, cette gentillesse affectueuse d'un enfant. La naïve anecdote montre le sens profond du livre, et symbolise l'apologétique inconsciente du bon moine. Si le catholicisme est la vérité, tout ce qu'il y a de meilleur dans le cœur humain doit conduire au catholicisme. D'autres moines, plus grands clercs, auraient éprouvé du scrupule à associer la pensée de leur propre mère à celle d'une hérétique obstinée comme lady Mac Endoll, et voilà que, par cette concession instinctive, le moine amène l'enfant à reconnaître, implicitement aussi, l'intime douceur de ces dogmes dont l'expression abstraite lui faisait horreur. Mais c'est pitié de définir ainsi et de dessécher ces vérités vivantes et charmantes. Revenons à notre roman.

Élevé entre un père idéologue et une mère toujours souffrante, Edwin s'est développé trop vite. Il est plus vieux que son âge, et le dur régime des mois d'exil à l'abbaye aura bientôt achevé de le mûrir. Ne

craignez pas, néanmoins, que le héros de Mme de Handel-Mazzetti tourne à l'enfant prodige. Non, il n'a rien de ce petit monstre lymphatique et irritant qui, dans une certaine littérature, fait pendant aux ingénieurs de M. Georges Ohnet. Vers la fin du livre, la vivacité d'Edwin tend à s'émousser, mais c'est l'effet normal de la crise qui ne lui laisse plus d'autre vie que la souffrance, et de la triste convalescence qui suivra la catastrophe. Pour l'instant, aucun des moines qui ont affaire à lui n'est tenté de le trouver trop parfait. Cette libre nature s'accommode mal de la compression et des minuties du règlement, et le conflit entre ses maîtres et lui est d'autant plus aigu qu'on se trouve plus disposé à mettre les actes d'indiscipline de cet étourdi sur le compte de l'hérésie. Le professeur d'Edwin, un cousin du P. Meinrad, est pourtant, lui aussi, un brave cœur, et jusqu'ici le courage lui a manqué, à chaque fois que son élève méritait d'être battu. Mais il se sent à bout de patience et, rencontrant Meinrad au jardin, il lui détaille, avec indignation, tous les méfaits de son protégé. L'autre l'exhorte à plus de douceur quand soudain les deux moines voient courir à eux, tout rouge, tout essoufflé, le moniteur qu'Honorius a chargé pour quelques instants de la surveillance des *Grammairiens*.

— Je ne peux plus les tenir ! C'est comme si le diable était au milieu d'eux. Et vraiment le diable est là, incarné... Le luthérien, l'hérétique, le gamin d'Anglais !

— N'as-tu pas honte, Wolf ? repartit Honorius, d'un ton ferme. A ton âge, tu ne peux pas te faire obéir d'une douzaine de mioches ? Allons, qu'y a-t-il avec l'Anglais ?

— Mais venez, mais venez donc, insiste Wolf, vite ou tout

le couvent sera dans l'eau. Ils ont versé dans la classe tous les pots à eau du dortoir.

Le Père court au lieu du sinistre. C'était vrai. La classe est comme un lac dont les vagues ont déferlé jusque sur les cartes et sur les images suspendues aux murs. Les élèves, dans une agitation folle, juchés sur les pupitres, se font une arme de tout ce qu'ils trouvent sous la main.

— Miséricorde ! crie le P. Honorius ; qui a changé ma grammaire en un repaire de bandits ?

— Gare, c'est le Père.

Le tapage s'arrête net, les héros consternés se regardent, baissent la tête et, lentement, l'un après l'autre, se glissent à leur place. Relevant très haut sa robe, le profeseur arrive jusqu'à la chaire. Silence de mort. On entend battre tous les cœurs.

— Mac Endollius !

— Sire moine !

Lui n'a pas peur. Debout sur son banc, portant sur la poitrine une décoration découpée dans des cartes à jouer, à la main un bâton de maréchal en papier.

— Ici, Mac Endollius ! Qui a organisé cette comédie, toi ou Obermayer ?

— Il ne pourra pas cacher que c'est lui, lui l'hérétique, souffle Wolf.

— Tu ne dois pas l'appeler ainsi. Mac Endollius, réponds.

— C'est moi ! Jamais nous ne nous sommes tant amusés? Obermayer et quelques autres représentaient la flotte que le méchant roi a envoyée pour nous conquérir, nous autres Anglais, et nous faire papistes. Mais ça ne lui a guère réussi, crie le triomphateur en brandissant son bâton. Je suis l'amiral de Sa Majesté et j'ai coulé la flotte espagnole.

— Mauvais petit impertinent, où as-tu appris l'histoire ?

— Tout le monde sait cela chez nous, et comment le souffle

de Dieu a fait sombrer l'orgueil de la flotte espagnole, et puis le vieux roi est allé au diable !

— Qu'est-ce que ces vilains contes? Je te parlerai quelque jour du bon roi Philippe... mais avant, tu mérites une autre leçon.

A la brusque rougeur qui monte au front de l'enfant, et à lui voir serrer les poings, Honorius pressent que la capture sera chaude, et il appelle Wolf au secours de son impuissance.

— *Optime*, dit celui-ci, relevant déjà ses manches, et comme Honorius s'écartait en soupirant :

— Veux-tu bien venir ici et sans résistance ?

— Oui, attends-moi. Essaie de me toucher, paysan !

— Paysan ! je vais te faire voir.

— Et moi aussi je te ferai voir...

Frêle, mais souple, avant que le gros garçon maladroit ait pu le saisir, Edwin se jette sur lui et mord profondément au gras du bras nu.

Wolf rugit de douleur et crie au secours. Mais, profitant de la confusion générale, l'amiral anglais court au jardin rejoindre le P. Meinrad. Il lui raconte, en frémissant, la bataille, et défie qui que ce soit, élève ou moine, qui essaierait de le toucher. Et ce faisant,

semblable à un jeune lion, il rejetait en arrière ses boucles blondes, et riait, laissant voir ses dents rouges de sang.

Grâces soient rendues à la baronne de Handel-Mazzetti pour ce coup de dents. Sobre de descriptions comme tous les romanciers de race, deux vives histoires lui ont suffi pour camper devant nous son petit héros. Des fleurs et du sang, une délicate tendresse et une fermeté courageuse, la scène du cimetière et la tragédie de l'*Armada*, se rejoignent pour évoquer à nos yeux une image vivante et précise, un

portrait d'enfant qui aurait tenté tour à tour un Gainsborough et un Velasquez.

Décrire des âmes et suggérer des idées, en ayant l'air de raconter bonnement de petites histoires, c'est proprement la marque des maîtres.

Les Levantius en leur légende
Disent qu'un certain rat...

Je me défie invinciblement d'un conteur qui tarde trop à me rappeler l'exquise perfidie de cette fable parfaite, et pour l'instant, je me désole de ne pouvoir m'arrêter à suivre, au simple point de vue de l'art, le développement d'un jeune talent que je sens grandir à chaque page. D'autres soucis nous pressent. La flotte espagnole veut une revanche. L'état-major se concerte dans la cellule du P. Abbé.

De graves nouvelles apportées par un seigneur du voisinage auront leur contre-coup immédiat sur notre héros. Il paraîtrait qu'un nouvel assaut, plus terrible que les anciens, se trame contre Dieu lui-même. Jusqu'ici, on ne concevait pas de pires ennemis que les hérétiques. Or, voici venir d'Angleterre des impies qui sèment le doute non plus seulement contre les droits de la véritable Église, mais contre toute révélation. Par bonheur, dom Alexandre ignore encore, à cette heure, que le père d'Edwin est un de ces hommes, mais comme il vient de déclarer à ses moines que, dans le danger présent de la chrétienté, la moindre faiblesse envers les libertins serait criminelle, et que dorénavant on devrait redoubler de vigilance pour préserver l'abbaye de tout contact avec cet esprit d'erreur, sa pensée se porte naturellement sur le petit luthérien.

— Je ne veux pas d'hérétique dans ma maison, dit-il après un silence, et, quant à l'Anglais, j'entends qu'il aille à la messe.

Puis se rappelant la promesse de Meinrad, il ajoute :

— Avec le diable, il n'y a pas d'engagement qui tienne. Si, par hasard, on lui a promis quelque chose, loin d'être un péché, c'est un devoir de manquer à cette promesse.

Meinrad a pâli.

— Que Votre Révérence me permette... L'enfant ne montre aucune inclination pour notre Sainte Église. Il tient fermement à ce qu'on lui a enseigné dans sa famille, aux doctrines qu'il a sucées avec le lait de sa mère. Nous n'avons pas le droit de faire violence à ses sentiments, d'autant moins qu'il se trouve ici notre hôte...

Le P. Meinrad s'embrouille. Honorius vient à la rescousse avec une comparaison biblique, mais le P. Abbé, impatient, coupe court à cette poésie.

L'enfant est ici depuis deux mois. Combien voulez-vous attendre encore? Le royaume du ciel souffre violence... Quant au serment de Meinrad, il ne nous lie pas, nous autres ; lui non plus, d'ailleurs, mais, sur ce point, il ne veut pas entendre raison.

Et il conclut en donnant aux professeurs d'Edwin l'ordre formel de préparer à bref délai cette conversion. Il entend bien voir l'enfant à la messe du prochain dimanche et il recevra, le jour de Pâques, son abjuration. Telle est sa volonté. Qu'on agisse en conséquence.

Du reste, il mènera lui-même de loin le siège de cette conscience d'enfant. La douceur d'abord, les flatteries, les caresses, c'est la formule. Ensuite, si besoin est, la force. Justement une occasion favo-

rable se présente. Dans peu de jours, le prince évêque de Passau fera sa visite à Kremsmunster. En son honneur, les élèves joueront une pièce allégorique: *Callirhoes et Theophobi Amores*. Les rhétoriciens et les humanistes sont trop grands pour le rôle principal. Un élève de grammaire irait à merveille. Pourquoi pas Mac Endollius?

C'est un bel enfant. Il a dans tous ses mouvements une grâce, une élégance à laquelle nos jeunes villageois n'atteindront jamais. Pourquoi pas Endollius ? Le P. Abbé lui-même propose ce nom. Mais soudain, il semble se raviser: « Nous ne pouvons pas laisser paraître un hérétique sur nos planches... » Alors, comme le P. Augustin, mauvais casuiste, ne trouve rien à répondre à cette difficulté, dom Alexandre découvre ses batteries:

— Non, un hérétique ne doit pas paraître sur notre théâtre, mais un catéchumène, c'est autre chose. J'ai décidé, vous le savez, qu'Edwin irait à l'église le jour de la grande fête. Honorius et Virgile disent tous deux qu'ils ne peuvent rien tirer de cet entêté. Je le veux pourtant à l'église, coûte que coûte. Et c'est ici que vous pouvez nous prêter la main. Écoutez-moi donc. Vous l'appelez et vous lui annoncez qu'il jouera le rôle de Gunther dans un beau costume flambant neuf, devant le prince et toute la noblesse du pays. Son petit cœur se gonfle de joie et d'orgueil. Alors, vous le prenez par le bras et vous dites : « Tout cela est bel et bon, mais à condition que tu ailles à l'église. Pas de messe, pas de rôle. » Je parie qu'il n'hésitera guère. Que si, par malheur, il s'avisait de faire des façons... Mais non, j'en suis sûr.

La baronne de Handel-Mazzetti serait, j'imagine, fort amusée, et à bon droit, si l'on jetait les hauts cris devant ce plan de dragonnades à rebours. Non

qu'elle goûte plus que de raison les ruses de ce pieux renard, mais enfin, Dieu fasse qu'on n'ait jamais traduit d'une façon plus inique le *compelle intrare* de l'Évangile ! Deux siècles nous séparent de l'époque où fut tenu ce colloque machiavélique, et le plus zélé convertisseur éprouverait aujourd'hui d'autres scrupules, même, j'espère, en face d'une conscience de douze ans. En tout cas, gardons-nous de crier à l'invraisemblance. Blanc ou noir, le Père Abbé reste ici dans la vérité de sa nature, le P. Augustin aussi, lui qui se prête en riant de si bon cœur à cette belle manœuvre.

Il n'a pas son pareil, ce tentateur. Il fait sortir Edwin de classe, et, sans plus de paroles, il le conduit à la grande salle, devant l'estrade où les élèves, à moitié costumés, récitent leur rôle. Ayant fait vingt fois dans mon jeune temps le métier du P. Augustin — le machiavélisme excepté — je n'ai pas de peine à voir les yeux de l'enfant pétiller de joie et d'envie, tous ses traits s'allumer devant la magnificence du spectacle.

— Est-ce que ça te ferait plaisir de jouer la comédie?

— Oui, certes, oh! oui.

Oh ! l'ardeur, l'ardeur ensoleillée de ce sourire.

— Je savais bien. Maintenant, écoute. Le Révérendissime a décidé — l'enfant ouvrait des yeux de convoitise, aspirait une à une toutes les paroles du moine — de te faire jouer dans la grande pièce du 11 décembre et de te donner le rôle de Gunther.

Edwin, triomphant, bat des mains. Nouveaux transports quand le tentateur lui détaille les splendeurs du costume de Gunther.

— C'est une grande faveur qu'on te fait, Edwin.

Aussi faudra-t-il être bien sage. En particulier, le Révérendissime exige que, le jour de la fête, tu assistes à la grand' messe.

— Ça non, je ne le ferai pas, répond Edwin.

— Alors, tu aimes mieux ne pas jouer la comédie?

Ne pas jouer la comédie ! Les lèvres du pauvre petit tremblent. Il s'était promis tant de bonheur. Certes, il ne cède pas tout de suite. Il se défend aussi longtemps qu'il le peut, le pauvre petit luthérien.

Mais le Père ne lui laisse pas de répit.

— Pense un peu, Mac Endoll, comme tu seras beau ! Un costume en or et ponceau, une longue épée. Les cheveux frisés et poudrés comme un gros personnage. Et la rampe, et le parterre, et la musique italienne ! Et comme Son Éminence va t'applaudir... Et puis, est-ce que tu t'imagines que, pour entendre une messe, tu renonces à ta religion ? C'est comme si un juif avait peur de recevoir le baptême en mettant le nez dehors, un jour de pluie.

L'enfant se laisse vaincre, lentement et malgré lui. Il sent qu'il fait une vilaine chose, mais comment résister à la vue du deuxième acte qui commence, avec Wolf, le mordu de l'autre jour sur la scène — Wolf que Gunther, dans la pièce, doit percer d'un coup d'épée — avec les nymphes qui tressent des guirlandes pour le vainqueur.

Le jour de la fête, le service pour les bienfaiteurs trépassés ! Dans l'église, les enfants commencent dévotement leurs prières. Ne regardez pas. Hélas ! notre Edwin est avec eux. Il a pleuré, il a supplié. On n'a pas voulu lui faire grâce. Il est là, se mordant les lèvres et serrant les poings. Tout le monde prie, et il ne prie pas. Il proteste contre la violence qui lui est faite. Seul un homme devine ce que l'en-

fant souffre et Meinrad murmure au fond de son cœur : « Trop tôt, trop tôt. Dieu fasse que cette journée ne soit pas funeste ! »

Heureuse, l'enfance ! Elle connaît nos douleurs et nos hontes. Mais, pour elle, l'oubli bienfaisant n'attend pas l'heure du sommeil. Dans la coulisse, enfiévrée par le branle-bas des acteurs et le bourdonnement de la salle, Edwin, déjà triomphant, passe son habit chamarré et, d'avance, savoure le grand silence admirateur, puis les applaudissements qui l'attendent. Et, de fait, cardinal et Père Abbé, comtes et comtesses du voisinage, villageois haussés sur la pointe des pieds au fond de la salle, jamais tous ces lourds Germains ne furent séduits par tant de gracieuse et fière aisance. Edwin est le héros de la fête. Les dames se tamponnent les yeux et le prince évêque veut voir Gunther de tout près.

— Comment t'appelles-tu ?
— Edwin Mac Endoll.

Officieux, le Père Abbé se penche vers le cardinal. Edwin est le fils d'un grand seigneur anglais. Toute la salle murmure : « Il est Anglais. »

— Mac Endoll. C'est là sans doute une de ces vieilles familles catholiques exilées par la féroce Elisabeth.

— Non, il est luthérien, répond l'Abbé ; c'est un catéchumène de notre sainte Église. Il fera son abjuration à Pâques.

— Moi, non certes, je n'abjure pas ! Qui a dit cela de moi ? Ce n'est pas vrai.

Sur le front, dans les yeux du Père Abbé, terreur et colère, l'orage gronde. Mais le vaincu de ce matin

a retrouvé ses forces, comme Samson. On l'a forcé à aller à cette messe, il le dit très haut, devant le cardinal stupéfait. Au milieu du silence consterné de la salle, la pure voix qui tantôt remuait les cœurs, plus vibrante maintenant et plus décidée, dit la sainteté des luthériens et les hontes des papistes. La petite main, d'un geste énergique, envoie Pape et évêques aux enfers. Le cardinal se lève et quitte la salle. Les moines effarés le suivent de loin. L'Abbé, tout petit, se répand en excuses. Le prélat reste de glace. Séance tenante, un conseil de guerre s'improvise et on se résoud à congédier sans plus tarder le criminel. La mort dans l'âme, Meinrad amène son protégé devant ses juges. Quelques grains de poudre courent encore sur les boucles blondes. En entendant la sentence qui le rend à sa mère, l'enfant saute de joie, mais soudain, il aperçoit Meinrad qui ne sait pas cacher sa douleur. « Il faut que vous veniez avec moi, je vous aime tant ! — Pas de bêtises, gronde le Père Abbé, Meinrad a d'autres enfants ici, et qui valent mieux qu'un hérétique comme toi. Meinrad, prenez congé de l'enfant. » Edwin entoure de ses bras la tête du moine qui se penche, et il embrasse en pleurant son protecteur. Mais c'est trop d'émotions, en un même jour, pour le prince évêque. Les moines l'ont vu pleurer. Cet arc-en-ciel annonce la fin de la tempête. Le cardinal exige qu'Edwin reste au monastère et qu'on laisse Meinrad l'élever comme il l'entendra. Le Père Abbé, qui n'a pas pleuré, promet d'obéir. Tout ira bien s'il tient sa promesse.

C'est plus fort que lui. La honte de cette journée le hante. Il a payé trop cher sa coupable indulgence

envers l'hérétique. La douceur a échoué, essayons la force. Rien de plus aisé. L'Anglais est mis en quarantaine, Meinrad accablé de besognes qui le tiendront loin des élèves. Cependant, le Père Abbé est moins terrible qu'il ne paraît. En dehors de ses lunes de fanatisme et de tyrannie, il suit les impulsions d'une certaine bonté rude. Peu à peu, la cruelle consigne se détend, l'enfant est rendu à son ami. Chez celui-ci, du moins, la bonté ne reste pas à la merci des sautes du vent, et il nous semblerait le plus habile des séducteurs si la simplicité absolue de son âme n'excluait tout soupçon de politique. Cet enfant abandonné que la Providence lui a confié, il l'aime ; il l'aime « parce que c'est lui », d'abord, ensuite parce qu'il est malheureux et persécuté.

Encore une fois, c'est un enfant, la seule créature humaine à laquelle un moine ait le droit de montrer sa meilleure tendresse. Luthérien, sans doute, mais catholique, Meinrad ne l'aimerait pas d'une autre façon. Il n'a jamais songé à faire de son affection un doux piège où trébuche tôt ou tard la filiale confiance de son élève. Beaucoup plus encore que la parole donnée, la peur de commettre une mauvaise action paralyserait chez lui tout effort de propagande. Sa tendresse même lui paraîtrait sacrilège du jour où elle essaierait de voler l'enfant à sa mère et quand le Père Abbé imaginera de lui montrer les avantages d'une substitution pareille, le moine, timide et obéissant, repoussera le sophisme avec une indignation presque méprisante. Libéral, *minimiste*, précurseur de l'indifférentisme contemporain, oh ! que non pas ! Il a gardé la foi naïve de son enfance. Mais une théologie instinctive le guide à travers ces

difficultés qu'il ne songe pas à formuler et qu'il ne saurait résoudre. Fidélité à l'Église et à ses dogmes, haine de l'hérésie, tendresse pour le petit hérétique, confiance dans la mère luthérienne et le père libre penseur à qui Dieu confia ce trésor de candeur et de piété, Meinrad reste simplement fidèle à toutes les lumières de son cœur. Pour l'avenir, il s'abandonne à la Providence. Il demande chaque jour à la Sainte Vierge la conversion d'Edwin. Il ne sait pas de politique plus adroite que la prière.

Il agit pourtant et plus efficacement que ses frères. Edwin peut lire à toute heure dans cette âme transparente qui s'épanche et s'épanouit devant lui. Les pires idolâtries de Rome s'étalent dans la cellule où l'exilé vient oublier les duretés de ses camarades et de ses maîtres. Si prompt à jaillir en présence du Père Abbé et du prince évêque, ici, en face de ce doux moine qui parle de la Vierge Marie comme Edwin lui-même parle de sa mère, le blasphème hésite, s'atténue, perd de son élan. Imposée tantôt par ruse ou violence, Rome demeurait, aux yeux de l'enfant, le génie menteur qu'on lui dénonçait jadis et qu'il avait maintenant des raisons personnelles de maudire, mais Rome c'est aussi Meinrad ; et Meinrad, c'est la bonté, c'est la foi joyeuse, la vertu, la sainteté.

Oui, la sainteté, avec sa patience et ses délicatesses infinies, la sainteté respectueuse de la liberté des âmes et qui redoute de brouiller les opérations divines par un zèle trop humain, trop habile et trop empressé !

La première communion approche. On a chargé Meinrad du catéchisme des derniers jours. Un matin

il entre dans la classe de grammaire avec un gros livre sous le bras. D'ordinaire, Edwin n'assiste pas au catéchisme, mais, cette fois, comme il n'y a personne pour s'occuper de lui, il doit rester avec les autres élèves. Ne craignez pas que Meinrad profite de la circonstance pour endoctriner le petit hérétique. A l'enfant qui, déjà, se rebiffe et proteste qu'il n'écoutera pas les contes qu'on va lui faire, le moine répond doucement : « Non, puisque tu n'es pas catholique, tu n'es pas obligé de suivre le catéchisme. Aussi t'ai-je apporté un gros livre d'images que tu regarderas pour ne pas t'ennuyer en attendant. »

Mais Edwin essaie vainement de regarder les images. Ces châteaux tyroliens l'intéressent moins que les paroles de Meinrad sur le grand amour de ce « Roi de gloire » qui descendra bientôt dans le cœur des premiers communiants. La leçon finie, il avoue qu'il n'a fait qu'entr'ouvrir le livre.

— C'est si beau, ce que vous avez dit !

Il se reprend aussitôt pour protester qu'il ne sera jamais catholique. Mais la tristesse hésitante de son regard semble démentir l'assurance de son dire. Pauvre petit, marqué si tôt pour un long martyre, symbole aimable et douloureux du prix que la Providence met parfois à la conquête de la vérité.

L'auteur insinue avec beaucoup d'art les étapes de cette évolution insensible que hâte doucement l'atmosphère catholique de l'abbaye. Maintenant qu'on ne songe plus à l'y introduire de force, Edwin a moins d'horreur pour la chapelle. Aux jours de fête, il se glisse dans les bas-côtés, il se cache derrière les colonnes, écoute, regarde, le cœur avide et trem-

blant, et les vieilles murailles l'accueillent maternelles, comme une aïeule qui laisse venir à pas menus tout près d'elle l'enfant puni qui sait bien qu'elle pardonne et qui n'ose pas encore lui parler.

Elles aussi, elles veulent cet enfant, les saintes murailles. Comme Meinrad, elles l'enveloppent de leur discrète tendresse. Silencieusement, elles l'attirent par le charme tout-puissant du Dieu qu'elles gardent. Rien en elles qui le meurtrisse ni qui le repousse. Elles ne lui défendent pas de penser à sa mère, elles qui, devant lui, inclinent affectueusement leurs ogives pour abriter la douleur d'une autre mère au cœur transpercé. Dans leur tiède nuit que les cierges et les vitraux illuminent parfois pour une heure, l'enfant s'accoutume au désir et à l'espérance de cette lumière qu'une révélation brutale a failli lui rendre odieuse pour toujours. Le geste suave et pressant des hautes colonnes rapproche insensiblement le petit luthérien de cet autel mystérieux où Meinrad célèbre la messe, de cette hostie qu'adore Meinrad.

La messe de première communion est terminée. Le moine, qui vient prolonger son action de grâces, au pied de l'autel de la Vierge, aperçoit l'enfant qui semble l'attendre.

— Va vite déjeuner, mon petit, tu dois avoir faim.

— Non, je n'ai pas faim, répond Edwin : je voudrais, je voudrais vous demander quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea bonnement le Père.

Edwin approche ses lèvres de l'oreille du moine et il dit d'une voix très basse :

— Est-ce que vous l'avez vu ?

— Qui, mon enfant ?

— Le Roi de gloire ?

C'est un souvenir du catéchisme de l'autre jour.

— Non, répond lentement le moine, on ne le voit pas avec les yeux, mais seulement avec la foi.

Edwin n'est pas satisfait.

— Vous ne l'avez pas vu, et jamais vous ne l'avez vu, même pour votre première communion ?

Pourquoi faut-il que la police du couvent soit aux écoutes, épie ces allées et venues timides, compte les pas que seuls les anges devraient entendre. Déjà, le Père Abbé ne se tient pas d'aise, il annonce sa prochaine victoire. Mais quoi ? Le Père Prieur se permet de lever les épaules et de rester sceptique ? Attendez. On va le convaincre. Qu'on amène le petit Anglais. Edwin arrive. Entre ces deux êtres que tout sépare, l'auteur a voulu un nouveau duel.

L'interrogatoire commence. Le Père Abbé a appris avec plaisir que, pendant la Semaine Sainte, Edwin avait paru plusieurs fois à la chapelle, tel jour, tel jour et tel jour. L'enfant rectifie froidement l'addition trop ambitieuse, et au Père Abbé qui gauchement le presse il donne cette verte réponse :

— Vous voulez dire que je commence à renier ma foi... Oui, je sais bien, c'est là que vous en voulez venir. Mais moi...

Le Père Abbé, un peu refroidi, ne lui laisse pas le temps d'aller plus loin. Mais, bientôt, le génie de la maladresse reprend ses droits. Dom Alexandre veut savoir — n'est-ce pas son droit ? — il veut savoir les pensées et les sentiments d'Edwin pendant la messe de première communion.

L'enfant rougit. La belle et chaste rougeur ! Une honte

douloureuse meurtrit la petite âme que l'indiscrétion de l'inquisiteur voudrait mettre à nu, et devant témoins, encore.

Edwin ne répond pas. L'inquisiteur escompte la tristesse de ces beaux yeux qui le supplient fiévreusement de se taire. C'est partie remise. Somme toute, la matinée a été bonne pour le Père Abbé. Il se frotte les mains et fixe la date prochaine de la conversion.

Cependant, le secrétaire de lord Mac Endoll arrive au couvent, porteur de mauvaises nouvelles. La mère d'Edwin est morte, l'enfant doit revenir dans son pays. Quitter l'abbaye, et avant d'avoir fait son abjuration, non, cela n'est pas possible. L'Abbé congédie le secrétaire sans plus de façons et garde le prisonnier. Voilà qui sort du banal, mais quoi, n'oublions pas que notre abbaye, située au cœur du Saint-Empire, fait figure de forteresse. La route est longue de Vienne à Salisbury, et le coup d'audace du Père Abbé gagnera au moins une trêve de quelques semaines qu'on va se hâter de mettre à profit. Et si, par hasard, il prenait fantaisie à lord Mac Endoll de venir lui-même, il y a des juges à Vienne qui défendront, contre les exigences d'un père sacrilège, les droits de l'Église sur cet enfant. La baronne de Handel-Mazzetti esquive habilement la rencontre entre le père d'Edwin et l'Abbé. Celui-ci est en voyage lorsque, beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait cru, lord Mac Endoll en personne se présente aux portes de l'abbaye. On hésite, on tremble, on rend les armes. Déjà Edwin, blotti dans les bras de son père qui l'a pris avec lui sur son cheval, envoie un dernier adieu au P. Meinrad.

Pauvre Meinrad ! Son abbaye lui semble maintenant dépeuplée. Mais la douleur ne l'égare pas. Bien loin de disputer Edwin à son père, c'est lui qui a déjoué d'un mot les savantes machinations du Père Abbé. Sa claire conscience plane au-dessus de tant de sophismes. D'ailleurs, dès le premier mot, le moine ignorant et le grand seigneur philosophe se sont compris. Le Prieur qui, l'autre jour, fermait le ciel à la mère luthérienne, peut bien prédire aujourd'hui que le père libre penseur n'aura rien de plus pressé que de pervertir son enfant. Meinrad est bon, Meinrad est père. Il sait que lord Mac Endoll ne dira jamais une parole qui puisse désoler l'âme chrétienne de son fils. A tous ces prophètes de malheur, il répond simplement : « L'enfant est avec son père, c'est sa vraie place. » Les lettres qu'il reçoit d'Edwin donnent raison à cette confiance généreuse. Sous les yeux amusés et attendris du philosophe, l'enfant pratique librement la petite religion qu'il a fondée pour satisfaire à tous les besoins de son cœur, protestantisme innocent, qui se réclame de Luther et qui s'agenouille avec allégresse devant les images de Marie.

II

Vous sentez bien que le roman n'est pas fini. Personne maintenant ne se résignerait à fermer le livre avant que Meinrad ait reçu l'abjuration d'Edwin. Mme Handel-Mazzetti moins que personne. Comment s'y prendra-t-elle pour ramener l'oiseau envolé vers les tourelles de l'abbaye ?

Elle résout le problème par une combinaison ingénieuse où je ne sais ce qu'il faut le plus admirer ou de la foi vraiment héroïque de la chrétienne ou de la virtuosité de l'artiste. Des souffrances sans nom attendent le petit martyr. Après le court sursis de quelques semaines joyeuses, l'enfant verra son père emprisonné, torturé pour crime d'athéisme, dans les cachots de l'inquisition luthérienne. Lui-même, il n'échappera à la torture que par un miracle. Tant qu'enfin, à bout de forces, l'orphelin viendra s'abattre dans les bras du P. Meinrad et de l'Église. *Tantæ molis erat*... Bouleversée par la lecture de ce livre, une femme luthérienne me demandait si Dieu pourrait jamais mettre à un si terrible prix le retour d'une âme au catholicisme. Humainement parlant, je ne vois à cette question qu'une réponse. L'incroyant et le croyant timide rediront simplement le vers du poète.

Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.

Mais la baronne de Handel-Mazzetti n'a pas songé un seul instant à cette réponse douloureuse. Ses œuvres futures éclipseront sans doute la beauté fraîche et ingénue de ses premiers livres, mais je doute qu'elle puisse rendre jamais un plus sublime témoignage à la pureté et à la ferveur de sa foi. Plaignons après cela les critiques pharisiens qui ont eu le triste courage d'insulter à la noble femme. Les imprudents ne se doutent pas qu'au moment où ils dénoncent le protestantisme déguisé de l'auteur de Meinrad, ils nous offrent un moyen facile de contrôler la justesse de ses observations et la vérité de ses portraits.

Mais ni l'orthodoxie ni la ferveur ne sont un gage assuré de talent. Ce qui nous importe ici est de savoir si, oui ou non, nous nous trouvons en présence d'un écrivain, d'un romancier qui mérite de s'imposer à ceux-là mêmes qui cherchent uniquement dans les livres un plaisir d'art. La première partie de ce roman nous avait rempli d'espérance, mais une certaine inquiétude nous gagne lorsque, la main sur l'épaule de Meinrad, qui suit d'un triste regard le départ d'Edwin pour l'inconnu, nous songeons au long ruban de route qu'il nous faut encore dérouler avant de toucher le dénouement. De quoi seront faites ces trois cents pages, et quel miracle les empêchera de sombrer dans le feuilleton !

Jusqu'ici, en effet, les péripéties qui ont retardé la conversion d'Edwin étaient, si l'on peut dire. chargées de pensées. Des moindres oscillations de l'intrigue, une philosophie se dégageait lumineuse. Avec un enfant et une poignée de moines, l'auteur avait réussi à nous intéresser au conflit des idées éternelles, et nous ne marchandions pas notre attention au simple récit qui, tout à la fois, évoquait et dissimulait de si grandes choses. Avec le départ d'Edwin — départ nécessaire, je le sais bien — il semble que tout menace de changer, et que l'intrigue rendue à la stérile liberté de ses caprices doive fatalement s'amuser et se perdre sur le chemin des aventures. Qu'on y songe. L'auteur s'est engagé dans une impasse. La logique du livre exige que la conversion d'Edwin mûrisse loin de l'abbaye, et la logique des choses défend de prêter à un enfant les réflexions et observations personnelles qui dirigent, chez un homme, le progrès de la conversion. Si, par

malheur, la controverse montrait ici le bout de l'oreille, le roman serait jugé, il ne vaudrait rien. Restent deux solutions également dangereuses. Une vision qui ordonne à Edwin de quitter la religion de sa mère — mais ce *Deus ex machina* tuerait le roman [1] ; ou bien un ensemble de catastrophes qui dénouent violemment les liens qui attachent l'enfant à sa famille — et nous voilà dans le feuilleton.

A moins cependant que ces catastrophes, savamment ordonnées, continuent harmonieusement, précisent, étendent, complètent ces évocations d'idées qui avaient tiré du banal la fable naïve des moines et de l'enfant. A moins que les deux parties du roman s'éclairent l'une l'autre et se recouvrent comme les volets d'un dyptique. Et c'est là précisément le plan que s'est proposé la baronne de Handel-Mazzetti, c'est la gageure qu'elle a tenue.

On a vu de quelle façon, en de menues histoires de couvent, elle racontait, sans le formuler jamais, un des plus vastes problèmes que l'âme religieuse de tous les siècles se soit posés. Or, ce même problème, elle l'incarne maintenant dans un autre milieu et en d'autres personnages. Les idées qui nous parlaient tantôt sous la robe bénédictine siègent maintenant dans un aréopage luthérien. Hier, les moines mettaient en quarantaine un enfant qui refusait de se convertir ; aujourd'hui, les chanoines protestants condamnent à mort un libre penseur qui ne veut pas rétracter son livre. Ce libre penseur n'est autre que le père d'Edwin, et ainsi la douloureuse

1. Il y a bien une vision ou quelque chose d'approchant, mais l'auteur n'en a pas fait le *primum movens* de l'intrigue, et la conversion d'Edwin n'est pas attachée à cet événement.

petite figure plane sur les deux volets du dyptique : ainsi nous épelons une seule et même leçon dans la tragique histoire de cet enfant, deux fois victime, deux fois martyr.

Certes, le second tableau est poussé au rouge, mais on sait bien qu'en matière de fanatisme, le plus affreux roman n'atteindra jamais les réalités de l'histoire. D'ailleurs, personne, j'espère, ne s'étonnera qu'ayant à choisir — hélas ! — le cadre de ces scènes épouvantables, l'auteur ait fait tirer par des protestants les conséquences extrêmes de principes que les protestants n'ont pas été seuls à défendre. Il faudrait n'avoir rien compris à ce beau livre pour trouver là un indice de partialité coupable. Une loyauté transparente a présidé au rapprochement de ces deux groupes de récits qui se répondent avec tant de précision pittoresque. Le brouillard qui aveugle le chanoine luthérien Detlev et transforme cet honnête homme en bourreau, est frère des nuées moins sanglantes qui montent du Danube jusqu'à la tête du Père Abbé. Le geste ébauché à Kremsmunster s'achève à Berlin. Avant Detlev, dom Alexandre a prononcé contre les incrédules la peine de mort, et nos controversistes seraient bientôt sur les dents si nous n'avions contre Luther d'autres arguments que le supplice de lord Mac Endoll. Rendez le protestantisme responsable de ce crime, et vous devrez, en bonne logique, faire peser sur tout l'ordre bénédictin les maladresses du Père Abbé, sur toute l'Église, d'autres erreurs du même genre. Mais ces extrémités injustes et dangereuses répugnent à cette ferme raison dont je louerais peut-être plus que tout le bel équilibre, à cette conscience, deux fois loyale, d'ar-

tiste et de chrétienne. D'ailleurs, pour que nul ne prît le change, l'auteur a voulu atténuer autant que possible le nombre des fanatiques luthériens. L'évêque, tolérant et bon, rappelle assez le cardinal de Passau, seconde manière. Pendant les trop courtes minutes où elle traverse la scène, l'honnête figure de Leibnitz rayonne de justice et d'indulgence. Un brave homme de diacre, qui remplit avec beaucoup de sentiment son bout de rôle, n'a presque d'autre défaut que d'être fiancé, et, pour le dire en passant, j'ai regretté de trouver ici ce trait de caricature, au moins inutile. Inspiré et soutenu par Leibnitz, un des juges se dévoue à lord Mac Endoll et tient tête à la folie sanguinaire de ses collègues. D'obscurs dévouements surgissent même du plus bas de cette foule ameutée que l'auteur ressuscite en quelques pages extraordinaires de couleur et de mouvement. Enfin, suprême largesse, les luthériens auront leur Meinrad. Au milieu de cette débauche de fanatisme, Edwin ne reste pas seul. Un bon et noble cœur adopte l'orphelin. Moins aimable, moins attachant que Meinrad, Wolf von Weissenbach n'est pas un simple double du moine. Ce gentilhomme gauche et bourru manque de charme. Nous l'admirons, nous autres, avant de l'aimer, mais les enfants se connaissent mieux que nous en hommes et Edwin s'abandonne sans hésiter à cette héroïque et sûre tendresse. Wolf, lui aussi, semble être auprès de l'enfant le délégué de la mère absente, et, comme tel, l'ingénieuse délicatesse de l'auteur a chargé cet honnête luthérien de rendre Edwin à la seule mère qui lui reste, l'Église romaine.

La place me manque pour résumer l'histoire du

procès de lord Mac Endoll et du retour du catéchumène à l'abbaye. Aussi bien, n'est-ce point là ce qui m'intéresse. Le premier romancier venu peut raconter les péripéties d'un procès sanglant, décrire la triste et sereine douceur d'une conversion. Notre auteur excelle à dramatiser de pareilles scènes, mais son originalité est d'un métal plus solide et plus rare. Faire descendre le problème religieux des nuages de l'abstraction et des généralités de la controverse, l'incarner, le camper, le contempler vivant dans le monde des âmes réelles, animer et passionner les principes en montrant comment ils travaillent et transforment des êtres de chair et de sang, voilà de quoi donner même aux tâtonnements d'un livre de début, une sérieuse valeur. Si quelque fatale illusion ne m'égare, voici venir un jeune écrivain qui nous donnera souvent le magnifique plaisir de célébrer dans une même œuvre d'art et de foi, et le chrétien et l'artiste. Le nouveau roman du même écrivain *Jesse und Maria*, réalise et déjà dépasse de beaucoup les promesses du *Meinrad*.

§ 2. — Jesse und Maria [1].

I

Je n'ose encore m'abandonner à la ferveur d'un premier enthousiasme et dire simplement ce que je pense de ce livre. Une chose, du moins, me semble certaine. Avec *Jesse und Maria*, le roman catholique brise ses chaînes, sort joyeusement de la prison d'ennui, de banalité et de pieux mensonge où il languit depuis si longtemps et devant laquelle tant de solides préjugés montaient la garde. Pas de sermons dans ce livre courageux, pas de controverses mal déguisées, pas de perfections irréelles, pas même, Dieu soit loué, pas même de thèse, mais seulement une œuvre d'art, comme *Adam Bede* et le *Piccolo mondo antico*, un roman d'observation attentive et de vérité profonde, une œuvre vivante, jeune, harmonieuse comme une fresque de Gozzoli. Intimement, exclusivement catholique, ce livre qu'anime la foi la plus candide et la plus sereine, s'impose à l'attention des lettrés et à

1. *Jesse und Maria. Munchen.* 1906.

la sympathie des incroyants. Seuls, les intransigeants de gauche et de droite en parleront avec humeur. Ceux-ci ont déjà prononcé leur anathème, accusé la baronne de Handel-Mazzetti de faire le jeu des protestants ; ceux-là se voileront la face quand ils auront vu avec quelle complaisance fâcheuse l'auteur nous confie ses prédilections pour la *Compagnie de Jésus*. Renvoyons-les dos à dos et laissons-nous prendre au livre lui-même.

La scène est en Autriche vers le milieu du dix-septième siècle. Jessé de Velderndorff a fait le rêve de convertir au protestantisme un petit village assoupi au bord du Danube. N'est-ce là qu'un rêve ? En quelques mois de propagande souriante, le jeune gentilhomme a gagné le cœur de Pechlarn. Tout le monde l'aime. Et comment se défendre de l'aimer ! Il est si gai, si beau, si avenant et si bon. C'est merveille de le voir à l'œuvre. Il a sa façon irrésistible de regarder ces bonnes gens en face, de leur tendre la main, de les faire rire et de leur rendre service. Aucune morgue, aucun effort de condescendance. Simplement il les aime et il le leur montre. Vite populaire, quelques rusés courtisent en lui le maître de l'heure, mais les meilleurs du village se donnent à lui parce que « c'est lui ». Ils le couvent des yeux, ils boivent ses paroles avec l'admiration attendrie de vieux serviteurs pour un enfant qu'ils ont vu grandir. De ceux-là même qui bientôt devront le combattre, les plus humains ne résisteront pas à la séduction. Devant cette grâce, jeune et fière, un jésuite, recteur du collège voisin, a presque l'illusion de retrouver un de ses élèves. Cette fine tête respire l'innocence et le courage, le goût et tout ensemble le dédain de

la vie. Avec cela, une foi ardente, une dévotion héroïque à la personne du Christ. Pourquoi faut-il qu'une mère fanatique lui ait inspiré, en même temps que cet amour du Christ, la haine de Rome, et que ces deux sentiments, forts comme la mort, se confondent dans cette âme obstinée ? Quoi qu'il en soit, Jessé n'aura de cesse que lorsqu'il aura ramené Pechlarn à la lumière du pur Évangile. Déjà il peut se croire en beau chemin. Entre les homélies foudroyantes du curé et les plaisanteries du jeune seigneur hérétique, le village n'a pas hésité longtemps. Voyez plutôt. Une procession se déroule sur la place. Entouré de ses fidèles qui ricanent, Jessé, à cheval, toise de sa pitié moqueuse le cortège lamentable et peu s'en faut qu'il ne le fasse battre en retraite. Lâche gaminerie, facile prouesse. Hirsute et peureux, le curé Wolf n'a pour lui que sa bonne volonté maladroite. Les paroissiens ne l'aiment guère et, comme toute foule, daubent à cœur joie sur le plus faible. Mais Jessé se sert d'armes plus efficaces et qui l'honorent davantage. Il est chrétien jusqu'aux moelles. Ceux qui l'approchent ne tardent pas à s'en apercevoir. Étrange et troublante découverte pour ces âmes simples ! Jusqu'ici elles ne soupçonnaient pas qu'un luthérien pût aimer Dieu de tout son cœur. Or, aucune apologétique n'égale un contact immédiat et personnel avec un chrétien qui « vit de la foi ». Le garde forestier Schinnagel est monté au château pour les réjouissances du mariage de Jessé. Là-haut, un coup de théâtre attendait les invités. En dépit des lois impériales, la cérémonie sera religieuse. Pris de court, Schinnagel assiste, pour la première fois de sa vie, à la cène protestante, pe-

naud d'abord et mal à l'aise, mais bientôt remué par les suaves cantiques :

O du Liebe meiner Liebe...

et le spectacle de tout ce monde qui vraiment semble prier.

Devant l'autel se tient un prêtre qui présente la coupe aux fiancés agenouillés, en disant : « Que Jésus-Christ te bénisse ! », la coupe qui, pour les évangéliques, renferme le sang du Sauveur. Dans ce jeune homme aux habits blancs, aux boucles blondes, Schinnagel pense voir un ange ; dans la vierge à genoux, il retrouve une des saintes de son église, sainte Cécile ou sainte Agnès. Tout cela l'émeut, l'embrouille et le charme si fort, qu'oubliant où il se trouve, le bon forestier commence à dire, comme devant le tabernacle de sa paroisse : « Loué, béni soit à jamais le Saint-Sacrement de l'autel ! »

Hélas ! les temps ne sont plus où un romancier, selon la formule, aurait évoqué devant les yeux du téméraire Schinnagel, non plus des saints, ni des anges, mais bien des nuées de petits diables perchés sur les épaules du ministre et polissonnant sur l'autel réformé. Scandalisé par cette page, un critique sagace n'a pas voulu d'autres preuves pour déclarer que notre roman sentait le fagot. Qu'il prenne patience ! Les fagots s'allumeront tout à l'heure, mais, en attendant, que Jessé ne se grise pas de son triomphe ! Voici déjà poindre, au soir de cette fête, un léger point noir qui porte la foudre.

— Quel est l'imbécile qui marmotte je ne sais quoi près de moi

Au son des cloches du soir montant de Marbach, le forestier s'était tourné vers la colline, et joignant les mains, il récitait la salutation angélique, seul, à haute voix, sans y prendre garde, puis, après un large signe de croix, il interrogeait de son bon regard fidèle le visage soudain refroidi du jeune seigneur.

— Qu'est-ce que tu fais là, qu'est-ce que tu murmures ?

— L'*Angelus*, mon gracieux maître.

— Ah ! mais est-ce une raison pour tourner le dos au spectacle (on achevait à ce moment la représentation d'un drame sacré) ?

— Excusez-moi, répond Schinnagel, il y a, là-haut, une image de Marie, et, quand je fais ma prière, j'aime à regarder de ce côté-là.

Blême de colère, Jessé jure entre ses dents qu'il exterminera ce fétiche impur. Tout le roman de Mme de Mazzetti est consacré aux péripéties de ce duel.

Jesse und Maria, c'est pourtant une autre Marie que le titre même du livre associe au jeune héros, Marie, la femme de notre ami Schinnagel, exquise et tragique figure, chrétienne des siècles passés que je voudrais proposer à l'admiration, à la tendresse, à l'imitation des chrétiennes d'aujourd'hui. L'auteur s'arrête à peine à nous la décrire et cependant il me semble que je l'ai toujours connue. Pauvre Marie ! pauvre villageoise ignorante qui va souffrir, non seulement pour sa foi, cela serait doux à une femme comme elle, mais dans sa foi. Oh ! n'ayez pas peur. Elle ne se mêle pas d'exégèse, elle n'a pas entendu parler de conflits entre la religion et la science. Cependant devant ces beaux yeux candides, les questions douloureuses se sont posées, problèmes infor-

mulés et qu'elle ne comprend qu'à demi. Dans sa conscience loyale s'est déroulé le drame éternel dont nous, les derniers venus, nous pensons naïvement avoir le monopole. Elle a senti la différence, l'antagonisme apparent entre la vérité d'aujourd'hui et la vérité de demain. Elle a voulu faire, elle a fait tout son devoir, et voilà que du devoir accompli a surgi la révélation d'une nouvelle lumière qui lui semblait contredire aux certitudes les plus tranquilles d'autrefois.

The old order changeth yielding place to new.

Une âme vivante abandonne tôt ou tard en route quelque chose du passé mort, anticipe quelque chose de l'avenir, et ni la séparation ne se consomme sans peine, ni l'anticipation ne s'accepte sans effroi. *Nova et vetera*, c'est toute l'histoire du développement quotidien de l'Église. Plus que les faiseurs de réformes, les saints inconnus sont les vrais ouvriers, les martyrs de ces transformations nécessaires, et plus ils auront été fidèles dans leur humble vie à toutes les traditions du passé, plus ils auront avancé l'épanouissement des temps nouveaux.

Tel est un des sens profonds de l'histoire de Maria Schinnagel. Je l'ai déjà dit, ce livre n'est pas une thèse. Comme toute œuvre d'art, comme la vie elle-même, il se prête à des commentaires infinis. Les traités les plus ambitieux de psychologie religieuse renferment moins de richesses. A chacun de choisir celles qui l'intéressent davantage. L'auteur n'a garde de nous suggérer le commentaire qui répond le mieux à l'inspiration de son œuvre, et c'est double joie de voir tant de lumière et si bienfaisante et si pure se dégager doucement de cette épopée de vil-

lage à laquelle Mme de Handel-Mazzetti semble naïvement s'abandonner, comme un enfant aux aventures de *Barbe-Bleue* ou de *Cendrillon*.

Jesse und Maria, Luther et Rome, force nous est bien, en ces courtes pages, de concentrer notre attention sur ces deux protagonistes du drame. Mais quel dommage ! Le château protestant, les bourgades catholiques, le Danube sillonné de barques, la ville aux nombreux couvents où Maria vac hercher du renfort, l'auteur s'attache aux plus menus des personnages qui peuplent ce décor pittoresque. Ils vivent, ils marchent devant nous. Aucun d'eux ne ressemble à une ombre ou à un symbole. Comme tous ont de près ou de loin une part au drame, ils nous éclairent, tour à tour, sur la vie intime de l'Église à laquelle ils appartiennent. Quelques vives silhouettes évoquent la communauté protestante aux jours de défaite, les sans-souci, les résignés, les habiles, les traîtres. Sur cette grisaille se détache en plein relief la foi ardente de Jessé, le simple et beau dévouement d'un brave garçon que Jessé a converti. La galerie catholique est incomparable. C'est toute l'Église en miniature. Voici les bonnes petites gens qui ont gardé la foi sereine de l'enfance ; voici les paysans madrés, superstitieux, anticléricaux, qui tiennent à leur madone, manquent la messe et narguent le curé. Voici Schinnagel, avec ce grain de vanité qui par instants lui tourne la tête, mais au fond, trop honnête, trop droit, et — il faut bien le dire — trop amoureux de sa femme pour n'être pas catholique, et bon catholique. Voici un frère capucin, vague cousin du rat de La Fontaine et qui se désintéresse un peu trop allégrement des peines d'autrui.

Voici le curé Wolf, Danubien authentique et trop inélégant pour que les jeunes ou vieilles dévotes du cru daignent raccommoder ses chasubles en lambeaux. L'auteur a ménagé, avec beaucoup d'art et d'ironie, la description de ce personnage. L'ironie est à notre adresse. Sur le portrait qui commençait en caricature, on voit poindre doucement une façon d'auréole. Au dénouement tragique du livre, la véritable grandeur de Wolf éclate enfin. Ce mot de grandeur n'est pas de trop. Quand le pauvre homme court lourdement dire un mot de compassion à la jeune femme de l'hérétique condamné, comment ne pas penser qu'à ce moment-là seul, ou presque seul, ou si vous voulez, mieux que personne, il fait figure de prêtre et représente l'Église.

Après le « bas clergé », voici enfin, encadré de hallebardes, les prélats, théologiens et autres dignitaires d'Église qui viennent à Pechlarn instruire le procès de Jessé. Assisté par le recteur des jésuites de Krems, le P. Abbé de Lilienfeld préside la « Commission ». La baronne de Handel-Mazzetti traite le révérendissime avec tout le respect qui lui est dû, mais avec une sympathie un peu paresseuse. Ses préférences vont au frère de Canisius et elle nous le dit, sans détours.

L'abbé Mathieu et le Père Maury prêtaient la plus extrême attention aux réponses de Jessé. Mais quel contraste entre les sentiments de l'un et de l'autre ! Impitoyable, l'abbé condamnait déjà dans son cœur cette jeunesse insolente, tandis que, chez le P. Recteur, la compassion était la plus forte. L'abbé était un saint homme. Les blasphèmes de Jessé le peinaient vivement, mais, sans qu'il y prît garde, son propre orgueil de savant s'indignait aussi de

voir un blanc-bec se faire écouter comme un prédicateur éminent.

Que voulez-vous ! on est homme, on est docteur, et comme une jolie femme, tout docteur est toujours un peu jaloux de la naissante étoile qui menace de l'éclipser.

Touché d'une comparaison si flatteuse, tout docteur, digne de ce nom, pardonnera ce coup de griffe. Quant à moi, je le regrette. Pour une fois, l'auteur se mêle de nous renseigner directement sur la psychologie de ses personnages. C'est trop d'une fois. Que Mme de Handel-Mazzetti laisse pour toujours ce procédé facile et inefficace aux romanciers de second ordre. Sans qu'elle nous le dise, nous aurions assez vu que de petites préoccupations doctorales envenimaient, par instants, les saintes colères du P. Abbé.

Tout autres étaient les sentiments du P. Maury. Saint homme lui aussi, il est entré en séance très prévenu contre le convertisseur hérétique. Saint, austère, oui, mais quoi, il vit au milieu des enfants. Quand il a devant lui ce noble visage, qui rayonne de jeunesse et de candeur, le cœur de ce vieillard a tressailli de pitié. « Bon Dieu ! pense-t-il, il n'y a pas trois ans que cet enfant était encore au collège. Qui sait quels mauvais maîtres ont perverti une nature si généreuse ? »

Bref, le parallèle est mené de façon si insinuante que lorsqu'on nous dira tantôt que Jessé a tué le P. Abbé, nous ne saurons plus sur qui nous pleurons, sur le coupable ou sur la victime. Heureusement celle-ci nous sort d'embarras en revenant de ses blessures. Quant au jésuite, il est parfait. Entre lui et le P. Abbé, il y a quatre siècles d'histoire. Un peu sec, un peu distant, froid et tendre tout en-

semble, faisant allégrement une besogne qui l'ennuie, subissant des méthodes qu'il condamne, plein d'égards pour le P. Abbé, mais avec un je ne sais quoi dans l'attitude qui marque sa complète indépendance, lui seul aurait pu sauver Jessé. Par malheur, la baronne de Handel-Mazzetti a voulu — et pourquoi donc ? — se faire pardonner ce beau portrait dessiné avec tant d'affectueuse délicatesse. A ce grand jésuite elle a donné un compagnon, mais le plus irritant qui soit au monde. Niais, peureux, bavard, content de soi. Vite qu'on le renvoie au collège. Ses élèves nous vengeront.

II

Nous pouvons maintenant aborder le drame lui-même. Trois actes : la victoire de Jessé, la revanche de Marie, la transfiguration de Marie. Cette division est étroitement liée au commentaire que j'esquissais tantôt. L'auteur n'en est donc pas responsable, pas plus que du commentaire. Dans le premier acte, Schinnagel, en dépit de sa femme, se laisse envelopper par la séduction du jeune apôtre et consent enfin à lui livrer l'image sainte de Taferlé. Ce triomphe amène le châtiment. Désespérée, Maria, s'en va à Krems chercher l'argent qui lui permettra de racheter la madone et ramène la « commission » qui juge et condamne Jessé. A ce moment, par une reprise de génie, le drame fini recommence et Maria, par de nouvelles épreuves, mérite et prépare une victoire de la vraie foi, plus définitive et plus pure. Je découpe les passages les plus saillants.

Jessé mène habilement le siège autour de l'intelligence confuse du bon Schinnagel. Depuis que le jeune seigneur a commencé ses visites, la femme du forestier n'a plus de repos. Elle connaît son mari et déjà le voit perdu. Une nuit, le forestier s'était endormi, la cervelle encore bourdonnante des sophismes de Jessé. Un cauchemar le réveille. Il tend la main. L'oreiller près de lui est tout mouillé de larmes et sa femme gémit doucement.

— Meidl (c'est un gracieux diminutif de Maria), Meidl gronde-t-il encore à moitié endormi, qu'est-ce que tu pleures-là ?

Pour toute réponse, un sanglot à fendre le cœur. Cette fois, il s'éveille pour de bon :

— Qu'est-ce qu'il y a, mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

— J'ai peur, fit-elle, oppressée.

— Mais de quoi ? Je suis près de toi ; et tendrement son bras l'enlaçait dans les ténèbres.

— J'ai peur de ce mauvais, mauvais homme, de ce Velderndoff.

— Ah ! bon, gronde-t-il, je croyais que c'étaient les voleurs.

— Alexandre, ô mon Alexandre, que sont tous les voleurs de la terre auprès de celui qui vient t'enlever ta foi... et à moi, mon bonheur, tout mon bonheur !

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Calme-toi donc. Ce sont de pures imaginations. Tu es encore toute faible de tes couches, c'est ce qui te met dans ces états.

Pures imaginations, répondit-elle d'une voix haletante, et l'ai-je donc rêvé que cet homme s'emportait en injures contre notre sainte Église et qu'il blasphémait la Vierge. Non, je ne rêvais pas. Tu l'as entendu aussi bien que moi... et tu n'as rien dit.

Ses larmes, maintenant, l'empêchaient de parler.

— Tu prends tout au tragique, dit le mari. Il a fait ça

sans penser à mal. Il a reçu sa religion de ses parents tout comme toi et sa bouche parle de l'abondance de son cœur, comme fait la jolie petite bouche de madame. Voyons Meidula, n'ai-je pas raison ?

— Dis ce que tu voudras... Ce que je sais bien, c'est que ce mauvais homme est venu pour ton malheur et pour le mien.

A une autre visite, Jessé, ayant raconté très joliment et pieusement l'histoire de sa confirmation, demande au forestier comment on administre ce sacrement chez les catholiques. Mais cette journée de grâce n'a laissé que d'informes et prosaïques souvenirs dans la mémoire de Schinnagel. De la cérémonie elle-même, rien du tout. Il se rappelle une ridicule histoire de sacristie et les cadeaux qu'il a reçus de son parrain, une pièce d'or et un chapelet bénit. Là-dessus, heureux de couper court aux explications, il sort son chapelet de sa poche, mais Jessé le repousse du bout des doigts et dit en ricanant :

— Ah ! ah ! soixante-dix *Ave Maria* et, avec ça, pas d'enfer.

Maria s'était rapprochée des deux hommes et les regardait avec épouvante. Bon, voilà qu'il montre son chapelet à ce maudit. Mais Schinnagel rectifiait l'erreur de Jessé.

Cinquante seulement, s'il vous plaît, et cinq *Pater Noster*, plus le *Credo*, plus trois *Ave*.

— Est-ce que le Christ a ordonné de prier ainsi ?...

Schinnagel baisse la tête.

Maria intervient, mais uniquement pour provoquer de nouveaux blasphèmes. Jessé parti, le forestier rumine à voix haute ces difficultés nouvelles.

— Tout de même, il a raison. Dix et vingt fois la même chose, comme des perroquets, ça ne vaut pas la peine.

La pauvre femme défend éloquemment et solidement le rosaire. Mais Schinnagel n'en veut pas démordre, et ce soir-là, pour la première fois depuis son mariage, il ne récita pas son chapelet.

Ainsi chaque parole de Jessé fermente laborieusement dans cette tête appliquée et impuissante. Le calme bonheur d'autrefois s'en est allé. Schinnagel, enivré d'une théologie fumeuse, s'entête à ne pas comprendre pourquoi sa pauvre femme semble chaque jour plus désolée. Puisqu'elle lui tient rigueur, il s'enfermera loin d'elle avec sa Bible, ce livre que Jessé lui a fait connaître et où il a déjà appris tant de merveilles. Ce faisant, il s'interrompt pour pester contre les prêtres qui gardent ce livre sous clef. Auraient-ils par hasard le monopole de l'histoire sainte ? Est-ce que le Saint-Esprit n'est pas allemand autant que latin?... et ma femme qui prétend que cette lecture m'a fait perdre la paix! Un livre qui parle de Dieu!... La voilà qui pleure là-bas, mais pourquoi donc est-elle si peu raisonnable ?

Il l'aime encore cependant, il l'aime comme au premier jour et c'est touchant de le voir mendier une caresse, essayer gauchement de tranquilliser Maria. Mais non, le temps de leurs naïves amours est passé. Malgré eux, ils se querellent dès que le nom de Jessé vient sur le tapis. Après une scène plus vive, Maria est montée dans sa chambre.

Elle prit son nourrisson pour lui donner le sein. Après deux gorgées, voici que le petit nez fait la grimace, la mignonne tête se secoue. Le repas n'est pas de son goût aujourd'hui. « C'est la colère qui m'empoisonne le lait, pense la femme... Quelle mégère je deviens depuis quelque temps. Moi-même je ne me reconnais plus. Arrive ce misérable ou

que seulement on prononce son nom, ma tête tourne, mon sang bouillonne, je ne sais plus ce que je dis. C'est mal, mais mon Sauveur, vous ne m'en voudrez pas trop, si je m'enrage ainsi contre lui. Et comment faire ! je suis de chair et de sang, un ange même y perdrait patience... Ce n'est pas bon, mon pauvre chéri, continua-t-elle en regardant le petit qui refusait toujours, écoute, nous allons te donner du lait de Brunette, avec un peu d'eau pour qu'il ne soit pas trop gras. » Là-dessus, elle embrasse le petit et voilà que, malgré elle, des larmes brûlantes coulent sur ses joues. « A cause de cet hérétique, il faut que mon pauvre innocent souffre la faim », et elle va en pleurant à la cuisine prendre d'autre lait.

Cependant de nouveaux soucis sont venus. L'année est mauvaise, l'argent manque. Une lourde dette pèse sur Shinnagel. Jessé consent à l'aider, mais à condition que le forestier lui donne en retour l'image miraculeuse de Taferlé. L'image appartient au forestier qui fut jadis le premier guéri par l'intercession de cette madone. Pleurant des larmes de sang, le malheureux signe ce pacte abominable. C'est fait. La nuit venue, d'une fenêtre du château, Jessé regarde avec une joie sauvage trembler la torche qui éclaire cet enlèvement. Encore trois jours et le hideux fétiche est entre ses mains, Pechlarn sauvé de l'idolâtrie. Éperdu, il rentre en courant chez sa femme.

— Mâdel, où est-elle ? Mâdel ?

— Je suis là, Friedel, répond une voix douce.

Dévêtue, les cheveux flottants, la gracieuse créature s'était assise près du lit en l'attendant. Elle vint à lui, pâle et souriante.

— Ah ! mignonne, dit-il, en la prenant à la taille, grande nouvelle ! l'image est à bas... bientôt tout le rivage sera luthérien.

— Oh ! fit-elle, épouvantée, la madone de ce pauvre forestier !

— La triste figure que vous faites. Riez donc, madame, voyez, comme je ris moi-même. J'embrasserai tout l'univers, et prenant la tendre enfant dans ses bras robustes, il la soulève, il la porte autour de la chambre, criant comme un fou et tout d'une haleine : « Elle est à bas, elle est à bas, demain elle est morte. Mort à l'idole de Baal ! »

Au même instant, Maria, flairant le crime de son mari, sautait du lit et découvrait la madone, honteusement cachée dans un coin du hangar. Torturé de remords, Schinnagel la rejoint. La vue de sa femme échevelée qui embrasse à genoux et en sanglotant la chère image, est le pire des châtiments. L'angoisse de cette nuit les réconcilie à jamais. Demain, dès l'aube, Maria partira pour Krems, son pays natal. Des parents que jadis elle assista lui viendront en aide. Coûte que coûte, elle trouvera l'argent nécessaire.

III

En chemin, sur le bateau, elle entend parler des « commissions impériales » qui poursuivent les hérétiques rebelles. Voilà le salut ! Ses parents ont refusé de la secourir, mais qu'est cette déception auprès de la grande espérance qui vient de luire à ses yeux ? Elle va hardiment au collège des jésuites, demande le P. Recteur, lui raconte ce qui se passe à Pechlarn et sollicite l'envoi d'une « Commission » contre Jessé de Velderndorff.

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'une commission, ré-

pond le P. Recteur, tu te figures un cortège que des vierges vêtues de blanc viennent recevoir et qui passe sous des arcs de triomphe au milieu des bénédictions de la foule. Tu te trompes bien !

— Comment ils viennent, répond Maria, je n'y ai même pas pensé. Je ne sais qu'une chose. Ils viennent rétablir la foi et chasser l'hérésie. De toute façon, qu'ils soient bénis !

Non, elle ne sait pas ce qu'elle demande, mais sa foi est grande et cela suffit. Elle a confié sa détresse au P. Recteur et grâce à lui l'image est sauvée. Le village aussi, du moins si le salut dépend de la Commission. Déjà la redoutable machine s'ébranle et la grâce l'a devancée. Des courtisans de la veille personne ne connaît plus l'hérétique menacé. L'église est pleine pendant les offices. D'authentiques gredins se transforment en piliers de sacristie. Après le rachat de l'image sainte, une explosion de bassesses marque la seconde étape du calvaire de Jessé.

La Commission entre en séance. Ici encore, Jessé et Maria remplissent la scène. Toute à la vengeance de Dieu, l'humble et douce femme s'exalte. Secoués, dominés presque par la réalité passionnée de cette foi, les juges ecclésiastiques pensent voir une autre Judith. Jessé lui-même qui a nargué les théologiens, baisse la tête sous l'orage de cette colère sainte. Quelque chose en lui donne raison à la chrétienne qu'il a fait si cruellement souffrir. Noble scène et d'autant plus achevée qu'elle est moins uniformément tragique. Au lieu de l'ange exterminateur à qui elle s'adressait d'abord avec tant de familiarité confiante, Maria, à un certain moment, ne rencontre plus devant elle que des casuistes.

L'abbé se tourne vers Maria.

— Femme, dites-moi, cette madone est-elle une image miraculeuse ?

— Oui, monseigneur, elle est toute sainte.

— Entendez-moi bien. Des miracles ont-ils été opérés devant elle. L'autorité ecclésiastique a-t-elle permis formellement de lui rendre un culte public ?

Maria, interroge son mari. Celui-ci baisse les yeux :

— Ça, je n'en sais rien.

— Mais bien sûr, il y a des miracles, fait Maria.

Tous deux, l'homme et la femme, racontent ce qu'ils savent. Mais l'abbé n'est pas satisfait.

— Et après, pas de miracles plus éclatants ?

Le cœur de Maria se serre. Eh quoi ! ceux-là ne sont-ils pas assez éclatants ? Qu'est-ce qui leur prend donc ? De grands prélats, des prêtres, et si peu de foi !

Alors, harcelée par l'impitoyable curiosité des juges, héroïquement elle expose un secret douloureux de sa vie intime, une grâce de salut que lui octroya, en une heure de désespoir, la Vierge de Taferlé. A quoi bon, une voix nasillarde résume déjà cette partie de l'enquête.

Il conste donc que l'image n'est ni actuellement ni même *in spe*, miraculeuse... Plaise donc à la Commission conclure que Velderndorff a attenté à une image respectable, sans doute, mais point miraculeuse.

— *Sic vero*, *sic vero*, clament, unanimes, les docteurs.

— O monseigneur ! crie Maria d'une voix navrée, alors, parce que cette image n'est pas miraculeuse, vous ne punirez pas ce mauvais homme, ce maudit qui a juré la mort de la Vierge. S'il en est ainsi, malheur, malheur à nous et à tout le rivage du Danube.

Avant d'écrire ces pages, Mme de Handel-Mazzetti

a-t-elle relu les interrogations de Jeanne d'Arc ? En tout cas, je sais bien à quel autre récit de martyre elle a pensé en racontant la passion de Jessé de Velderndorff. Je ne la trahirai pas, du moins pas plus qu'elle ne s'est trahie elle-même. Je n'oserai même pas la louer, car ici, vraiment, il ne s'agit plus de littérature. J'espère d'ailleurs qu'on ne nous obligera pas à la défendre, en vérité, nous aurions beau jeu !

L'amour du Christ, la haine de Rome, nous avons vu que Jessé était tout entier dans ces deux passions. Sectaire et chrétien, la Commission va faire connaissance avec le sectaire : restons, nous, avec le chrétien.

Au matin de son procès, Jessé se lève sans bruit. Il ne veut pas troubler le léger sommeil de sa femme ; mais celle-ci bientôt se réveille.

— Friedel déjà debout ! Il fait encore noir.

— Eh oui, mignonne, je veux perdre l'habitude de trop dormir.

— Moi aussi, dit-elle, et déjà elle prenait ses bas.

— Non, non, mignonne, il faut dormir.

— Je dors, fit-elle en riant, et elle ferme les yeux. Puis vite elle les rouvre, et comme elle voit que Jessé porte son grand uniforme de velours noir bordé de fourrures :

— Friedel, pourquoi as-tu mis tes beaux habits ?

— C'est que je veux aller à la sainte Cène.

— Maintenant ? interrogea-t-elle lentement.

— Oui, mon amour.

— Friedel — et sa voix tremblait de peur — puisque tu vas à la Cène, pourquoi prends-tu ton épée ? Friedel, Friedel, viens ici... tu as un secret.

Non, il n'aura plus de secrets pour elle. Il lui dit

tout. Un instant, le cœur lui manque, mais vite il se retrouve. Près de l'autel, le ministre l'attendait.

— Dieu est avec nous, dit Jessé, il faut nous hâter, comme les Juifs au moment de la Pâque. J'ai déjà perdu trop de temps... Le vieux ministre bénit le pain et le vin. Ses mains tremblantes levèrent la coupe et il chanta d'une voix faible: « Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la nuit où il allait être trahi, prit le pain... Toi qui viens à moi, tu es la force et la puissance. Tiens-toi près de moi en face de l'ennemi et protège ton Évangile. »

Quelques heures après, dans la salle du tribunal, pendant que les villageois récitaient à voix haute le *Credo* catholique, Jessé remuait aussi les lèvres et priait son Christ évangélique : « A toi la force et la puissance ! ne me laisse pas, ne me laisse pas ! »

Insolent en face de ses juges, lorsqu'il apprend que sa famille aussi va souffrir à cause de lui, la colère le rend fou. Le P. Maury, homme de collège, sait bien par expérience qu'à un certain degré d'exaltation, il ne faut plus discuter avec un enfant. Mais ce n'est pas le P. Maury qui conduit les débats. Jessé voit rouge et, s'armant d'un pistolet qui est sur la table, il fait feu sur le Père Abbé.

Nous savons déjà que le saint homme en relèvera et nous pouvons philosopher à notre aise sur cet acte de folie. Vous devinez bien que notre auteur ne s'amuse pas à nous faire peur. Ce dénouement est une savante trouvaille. Tout le monde gagne à ce coup de feu. Jessé désormais n'est plus simplement un hérétique trop zélé. Sa condamnation nous paraîtra moins sévère. Cette arme, d'ailleurs, ce n'est pas Jessé qui l'a déposée sur la table du tribunal. Ce n'est pas la main d'un protestant qui l'a chargée.

Ainsi donc, une fois encore, les responsabilités se partagent, le pour et le contre se heurtent, les solutions simplistes s'effondrent, la terrible complexité du problème éclate aux yeux les plus prévenus.

Nous ne suivrons pas Jessé dans ce cachot où pour se donner du courage, il chante à pleine voix le merveilleux cantique de Luther, cette *Marseillaise* protestante dont le seul rythme entraînerait un lâche au martyre :

Ein feste burg ist unser Gott...

Dans quelques jours, il sera jugé et nous prévoyons trop la sentence. Déjà l'heure est venue pour lui de quitter ce pays bien-aimé qu'il aurait tant voulu convertir. Penché à l'arrière de la galiote qui glisse vivement au fil du Danube, il salue une dernière fois le village qui brille au soleil et « son Thabor le regarde une fois encore, avant qu'il soit cloué sur la croix ».

Des tours du château épiscopal, le canon gronde annonçant aux deux rives du fleuve ce nouveau triomphe de la foi.

IV

Cependant, la première exaltation passée, notre Judith, rentrée chez elle, se trouble de voir sur sa robe des éclaboussures de sang. Maria Schinnagel commence à mesurer les conséquences de sa visite au recteur de Krems. Elle entend pleurer la jeune femme de Jessé. Elle voit la malheureuse tête glacée par la mort, elle suit, dans l'avenir, la longue tristesse de l'enfant qui naîtra demain et qui, sans elle,

aurait connu son père. « Femme, lui avait dit Landersperger, le seul converti de Jessé, femme, crois-moi, cette mère et son enfant te feront passer de terribles heures. » La prophétie se réalise. Ni son mari, ni ses enfants, il n'est plus de joie pour elle. L'ombre du condamné est sur sa vie. Le nom de Jessé qui revient fatalement dans tous les commérages de Pechlam, ramène, à chaque instant, l'angoisse dont elle tâche de se distraire. La tête blonde la tourmente pendant le silence des longues nuits. « Je ne pensais pas mal faire », essaie-t-elle vainement de répondre à l'imagination qui l'obsède. Mais lui aussi, le condamné ne pourrait-il pas dire que son intention était bonne, et cependant il va mourir.

Jusqu'ici, dans cette paisible existence, quelques gouttes d'eau bénite suffisaient à chasser les pensées mauvaises, ou, si l'inquiétude s'attardait, une parole du confesseur avait bientôt ramené la paix. La pauvre femme apprendra bientôt qu'à de certaines heures dans la vie d'une âme, l'Église même, cette grande pacificatrice des consciences, reste impuissante, et que nous restons seuls, en tête à tête avec le juge intérieur qui est en nous. La baronne de Handel-Mazzetti raconte cette suprême déception de Maria en une scène déchirante à laquelle il me semble, que tout le livre converge, et qui, toute seule, suffirait peut-être à mettre ce livre hors de pair.

Un peintre contemporain a imaginé de couper un de ses tableaux par une ligne horizontale et d'évoquer ainsi en un diptyque nouveau, les mystérieuses relations qui unissent — hélas ! et surtout qui divisent ceux d'en haut et ceux d'en bas. En haut, le pont

d'un navire et les passagers de première classe ; en bas, les faces brûlées de ceux qui entretiennent la machine. Avec un art plus insinuant et des intentions moins impérieuses, l'auteur de *Jesse und Maria* aime à juxtaposer ainsi ses tableaux. Tantôt c'était parallèlement une Cène protestante et un pèlerinage catholique ; c'est, tout le long du volume, le rapprochement entre les émotions des deux groupes d'amoureux, Jessé et sa mignonne femme, Maria Schinnagel et le forestier. Maintenant, après la vaste fresque de la Commission, on nous montre, dans la petite église du village, la rencontre du curé Wolf et de Maria au confessional. L'humble tableau continue, explique, achève la fresque. Les souffrances d'en bas rachètent les imperfections qui se sont mêlées peut-être à la procédure d'en haut. Et si je n'ose dire que les touchantes incertitudes du confesseur et de la pénitente expient la tranquille assurance des « docteurs », du moins, puis-je répéter, avec une conviction profonde, qu'ici encore, mieux que tous les autres, le simple curé et la pieuse chrétienne représentent la véritable Église du Christ [1].

Maria vient d'ouvrir son âme, elle a dit les doutes qui l'assiègent, elle attend, confiante, la parole du prêtre comme elle ferait de la consolation de Dieu lui-même.

— Eh ! oui, c'est une croix ! Certes, tu ne pouvais guère faire autrement, mais que tout ça est triste !...

Là-dessus, comme si le diable décidément s'en mêlait, Wolf se met à parler de Velderndorff.

1. Je ne crois pas que l'auteur de *Jesse und Maria* se souvienne ici de la confession d'Emma Bovary. Ici et là même déception, mais combien plus pathétique dans le cœur d'une vraie chrétienne.

— Sais-tu, Mariedl, c'est bizarre, je ne puis chasser le souvenir de ce bandit... Dieu sait pourtant s'il m'a tourmenté, le misérable, et s'il m'a crevé de colère... Mais que veux-tu ? quand je me le représente dans sa prison... ses grands yeux entre les grilles de fer, pensant à Pechlarn, à sa Stella (c'est la jument de Jessé), et à ce vieux loup d'église (Wolf) auquel il donnait la chasse...

Quelque chose barre la gorge du vieillard. Il s'arrête, ses lèvres hérissées mâchent et remâchent à vide. D'une voix désolée, Maria demande l'absolution et la pénitence. Bonté divine, si c'est là toute la consolation qu'on lui donne, mieux vaut s'en aller... Lui, marmotte sa formule latine et, sans reprendre haleine, se remet à torturer la malheureuse.

— As-tu entendu dire, Meidl, ce qui est arrivé à Schallaburg, quand Landersperger est venu lui dire adieu... Jessé lui a donné le peu qu'il gardait en poche, ils se sont embrassés — les larmes brillent dans les yeux de Wolf — et ils ne pouvaient se séparer. Les soldats ont dû s'en mêler... A ces mots, les larmes coulent pour de bon sur les rudes bajoues du vieux prêtre. Il toussote, il essaie de rire : « Ces deux garnements, ces deux garnements... »

De l'autre côté de la grille, la femme tortillait fiévreusement son chapelet.

— Révérence, dit-elle, vous avez pitié de ce maudit, parce que, maintenant, il lui faut souffrir. Il l'a mérité. C'est bien certain. Et moi aussi, j'ai beaucoup souffert et par sa faute. Beaucoup me reste à souffrir et personne ne me console.

— Pauvre âme, fit Wolf avec pitié, eh ! oui, vois-tu, c'est toujours comme ça quand les femmes se mêlent des affaires des hommes.

Maria sent que tout s'écroule sous elle. Son sang bout. Une folie la prend. Parler ainsi, lui, c'est trop fort ! Lui qui l'autre jour, ne pouvait exalter assez le service qu'elle avait rendu au village. Ses idées chavirent et d'un ton qu'elle n'a jamais osé prendre au confessionnal :

— Révérence, vous n'avez pas toujours parlé de la sorte... Ah ! j'aurais volontiers laissé l'honneur aux hommes, l'honneur et la sueur et les larmes que coûtent ses besognes-là... Mais tous se sont dérobés comme des lâches. Si je ne m'en étais pas mêlée, la sainte image serait à l'heure qu'il est cendre et poussière, et tout le pays hérétique. Non, jamais, tant que je vivrai, je ne regretterai ce que j'ai fait, même si le diable venait me souffler une mauvaise compassion... Dieu et la Vierge m'ont envoyée, j'en suis sûre comme du *Credo*, et si un ange venait du ciel me soutenir le contraire, je lui dirais : « Tu es un menteur... »

A plusieurs reprises, Wolf avait essayé d'interrompre cette tirade passionnée : « Pas si fort ! pas si fort ! » Maintenant il répond, en la fixant à travers la grille :

— C'est vrai, tu as bonne mémoire, mais je t'ai dit le contraire de ce que j'aurais dû te dire. Si j'avais rêvé que cela allait arriver je ne t'aurais pas parlé de la sorte. Mais mon erreur ne te donne pas le droit d'être insolente. C'est le diable qui te rend orgueilleuse et veut t'enlever ta récompense. Celui qui te souffle au cœur de la pitié pour un pauvre pécheur, non, celui-là n'est pas le diable.

Orgueilleuse ! Il ne manquait plus que ça. Pas un mot de consolation et une scène par-dessus le marché ! Mais non, elle ne répondra rien. Elle pince les lèvres, se dresse sur ses jambes chancelantes, baisse son voile, sort du confessionnal et de l'église. Sur la place, aussi longtemps qu'on peut la voir, sa démarche est assurée, sa figure paisible. Mais seule, toute seule au bord du Danube, ses épaules tombent, ses traits se décomposent, son pas traînant se ralentit. Son confesseur ne l'a pas comprise. Elle n'a plus confiance en lui, sa vie religieuse est comme un vaisseau qui a perdu ses ancres dans l'orage.

Elle compare hier et aujourd'hui. Elle répète le

nom d'un confesseur d'autrefois qui la tira suavement d'une crise difficile. Ce n'est pas lui qui l'aurait traitée d'orgueilleuse. Pauvre, pauvre femme ! la rude main qui te blesse nous blesse aussi, mais, avec nous, pardonne à ce maladroit dont les yeux obsédés gardent la vision d'une autre femme rencontrée tantôt sur la route qui mène à la prison de Jessé. Pardonne-lui. Ta souffrance est la sienne. Il t'aurait dit des paroles plus douces, si lui-même il avait pu se consoler.

On me surprendrait fort si on m'assurait qu'en écrivant cette page unique, l'auteur, sans comprendre la magnifique inspiration qui le portait, a cru simplement s'abandonner à une sensibilité de femme agacée par la rudesse d'un paysan. Non, cela n'est pas possible, et si Mme de Handel-Mazzetti me l'affirmait elle-même, je prendrais la voix de Wolf, et je lui répondrais brutalement qu'elle ignore son génie. Au point où nous en sommes, la grossièreté du pauvre curé est engloutie dans l'horreur sacrée de la scène comme un détail insignifiant. Le doigt le plus sûr, la délicatesse la plus veloutée serait un pauvre remède au mal qui tourmente Maria. J'irai plus loin. A ce tournant tragique, notre attention passionnée néglige tout ce qui distingue ces deux personnages, pour ne plus songer qu'à leur commune et identique détresse. Maria et Wolf, c'est l'Église, c'est l'âme chrétienne enfantant douloureusement la vérité qu'elle porte en elle et que, dans une angoisse inexprimable, elle n'ose pas encore reconnaître. Tous deux se débattent dans une sorte de nuit. Un voile épais leur couvre certaines choses et cependant une pâle lumière leur arrive, éclairant des rudiments

de vérités lointaines qui semblent contredire à d'autres vérités, claires et nettes celles-ci, règle, force et douceur de leur vie. L'instinct de leur cœur les entraîne en avant, leur intelligence ferme et fidèle les retient en arrière. Où est le devoir ? Pour comble de peine, il est trop tard maintenant. Pratiquement, ils ont résolu le cas de conscience qui, pour eux, ne se posait pas encore. Une morale scientifique leur dirait bien qu'après tout on n'est responsable que de ce que l'on a voulu faire. Mais ni l'un ni l'autre, ils ne suivent cette morale. Est-ce un bien, est-ce un mal ? la chose est faite et si c'est un mal, ils sentiront peser sur eux la mort d'un homme, d'un innocent peut-être, et toutes les horreurs d'un foyer dévasté. C'est au prix de semblables tortures que la vérité progresse en ce monde. Je rêve parfois quand on me dit que les festins que nous servent les poètes

ressemblent bien souvent à ceux du pélican.

Mais je suis bien sûr que toutes nos conquêtes morales et celles-là même dont les modernes tirent le plus de gloire, furent jadis chèrement achetées par d'humbles martyrs, frères et sœurs de Wolf et de Maria Schinnagel.

On se demande avec inquiétude quel pourra bien être le dernier mot de cette histoire. Il semble que l'auteur nous ait engagés sur une voie sans issue. Un dénouement optimiste, la conversion de Jessé par exemple, profanerait la forte et sévère et pleine beauté de cette œuvre d'art. Comment, d'ailleurs, l'auteur après avoir soulevé tant de questions graves et pressantes, aurait-il le droit de se dérober au dernier moment et de nous laisser dans les ténèbres. Ces

ténèbres, sans doute, il ne les a pas créées, mais enfin il nous les a fait sentir, d'une façon plus aiguë, épaisses, profondes, écrasantes. Que faire? Artiste, la baronne de Handel-Mazzetti pouvait nous laisser sur la scène du confessionnal; chrétienne, catholique, elle nous devait, elle se devait à elle-même autre chose. Elle a suivi la voix de sa conscience et, par un juste retour, à cet appel de la foi, l'art a répondu par une inspiration magnifique. Les soixante dernières pages de ce livre sont les plus belles. L'œuvre poignante et douloureuse jusqu'au bout s'achève sur une impression de douceur et de paix. Jessé mourra luthérien. La vérité humaine le veut ainsi, mais il mourra avec la conscience du mal qu'il a voulu faire, avec le remords d'avoir attenté à l'image sainte dont Dieu se sert pour attirer à lui le petit village catholique. Sur l'échafaud, il demande pardon de sa criminelle tentative, il exalte la foi et le grand cœur de Maria Schinnagel. Que s'est-il passé? L'héroïque femme a compris enfin la vérité de cette parole du prêtre: « Ce n'est pas le diable qui te met au cœur de la pitié pour ce malheureux. » Affiliée aux Dominicaines, elle a le moyen facile de pénétrer jusqu'à la prison de Jessé. Le récit de ses deux visites résume, explique et parfait le livre. C'est une des plus belles choses que j'aie jamais lues. Je ne croyais pas qu'on pût surpasser le fameux chapitre d'*Adam Bede*, l'entrevue de Hetty et de Dinah dans la prison. Je me trompais. Maria Schinnagel est plus humaine, plus touchante, plus belle que Dinah Morris. D'abord Maria essaie de convertir le jeune homme, mais cette suprême controverse l'irrite et le blesse. Dans son insuccès, la pauvre femme voit un châtiment de

Dieu sur elle. C'est une agonie de regrets et de scrupules : « Si tu étais restée vierge, tu aurais pu sauver cette âme... » Elle prie cependant. Une grâce meilleure lui ouvre les yeux. Elle revient. Cette fois, elle ne songe plus qu'à la miséricorde. Plus un mot de controverse. Simplement, suavement, bonne et maternelle, elle attendrit, elle apaise, elle console, elle transforme Jessé. Luthérien, il veut, il croit encore l'être. Il ne reniera pas la foi de sa mère. Par le repentir, la confession de ses fautes, le pardon des injures, l'acceptation généreuse de son supplice, Jessé entre dans la communion des saints ; aimant, vénérant, glorifiant Maria Schinnagel, il aime, sans le savoir, mais il aime vraiment, il vénère, il glorifie la véritable Église du Christ.

ÉPILOGUE

LA LÉGENDE D'ARGENT

LA LÉGENDE D'ARGENT

Il y a quelques années, parcourant la Toscane, en quête de matériaux pour une histoire de la vie intérieure au temps de Savonarole, j'eus plusieurs fois l'occasion de visiter, dans leur détresse, des communautés expulsées de France qui tâchaient, péniblement, de trouver, au jour le jour, quelques ressources, et de garder autant que possible les habitudes régulières des jours heureux. De Florence, où, dans une chambre pitoyable, nue, froide et laide, transformée en chapelle, je disais la messe devant quatre religieuses devenues, pour lors, maîtresses de français et de piano, je partais souvent pour ce délicieux couvent de Prato où presque rien n'a été changé depuis la mort de sainte Catherine de Ricci. Mais la pénible vision du matin ne s'effaçait pas en route et la pensée de ces courageuses femmes me poursuivait jusque dans la cellule de la sainte. Pensée triste, mais joyeuse aussi. Là-bas, ce campement de misère, ici la paix enveloppante de ce cloître, dans ces deux cadres si différents s'épanouissait la même fleur éternelle et ces allées et venues me faisaient comme toucher du doigt la chaîne souple et solide qui rattache les vertus d'aujourd'hui à la sainteté du passé. A la marge des feuilles où je notais les variantes de la légende de sainte Catherine, j'esquissais la légende que d'autres saintes vivaient sous

mes yeux. Puis naturellement, l'idée me vint que cette légende de l'exil n'était qu'un tout petit chapitre de l'humble et merveilleuse légende à laquelle travaillent autour de nous des milliers de saints inconnus. Les simples pages qu'on va lire pourraient servir de préface à cette légende. C'est une sorte de méditation sur la sainteté et la vie des saints. Il y a deux points dans cette méditation. Dans le premier point je ne fais que répéter, en l'adaptant, à notre siècle, une parole célèbre du père de Condren. Cet admirable directeur aimait à dire « que ce dernier siècle — c'est le *grand siècle* à son aurore —, était le siècle des saints et ne le cédait en rien aux premiers temps de l'Église et qu'il y en avait tant et plus, mais que leur grâce était la vie cachée ». Le second point ou, si l'on veut, la conclusion pratique, s'adresse à tous ceux qui ont, qui pourraient ou qui devraient avoir la vocation d'hagiographe. Après la sainteté elle-même, est-il vocation plus belle ! J'essaie d'orienter leur curiosité sur les plus humbles manifestations de la vie intérieure et je les mets en garde contre certaines routines qui entravent, aujourd'hui encore, l'hagiographie. Qu'il s'agisse de la vivre ou simplement de la raconter, cette légende d'argent est à la portée des âmes les plus timides et des plumes les moins exercées. Il m'a semblé que le premier venu pouvait sans outrecuidance la proposer aux fidèles et qu'il n'était pas besoin d'être savant pour en ébaucher la préface.

LA LÉGENDE D'ARGENT

« Dieu parle encore aujourd'hui comme il parlait à nos pères[1]... » Dans la littérature spirituelle, je ne connais rien de plus beau que la page du P. de Caussade qui commence par ces paroles et je voudrais, plus encore que ce grand style, avoir cette tranquillité, ardeur et transparence de foi pour écrire, sur un sujet tout voisin, des réflexions analogues. Si Dieu parle aujourd'hui encore, il trouve sans doute comme autrefois des âmes qui lui répondent. Il en trouvera toujours et les saints ne manqueront jamais à l'Église. Mais nous ne savons pas les voir. La plupart d'entre nous, convaincus que dorénavant Dieu garde le silence, pensent que le temps des vertus héroïques est passé et que les chrétiens d'autrefois ont tourné la dernière page de la légende des saints.

Ce mot seul de légende nous fait sourire de tristesse. C'est si loin tout cela et c'était si beau ! Non, notre pauvre temps n'est plus fait pour ces mer-

1. J.-P. de Caussade, S. J., *Traité de l'abandon à la Providence divine.*

veilles, et sur nos routes qu'épouvante le fracas des automobiles, les *fioretti* ne trouveraient plus un coin de fraîcheur pour s'épanouir. Soit, mais pourtant qu'on le remarque : en variant, selon les époques, les symboles de progrès matériel et de prose, on a toujours, plus ou moins, parlé de la sorte, toujours reculé l'âge d'or de la foi et de la charité chrétienne jusqu'aux frontières incertaines du « bon vieux temps ». Pascal montrait déjà la part d'illusion qui se mêle à de tels regrets. « Ce qui nous gâte, disait-il, est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres comme couronnés de gloire et agissant avec nous comme des dieux. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi, mais, au temps où on le persécutait, ce grand saint *était un homme qui s'appelait Athanase...* »

Ce grand saint était un homme... Oh ! que cela est donc vrai et que nous avons de peine à le comprendre ! Une personne, d'ailleurs sage, qui avait ardemment désiré de passer quelques heures dans la compagnie de dom Bosco, revint un peu déconcertée de ce que ce saint homme eût fait cordialement honneur à un bon repas. Qu'aurait-elle donc pensé si elle avait lu les délicieuses lettres de sainte Catherine de Ricci à son frère Vincent et constaté qu'entre deux extases, la chère sainte pouvait parler de « poutargue » et de « biscottins » ? Une sœur du monastère de Prato, étroite et timorée, s'était d'ailleurs bien gardée, en recopiant ces lettres, de transcrire tous les termes dont Catherine s'était servie. Sous sa plume pudibonde, les *tu* se changent en *vous*, et les chaussons *col taffeta* deviennent des

vanita (1). Ne la raillons pas trop fort, puisque aussi bien nous faisons comme elle, nous tous qui demandons à la sainteté de ne jamais toucher terre et qui refusons de la reconnaître quand la pauvrette vient à nous sans ombre de parure archaïque et parle la langue de notre temps.

Aussi bien, si l'on excepte certains cas, en somme très rares, où les miracles rendaient sa trace lumineuse, la sainteté s'est toujours cachée. Peut-être aujourd'hui, où il y a, dit-on, moins de personnes capables de comprendre son secret, se cache-t-elle encore avec plus de soin. Mais enfin elle vit toujours, elle est partout, elle nous entoure et ceux qui l'on rencontrée et reconnue savent bien qu'elle n'a rien perdu de son charme ni de sa beauté.

Tous peuvent la voir, mais c'est la grâce, la force et la confusion du prêtre d'être en quelque sorte obligé de converser familièrement avec elle. Chacun de ceux qui ont pris la peine — est-ce une peine, grand Dieu ! — de se pencher attentivement sur les âmes, a dû, bon gré, mal gré, reconnaître cette splendeur qui n'est pas de la terre. Pour le reste, nous ne sommes que des témoins à distance, témoins de témoins, qui, sur la foi d'autrui, nous passons de main en main le dépôt de la tradition. L'histoire divine que nous racontons, nos yeux ne l'ont pas contemplée, elle est pour nous un objet de foi, mais quand il s'agit de rendre témoignage aux fidèles qui continuent en ce monde la vie du Christ, quelle différence ! *Et vidimus, et testamur.* Nos yeux, nos pauvres yeux, habitués à d'autres spectacles, ont vu le

1. *Le Lettere di S. Caterina de Ricci*, édit. Guasti, Gherardi, Florence, 1890.

visage des saints, nos oreilles ont reçu leurs confidences, et nos mains exigeantes ont pu, souvent, palper le mystère : *quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* !

Eh bien! qu'on me laisse le dire, ce témoignage, dont le monde aurait tant besoin, nous ne l'avons pas assez rendu. Est-ce un excès de réserve, est-ce la peur de livrer les choses de Dieu à l'intelligence moqueuse de notre temps ? Non, puisque habituellement nous avons parlé. Mais nous ne l'avons pas fait de manière à rendre évidente aux plus incrédules cette survivance actuelle de Notre-Seigneur. Simple défaut de méthode qu'on peut indiquer sans impertinence.

La première erreur de ces témoins modernes de la sainteté est la longueur démesurée de leur témoignage. Pour les saints d'aujourd'hui, moins fortunés que saint François ou saint Dominique, l'*in*-8° s'impose, les deux volumes sont de rigueur. Ni la crise de la librairie, ni la grève des lecteurs, ni l'exemple précieux et charmant des petits livres bleus de M. H. Joly, rien ne peut arrêter cette fécondité redoutable. Nous avons des vies en trois volumes. On va plus loin en Angleterre. Sans les menaces d'un gouvernement persécuteur, nous dépasserions les Anglais.

On l'entend de reste, ce regret ne vise aucunement les vies de saints qui sont en même temps des livres d'histoire générale. Personne n'a trouvé trop longs les deux volumes de M. Vacandard sur saint Bernard, et, s'il vient jamais, nous ne marchanderons pas notre attention au biographe de saint Fran-

çois de Sales. Mais, tous les saints, même comme saints, n'ont pas une même importance. A vertus peut-être égales, il en est, si je puis dire, de moins représentatifs et on rend à ceux-ci le pire des services en les ensevelissant sous le poids de biographies interminables. Les saints ressemblent sur ce point aux autres hommes. Tous ne sont pas intéressants au même degré. Quelques-uns — et c'est peut-être le grand nombre — n'ont qu'un ou deux mots à nous dire, parfois même qu'un geste à faire, comme ces gardes-barrières qui abaissent leurs petits drapeaux sur le passage des trains.

Pour certains, un don de nature ou de grâce, un sourire de l'esprit ou du cœur nous ramène toujours à eux. Nous ne nous lassons pas de les entendre. Sainte Thérèse est du nombre, mais d'admirables fondatrices ou réformatrices n'ont pas reçu ce rayon, et quoi qu'en pensent leurs biographes, les minuties de leur histoire ne le leur donneront pas.

On dira : pourquoi vous en prendre à ces biographes? Le but que vous cherchez n'était pas le leur. Qu'arrive-t-il en effet? Une congrégation charge quelqu'un d'écrire l'histoire de la fondatrice ou de telle religieuse éminente. On écrit donc pour le couvent même, pour celles qui ont connu l'héroïne, ou qui, du moins, veulent se pénétrer, le plus possible, de son esprit. Dans des conditions semblables, il n'est pas d'anecdotes insignifiantes, les plus humbles minuties ont une valeur.

Cela n'est pas tout à fait sûr et j'ai, pour ma part, quelque peine à croire que ce livre, dûment ennuyeux pour le chrétien honnête homme, puisse faire les délices d'une lecture de couvent. L'expérience, si

besoin est, a souvent prouvé le contraire. Mais je veux que la remarque soit juste, elle ne vous couvre pas tout à fait. Ces deux volumes polis, et repolis, édités avec amour, ces gravures, ces autographes, de bonne foi, tout cela, dans votre pensée, ne s'adresse-t-il pas un peu, beaucoup peut-être, au grand public? Et pourquoi vous en défendre! Vous aimeriez mal votre sainte, si vous ne la vouliez connue de tous. Et quoique, enfin, vous ayez pensé faire, il nous la faut à nous, cette sainte, nous la demandons, nous l'attendons, et nous l'aimerions aussi, mais pas dans l'appareil encombrant que vous avez médité pour elle, pas sur l'autel — ou dans le tombeau — que vous lui avez préparé.

Si cela est vrai d'un personnage d'importance, comment ne jugerons-nous pas la plupart des livres consacrés, je ne dis pas à de moindres saints, mais à des existences plus courtes et, en apparence, plus ordinaires. Franchement, ici, nous avons passé toute mesure. Quel manque absolu de proportion entre le héros et le monument qu'on lui élève, quelles banalités, quelle fade abondance de gloses pseudo-pieuses pour arriver à faire un livre là où déjà la brochure eût été de trop!

Je sais les causes touchantes de ces illusions d'optique. Souvent c'est une amitié désolée qui veut reprendre à la mort le plus possible de celui ou de celle qui sont partis avant le temps. Un enfant meurt au collège, un jeune fille au noviciat, et l'exquis travail de légende, commencé pendant les mois de la maladie, reprend son essor au lendemain de la première détresse. La mort a sacré ces jeunes fronts. Un reflet de leur auréole illumine soudain les années

obscures, les vertus réelles que jusqu'ici l'uniformité de la vie commune avait voilées. Il est si facile, il est si doux, il est si juste, ce culte posthume qui compense pour les oublis ou les négligences d'autrefois et qui se développe ainsi, non pas faussant, mais spiritualisant, de plus en plus, l'image de nos morts. Bientôt quelqu'un se présente, un ami, un confident. Il veut dire son affection, propager de beaux exemples, fixer une image déjà fuyante, consoler des parents qui pleurent. Il cherche, il demande. De tous côtés, on lui répond lettres, notes de retraite, premiers vers, les papiers s'accumulent sur la table. Hélas, hélas ! le livre s'achève. Il a sa préface, l'introduction d'un prélat notoire ou d'un académicien complaisant, mais, de grâce, ne l'ouvrez pas, vous qui avez entendu célébrer la grâce précoce de cette jeune sœur, la générosité de cet enfant. Des lettres, comme tout le monde en peut écrire, des résolutions que tous nous avons cru prendre, des vers que nous aurions pu faire, non, non, ne lisez pas ce livre. Restez-en à la première page, à cette photographie, décevante elle aussi, mais beaucoup moins que les phrases vaines et, dans ce regard, et sur ces lèvres, tâchez de recueillir le précieux et court message que l'enfant, que la novice avait à nous dire et qu'un maladroit biographe a noyé dans trois cents pages d'insignifiance et d'ennui.

Car, pour le message pris en lui-même je ne me pardonnerais pas de paraître le négliger. Non, je ne demande pas qu'on méprise la voie lactée pour quelques constellations de premier ordre, qu'on réduise la vie des saints à quelques biographies essentielles et qu'on dédaigne la plus humble des

âmes que le doigt de Dieu a touchées. Certes, le *hero-worship*, surtout quand il s'adresse aux héros de la grâce, est, peut-être, la plus excellente des disciplines morales, et d'ailleurs, si je pouvais employer ce vilain mot en une si délicate matière, je dirais qu'on ne démocratisera jamais trop l'histoire de la sainteté. Mais précisément, c'est là le grand reproche qu'on voudrait avoir le droit de faire à nos modernes biographes. Quand ils consacrent ainsi de gros volumes à des personnages secondaires, qu'ils y pensent ou non, ils essaient par là de conférer à leur héros des lettres de noblesse, ils le mettent sans plus, au rang des Vincent de Paul et des Augustin. Le public ne s'y trompe pas. Il a bientôt jugé et condamné votre entreprise. Pour lui le blason est suspect, la façade trop fastueuse. Il n'entrera pas dans la maison. Encore un coup, c'est un malheur, car ce luxe de parvenu cachait une sainteté de bon aloi, mais simple, mais roturière, tout au plus bourgeoise. Pourquoi lui avez-vous appris les belles manières, l'avez-vous affublée de tant d'ornements ? Ses amies d'autrefois ont de la peine à la reconnaître ; les indifférents se détournent d'elle. Qu'on me passe une autre image. Il y a des fleurs des champs trop petites, trop frêles pour qu'on songe à les cueillir. Dans l'herbe pourtant, les unes à côté des autres, elles ont, non pas une beauté — ce mot est trop gros pour elles — mais une grâce, une fraîcheur, un commencement de parfum. Au lieu de les prendre une à une et de les déprécier en les isolant, découpez une bande du gazon où se pressent ces menues merveilles ; respirez le tout ensemble, fleurs et brins d'herbe, sans les distinguer et comme un bouquet

qu'une main plus délicate que les nôtres a lié pour nous.

Ces fleurs qui, séparées de leurs sœurs, fragiles comme elles, en un instant, seraient flétries, nous suggèrent une transition lumineuse. En effet, si, d'une part, on devrait empêcher dans l'intérêt même de ceux qu'elles prétendent célébrer, une surproduction de biographies particulières, si, d'autre part, historiens de la grâce ou simples fidèles, nous avons droit à ce qu'on nous livre aussi complet que possible le trésor de la sainteté commune et moins éclatante, que reste-t-il, sinon qu'on substitue des études d'ensemble aux monographies détachées, et qu'au lieu de ces gros volumes consacrés à un personnage unique, on nous donne l'histoire sainte d'une ville, d'une paroisse, d'un collège, d'un couvent, d'une institution, d'une province. En vérité, la chose n'est pas nouvelle. Gerbes de légendes, *prés spirituels*, vies des Pères du désert, *vitæ fratrum*, annales, ménologes, les curieux de psychologie religieuse savent bien quelles délicieuses surprises les attendent à chaque fois qu'ils reviennent à ces livres oubliés. Oubliés, oui, c'est le sort des vieilles choses, et pour celles-ci on a dépensé beaucoup d'argent, de temps, d'encre et de maladresse à nous les rendre plus chères. J'ai lu, ou du moins essayé de lire bon nombre de biographies consacrées aux religieuses du siècle dernier, presque tous ces livres m'ont paru fades auprès des *Mémoires* de la mère de Chaugy sur les premières Visitandines. Le temps n'est peut-être pas encore venu de reprendre l'œuvre hagiographique de Montalembert, mais, en attendant, qui ne voudrait qu'un moderne bénédictin se donnât

le loisir d'écrire l'histoire intime des moines d'Orient ? Faute de réclame, et sans doute aussi, parce que les dissertations ascétiques envahissent trop ce livre admirable, les études du P. Danzas sur les *Temps primitifs de l'ordre de saint Dominique* ne sont pas connues, goûtées comme elles le méritent. Enfin le succès, de lecture et d'influence, n'a-t-il pas récemment montré qu'on avait été bien inspiré de réunir en un seul ouvrage de courtes notices sur de jeunes chrétiens morts à l'ennemi pendant la campagne de l'indépendance pontificale et la guerre de 1870 ? Qui ne voit que ces héros gagnent à être ainsi présentés dans le rang et côte à côte, et que les remplissages nécessaires d'une biographie plus copieuse auraient fait s'évaporer le parfum de ces nobles vies ?

Ce n'est pas leur archaïsme qui donne tant de prix aux livres que je rappelais tantôt, mais la méthode simple, saine et forte qui a obligé l'hagiographe à ramasser en quelques pages les traits caractéristiques, les paroles originales, en un mot tout ce qui a fait saillie dans la mémoire des contemporains ; tout cela et rien que cela. Un ou deux traits, une ou deux paroles, après tout, la vie du plus grand nombre, passée au crible du temps, ne garde souvent pas autre chose. Un peintre du début du dix-neuvième siècle, dans une supplique où il énumérait ses titres à je ne sais quelle faveur, disait peut-être avec modestie, peut-être avec fierté : « C'est moi qui ai dessiné le javelot de Tatius dans les *Sabines* du grand David. » Il avait raison. Ce javelot, accroché à l'œuvre d'un autre, est toute sa gloire. Ainsi de la foule des saints ou, pour parler exactement, des saints de la foule. Eux

non plus n'ont souvent pas de quoi couvrir une cimaise bien étendue ; un de ces actes de charité qui laissent entrevoir des profondeurs de tendresse, une pensée ingénieuse ou brillante jaillie brusquement de toute une suite de méditations obscures, enfin un de ces éclairs qui montrent l'âme. Parfois, souvent, l'éclair fut si court que le plus acharné biographe aura dû renoncer à tirer de là même un fantôme de brochure. Tant pis pour le biographe et tant mieux pour nous. Voilà précisément, si nous voulons en reprendre la tradition, le chapitre d'un de ces livres que je vantais tout à l'heure. Ils peuvent être si courts, ces chapitres, et, grâce à eux, la mémoire d'une âme sainte servirait pour longtemps à notre édification et à notre joie. Je n'ai sous la main, à l'heure où j'écris ces lignes dans la bibliothèque d'un couvent dévasté, qu'un incunable italien avec ce titre enchanteur : *Vita di Santi Patri vulgare hystoriala.* La simple colonne des matières est un délice. Ouvrons au hasard. Nous sommes au milieu du livre III. Au-dessus d'un petit chapitre, le XVIIe, brille ce titre prestigieux : *De l'abate Zenone e d'altri abati* : *De l'abbé Zénon et d'autres abbés.* Cela ne remplit pas tout à fait la moitié d'une page. Quelle leçon, et quelle ironie si on compare ce chapitre à tant de livres qui ne savent pas finir.

Quelques Pères étant allés voir l'abbé Lucius, celui-ci leur demanda : « Que faites-vous ? » Ils répondirent : « Nous autres, nous ne travaillons pas de nos mains, mais comme veut l'Apôtre, nous prions sans cesse. — Ah ! reprit-il, vous ne mangez donc pas ? — Mais oui, nous mangeons. — Alors, comment vous arrangez-vous pour prier tout en mangeant ? » Ils ne surent que répondre et gardèrent le si-

lence. Le saint revint à la charge. « Vous dormez aussi ? — Oui. — Alors, comment vous arrangez-vous pour prier tout en dormant ? » Ils ne surent pas davantage que répondre. L'abbé continua : « Pardonnez-moi, mais votre conduite ne s'accorde pas avec vos paroles. Pour moi, voici ce que je fais. Tout en travaillant des mains, je récite le *Miserere* ; mon travail fini et vendu, j'en donne l'argent aux pauvres, ne me réservant que le nécessaire. Puis, pendant que je mange et que je dors, les bons pauvres prient Dieu pour moi et c'est comment je prie sans cesse. »

Il y a encore un petit miracle de l'abbé Amon, ce qui fait trois abbés par demi-page, et tranquillement l'auteur commence son XVIIIe chapitre avec ces mots aux longues perspectives : *De uno frate negligente e d'altri.*

Maintenant, il est clair que si l'abbé Lucius avait vécu de nos jours, on aurait trouvé dans ses papiers de quoi fournir un volume. En serions-nous plus avancés ? J'ai peur que non, et peut-être aussi, dans l'ennuyeux détail de sa vie, aurions-nous risqué de perdre cet *instantané* qui seul nous importe, ce regard bonhomme et malin, ce bon cœur, la ferme foi et la poésie de cette réponse.

Sans doute, tous les chapitres ne seraient pas nécessairement aussi courts. Rien d'élastique comme le plan de pareils ouvrages. L'essentiel est d'être quitte du souci de combler les vides, l'unique règle est de ne cueillir que l'exquis. Oh ! l'admirable chapitre que je me chargerais de faire, dans l'histoire du Carmel contemporain, si je résumais en cinquante pages le gros volume qu'on a consacré récemment à une jeune sœur, morte en odeur de sainteté. Quelques lettres de cette âme charmante, quelques

notes intimes, sont d'une jeunesse, d'une grâce et d'une charité incomparables. Jugez plutôt :

Une sainte religieuse de la communauté avait autrefois le talent de me déplaire en tout. Le démon s'en mêlait... Je m'appliquai à faire pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. Je sentais bien que cela réjouissait grandement mon Jésus, car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres, et le divin artiste des âmes est heureux lorsqu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, mais que pénétrant jusqu'au sanctuaire intime qu'il s'est choisi pour demeure, on en admire la beauté... Quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire, essayant de détourner la conversation, car il est dit dans l'*Imitation* qu'il vaut mieux laisser chacun de son sentiment que de s'arrêter à contester. Quand le démon me tentait violemment et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçut de ma lutte intime, je m'enfuyais comme un soldat déserteur... Sur ces entrefaites, elle me dit un jour d'un ton radieux : « Ma sœur, voudriez-vous me confier ce qui vous attire tant vers moi ? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire. » Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer [1].

Elle continue :

Je me souviens d'un acte de charité que le bon Dieu m'inspira étant encore novice. De cet acte, tout petit en apparence, le Père céleste, qui voit dans le secret, m'a déjà récompensée sans attendre l'autre vie.

C'était avant que ma sœur Saint-Pierre tombât tout à fait infirme. Il fallait le soir, à 6 heures moins dix minutes, que l'on se dérangeât de l'oraison pour la conduire au ré-

1. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, *Histoire d'une âme*. Librairie Saint-Paul.

fectoire. Cela me coûtait beaucoup de me proposer, car je savais la difficulté ou plutôt l'impossibilité de contenter la pauvre malade. Cependant je ne voulais pas manquer une si belle occasion, me souvenant des paroles divines : « Ce que vous aurez fait au plus petit des miens c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Je m'offris donc bien humblement pour la conduire, et ce ne fut pas sans mal que je parvins à faire accepter mes services. Enfin, je me mis à l'œuvre avec tant de bonne volonté que je réussis parfaitement. Chaque soir, quand je la voyais agiter son tablier je savais que cela voulait dire : Partons !

Prenant alors tout mon courage, je me levais, et puis toute une cérémonie commençait. Il fallait remuer et porter le banc d'une certaine manière, surtout ne pas se presser, ensuite la promenade avait lieu. Il s'agissait de suivre cette bonne sœur en la soutenant par la ceinture; je le faisais avec le plus de douceur qu'il m'était possible, mais si par malheur survenait un faux pas, aussitôt il lui semblait que je la tenais mal et qu'elle allait tomber. — « Ah ! mon Dieu ! vous allez trop vite, je vais m'briser ! » Si j'essayais alors de la conduire plus doucement : — « Mais suivez-moi donc, je n'sens pas votre main, vous m'lâchez, j'vais tomber !... Ah ! j'disais bien que vous étiez trop jeune pour me conduire. »

Enfin, nous arrivions sans autre accident au réfectoire. Là, surgissaient d'autres difficultés. Je devais installer ma pauvre infirme à sa place et agir adroitement pour ne pas la blesser; ensuite, relever ses manches, toujours d'une certaine manière, après cela je pouvais m'en aller.

Mais, je m'aperçus bientôt qu'elle coupait son pain avec une peine extrême; et, depuis, je ne la quittais pas sans lui avoir rendu ce dernier service. Comme elle ne m'en avait jamais exprimé le désir, elle resta très touchée de mon attention, et ce fut par ce moyen, nullement cherché, que je gagnai entièrement sa confiance, surtout — je l'ai

appris plus tard — parce qu'après tous mes petits services, je lui faisais, dit-elle, « mon plus beau sourire ».

Voici plus menu encore mais non pas moins charmant :

Vous étiez malade depuis plusieurs jours, — elle s'adresse à sa supérieure — un matin, je vins tout doucement remettre à votre infirmerie les clefs de la grille de communion... au fond je me réjouissais d'avoir cette occasion de vous voir, mais je me gardais bien de le faire paraître. Or l'une de vos filles animée d'un saint zèle crut que j'allais vous éveiller et voulut discrètement me prendre les clefs. Je lui répondis le plus poliment possible que je désirais autant qu'elle ne point faire de bruit, et j'ajoutai que c'était mon droit de rendre les clefs. Je comprends aujourd'hui qu'il eût été plus parfait de céder tout simplement, mais je ne la comprenais pas alors et voulus entrer à sa suite, malgré elle.

Bientôt le malheur redouté arriva, le bruit que nous faisions vous fit ouvrir les yeux, et toute la faute tomba sur moi ! La sœur se hâta de prononcer un discours dont le fond était ceci — c'est ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a fait le bruit. — Je brûlais du désir de me défendre, mais heureusement il me vint une idée lumineuse : je me dis que certainement si je commençais à me justifier j'allais perdre la paix de mon âme ; de plus que ma vertu étant trop faible pour me laisser accabler sans rien répliquer, je devais choisir la fuite pour dernière planche de salut. Je partis... mais mon cœur battait si fort qu'il me fut impossible d'aller plus loin et je m'assis dans l'escalier pour jouir en paix des fruits de ma victoire.

C'est exquis et on trouverait sans peine plusieurs autres pages aussi suaves, mais pourquoi faut-il qu'aux premières éditions déjà trop chargées, on ait cru devoir ajouter tout un bagage poétique que seuls

des cœurs prévenus peuvent admirer. Sans doute, le livre, tel quel, a eu du succès, mais j'ai peur qu'on ne s'en lasse bien vite, qu'au premier coup d'œil la vue de certaines pages médiocres ne donne le change aux esprits pressés, et que bientôt la charmante figure ne s'efface et ne disparaisse. Enchâssée dans la légende d'argent du dix-neuvième siècle, elle aurait vécu toujours.

Il va sans dire que le cadre de ces recueils ne serait pas forcément uniforme. Il y a vingt façons de grouper les chapitres de cette légende. L'histoire d'un sanctuaire ne se raconte pas comme les annales d'une maison d'éducation, le ménologe d'un monastère comme les souvenirs d'une paroisse. Mais enfin partout où la vie chrétienne aurait eu l'occasion de s'épanouir, on voudrait voir venir un amateur des choses de l'âme, un narrateur simple et sincère s'arrêtant pieusement sur les traces à peine sensibles des plus humbles saints. Pourquoi nous résignons-nous ainsi à ne rien savoir de cette poussière de légende? Moins fastueuse que la légende dorée, moins remplie de phénomènes merveilleux, elle n'en serait, à bien des égards, que plus attachante. C'est la sainteté de tous les jours, celle qui vit à côté de nous et que nous frôlons au passage, celle qui nous a souri et tendu la main, celle dont le prêtre le plus imparfait a reçu, en rougissant, les confidences, celle enfin qui parfois peut-être, à l'heure où toutes les apologétiques semblent vaines, nous a rendu la foi aux réalités invisibles et à la présence de Dieu. On trouve tout naturel que les savants entreprennent de coûteux voyages en vue de retrouver un débris d'inscription antique ou une médaille effacée. Les

saints, les saints perdus dont je parle, méritent bien au moins la même curiosité, le même travail. Et ce travail, conçu à la façon que je viens de dire, tout le monde peut y concourir. Noter ses expériences personnelles, les souvenirs de prédication, de direction, ces questions, ces réponses, ces riens qui nous ont fait toucher du doigt le passage de la grâce, que prêtre trouverait la besogne inutile ou trop fatigante? Toute notre action, toute notre vie sérieuse n'a pas d'autre but que de mettre en contact Dieu et les âmes, quoi de plus simple que de recueillir en quelques mots le souvenir de ces divines rencontres? On oublie si vite les plus belles choses. Je voudrais demander à chaque prêtre : « Voyons, en toute bonne foi, pourriez-vous rendre, vous, un témoignage personnel à l'activité incessante de la grâce, avez-vous vu Dieu à l'œuvre dans les âmes qui vous sont confiées, et si enfin toutes les autres preuves du christianisme venaient à s'effondrer, vous, continueriez-vous à croire, parce que « vous avez vu » ? Combien, pris à l'improviste, seraient peut-être déconcertés par cette question et empêchés d'y répondre! Ah! je sais bien, il y a les grands saints du passé, il y a ce nuage d'or qui couvre ce que nous appelons ingénuement « les âges de foi ». Pauvre foi, vraiment, si elle peut ainsi vieillir comme une littérature ou une école artistique! Ceux qui ont regardé de tout près les âmes savent bien que les saints ne manquent pas à l'Église d'aujourd'hui. Pour plusieurs d'entre nous c'est là un fait d'évidence. Mais ni le grand public, ni même les chrétiens fidèles ne soupçonnent cette vérité. Il serait temps qu'on travaillât d'une manière efficace — non pas à

l'affirmer — c'est peine perdue, mais à la rattacher à une longue et solide chaîne d'expériences. Les prêtres et les défenseurs d'une religion vivante ne doivent pas permettre qu'on dise que leurs seules « raisons de croire » sont dans le passé.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 1

INTRODUCTION. — LA CONVERSION DE PASCAL . . . 5

PREMIÈRE PARTIE. — LE SILENCE DE DIEU . . . 43

§ 1. — La Détresse de Lamennais 47

§ 2. — La Religion de George Eliot 86

DEUXIÈME PARTIE. — LE SCRUPULE DE SAINT JÉROME 163

§ 1. — Le Maître de Voltaire 169

§ 2. — Les Lettres spirituelles du Père Didon . 182

TROISIÈME PARTIE. — L'ÉVOLUTION DU CLERGÉ ANGLICAN 201

§ 1. — L'Assimilation des principes catholiques. 203

§ 2. — De la Foi au Doute 238

QUATRIÈME PARTIE. — MYSTICISME ET CONTROVERSE 273

§ 1. — Huysmans 277

§ 2. — Les Romans de la baronne de Hendel-Mazzetti 311

ÉPILOGUE. — LA LÉGENDE D'ARGENT 371

2377. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

3

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. [illegible]"
Made by LIBRA[illegible]AU, Boston

Author Bremond, Henri
Title L'Inquietude religieuse, aubes et lendemains de conversion. vol.2.

119651.
HEccl.
B.